This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav. 3626.3

Bound
DEC 6 1899

THE SLAVIC COLLECTION

Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.
(Class of 1887.)

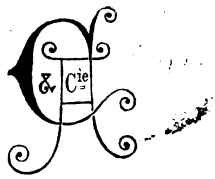
Received 26 Sept. 1899.

Slav-3626

JULES LEGRAS

En Sibérie

Ouvrage accompagné d'une carte hors texte
et de gravures, d'après des photographies de l'auteur



Armand Colin & Cie, Éditeurs
Paris, 5, rue de Mézières

En Sibérie

DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18

L'Athènes de la Sprée, par un Béotien (Luc Gersal). (*Épuisé*). . . . . 1 vol.

Au Pays russe. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). . . . . 1 vol.

FORMAT GRAND IN-8

Henri Heine poète. (*Ouvrage couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin*). . . . . 1 vol.

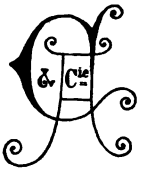
Il a été tiré à part, sur papier impérial du Japon, dix exemplaires numérotés de *En Sibérie*.
Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 15 fr.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 997-98.

JULES LEGRAS

En Sibérie



Armand Colin et Cie, Éditeurs
Paris, 5, rue de Mézières
1899

Tous droits réservés.

law-3626.3

HARVARD COLLEGE
SEP 26 1899
LIBRARY.

A MON AMI

HILARION GALAKTIONOVITCH KOROLENKO

ET

A TOUS CEUX QUI M'ONT RENDU SI DOUX

MES DEUX VOYAGES EN SIBÉRIE

AVANT-PROPOS

Ce livre n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un journal de route en Sibérie. La monotonie, je le sais, en est grande; mais que pouvais-je faire pour corser mes impressions sans en dénaturer la franchise? J'ai visité deux fois la Sibérie. Dans un premier voyage, entrepris à l'automne de 1896, j'ai suivi l'ancienne route de la Kama; j'ai pris à Perm le chemin de fer de l'Oural qui m'a permis de visiter sans fatigue Ekatérinbourg et Tioumen. De là, je suis parti en voiture pour Omsk, afin de trouver, chemin faisant, l'occasion de voir de près les villages des anciens colons sibériens. Arrivé à Omsk, j'ai pu entreprendre une excursion dans la plaine kirghize auprès des colons russes nouvellement installés. Je suis alors revenu en France pour quelques mois. Certes, ce premier voyage en Asie m'a laissé de profondes impressions, et j'aurais pu en noter quelques-unes dans ces pages. Mais,

pour décrire les forêts de bouleaux du district de Tioumen; pour raconter les souvenirs étranges et charmants que m'a laissés, par exemple, le grand bourg de Poukhovo, où j'ai passé à l'école une journée presque entière, tantôt au milieu des enfants attentifs et affectueux, tantôt dans l'appartement de l'institutrice, qui me chantait à mi-voix des ballades populaires en s'accompagnant de la mandoline, tandis qu'au dehors le vent glacé d'automne faisait rage; ou bien encore, pour retracer ici quelques croquis de la steppe grise çà et là parsemée de bouleaux blancs, et pour faire le récit de mes visites dans les yourtes kirghizes; pour évoquer tous ces souvenirs, il m'eût fallu, sans doute, suspendre le récit de mon second voyage et y introduire des préoccupations étrangères. J'ai préféré lui conserver son unité, au risque de sacrifier des notes qui me sont chères à bien des titres.

L'itinéraire de mon second voyage correspond, dans les grandes lignes, à celui de tous les touristes qui traversent le pays de part en part. Jusqu'à Tomsk, je ne me suis écarté du chemin de fer que pour visiter Barnaoul. De Tomsk, je me suis rendu à Krasnoiarsk en explorant le canal de l'Obi à l'Yénisséye. J'ai suivi alors jusqu'au Pacifique la route ordinaire par Irkoutsk et Kiakhta, avec un seul crochet important vers les mines d'or de la haute Djida. Ce voyage n'a donc point les caractères d'une exploration, et n'a jamais, d'ailleurs,

prétendu à ce titre : il rappellera souvent ceux de MM. Boulangier, Cotteau et Meignan qui m'ont devancé en Sibérie. Toutefois, on remarquera, entre ces voyageurs et moi, des différences notables dans le ton général, et jusque dans la peinture des mêmes villes et des mêmes contrées. La raison de ces divergences est simple : ces voyageurs avaient abordé la Sibérie sans préparation; pour ma part, au contraire, je connais dès longtemps la Russie d'Europe, ses coutumes, ses besoins, ses aspirations et sa langue. Je n'ai donc plus, comme eux, la faculté de m'extasier devant un samovar ou devant les *zakouski* d'un dîner russe : en revanche, je suis à même de causer avec une foule de gens simples qui ne savent pas le français et que, par suite, ces touristes eussent négligés. Aussi bien, la différence est-elle essentielle entre le but de ces voyageurs et celui que j'ai poursuivi. Ils sont venus ici pour se promener; je suis venu au contraire remplir une mission du ministère de l'Instruction publique et poursuivre une délicate enquête.

L'histoire de cette enquête est assez curieuse, car, purement ethnographique au début, elle a bientôt pris un caractère social. Mon idée primitive était d'étudier la pénétration réciproque des Russes et de quelques populations mahométanes qui vivent côte à côte avec eux dans la Sibérie occidentale. Mais, à la suite de ma première

excursion, j'ai reconnu que ce n'était là qu'un cas particulier d'un grand problème, celui du peuplement de l'Asie russe. J'ai donc, dans mon second voyage, porté surtout mes recherches sur ce mouvement colossal d'émigration qu'a suscité le Transsibérien. La situation réciproque des anciens Sibériens et de leurs voisins mahométans, bouddhistes ou païens n'a plus, en effet, maintenant, qu'un intérêt historique : avec la construction du chemin de fer, ces relations se sont profondément modifiées, et, depuis que l'on a brusquement crevé la digue qui séparait l'Europe de l'Asie, c'est le flot envahisseur et perturbateur qu'il convient surtout d'étudier.

On ne trouvera pas cette étude dans ces pages légères, qui n'en sont qu'une préface un peu loquace peut-être. Sur la question précise que j'ai étudiée, j'espère bientôt publier un travail d'ensemble, qui ne s'adressera pas, sans doute, à un public aussi varié que celui d'une relation de voyage, mais dont ce carnet d'étapes préparera la complète intelligence. Outre la physionomie des lieux et des gens, que je ne pourrais décrire dans un travail plus sévère, on trouvera ici des détails permettant de comprendre la difficulté que présente une enquête précise dans ce grand pays du mensonge, la Sibérie. Car, il faut le dire bien haut, sinon pour remuer des colères passées, au moins pour établir nettement les positions, en

Sibérie, dans certaines classes de la société, on ment, on ment avec délices, le plus souvent sans intérêt, par habitude, par désœuvrement, pour l'amour de l'art. Si je mets à part les amis qui m'ont fidèlement renseigné, je pourrais compter sur les doigts les hommes que je n'ai pas surpris en flagrant délit de tromperie. Ah! l'offensant et inutile flot de mensonges! On ment derrière moi sans se douter qu'un miroir me trahit l'imposteur; on ment à côté de moi, sans se douter que j'ai l'ouïe fine et saisis les apartés; on ment en ma présence, sans se douter que j'ai en mains la preuve écrite de la duplicité. Ils mentent avec naïveté, avec raffinement, ou avec cynisme, selon les cas; ils mentent avec une caresse des yeux et de la main. Certains m'enlèvent cette noble confiance qu'un homme de nos pays a dans un homme de son rang, et, quand ils me racontent un fait ou bien me citent un chiffre, ils me forcent à me dire : « Dans quelle mesure cet homme dénature-t-il la vérité? » On comprendra dès lors la difficulté de toutes recherches précises et la prudence que l'on doit montrer ici dans ses jugements et dans ses conclusions...

La forme dispersée d'un journal de route chagrinera quelques lecteurs; on regrettera peut-être que, devenu par mes études, familier avec la Sibérie, je n'aie pas cherché dans ces pages à en donner une image nettement et brièvement résu-

mée. La tentation était forte, sans doute, de construire de toutes pièces une théorie du Sibérien, et d'en chercher la confirmation dans les faits. Ne dit-on pas couramment que le Sibérien est un être favorisé du ciel, un Russe qui s'est développé librement, sans connaître le joug infamant du servage, ni la persécution politique et religieuse? C'est, je l'avoue, avec cette idée préconçue que j'ai pour la première fois passé l'Oural. L'expérience m'a bien vite montré qu'elle était à peu près fausse. Nulle part, je n'ai pu trouver un type constant du Sibérien, nulle part je n'ai pu même découvrir d'éléments isolés d'un groupe ethnique spécial. A part de belles exceptions ne présentant guère de différence essentielle avec les éléments correspondants de la Russie d'Europe, je n'ai guère rencontré ici que des hommes plus grossiers, plus brutaux, plus égoïstes, plus indifférents à la morale et à la religion, plus endurcis dans la jouissance physique de l'alcool ou de l'argent, que ne sont la plupart des paysans russes. J'ai vu de près ces paresseux, les paysans voisins de la grande route, et ces arrogants ivrognes, les Cosaques que la conquête progressive a peu à peu semés sur chacune de ses frontières provisoires vite dépassées. Or ces caractères négatifs, facilement expliqués par la difficulté et la rudesse de la vie au fond de la *taïga* vierge, et surtout par l'infiltration perpétuelle, infâme, de tous les éléments impurs qui ont

troublé la Russie d'Europe, assassins, voleurs, vagabonds, filous, — ces tristes caractères que manifeste une grande partie de la population sibérienne, n'ont rien d'essentiel, d'original ni de fixe. Lorsque le Gouvernement russe comprendra que pour régénérer ces hommes, il ne suffit pas de leur bâtir des églises, mais qu'il faut cesser de leur envoyer tous les criminels dont l'Europe ne veut plus, nul doute alors que l'ancienne population sibérienne, d'ailleurs bientôt noyée dans le flot des émigrants, ne vienne à s'amender. Ses vices actuels ne doivent donc pas nous arrêter; ils sont trop flottants, trop fortuits pour servir de base à une étude du caractère sibérien.

En outre, la Sibérie, lorsqu'on la pénètre, apparaît si diverse, qu'il serait téméraire d'appliquer à toutes ses provinces une même formule. Entre les forêts noyées du gouvernement de Tobolsk, et la steppe kirghize presque privée d'eau potable; entre les districts fertiles de Barnaoul et de Minousinsk, et les terres médiocres du district de Tomsk; entre les grasses vallées occupées par les Bouriates, et les plaines marécageuses du bassin de l'Amour, les différences sont si profondes, que la vie et le caractère des habitants que l'on y rencontre ne peuvent guère présenter de traits communs. Par suite, essayer de les grouper dans un bref tableau, c'est se condamner à négliger leurs traits vraiment distinctifs pour ne retenir que ce qu'il y a de plus

banal chez eux, l'ignorance et la grossièreté. Voilà les raisons qui me retiennent de parler de la Sibérie comme d'un pays homogène, et de caractériser les Sibériens comme on peut, par exemple, caractériser les Hollandais ou les Danois.

Néanmoins, on pourra distinguer dans ce livre une différence de ton entre la première et la seconde partie. C'est que, sans faire attention aux grandes divisions provinciales, souvent arbitraires, je crois en effet qu'on peut séparer la Sibérie en deux parties, la Sibérie cisbaïkalienne, et la Sibérie transbaïkalienne. La première partie, la plus peuplée jusqu'à présent, est précisément celle où la nature du sol, steppe ou forêt, et où les conditions climatériques se rapprochent le plus de celles qu'on observe dans la Russie d'Europe. C'est là que les émigrants se portent le plus volontiers et qu'ils retrouvent le plus aisément des horizons semblables à ceux de leur village natal. C'est là aussi, par suite, que je me suis senti le plus à l'aise. Mon travail avait ici un caractère purement social, et le milieu dans lequel je le poursuivais me présentait un peu l'image d'un milieu russe très amplifié.

Le Baïkal franchi, tout change. Sans compter même cette grandiose et inhospitalière Transbaïkalie, où la vie artificielle de l'exploitation minière n'introduit aucune amélioration durable, le bassin de l'Amour nous offre des caractères

nouveaux. La nature du sol, le régime des eaux, la faune et la flore présentent des différences essentielles avec la Russie. Ces plaines, inondées périodiquement à la fin de l'été, ne sont plus des terres à seigle, mais des terres à maïs; ces pâturages plantureux ne sont plus accessibles à des milliers de bêtes à cornes, car les troupeaux y sont régulièrement fauchés par des épizooties. De plus, la grande route qui traverse la contrée, c'est-à-dire le fleuve lui-même, suit la frontière chinoise. Dès lors, la colonisation ne présente plus seulement ici un caractère social et agricole, mais en outre un caractère politique. C'est qu'en effet, pour faire face à la Chine, il faut à la Russie des hommes en ces parages, non pas seulement des soldats comme ceux qu'elle accumule à Vladivostok, mais aussi des agriculteurs, gardiens inconscients de la frontière contre l'invasion jaune. Voilà pourquoi, dans cette seconde Sibérie, si différente de l'Europe, presque tout est organisé par les soins du Gouvernement, désireux d'y créer, fût-ce artificiellement, un courant d'immigration. En deçà du Baïkal, les colons travaillent pour eux-mêmes et par eux-mêmes; au delà du rempart de la Transbaïkalie, ils sont presque exclusivement dirigés par le Gouvernement. On ne saurait donc s'étonner que cette seconde partie, moins accessible à mes habitudes et à mes goûts, m'ait moins séduit que la première, et que j'aie parlé

avec plus de tendresse de la Cisbaïkalie, où j'ai retrouvé presque partout cet horizon de plaines, ces conifères, ces bouleaux et ces trembles, que j'ai sous les yeux en écrivant ces lignes dans un domaine situé au cœur même de la Russie.

Pourtant, lorsque je me recueille et reviens par la pensée à cette immense terre de Sibérie, j'oublie ces distinctions et ces critiques. Ce pays n'est pas de ceux que l'on peut comprendre par un seul effort de la raison, car la raison y est trop souvent déçue. Ce n'est pas avec nos préventions d'Occident qu'il convient de l'aborder. Il faut, oubliant toute arrière-pensée, se laisser glisser durant des jours, durant des semaines, au courant lent de ses énormes rivières paresseuses, n'observant sur leurs rives d'autre décor que celui de l'immuable forêt vierge; il faut laisser son regard errer nonchalamment sur ses steppes neigeuses que le soleil couchant fait toutes roses; il faut se réjouir naïvement de l'incroyable, de l'adorable floraison que le printemps y sème follement, en prodigue, aux replis les plus perdus de la terre vierge, ces fleurs multicolores et rares, ces grands lis jaunes, ces orchidées magnifiques, ces églantines qui viennent s'épanouir jusqu'au bord du chemin, comme un sourire aux exilés qui passent; — et, lorsqu'on aura joui longuement de toutes ces splendeurs, lorsqu'on en aura vu les revers, aussi, ces fleuves énormes impraticables, ces forêts envahissantes et indes-

tructibles, ces fleurs qui ont toutes les grâces, mais qui n'ont point de parfum, on se sentira pris alors d'une tendresse pour le colosse que l'on aura senti triste jusqu'en ses séductions. On sera mûr alors pour l'étudier, car, pour approcher les déshérités, il faut leur apporter un peu d'amour. Eh bien, j'aime de cette tendresse grave l'informe Sibérie : puisse cet aveu servir d'excuse aux naïvetés de ce carnet de route.

Pétrovskoyé, sur la Zoucha, 6/18 octobre 1898.

EN SIBÉRIE

I

Tchéliabinsk.

LES ÉMIGRANTS. — LE CHEMIN DE FER. — OMSK. — BARNAOUL

17 mars. — Après six jours de lent voyage depuis Moscou, je suis arrivé ce matin à Tchéliabinsk, la station frontière entre la Russie et la Sibérie, la porte par laquelle le grand chemin de fer pénètre en Asie. La gare est petite, beaucoup trop petite, comme la plupart de celles de cette phénoménale ligne nouvelle; en cette saison, elle ne peut contenir tout le monde, car le volume de chaque voyageur est doublé par d'énormes pelisses. Sauf cet inconvénient, inconnu en Russie, rien ne vous annonce que vous avez quitté l'Europe. Le train qui vous a amené traîne depuis six jours, en même temps que vous, quelques dizaines de voyageurs que vous avez vus descendre à chaque buffet important, et avec qui, peut-être, vous avez fait déjà vaguement connaissance; il traîne également les journaux que vous avez achetés il y a une semaine, au départ de Moscou. Vous assistez donc, à Tchélia-

binsk, une fois de plus à l'exhibition de fourrures et de casquettes de *tchinovniks*, et au déballage de vieux journaux que vous avez observés dans toutes les principales gares du parcours. On voudrait du nouveau, un peu d'asiatique, de sibérien; mais c'est en vain qu'on ouvre les yeux et qu'on tend l'oreille : tout est, ou paraît, aussi russe et aussi banal ici qu'à la gare de Riazan, de Morchansk ou de Samara. On circule à grand peine entre des peaux de rennes d'où émergent des barbes, et l'on se heurte à des monceaux de bagages entassés dans tous les coins; on s'assied enfin, profitant de l'absence momentanée du titulaire d'une chaise. Quand il reviendra du télégraphe ou du bureau de renseignements, vous aurez fait autour de son siège un tel amoncellement de sacs et de pardessus, qu'il ne reconnaîtra plus sa place. En Sibérie, la première règle de vie est : chacun pour soi...

A force de patience, j'obtiens d'un garçon malpropre et mal poli une espèce de déjeuner : la soupe aux choux aigres où nage un morceau de bœuf bouilli, et l'invariable *côtelette* (*côtelette*, en russe, veut dire viande hachée) qui me poursuit depuis Moscou, et qui me suivra jusqu'à Vladivostok (et peut-être jusqu'à Nagasaki, si je prends un bateau russe !), impitoyablement la même à toutes les stations, dans tous les restaurants et sur tous les paquebots, mal cuite, sanguinolente parfois, avec des petits os traîtres et une douceâtre sauce à la crème. Les Russes aiment les plaisirs passifs, ceux qui ne coûtent aucun effort : courses à perte d'haleine en voiture ou en traîneau; bruit rythmé des colossales boîtes à musique que l'on écoute au restaurant, durant la digestion; viandes hachées et pâtés garnis

qui possèdent les plus grandes qualités nutritives, tout en n'exigeant que le moindre effort des mâchoires... Oh! la cuisine passive du restaurant russe! que donnerais-je pour un bifteck français assurant l'activité des molaires!

La ville n'est qu'à une lieue de la gare; c'est une promenade en ce pays. Des traîneaux sont là, se détachant tout noirs sur le fond de neige du paysage éblouissant; en un clin d'œil, l'un d'eux m'enlève avec mes deux valises, mon fusil et mon appareil photographique. J'ai roulé autour de moi la pelisse de mouton qui recouvre mon grand pardessus ouaté, et aussitôt le trotteur velu s'est élancé. Après une semaine passée dans un wagon surchauffé, c'est une joie sans égale que de glisser à toute vitesse dans l'air pur. Il fait une trentaine de degrés au-dessous de zéro, mais pas un souffle de vent. La respiration, instantanément congelée, se dépose en givre blanc sur la fourrure de mon col relevé; mais j'ai bien chaud derrière cet abri, et, seuls, mes yeux perçoivent le vivifiant picotement du froid.

Tchéliabinsk est enfouie dans une dépression que l'on découvre après avoir dépassé un bois de bouleaux, et l'aspect en est charmant, dans ce décor de neige, d'où émergent les dômes bariolés des églises. Grâce à l'influence du chemin de fer, la petite ville possède déjà des hôtels, et je m'installe dans le plus propre, où l'on m'offre une petite chambre meublée à l'allemande, avec une pointe de confort : une vraie couchette de lit en fer (sans draps, bien entendu : chacun, ici, voyage avec sa literie), un guéridon, des fleurs artificielles dans des vases, et deux ou trois chaises recouvertes de velours. Que nous sommes

loin des rudimentaires auberges que nous décrivaient, il y a cinq ou six ans à peine, les voyageurs en Sibérie! En revanche, il ne faut guère compter sur le service des domestiques; vous ne trouvez le plus souvent chez eux que paresse et grossièreté; c'est une des incommodités qui pèsent le plus aux habitants du pays neuf.

Il y a quelques années, Tchéliabinsk n'était qu'une mince bourgade : la construction du chemin de fer lui a donné une importance qui croît de jour en jour. Station postale ignorée, placée d'ailleurs en dehors de la grande voie du transit, elle est devenue tout à coup la tête de ligne d'un énorme ruban ferré. Tout ce qui entre en Sibérie et tout ce qui en sort par terre fait station chez elle : les voyageurs pour changer de train, les marchandises pour attendre leur tour d'expédition. Aussi, les encombrements y sont-ils perpétuels : à l'heure présente, le chargement de plus de 4 000 wagons est entassé sous des hangars hâtifs qui bordent la voie; il faudra plusieurs mois pour écouler un pareil stock, et précisément, le ministre des Voies de communication vient d'arriver ici pour aviser en personne aux moyens de débloquer la gare [1]. La solution de ce problème n'est pas aisée. Bien que la ligne de Sibérie ne fonctionne encore que d'une manière provisoire, on pourrait, assurément, y accélérer sans difficulté le transport des marchandises : il suffirait d'ajouter à cet effet ne fût-ce qu'un train supplémentaire par jour. Malheureusement, ce n'est pas en Sibérie, mais en Europe, que se font les arrêts : à partir de Tchéliabinsk, la

1. En 1898, le même encombrement s'est reproduit.

circulation vers l'Ouest se ralentit sur la ligne de Zlato-oust à Samara; cette ligne est, en effet, au traverser de l'Oural, coupée à chaque instant par des travaux d'art, et cette partie du voyage, qui offre au touriste un des plus jolis coups d'œil que je sache en Europe, inquiète fort les ingénieurs. Les pentes y sont considérables, les courbes et les stations rares : en hiver, la neige; au printemps, le dégel; à l'automne, les pluies y font des dégâts. Il est, par suite, impossible d'y multiplier les trains ou d'augmenter le nombre des wagons qui les composent. La ligne de Sibérie fait donc à peu près l'office d'un entonnoir dont la pointe serait tournée vers la Russie : elle entasse les marchandises, et celles-ci ne s'écoulent que lentement vers l'Europe à laquelle elles sont destinées.

Dans le sens opposé, c'est-à-dire d'Europe en Asie, ce ne sont pas les marchandises, mais une certaine catégorie de voyageurs, que le retard menace. Que dis-je, des voyageurs! Ce sont des paquets de haillons vivants, presque des choses : je veux parler des colons, de ces émigrants russes qui prennent leur revanche de la Grande Invasion et retournent cultiver les terres où ont passé les Peuples. Tchéliabinsk est leur premier point d'arrêt. C'est là que pour la première fois, sur ce long parcours, on s'occupe d'eux sérieusement pour les parquer, les nourrir, les chauffer, les soigner — et vérifier leurs passeports. Remarquez bien en effet ceci : la colonisation de l'Asie par des paysans russes a été, au début, le plus fort argument officiel invoqué pour justifier la construction du chemin de fer sibérien; les émigrants sont les seuls hôtes sur lesquels la Sibérie puisse compter d'une façon durable, ce sont les seuls qui ne la quitteront

pas, une fois leurs poches remplies, les seuls qui, au lieu de l'épuiser et de la maudire, y sèmeront la vie; — ce sont pourtant les seuls à qui l'entrée de la colonie ne soit pas permise sans formalités. C'est que le Gouvernement russe s'est effrayé des proportions que menaçait de prendre le mouvement des paysans vers l'Asie; l'exode annuel de deux ou trois cent mille paires de bras lui a semblé constituer un péril grave pour la Russie d'Europe; il a craint que le prix de la main-d'œuvre ne vînt à s'y élever, et que les propriétaires nobles, les *pomiéchtchiki*, à demi ruinés déjà, n'achevassent de perdre l'ombre de puissance économique qui leur reste, si tous les meurt-de-faim dont les bras leur étaient assurés à vil prix s'en allaient en Asie chercher fortune. On a donc décidé que l'émigration ne saurait se faire sans permissions dûment légalisées : ce sont ces permissions que l'on vérifie à Tchéliabinsk, et c'est pour causer des colons futurs que j'ai interrompu ici mon voyage.

*
* *

Le fonctionnaire chargé du *point d'émigration* de Tchéliabinsk, est M. Pierre Arkhipof; c'est à lui que je viens rendre visite, après avoir fait sa connaissance, l'automne dernier, à l'autre *point* qu'il administre, à Tioumen. C'est un homme à la fois doux et décidé; il suffit de l'entendre parler quelques minutes pour comprendre qu'il se donne à ses difficiles fonctions comme à une œuvre de charité et de dévouement. Quinze ans de ce travail, auquel d'autres ne résistent guère plus de cinq ou six ans, n'ont ni abattu son cou-

rage ni endurci son regard. Secondé par sa femme, infatigable autant que lui, il incarne avec elle, au seuil de la Sibérie rude et égoïste, ce qu'il y a de meilleur dans notre civilisation : la charité active. Dans cette Russie apathique et résignée, l'une des qualités les plus touchantes qu'il m'ait été donné de rencontrer, c'est le dévouement aux humbles. Chaque fois que j'ai vu s'abattre sur ce pays quelque fléau, famine, épidémie, tourments et misère de l'émigration, j'ai constaté qu'il faisait lever comme une moisson de modestes sacrifices personnels. Ce qu'il y a de hâtif et de rudimentaire encore dans l'organisation sociale de la Russie fait que les caractères s'y révèlent plus nettement : les occasions y sont nombreuses, sans doute, d'être indigne sans mesure; mais, en revanche, elles y sont fréquentes de se donner tout entier à une œuvre que l'on croit bonne et à laquelle, bien plus que chez nous, on a conscience d'imprimer quelque chose de soi-même. Certes, je connais assez la Russie pour n'être pas aveugle sur ses défauts; mais cette éminente qualité que je signale est un des plus puissants attraits que présente pour moi l'étude de sa vie sociale.

Les fonctions de *commissaire d'émigration* sont mal définies, comme la plupart de celles qui, en Russie, ne portent pas un caractère purement bureaucratique : c'est ce qui en fait le charme. Ce service a quelque chose de plus intime que tous les autres; j'oserai même dire qu'il a quelque chose de sacré. Lorsque, en effet, on agit dans un état social bien établi, il semble qu'on porte moins la responsabilité du bien et du mal que l'on y crée. Au contraire, l'homme qui se trouve, dans une société encore incertaine, placé en face de plusieurs milliers d'émigrants, a

positivement charge d'âmes. Ils s'adressent à lui, humbles, misérables, ignorants : c'est de lui qu'ils dépendent, matériellement et moralement. Chargé de les installer, il entreprend par là de créer leur foyer : il sait que de la place qu'il leur assignera va dépendre la vie de leur famille : s'il parvient à les fixer dans un lieu favorable, c'est peut-être le pain quotidien, c'est-à-dire le bonheur modeste, qu'il leur aura donné. Si au contraire il les installe dans une contrée qui ne convienne ni à leurs aptitudes, ni à leur genre de vie, il les condamnera par là même à retourner périr de misère au champ natal, ou bien à errer sans pain, en proie à l'hostilité des hommes et de la nature, dans l'immense pays, qui déjà paraît craindre l'invasion, et s'en défendre. Quelle complication, dans ce service, quelles difficultés multiples! quelles futilités, aussi, qui veulent être prises en considération! D'une part ordonne la loi, faite par des gens parfois mal au courant des détails de l'émigration, et soumise à des considérations financières et politiques; d'autre part s'étalent les préjugés, l'apathie, l'ignorance et l'imprévoyance des nouveaux colons. Il faut ici des qualités de pure abnégation; il me semble que bien peu, en ce poste, s'en sont, jusqu'ici, montrés dépourvus.

*
* *

Le *point d'émigration* de Tchéliabinsk occupe un vaste enclos où de grandes constructions en poutres équarries sont semées parmi les bouleaux blancs, sur la neige. Ce sont des dortoirs, des réfectoires, des

infirmeries, des cuisines, une salle de bains. Plusieurs heures se passent à examiner en détail ces installations, à questionner de-ci de-là les émigrants rencontrés, et à observer le va-et-vient des solliciteurs que reçoit le commissaire. En cette saison, l'émigration proprement dite n'a pas encore commencé : on n'attend guère le premier lot de colons que dans une quinzaine, lorsque le dégel se sera affirmé en Russie. Les paysans qui, à cette heure, sont campés à Tchéliabinsk, sont des retardataires de l'été dernier, ou bien des *retournants*, à qui le premier essai a déplu. Cependant quelques dortoirs sont pleins. Figurez-vous une grande salle oblongue, autour de laquelle court, à 0 m. 80 du sol, une espèce de table légèrement inclinée, large d'au moins deux mètres. Cette table (*nary*) sert à la fois de siège et de lit aux locataires de la pièce. L'installation n'a rien d'original, c'est celle qui est adoptée dans les corps de garde, dans les asiles de nuit et dans les prisons. Seulement, ici, l'encombrement est considérable, et surtout paraît tel à cause des innombrables bagages étalés pêle-mêle sur la planche à côté de leurs propriétaires. Au dehors, le froid est très vif, malgré le grand soleil; aussi, dès qu'on ouvre la porte du dortoir, s'en échappe-t-il, comme d'une étuve, un nuage de vapeur. La pièce est sombre ; la chaleur y est suffocante, et l'air extrêmement pénible à respirer. On distingue, dressés, assis ou étendus sur les *nary*, des corps à demi nus, dans un pêle-mêle lamentable. Les enfants sont, pour la plupart, vêtus seulement d'une chemisette qui leur tombe aux genoux; les hommes portent un pantalon et une chemise-blouse, sur laquelle ils endossent, pour sortir, la lourde pelisse en peau de mouton; les

femmes sont vêtues d'une chemise de toile et d'un jupon. Les paysans russes adorent une atmosphère étouffante comme celle qui règne ici; pour sortir, ils se couvrent chaudement; mais, dans leur intérieur, ils se mettraient volontiers tout nus. A notre entrée, un grand silence se fait, interrompu seulement par des ronflements, des accès de toux, et des vagissements de nouveau-nés. Les hommes se lèvent, les enfants regardent curieusement; quant aux femmes, indifférentes, elles interrompent à peine leur vague besogne. Sur la table fraternelle où tous, le soir venu, s'étendent côte à côte, gisent d'indescriptibles paquets de haillons. De toute cette vie amoncelée et de toute cette misère se dégage une odeur nauséabonde qui vous prend à la gorge.

... Et, patiemment, nous continuons notre visite. Ce n'est pas mon intention d'entrer ici dans des détails techniques sur l'émigration; songez seulement que, dans quelques semaines, sur cet enclos paisible où se croisent à cette heure un petit nombre de désœuvrés, l'animation sera sans fin. Tous les émigrants qui viennent en Sibérie par chemin de fer sont tenus de se présenter à Tchéliabinsk : l'an dernier, ils ont été 205 000... Vous faites-vous une idée de l'aspect que présente une telle armée de miséreux, de toute la souffrance, de toutes les maladies qu'elle traîne avec elle, et de tous les dangers auxquels l'exposent la fatigue et le dénûment?...

*
* *

19-21 mars. — J'ai repris le train, le train lent de Sibérie. Tout le monde sait le confort que présen-

tent les wagons russes : or, les wagons sibériens sont meilleurs encore. Non seulement vous y trouvez les commodités ordinaires des trains à couloirs, mais encore vous y avez droit à une couchette pour passer la nuit : ne doit-on pas, en effet, quelques égards aux malheureux qui s'enferment durant huit à dix jours dans la machine roulante [1] ! En outre, le train sibérien présente une physionomie à part. Sans doute, vous ne trouverez guère d'agrément dans la première classe, encombrée par les employés de toute sorte, ingénieurs, contrôleurs, chefs de train, par tous ceux, en un mot, qui, circulant gratuitement, ont une casquette suffisamment galonnée pour ne pas craindre une semonce d'un inspecteur imprévu, — dans cette première classe où vous n'êtes jamais à l'abri d'une irruption d'employés sans gêne, fumant, causant bruyamment, malgré vos protestations, et s'inquiétant peu de troubler la dixième nuit d'un malheureux voyageur, pourvu qu'ils parviennent gaîment à la station où les appelle leur service. Mais, en deuxième classe, et, si j'en puis juger, en troisième et en quatrième, la vie est tout autre : il y règne cette cordialité à laquelle les Russes n'échappent guère, s'ils n'ont pas sur la tête la casquette ornée de la petite plaque du *tchinovnik*. Me voici donc en deuxième classe. A peine casés, on se questionne : « D'où venez-vous, où allez-vous? » On sait que l'on vivra côte à côte plusieurs jours de suite; il faut bien faire connaissance. Alors on prend ses aises, on s'installe. Le wagon est

1. Depuis le printemps de 1898, il existe un train de luxe qui va de Moscou à Tomsk en six jours au lieu de douze. Le succès en a été si rapide que, de bimensuel, il est devenu bihebdomadaire.

séparé en boxes qui donnent directement sur un couloir latéral, et dont les cloisons ne s'élèvent pas jusqu'au plafond : il ne présente donc pas une série de compartiments, mais une sorte de grande salle avec des coins. En un clin d'œil, il prend l'aspect d'une chambre d'hôtel. Aux patères pendent les pelisses et les toques; sous les banquettes errent des chaussures variées, bottes, pantoufles, caoutchoucs; sur les tablettes, auprès des fenêtres, se montrent des bougeoirs, des livres, des boîtes de bonbons, une théière, des verres à thé dans leurs soucoupes, du sucre dans un sac en toile; sur les banquettes, voici des sacs de voyage, et surtout des oreillers — les indispensables compagnons de tout Russe qui se déplace. Bientôt on échange les menues friandises dont on s'est muni au départ, lamelles de gruyère, ronds de saucisson, petits poissons fumés, bonbons, etc.; de mains en mains passent les journaux, vieux de huit jours, que l'on a pris en quittant la capitale; le thé circule, les cigarettes s'allument..., on cause.

Nous sommes au grand complet, dans le train lent de Sibérie, et dans mon boxe sont installés, outre mon ami Gavril Pétrovitch et moi, deux tout jeunes gens, un agronome et un *feldscher* (officier de santé). Gavril Pétrovitch est un homme de quarante ans, grand, gros et fort, brun comme un Bordelais et barbu comme un Sibérien, bien qu'il soit Russe. De loin, il inquiète un peu par cet étalage de puissance vitale; mais il suffit de voir sourire ses tout petits yeux vifs pour comprendre sa bonté et deviner son intelligence. Appelé, par les fonctions que lui confie une grande entreprise privée, à parcourir sans cesse la Sibérie, il est un des hommes qui, à l'heure

actuelle, en connaissent le mieux la moitié occidentale, au point de vue social et économique. Il y possède dans tous les coins des connaissances, amis simples et relations d'affaires, et comme il est un homme extrêmement cultivé, et de plus, indépendant, il n'est personne qui ne compte avec lui. Nous avons fait jadis connaissance en Russie, durant « l'année de la faim », et, à l'automne dernier, nous nous sommes inopinément retrouvés sur la Kama, à bord d'un même bateau. Cette fois-ci, nous nous sommes, à quinze cents lieues de distance, donné rendez-vous à Tchéliabinsk, et nous faisons route ensemble.

Le *feldscher* est tout jeune, gai comme un pinson, mais peu bavard : il rit sans cesse, mais ne raconte guère : il écoute, dort ou boit du thé. L'agronome, au contraire, qui sort à peine d'une école spéciale, prend à la conversation une part active. C'est une grande figure maigre, pâle, blonde, un peu maladive : il y a quelque chose de hollandais dans son abord flegmatique, et de triste dans son regard, quand il songe. Il s'en va dans la Sibérie méridionale occuper un poste de confiance, et j'éprouve une véritable sensation de joie à constater le naïf enthousiasme qu'il y apporte. Nature toute droite, sans détours, il entend mal les roueries du fonctionnarisme ; *tchinovnik* d'une génération qui vaut cent fois l'ancienne, il tient beaucoup plus à l'esprit qu'à la lettre, c'est-à-dire que, au lieu de n'être qu'un gratte-papier, il se montrera homme de cœur. Son métier, qui doit le mettre en contact perpétuel avec les paysans et les nouveaux colons, lui apparaît comme une œuvre à laquelle on doit se dévouer, et non comme une fonction de bureau à remplir mécaniquement, chaque jour, de

telle à telle heure. Je le vois lire, au lieu des romans de chemin de fer, des livres spéciaux sur l'histoire de la Sibérie et de sa colonisation. C'est un sérieux et un enthousiaste, auquel bien vite s'attache la sympathie. J'aurai sans doute plus d'une fois dans ces pages l'occasion d'esquisser des profils de coquins ou de filous; je ne pourrai même pas noter au passage tous ceux que j'aurai frôlés, ou même à qui, comme les autres, j'aurai donné la main : il m'est doux, au moins, de rencontrer, au seuil de ce voyage, des hommes de toute probité sociale...

— Mais que diable peut-on bien se dire dans un wagon sibérien?

— Mon Dieu, les conversations y sont fort variées, en seconde classe, tout au moins, car, en première, j'ai rencontré, la plupart du temps, la même banalité froide que chez nous. En deuxième classe, on s'observe moins, on est plus franc et plus peuple. Certes, là non plus, les sots ne manquent point, et l'on n'y échappe pas plus qu'ailleurs aux faiseurs de calembours et aux conteurs de bons mots. Mais, en général, on y cause vraiment : on commente quelque fait récent, ou bien on discute sur quelqu'une des grandes questions qui passionnent la Sibérie : émigration, chemin de fer, voies fluviales, etc. Ces discussions prennent un caractère d'autant plus animé que la plupart des interlocuteurs sont des gens qui ne connaissent pas, ou connaissent peu le pays, mais y parviennent avec toute une batterie d'idées préconçues au sujet de chacune de ces grandes questions. Aussi bien, les Russes instruits sont-ils fort amateurs de « parlotes » purement théoriques.

Parfois, cependant, vous avez la bonne fortune de

mettre la main sur un homme qui connaît réellement un sujet : c'est un voyageur, un ex-déporté, un entrepreneur, un ingénieur ou un marchand. Vous l'écoutez ravi, et vos voisins viennent, çà et là, pour l'entendre, faire cercle à l'entrée de votre boxe. Mais, bientôt, vous vous apercevez qu'il convient de n'accepter qu'avec réserve les renseignements et les chiffres qu'il vous communique. En Russie, et surtout en Sibérie, un homme, fût-il des plus honorables, a souvent des raisons qu'il croit bonnes pour dissimuler au moins une partie de sa pensée, et garder pour soi, tout en amusant la galerie, l'observation réelle, le fait précis dont il a connaissance. Il y a, dans ce pays, des virtuoses du mensonge, et ils sont parfois d'autant plus déconcertants que rien ne fait supposer qu'on puisse avoir à se défier d'eux. Le mensonge qui, dans l'Occident, n'est guère qu'une arme de défense, assez rarement employée, et à contre-cœur, joue ici un tel rôle que l'on songe parfois à la proximité de la Chine. J'éprouve moi-même, au cours des enquêtes les plus sérieuses et les moins compromettantes, une très grande difficulté à obtenir la vérité. Dans ce pays si neuf encore, bien peu de gens semblent capables de comprendre qu'un étranger puisse s'intéresser à ce qui les intéresse, sans avoir lui-même l'intention de leur jouer quelque méchant tour. Il est difficile de trouver ailleurs qu'en Sibérie autant de cachotterie enveloppée de plus de bavardage et d'amabilité. Le marchand vous trompe sur les prix moyens que vous voulez noter, l'entrepreneur sur le genre de vie de ses ouvriers, l'usinier sur sa fabrication, l'armateur fluvial sur la nature des transports qu'il effectue; les fonctionnaires enfin, quand ils ne sont pas des amis ou

des sujets d'élite, vous trompent à peu près sur tout, soit par ignorance du détail demandé, soit par calcul de prudence. Il faut donc sans relâche contrôler les chiffres que l'on vous communique, se livrer à une étude psychologique de chaque nouvel interlocuteur, et se résigner, malgré toutes ces précautions, à être dupé en plus d'un cas. Aussi, quand on met sa main dans celle d'un homme de toute franchise, éprouve-t-on, ici, comme un choc d'étonnement; ce sont de tels hommes que je recherche, et si, par bonheur, j'espère en présenter un nombre respectable en profil perdu, je tenais du moins, par une explication préalable, à faire ressortir le rare mérite de leur vertu.

On comprend aisément par là que les conversations de chemin de fer, si animées qu'elles soient en ce pays, ne méritent guère qu'on s'y arrête. Connaissances d'un jour qui ne se reverront jamais, les voyageurs hésitent encore moins que chez nous à gasconner entre eux. Malheur au touriste naïf qui note des renseignements recueillis de la sorte! Une grande partie des sottises que les Russes ont relevées dans tels livres français sur leur pays, viennent de ce que nous ajoutons trop naïvement foi aux confidences d'un compagnon de route. Ajoutez que, souvent, ces confidences nous sont faites en français, et qu'à l'erreur plaisamment soufflée se mêle souvent l'erreur qui provient d'un contresens. Quelques jours après ma première arrivée en Russie, il y a sept ans, un Russe de haute culture me dit, afin de me mettre au courant des usages : « Pour sortir nous mettons toujours des chaussures en *résine*. » Grâce au ciel, je n'ai jamais imprimé nulle part ce fait extraordinaire, et, lorsque j'ai pu lire les enseignes, j'ai compris que,

avec la meilleure foi du monde, mon ami s'était trompé de mot, *rézina*, en russe, signifiant caoutchouc !..

*
* *

Si j'avais lu plusieurs romans et un paquet de journaux entre Königsberg et Omsk, et surtout durant la traversée de l'Oural et de la plaine sibérienne, je me serais privé de l'émotion visuelle la plus continue et peut-être la plus délicate que j'aie jamais éprouvée : je n'aurais pas regardé la neige. Dix jours de glissement doux et lent entre des forêts et des steppes où la neige immaculée s'étalait, m'ont donné des impressions plus variées peut-être que celles de tout un hiver passé en Russie. Mais, comment en noter le fugitif reflet? Que puis-je faire, sinon énumérer les détails de mes visions, avec l'amère conscience que tout le charme s'en évapore?

Au lieu de la haie qui court chez nous le long des rails, les Russes dressent une palissade à claire-voie formée de claies mobiles que l'on accote les unes aux autres durant l'hiver. Cette palissade est destinée à protéger quelque peu la voie contre les amoncellements de neige qu'y balayent les terribles ouragans de la steppe. Je ne sais trop jusqu'à quel point cette protection est efficace par les gros temps ; du moins, à l'ordinaire, la neige, entraînée par le remous de vent que provoque la claire-voie, s'accumule sur les bas côtés. Elle forme ainsi, à quelque distance des rails, une sorte d'énorme bourrelet blanc, dont le bord supérieur semble s'affaisser sur lui-même, à la façon d'une vague qui déferle : c'est comme un retroussis

de pâte blanche figée en plein mouvement; l'aspect m'en rappelle avec une curieuse persistance le vers où Sully Prudhomme compare les ailes éployées d'un cygne « à des neiges d'avril qui croulent au soleil »...

La neige est aussi changeante que la mer : les nuances se succèdent à sa surface morte, aussi variées, aussi riches, qu'à la surface de l'éternelle Agitée. Le matin, sous le soleil radieux de ces contrées qui ne connaissent guère le ciel gris, la neige semble étinceler de myriades de diamants : on dirait que chaque petit cristal étoilé y réverbère un rayon de soleil, et nous glissons chaque jour, durant deux ou trois heures, dans un infatigable étincellement de menus papillons de feu. Vers dix ou onze heures, toutes ces pierreries s'éteignent, mais, à mesure que le soleil prend une nouvelle inclinaison, la surface blanche reçoit un nouveau reflet. Étincelante, angélique, jeune, surtout, le matin, à force de pureté, elle prend, à mesure que le jour s'avance, des tons bleuâtres plus sérieux qui s'accusent dans les ombres portées par la vapeur du train, mais qui restent si doux que le bleu du ciel s'en trouve comme terni. Vers le soir, c'est un suprême éclat : sur la plaine infinie où l'œil se perd, et que bordent tout là-bas d'incertaines forêts, fine estompe appliquée en trait droit au bord extrême de l'horizon; sur la steppe morte où, tout à l'heure, toute chose qui vivait, homme, cheval, arbuste, oiseau, faisait tache noire; sur l'immobile étendue où l'œil était lassé du blanc, voici que tout à coup le couchant vient poser un baiser rose. La lueur rose peu à peu s'épand, gagne de proche en proche, s'affirme par degrés insensibles, rehaussée çà et là par des plis d'ombre bleu

d'acier, et, par d'infinies ondulations, s'allonge jusqu'au bord assombri de l'horizon. Un dernier rayon du soleil oblique colore tout à coup d'un jaune d'or éclatant quelques surfaces banales, palissade ou maisonnette en bois, qui se détachent un instant en pleine vigueur; puis l'astre s'éteint. L'ombre, alors, bleuit et s'accuse, la neige prend des tons mats, et la lueur rose qui la couvrait semble se réfugier en écharpe au bord du ciel froid dont, longtemps encore, elle illumine le crépuscule... Ah! l'admirable neige, la tendre amie! Oublierai-je jamais les jouissances que m'a procurées chaque jour sa contemplation!...

La steppe immaculée ne s'anime pas seulement par les lueurs changeantes qui frissonnent à sa surface : les traces qu'on y découvre révèlent en outre à un regard attentif la vie de ses habitants. En Russie, les traces entrevues le long de la voie ne témoignaient guère que des monotones allées et venues des riverains et des ouvriers; mais, avec l'Oural et la plaine sibérienne, l'animation semble redoubler le long de la voie ferrée. La neige bavarde me raconte à présent, avec d'impayables détails, la vie intime de la forêt. Voici des passes tranquilles, prudentes, toutes droites, de loups qui sont allés sans bruit, flairant çà et là les buissons, et qu'on devine, de temps à autre, arrêtés, l'œil flamboyant, l'oreille au guet et le museau tendu au vent. Plus loin, ce sont des renards chafouins, pressés, légers, fourrés partout; puis des oiseaux trotte-menu, aux ongles en étoile; puis des bestioles que je ne devine pas, mille petits riens craintifs qui ont couru bien vite d'un buisson à un autre, et qui s'y sont tapis, tremblant encore d'un si long voyage. Puis enfin, ce sont les lièvres, les innombrables et

fous promeneurs de cette forêt et de cette plaine; sans relâche, leurs traces se dessinent, croisant la voie ou s'allongeant à côté d'elle, parfois si nombreuses qu'elles ont creusé un sentier dans la neige, mais, le plus souvent, distinctes et plaisamment variées : lièvres tranquilles, en promenade, à petits bonds bien nets, très rapprochés les uns des autres, avec une halte, çà et là, pour prêter l'oreille ou ronger un bout d'écorce; lièvres joueurs, dont souvent les gambades inégales semblent se suivre, longtemps parallèles, faisant penser à une causerie sous la lune; enfin lièvres effarés, fuyant avec des feintes, des retours et des sauts énormes où les griffes ont, au passage, égratigné la croûte neigeuse. C'est toute la vie nocturne de ces contrées que je trouve inscrite ici, et je m'en amuse comme d'un livre à gravures nonchalamment feuilleté.

*
* *

De temps à autre, au bout d'une heure et demie ou de deux heures de glissement cahoté, le train siffle et s'arrête. On aperçoit alors, au milieu du désert plat, quelques jolies maisonnettes en bois avec des toits rouges : ce sont les gares, véritables joujoux de Nuremberg posés tous les 40 ou 50 kilomètres sur la steppe énorme, loin des villages, d'ailleurs invisibles, auxquels elles correspondent. Comme elles sont rares, on y fait des haltes sérieuses : vingt, trente minutes, trois quarts d'heure même, suivant l'humeur du chef de train et du chef de gare. Toutes n'ont pas de buffet, mais, dans les plus humbles, on peut tou-

jours trouver du thé et de la *vodka* (eau-de-vie blanche); c'est tout ce qu'il faut pour satisfaire à tous les goûts. La plupart des voyageurs descendent à chaque arrêt : il ne reste guère dans les compartiments que ceux qui dorment, ou ceux qui ont accepté la charge de veiller sur les bagages. En Sibérie, en effet, les vols sont incessants, en chemin de fer comme ailleurs : à l'un de mes compagnons de route on a volé ses bottes, à l'autre ses caoutchoucs; à moi, on m'a volé une toque d'astracan; mais j'ai fait de si bruyantes recherches dans l'autre moitié de mon wagon mixte, affectée à la troisième classe, que, bientôt, comme par hasard, ma toque s'est retrouvée au buffet, où je n'avais pas mis les pieds.

Les gares sont si petites que les voyageurs ont peine à s'y loger tous. C'est une bataille auprès du comptoir pour avoir un verre de thé ou de *vodka*; à la table commune, vous avez grand peine à vous loger, vous et votre pelisse, pour dévorer le *chtchi* (soupe aux choux aigres), la « côtelette » de viande hachée, ou le quartier d'oie aux choux sucrés, qu'un garçon arrogant et graisseux dépose devant vous. Le plus souvent, c'est une cuisine infâme, malpropre en outre, et relativement chère. Une portion de *chtchi* où nage un morceau de bouilli coûte environ de 1 fr. 25 à 1 fr. 50; une portion d'oie ou une *côtelette* de hachis, de 1 fr. 75 à 2 francs; or, dans ce pays, une oie vivante vaut de 0 fr. 40 à 1 franc, et la livre de bœuf de 0 fr. 20 à 0 fr. 30. On se désaltère surtout avec de la bière locale; celle de Kourgane, par exemple, est très agréable, et vaut 0 fr. 60 la bouteille. Les gens avisés laissent rarement échapper un buffet sérieux sans y prendre quelque chose : ici une soupe,

là un rôti, plus loin, une soupe *et* un rôti, et, le soir, avant de s'endormir, une soupe *ou* un rôti!

Vous vous êtes donc lesté, mangeant vite, des deux mains à la fois, sans causer, presque sans toucher au pain; vous buvez alors de la bière ou du thé, et, bien vite, vous sortez pour aller visiter vos bagages. Coup d'œil, calcul rapide : grâce au ciel, ils sont tous là! Ressortons : la promenade de long en large est douce, le long du train immobile sous le grand soleil, et bizarre, avec les innombrables tuyaux des appels d'air dont il est surmonté. On cause, on fume, en attendant le troisième coup de cloche et le dernier coup de sifflet.

Les passagers de troisième et de quatrième classe ne demandent guère, à leur buffet spécial, que de la *vodka* et de l'eau bouillante versée dans une théière en fer battu, dont ils savourent le contenu au cours de la route. On voit, du train aux buffets, généralement placés à trente ou quarante mètres de la voie, un va-et-vient constant, un affairement curieux de gens qui entrent et sortent, porteurs d'ustensiles de toute forme, ou simplement emmitouflés dans des fourrures. La plupart des voyageurs sont des Russes; mais, au matin du second jour, les Kirghizes font leur apparition. Ils ont déjà, en ces parages, pris leur parti de la machine nouvelle. Durant les premiers mois, on les voyait, de temps à autre, se mettre en ligne, et, sur leurs petits chevaux infatigables, lutter de vitesse avec le train. Ils n'avaient pas de peine, sans doute, à l'emporter; mais la machine, pour être moins rapide, n'en atteignait pas moins le but lointain plus tôt qu'ils n'eussent fait eux-mêmes. Ils ont fait leur paix, et maintenant ils prennent place bra-

vement en troisième classe. Ils sont là, vêtus de houppelandes graisseuses fourrées de mouton, chaussés de grosses bottes rouges, et coiffés de capelines à fleurs. Ils sont là, paisibles, causant peu, assis, leurs courtes jambes écartées, et ne quittant pas leurs pelisses, malgré la chaleur du wagon. Leurs visages larges, bronzés et comme tannés, aux yeux obliques et aux pommettes saillantes, reluisent; curieusement leurs regards errent d'un objet à l'autre. Que se passe-t-il dans leur cerveau? Ils savent bien que ce train commode, qu'ils ne dédaignent plus, transportera bientôt des milliers de colons qui viendront s'établir sur leur steppe natale, libre hier, aujourd'hui déjà parsemée d'échiquiers de terre où leurs troupeaux n'ont plus le droit de paître. Ce train, c'est le bouleversement de leurs habitudes séculaires; bientôt, peut-être, c'en sera fait de leur libre vie nomade : les moujiks russes, patients et féconds, auront vite fait de les serrer sur ce territoire qui leur appartenait et qu'on leur ravit. Sur l'horizon sans fin de cette plaine où, hier encore, les tombeaux de leurs ancêtres étaient les seuls points de repère du voyageur, vont s'élever bientôt des *isbas* grisâtres, puis, de place en place, des églises blanches et vertes. Songent-ils à tout cela, ces bons Kirghizes bronzés? Non, peut-être, en résignés musulmans! Voici qu'à l'avant-dernière station je rencontre inopinément le vieux Kotchembaye qui, à l'automne dernier, durant une nuit glacée, m'a offert l'hospitalité sous sa yourte de feutre, et m'a régalé de mouton bouilli; sa main énorme étreint la mienne avec une véritable expression de joie. C'est donc qu'il n'a pas de rancune contre l'envahisseur, avec lequel, bien sûr, il me confond? Car, comment

aurait-il pu deviner que je plains du fond du cœur le sort de ses fils, les beaux et libres gars que la civilisation va courber?...

Un long arrêt, puis une traversée lente d'un pont de 800 mètres, sur l'Irtyche glacé, pareil, sous la lune, à une énorme chaussée blanche; des coups de sifflet, une invasion de porteurs en tabliers blancs, m'annoncent enfin que j'ai atteint la première étape de mon voyage. Je suis à Omsk, la capitale de la Steppe.

*
* *

J'ai eu l'heureuse fortune de ne pas saisir la bonne ville d'Omsk en son aspect classique : lors des deux visites que j'y ai faites, à l'automne naissant, qui la balayait de grandes rafales de vent glacé, et vers la fin de l'hiver, le froid y tenait emprisonnée la boue qui en fait un légendaire cloaque. Je n'y ai donc pas connu la pire incommodité dont on s'y plaint ordinairement, et je risque d'être pour elle un peu partial. Mais quoi! dois-je m'excuser si, captivé par son air simple, par les bonnes causeries qu'on m'y a ménagées autour du samovar, et par la vue de deux ou trois des plus jolis visages que j'aie rencontrés en Sibérie, j'ai conservé de cette capitale en miniature une impression affectueuse et souriante?

Située au croisement de deux grandes voies commerciales, le Transsibérien qui l'unit à l'Europe, et l'Irtyche qui la relie avec la Chine, Omsk est loin d'être sans importance, et son avenir est gros de promesses. Elle est déjà le centre administratif d'où se

gouverne une immense province qui touche à l'Oural et va rejoindre le Turkestan. Elle est la résidence de l'un des trois vice-rois de la Sibérie, le Gouverneur général de la Steppe, et elle possède en outre un Gouverneur et tout un cortège de fonctionnaires militaires et civils. Elle offre un milieu beaucoup plus cultivé que celui de la plupart des villes sibériennes, et, comme les grosses fortunes sont loin d'y donner le ton comme c'est le cas dans l'Est, la société instruite, l'*intelliguensia*, comme disent les Russes, y forme un noyau solide qui organise en partie la vie publique. Certes, une ville administrative est une ville d'intrigues et de potins : Omsk connaît ces deux maux; mais, en revanche, elle est trop près de l'Europe pour vivre exclusivement de ses petits intérêts locaux, comme pour s'oublier sans remords dans les cartes et l'alcool. Elle est un centre où l'on cause et où l'on discute, où quelques-uns croient encore au progrès, et où l'on prend à cœur la plupart des innombrables sociétés qui se sont formées pour combler diverses lacunes dans le service de l'administration locale. Omsk n'est plus qu'à une semaine de Pétersbourg, et pourtant, elle est située sur la lisière d'un immense pays neuf qui s'ouvre à peine et où se porte le flot de l'émigration : les fonctionnaires qu'on y envoie ont à guider l'armée des colons et à défendre les intérêts de la population kirghize dont, peu à peu, on envahit la steppe natale. L'ouvrage ne fait donc pas défaut, et l'on peut s'y consacrer ici avec d'autant plus d'ardeur qu'on se sait assez près, somme toute, de la capitale qui récompense les efforts.

*
* *

En Russie, les gares sont toujours, par raison d'économie, fort éloignées des villes qu'elles desservent : en Sibérie, où les mêmes raisons ne valaient plus, les intrigues locales ont souvent introduit la même incommodité. Omsk est à une bonne lieue de sa gare : une lieue de terrains vagues où la moindre pluie étale un marécage, où le moindre vent souffle en tempête, et où la tombée de la nuit oblige les prudents à se munir d'un revolver. L'administration du Transsibérien n'a pu, dit-on, s'entendre avec la Ville au sujet des terrains. Il y a là des terres qui appartiennent aux Cosaques ; or, en Sibérie, partout où l'on rencontre des Cosaques, on est à peu près sûr de se trouver en face d'une rapacité sans bornes et d'une intransigeance haineuse. Les Cosaques sont les premiers colons de la Sibérie ; on les y voit installés sur toutes les frontières provisoires que la conquête a successivement débordées ; ils occupent encore tous les avant-postes, et ils ont charge de les défendre. L'État leur assure, en revanche, des avantages nombreux, en particulier, la jouissance perpétuelle de quelques-unes des meilleures terres. Fiers de leur situation exceptionnelle, les paysans cosaques en abusent volontiers, et je ne sais personne en Sibérie, qui soit plus qu'eux constamment et solidement détesté du public. Mais j'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet. Je ne retiens pour l'instant que ceci : les Cosaques propriétaires de la banlieue d'Omsk ne purent s'entendre avec les ingénieurs chargés de construire le chemin de fer. Grâce à ces divisions, non seulement le Transsibérien eut sa gare

loin de la ville, mais (et cela est infiniment plus grave) le grand pont sur lequel il traverse l'Irtyche fut construit pour son usage strictement exclusif. On n'accorda pas même une passerelle aux piétons, et, après comme avant, la population dut continuer à traverser le fleuve sur un lent et incommode bac à remorque... Il faut, pour comprendre ces choses-là, avoir quelque expérience de la Russie.

Omsk n'est pas, je l'avoue, une ville très brillante. Les voyageurs maussades l'appellent un grand village, parce qu'elle n'offre guère d'édifices publics, et surtout parce que les trottoirs n'y sont qu'une exception — ou un souvenir. Mais, je le répète, je ne l'ai visitée qu'en deux saisons où une bonne chambre chaude semble préférable à la plus belle architecture, et où la gelée, le meilleur agent voyer de la Russie, rendait les rues aussi sèches que l'est notre macadam : je n'y ai donc pas souffert de ce qui choque presque toujours les touristes d'été. Aussi bien n'ai-je pas l'intention de donner de la ville une description en règle : je préfère transcrire ici, sans arrangement subtil, une partie des notes que j'y ai prises durant mon dernier séjour.

A peine arrivé, reposé, réconforté, je pars au matin, pour aller faire une visite à mon ami Ivan Kravtsof. Il demeure tout au bout de la ville, près de la forteresse, et c'est une joie que de glisser une demi-heure, dans un petit traîneau joujou, par les rues ouatées d'une neige jaunâtre, sous un grand soleil d'hiver qui met des teintes roses au bord du ciel bleu. Mon cocher m'a reconnu, et nous bavardons. Il vit ici depuis une vingtaine d'années, exilé par son village; sa femme, usant de son droit, est

restée au pays et s'est remariée. Il raconte tout cela sans grande émotion. Nous sommes, ne l'oublions pas, en pleine Sibérie, et, sauf les fonctionnaires, il n'est pas ici beaucoup de gens qui soient venus de leur plein gré. Vous ne faites pas dix mètres dans la rue sans vous heurter à quelque exilé — à quelque *exporté*, comme dit avec un sourire triste une de mes amies russes. Mon cocher, qui se jure innocent, a sans doute jadis volé des chevaux en Russie; le patron de mon hôtel est un Polonais exilé il y a trente-cinq ans; le médecin auquel s'est adressé Gavril Pétrovitch indisposé a été mêlé, me dit-on, à des troubles universitaires; et cette dame avec qui j'ai longuement causé, dans le train, de l'avenir économique de la Sibérie, a passé dix ans aux confins de l'Asie, près du détroit de Behring, dans le plus terrible lieu de déportation que possède la justice russe, à Sredné Kolymsk. Mon cocher est exilé de droit commun; les trois autres sont ce qu'on appelle des *politiques*. Ni les uns ni les autres n'aiment à faire allusion à leur exil ni à en conter les péripéties : les premiers, parce que cet exil est la punition d'un crime; les autres, je pense, par défiance et par dédain. Les exilés politiques sont, naturellement, les seuls que l'on rencontre régulièrement dans la bonne société. N'allez pas croire, en effet, que le fait d'être exilé politique constitue une tare, et soit, dans les grandes villes, un obstacle aux relations. Seules, les menaces d'un policier trop zélé peuvent, dans des coins perdus, détourner une population villageoise de ces hommes qu'elle voit doux, probes, pauvres et bons. Dans les villes, on n'observe rien de semblable, et plus d'un des exilés pour cause

de libéralisme arrive à y jouer un rôle important. De grands personnages, peu suspects de partialité, m'ont avoué que le pays devait beaucoup à leur activité. Forcés de vivre dans des centres à demi barbares, ils y ont introduit quelque chose de la civilisation d'Occident. Ils sont devenus hôteliers, horlogers, médecins, comptables, entrepreneurs, etc. Un certain nombre d'entre eux ont d'abord passé par le bagne, les autres par un exil pire encore, peut-être, dans des hameaux perdus. Peu à peu, ils ont obtenu l'autorisation de se rapprocher des villes, et, maintenant, ils y utilisent de leur mieux les débris de leur vie gâchée. Ici, je le répète, rien, sinon, pour la plupart, leur intégrité et leur admirable droiture d'esprit et de cœur, ne les distingue du reste de la population cultivée. Loin de les montrer au doigt et de les fuir, chacun les apprécie, et ceux qui en ont le moyen leur donnent de l'emploi. Qu'on n'attende donc pas que je les détache du groupe social auquel ils se sont associés, et que j'interrompe à chaque instant mon récit pour dire : « X., avec qui je viens de dîner, a subi cinq ans de réclusion cellulaire, dix ans de bagne et vingt ans d'exil à cause d'une lettre inconsidérée écrite à l'âge de dix-huit ans. Y., qui m'a délivré des cachets de quinine, a fait des études météorologiques à Verkhoyansk, le pôle du froid, et c'est lui qui a enregistré la plus basse température connue sur notre globe : — 68° centigrades : on l'avait soupçonné, à l'École de pharmacie, d'avoir la tête un peu chaude... » Non, je ne suis pas venu en Sibérie pour étudier des cas exceptionnels ni pour m'occuper de questions pénitentiaires et d'exils à sensation. Seulement, je ne dois pas oublier que la société sibérienne contient un

nombre considérable de ces exilés; tel ou tel des profils que j'esquisse dans ces pages est donc celui d'un de ces malheureux. Je ne les cherche pas plus que je ne les évite : mais, je tiens à le dire bien nettement : aucune des figures douteuses ou méchantes qui apparaîtront çà et là sous ma plume n'appartient à leur monde...

Quelle joie d'embrasser mon ami Ivan Kravtsof et de le retrouver dans la paix de son *home* hospitalier, où sa charmante jeune femme préside avec la grâce paisible de certaines Russes! Nous avons fait, lui et moi, à l'automne dernier, une expédition dans la steppe kirghize pour y examiner des installations de colons. Nous avons dormi côte à côte sur du foin, dans des *isbas* surchauffées; nous avons passé la nuit à même le sol par un froid de — 10° dans une yourte kirghize à ciel ouvert; nous avons partagé la vermine commune aux anciens comme aux nouveaux habitants de la grande steppe; — depuis lors, nous sommes liés. Aussi, ne fais-je pas de difficulté pour passer chez lui des demi-journées entières à causer de la Sibérie ou à étudier des plans de colonisation. M. Kravtsof est ingénieur. C'est un travailleur acharné, mais une âme délicatement simple et candide. Ses fonctions consistent à faire dans la steppe des forages artésiens pour fournir d'eau les nouveaux villages de colons. Cette énorme Sibérie manque partout d'équilibre : elle possède en certains endroits des fleuves larges de plusieurs kilomètres et des forêts immenses baignant dans des marécages; ailleurs, comme ici, elle n'a pas d'eau, ou du moins, elle n'a rien que de l'eau salée. Il faut souvent, dans la steppe, faire quatre ou cinq sondages avant d'atteindre

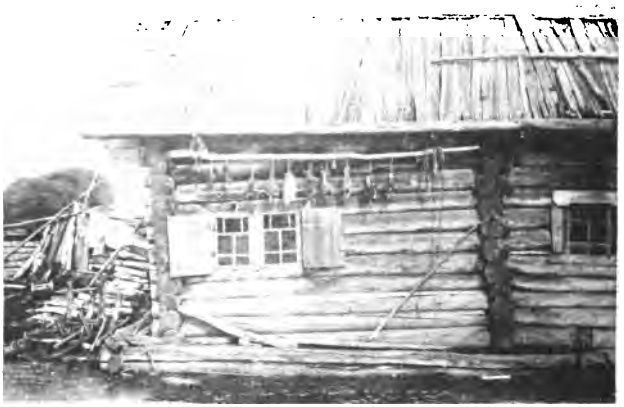
une couche d'eau potable. Alors, il faut creuser le puits, l'étayer, le couvrir et le protéger; après quoi, les colons pourront venir. Mais ce travail, si simple en apparence, est singulièrement pénible, quand il se poursuit à la fois sur divers points du désert herbeux, et se complique d'un hiver de sept mois. Parfois, le puits terminé, l'eau tout à coup se transforme : elle devient amère ou salée — et tout le travail est à recommencer, à grands frais, avec mille fatigues. Si les colons déjà sont installés, leurs troupeaux dépérissent et meurent, quand l'eau potable n'est pas restituée à temps.

Conçoit-on l'importance d'une fonction comme celle de mon ami, et se représente-t-on bien la somme de souffrances désespérées et sans issue que ferait naître parmi les émigrés la moindre négligence de sa part, ou la mauvaise volonté des hommes placés sous ses ordres? En ces parages, un fonctionnaire moyen a souvent plus d'importance que chez nous un ministre. C'est qu'il agit, sans l'interposition de rouages adoucissants, sur toute une foule de pauvres diables qui, à la lettre, dépendent de toutes ses décisions. Ainsi, par exemple, André Stankévitch, un autre de mes amis d'Omsk, occupe un poste où, de même que M. Kravtsof, il a entre les mains le sort de plusieurs milliers de familles.

M. Stankévitch, bien que tout jeune encore, est fort connu dans toute la Sibérie occidentale : il est ami et disciple de M. Arkhipof que j'ai rencontré à Tchéliabinsk; tous deux sont comme les grands maîtres de la colonisation dans cette partie de l'Asie russe. Toutefois, bien que travaillant dans le même sens, ils diffèrent beaucoup et paraissent se compléter l'un

l'autre. Chose rare, ces deux *tchinovniks* sont à leur place, et il semble qu'on ait précisément confié à chacun d'eux le poste qui convenait le mieux à ses aptitudes. M. Arkhipof, secondé infatigablement par sa femme, est bien l'homme qu'il fallait pour subir le premier contact avec l'armée ignorante et misérable des émigrants : il a cette profonde et caressante douceur que l'on retrouve souvent chez les Russes de la société moyenne : on la lit dans son regard, et il ne la dément ni par un geste, ni par une parole d'emportement. Deux fois, il a été atteint du typhus contracté dans les baraquements des colons; ses amis ont attendu fiévreusement sa guérison; mais nul ne s'est étonné de son mal, ni de ce que, à peine debout, il en ait oublié l'avertissement. Il semble que de certaines natures on accepte le dévouement comme un don attendu et qui ne surprend pas. M. Stankévitch, qui peut aussi bien que son ami, peut-être, mourir à la peine, est cependant un tout autre homme. L'un m'apparaît comme une espèce de fraternel avocat et de protecteur des émigrants; l'autre, plutôt comme un administrateur et un répartisseur des colons.

Comme la plupart des meilleurs fonctionnaires de la Sibérie, M. Stankévitch est jeune : il appartient comme eux à cette génération née de 1860 à 1870, qui semble avoir sur la vie et sur la Russie des idées plus hautes que n'en ont eu ses aînés. Il est venu ici en 1891 attiré par la grande famine et l'occasion d'offrir sa peine. Depuis lors, il a fait connaissance intime avec le pays, et il a su y acquérir, dans un vaste rayon, une véritable autorité. Ses fonctions consistent à répartir entre l'Oural et l'Yénisséye les émigrants qui ont passé la porte de Tchéliabinsk. Ce n'est



Une *isba*, avec de la viande qui sèche à l'air (p. 49)

Les blanchisseuses de Tomsk (p. 119)

guère qu'en Russie que l'on voit confier pareille besogne à un seul homme; c'est là un système hardi qui assure, du moins, une grande unité aux multiples détails de cette lourde besogne. M. Stankévitch est sans cesse en route pour surveiller les divers « points d'émigration » placés sous son contrôle : ces points sont échelonnés sur 2 000 kilomètres, c'est tout dire! Il lui faut donner des instructions à ses collaborateurs, songer à la préparation des territoires, à l'eau, au bois, au blé surtout; s'improviser arpenteur, architecte, agronome, pourvoyeur; s'entendre avec les Gouverneurs et pétitionner auprès du ministre. C'est une grosse responsabilité et un travail terrible, mais il s'en tire à merveille : une intelligence souple et éclairée, des vues hardies et des connaissances précises, voilà ses armes : c'est un homme du bon coin...

22 mars. — Quelqu'un m'a entraîné ce matin au musée. J'y ai trouvé des choses curieuses, des collections ethnographiques locales d'un haut intérêt, des ustensiles de paysans et de sauvages, des poissons, des oiseaux, des bêtes. J'y ai noté aussi une curiosité que je signale aux touristes. C'est le modèle d'une voiture imaginée jadis par un Gouverneur pour le transport des condamnés politiques. On sait que ces pauvres gens sont en général d'allures très douces; chez eux la langue seule est dangereuse, — et le cerveau. Or, que peut-on faire pour les rendre inoffensifs durant les six, huit ou dix mois que dure leur transfert jusqu'au lieu de relégation? Leur mettre les fers aux pieds? La mesure est bonne à tout hasard, mais elle n'est pas suffisante. Songez, en effet, au mal que peut causer, au traverser des villages sibériens, un étudiant coupable de libéralisme. Il arrive là avec le

« parti » de galériens; tous sont hâves, poussiéreux, affamés, harassés : quel danger pour l'État, si les vertueux Sibériens pouvaient distinguer, au milieu des assassins, des voleurs et des faussaires, un honnête visage tout jeune et très las! Voilà pourquoi le général imagina sa voiture : c'est une espèce d'énorme et lourd coupé. L'intérieur est divisé en deux parties au moyen d'une cloison perpendiculaire au siège du cocher. Sur un banc fixé à cette cloison, prennent place, de chaque côté, deux ou trois prisonniers. La portière est munie d'un judas de couvent : les dangereux criminels pourront du moins respirer. Les gendarmes qui les gardent prennent place en arrière de la voiture sur un siège couvert, placé comme celui du cocher d'un cab. Ils commandent ainsi la position, jouissent des gaîtés de la route, fument et surveillent... Je me hâte d'ajouter que cette trouvaille d'une imagination malade n'a jamais éveillé que le sourire des uns et le mépris des autres : la fameuse voiture n'a jamais été adoptée. Le Gouvernement russe, en effet, ne torture pas spécialement les condamnés politiques qu'il expédie en Sibérie, et même, à l'heure actuelle, il les transporte, quand il le peut, par chemin de fer, avec autant d'égards que les galériens.

24 mars. — Chaque matin, nous avons encore de — 18° à — 25° centigrades... mais on m'assure que l'hiver est fini! Pendant le jour, la température remonte de 10 à 15 degrés, pour s'abaisser de nouveau au coucher du soleil. Le ciel n'a pas un nuage : le soleil, le ciel bleu et rose, sont le décor habituel des jours d'hiver dans les pays froids. Pour moi, je ne m'en lasse point et j'admire chaque jour avec la même joie les adorables dégradations du ciel au crépuscule.

Si l'on veut se faire une idée de la population d'Omsk, il n'est guère utile d'errer par les rues droites; il suffit de passer, de temps à autre, une heure sur le pont de l'Ome, qui unit les deux moitiés de la petite ville. Je ne manque jamais d'y flâner, quand je suis libre durant l'après-midi. D'ailleurs je n'y suis pas seul : dans les niches qui s'y trouvent ménagées, des flâneurs, ou *bâilleurs*, comme on les nomme ici, sont installés à toute heure, la toque cachant les oreilles, et le col levé cachant la toque. Tous ceux qui ont affaire en ville sont obligés de traverser le pont, et comme, par ordre de police, les chevaux doivent n'y marcher qu'au pas, vous avez tout loisir d'examiner les passants. Les traîneaux de maître et les traîneaux-fiacres se succèdent, et ceux qui les occupent sont si bien emmitouflés qu'on ne voit plus rien de leur visage. Partout débordent les fourrures, et, dans la barbe des hommes, au moindre vent, pendent des glaçons. Voici des Kirghizes qui passent lentement, s'en retournant à la steppe où les attend la hutte d'hiver en terre glaise. Ils sont debout sur de grossiers traîneaux, ou bien à cheval. Leur vêtement est une courte pelisse en mouton, leur chaussure, une paire de hautes bottes en cuir rouge fourrées de mouton blanc. Sur la tête, ils portent leur traditionnelle capeline, fourrée, elle aussi, de mouton blanc, et recouverte à l'extérieur d'une indienne blanchâtre à fleurs : au fond de cette capeline claire, leurs visages bronzés et leurs yeux blancs ont un air que l'on croirait sinistre, si l'on ne savait la mansuétude de ces bons nomades. Quelques-uns conduisent les chameaux velus qui avancent lentement, à pas comptés, sur la neige silencieuse, faisant tinter une

clochette à leur cou, et tirant sans effort un traîneau qui, derrière leurs grandes pattes sèches, nues, et guindées, semble un joujou. Voici encore des paysans; ce sont de nouveaux colons établis à portée de la ville. Beaucoup d'Allemands sont parmi eux, et fort reconnaissables, car le type s'est conservé chez eux absolument pur depuis leur arrivée en Russie, qui date de plus d'un siècle. On les désigne infailliblement au passage, sous la défroque graisseuse du paysan russe : pas une seule fois je n'ai adressé à faux la question : « Sind Sie ein Deutscher?[1] » Enfin voici des soldats qui défilent à pas pressés; le froid leur fait le nez tout rouge, et leurs oreilles sont protégées par le *bachlyk*, une espèce de capuchon en drap jaune, pointu comme un bonnet carnavalesque. De long en large circule un sergent de ville, son grand sabre en sautoir, l'air paisible, endormi, un peu brute. Sous le pont, des patineurs prennent leurs ébats. Au loin, on aperçoit un cadre tout blanc de neige et de bâtiments blancs, et sur tout cela s'étend un ciel radieux dont le froid semble adoucir et voiler délicatement l'azur...

Le journal d'Omsk s'appelle *Stepnoye Kraye*[2] : c'est le nom russe de la province de la Steppe. A mon sens, ce journal est l'un des deux meilleurs de la Sibérie. En ce pays, c'est une entreprise singulièrement complexe et risquée que de fonder une feuille publique. Pour la lancer, il faut toute une série d'autorisations; pour la rédiger, il en faut plus encore;

1. « Êtes-vous Allemand? »
2. Depuis le 1er janvier 1898, cette feuille a cessé de vivre, faute d'entente entre la rédaction et l'éditeur. Le journal du même nom qui l'a remplacée, me dit-on, n'a plus rien de commun avec elle

non seulement, en effet, les journaux sibériens sont soumis aux conditions générales de la censure russe, qui sont loin d'être tendres, mais encore ils sont assujettis à une censure locale généralement exercée par le Gouverneur ou par un de ses employés. C'est un terrible étau. Pas un article, pas un entrefilet qui ne soient lus et corrigés par le censeur : les nouvelles les plus innocentes peuvent être supprimées, s'il l'ordonne; or, contre ses décisions, il n'est point de recours. Passe encore lorsque le censeur est un homme intelligent, fidèle à ses principes, conséquent dans ses suppressions; chargé d'empêcher certaines tendances de se faire jour, il efface tout ce qui lui semble incliner dans le sens interdit. Les journalistes alors se tiennent sur leurs gardes; ils n'effleurent qu'avec prudence les sujets épineux et traitent les autres avec plus de franchise. Malheureusement, un tel censeur est bien rare en Sibérie. D'ordinaire, de minces employés déchargent de ce soin le Gouverneur ou le Vice-gouverneur : alors, les suppressions à l'encre rouge sont purement arbitraires. J'en sais un, par exemple, qui met son point d'honneur à ne pas rendre un seul article sans l'annoter : il émonde jusqu'aux entrefilets. J'ai vu de mes yeux, dans une ville que je ne veux pas nommer, la note suivante exciter sa défiance : « Notre régiment s'est rendu au champ de tir; les résultats du tir ont été assez bons. » Le digne *tchinovnik* avait biffé le mot : *assez!* Le même n'avait pu admettre la phrase suivante : « Au bruit de son gazouillis (il s'agissait d'une dame qui parlait en wagon), je m'assoupis. » Il effaça le mot *gazouillis* pour le remplacer par le mot *paroles*! Un autre avait supprimé le mot *peuple* toutes les fois

qu'il se présentait au cours d'un article sur une institution populaire! Il est difficile de témoigner plus de sottise ou d'hypocrisie. Remarquez, d'ailleurs, que si l'article aussi odieusement mutilé ne paraît pas, l'abstention du journal est considérée comme séditieuse. Si, enfin, dans un ou plusieurs articles acceptés et paraphés par cette minutieuse censure, un journal a exprimé une série d'idées qui, prises isolément, sont innocentes, mais, réunies, paraissent dangereuses (la dynamite n'est-elle pas formée d'éléments inexplosifs!), le journal est châtié par le ministère. Il reçoit ce qu'on appelle un « avertissement »; or, le troisième avertissement est un ordre de suppression. Oh! les bouffons exemples que l'on pourrait citer de cette comédie pseudo-politique, et comme elle amuse un observateur impartial! On peut s'étonner, après cela, que la presse sibérienne puisse subsister; elle subsiste, pourtant, mais, quand elle est honnête, son existence est une perpétuelle angoisse.

Outre les secs télégrammes de l'Agence russe, seules nouvelles promptes de l'extérieur qui pénètrent en Sibérie, notre journal, le *Stepnoye Kraye*, fournit, sur tous les événements d'importance, des détails qu'il emprunte aux journaux russes ou étrangers. Sur la guerre turco-grecque, par exemple, nous avons, au bout d'une quinzaine, des renseignements circonstanciés. Mais, il faut l'avouer, à mesure qu'on pénètre plus avant au cœur de l'Asie, l'intérêt pour le monde civilisé diminue : il est si loin, ce monde! La chronique locale prend dès lors, de ville en ville, une importance croissante. L'originalité du *Stepnoye Kraye* est de comprendre cette rubrique au sens large et d'y faire entrer des articles et des renseignements

précis sur divers points de la province, beaucoup plus que sur les potins d'Omsk. Ses correspondants sont, en général, parmi les mieux informés de Sibérie, et je suis sûr que l'autorité supérieure leur doit la découverte de plus d'un abus. Enfin, un feuilleton y est consacré à des questions de littérature ou de politique générale : c'est un curieux reflet des préoccupations qui agitent le monde cultivé de Moscou et de Saint-Pétersbourg : on y reconnaît bien vite que l'influence des capitales n'est pas encore éteinte ici, et que nous ne sommes qu'au seuil de la Sibérie. Au fur et à mesure de l'éloignement, nous verrons cette influence décroître, puis s'éteindre.

...Sans compter mon ami Gavril Pétrovitch, qui est tombé malade, et que nous soignons de notre mieux dans sa chambre d'hôtel, je connais intimement, depuis mon dernier voyage ici, trois hommes que je vois chaque jour, soit l'un, soit l'autre, entre deux courses, à dîner, ou au chevet du malade. Ils m'inspirent tous trois une vive sympathie. Le premier s'appelle Alexandre Pavlovitch : il est ingénieur. C'est un homme de haute taille, marchant, sans se plier, d'un pas glissé toujours rapide et brusque; il a de longs cheveux rejetés en arrière, et son visage est encadré d'une barbe longue. C'est un honnête visage russe, sans rien de frappant; mais, dans ses yeux où brille tant de douceur, on voit passer, de temps à autre, un fugitif voile de tristesse, et aux coins de sa bouche qui révèle tant de bonté, se marque, par instants, un pli amer. On sent que cet homme a plus souffert qu'il ne veut paraître, et que la douceur de tout son être, après avoir été impulsive, a dû devenir volontaire, comme une sorte de réaction voulue contre des senti-

ments de colère ou de vengeance qui l'avaient un instant troublée. Les Russes ont souvent au fond du caractère quelque chose qui nous échappe et parfois nous déconcerte : chez Alexandre Pavlovitch, je crois deviner ce fond mystérieux; nous n'en avons jamais parlé, mais je crois sentir, à la façon dont il me serre la main, qu'il me sait gré de ne pas m'être arrêté au masque de douceur satisfaite dont il s'est couvert.

Le second, que ses amis appellent l'Enfant, est tout petit, tout frêle, avec une voix douce, une voix de femme, presque. Très silencieux, très timide, mais toujours à l'œuvre; un homme sûr, précis et bon. Le dernier, enfin, de passage seulement à Omsk, est une étrange figure : des cheveux blonds demi-longs, en broussaille; une barbe blonde, rude et rare; dans cet encadrement, deux yeux très bleus, singulièrement rapprochés, des yeux restés très jeunes, et qui rient, de temps à autre, d'un rire charmant, en quelque sorte intérieur, qui les plisse d'une façon bizarre : au-dessus de ces yeux, enfin, une ligne droite de sourcils retroussée aux angles extérieurs, démesurément, comme une moustache de Méphisto.

Outre ces trois amis, cinq ou six autres jeunes hommes de trente à trente-cinq ans, quelques-uns mariés, font partie du cercle, et, dans ce grand village où l'on voisine si aisément, où, pour un peu, on irait, comme les bonnes femmes de chez nous, à la veillée avec une lanterne, nous sommes toujours en nombreuse compagnie. C'est là que je me repose de mes visites officielles, de mes enquêtes. Nous causons beaucoup; nous transformons dans nos discussions l'informe Sibérie : nous abordons même l'Europe. Nous sommes rarement d'accord en politique, car, à

ces Russes un peu portés à l'abstraction et au dédain des nuances, mais libéraux (comme tous les Russes qui savent lire), j'explique parfois le jeu de nos institutions avec une pointe de scepticisme. Je me suis attiré un soir de vertes remontrances pour un mot plutôt dur dont j'avais caractérisé les quatre cinquièmes de notre Chambre des Députés. Mes interlocuteurs comprennent mal la situation d'un député engagé quatre ans d'avance sur des questions importantes, par ses promesses électorales. De plus, eux qui, pauvres, travaillant pour vivre, s'intéressent pourtant à cent questions diverses, ils croient que j'exagère quand je parle de l'ignorance qui distingue la plupart de nos représentants. Ils concluent en disant que je suis un échantillon (épuré, je l'espère!) de cette « abominable bourgeoisie qui paralyse l'effort de la France ». Pour eux, d'ailleurs, le mot « bourgeois » a un sens beaucoup plus large que pour nous, et dans un journal qu'ils reçoivent, j'ai lu, par exemple, avec stupeur, un article constatant « la dégénérescence de cette bourgeoisie française qui encourage l'art inutile et vain des décadents! »...

Ce soir, Alexandre Pavlovitch m'a proposé d'aller souper chez un jeune officier de sa connaissance : je dois goûter là un plat exotique. Il fait nuit noire, et seule la réverbération de la neige nous indique la direction des rues, des rues sombres où, çà et là, un traîneau passe avec un grésillement. Nous atteignons enfin la maison où T. est installé avec son ordonnance. Nous entrons sans cérémonie dans la cour, nous traversons des corridors très compliqués, nous enjambons des pas de porte : nous voilà dans la salle à manger, une grande pièce toute nue, meublée seulement d'une

table, de quelques chaises, d'un petit bureau et d'un joujou comique. On me montre le joujou en attendant T. qui, nous dit-on, va bientôt nous rejoindre. Il apparaît enfin. Son dolman déboutonné, les pommettes roses de chaleur, il arrive de la cuisine, portant à deux mains, dans une serviette, une casserole de cuivre où se trouve le merveilleux plat exotique. T. est un homme mince, grêle, avec un long cou et de grands yeux doux et confiants, où le succès présent fait briller une flamme : c'est une apparition qu'on n'oublie pas, tant on y trouve de candeur et de simplicité. Le plat exotique vient, en droite ligne, de l'Asie centrale : des hommes très bruns, au nez busqué, l'ont médité longuement là-bas, quelque part sur la frontière afghane : cela s'appelle un *kaouardak*. Ce sont des morceaux de mouton, de pommes de terre et de carottes cuits et servis dans de la graisse de mouton fondue. Ce plat est positivement délicieux, quand il fait au dehors — 22° centigrades, et quand on a « fait le trou » avec deux ou trois petits verres de *vodka*. Un *kaouardak* et un pilaf d'agneau, tel est notre menu. Malgré ces ingestions de choses lourdes, la conversation est fort animée. T. me peint le vide terrible de la vie de garnison sur les frontières de Sibérie, dans des postes isolés où l'on n'a rien, ni livres, ni logis convenable, ni occupation, ni société, — et il insiste sur cette terrible situation d'un lieutenant : recevoir triple paye, et ne pouvoir en dépenser le quart!... Voilà une soirée un peu sauvage, pense-t-on, un peu asiatique, tout au moins : elle se termine pourtant, assez tard dans la nuit, par une causerie très aimable et très précise sur Maupassant...

Oui, c'est bien là ce qui déroute mes amis : ils

trouvent tout naturel, avec leur flexibilité slave, que l'on puisse à la fois confectionner un *kaouardak* et disserter sur Maupassant. C'est là le moins, pensent-ils, qu'on puisse exiger d'un homme moyen, et ils croient que je plaisante quand je leur affirme que, chez nous, dans le monde politique surtout, les deux choses sont fort distinctes, et que la cuisine et la rhétorique suffisent, séparément, à illustrer un homme.

Nous causons souvent de politique sociale : c'est une question que les Russes de toutes les classes et de tous les partis abordent volontiers : ce peuple n'a-t-il pas, entre tous, le communisme dans le sang? Ce qui me frappe, chez quatre ou cinq de ces hommes, c'est, d'une part, la conformité de leur vie sociale avec leurs théories, et d'autre part, je n'ose pas dire le danger, mais du moins l'embarras de cette conformité même. Socialement, ce sont des hommes parfaitement vertueux, trop vertueux, peut-être : ils dédaignent l'argent et les honneurs, vivent de fort peu, d'ailleurs sans compter, et partagent fraternellement. Ils n'agissent pas ainsi au nom d'une théorie morale ou d'une loi religieuse, mais en vertu d'un instinct. Un médecin qui est là, par exemple, soutient — et tous sont d'accord avec lui — que ni lui ni ses confrères ne devraient avoir le droit de se faire payer leurs visites, fût-ce par les riches. Il estime que l'exercice de la médecine devrait être une fonction plus ou moins modestement rétribuée par l'État, comme l'est l'enseignement, par exemple. Dans une pareille hypothèse, on conçoit en effet que les médecins ne seraient point absorbés par la clientèle au point de devenir étrangers à la vie publique. Tous

ces hommes sont d'une anxieuse intégrité, et je sais de deux d'entre eux des exemples convaincants à cet égard. Bornés d'ambition, indifférents au bien-être et à l'argent, orientés vers le bien simple et une sorte de charité universelle, ils ont pourtant, à mes yeux, un défaut : ils n'ont pas assez conscience des complications et des nuances de la vie pratique ; ils sont trop abstraits, et, par suite, trop exclusifs. N'éprouvant aucune contrainte à mener la vie qu'ils mènent, et n'en concevant aucun orgueil, ils arrivent tout naturellement à juger avec sévérité ceux qui ne leur ressemblent pas. Le monde est, pour eux, un peu trop simplement composé de purs et d'impurs : ils ne possèdent pas, ce semble, la forme supérieure de la charité, qui est l'indulgence active, et ils sont un peu de ces gens qui préfèrent démolir un édifice plutôt que d'en améliorer par détails la disposition. Moi qui ne dédaigne ni mon traitement ni tout avancement, je leur parais un homme immoral : je le suis très probablement, mais pas en ce sens. Je suis surpris quand je vois des hommes si généreux et si bons exiger de moi, pour m'estimer complètement, ce qui me semble être la négation même de mon éducation : le laisser-aller de l'individu, son oubli et sa fusion dans la masse impersonnelle. Et pourtant, si j'ai raison peut-être, au point de vue occidental, ils sont du moins beaucoup meilleurs que moi, et je les aime.

26 mars. — Chaussé de bottes caoutchoutées, et la toque sur les oreilles, j'ai fait tantôt une grande promenade solitaire. D'abord, j'ai gagné l'Irtyche glacé : le fleuve est tout blanc de neige ; il est si large que les théories lentes de chevaux et de chameaux qui le traversent ont l'air, près de l'autre

rive, d'un chapelet de grains noirs. Au loin, le pont qui coupe l'infini horizon blanc semble un frêle treillage, un jouet. Des ouvriers, à grands coups de pic, entament la glace épaisse d'un mètre et demi, et en détachent de gros quartiers, dont les reflets de cassure sont bleus. Par un long détour, j'ai gagné les quartiers pauvres de la banlieue, et, dans la paix du crépuscule qui fait tout roses les toits enneigés, je suis arrivé à une petite place où se dressent une vingtaine de moulins à vent gros comme le poing; sur le ciel qui s'assombrit, les croix de leurs ailes grises immobiles se dressent dans un bizarre pêle-mêle. En face de moi est un cimetière planté de bouleaux blancs, d'où émerge, charmante, une église en briques rouges, avec des toits verts, cinq croix d'or étincelantes, et de capricieux rehauts de neige à la moindre saillie des corniches... Et, dans ce coin, voici une *isba* pauvre, toute menue, enfoncée à demi dans le sol, où ses deux minuscules fenêtres viennent juste affleurer. Extérieurement, les volets de bois sont calés, à ras de terre, par d'invraisemblables galets d'argol aggloméré, que des chameaux indifférents ont semés là, et dont la gelée a fait des pierres.

29 mars. — Alexandre Pavlovitch a offert, en l'honneur de mon départ, un dîner fin, dans sa maison basse, au coin de la grande rue blanche. Pour moi, il a tenu à dévaster son potager : son potager est constitué par quelques têtes d'oignons poussées dans les caisses des plantes vertes qui font partie indispensable d'un mobilier russe. Quelques oignons verts ont été cueillis, et on les a hachés menu pour les mêler au hareng qui ouvre notre repas. Le potage est fait avec des têtes d'esturgeons gelés : il est excel-

lent; puis, voici du bouilli de cheval, un des mets favoris de nos voisins les Kirghizes, qui tuent un poulain comme nous tuons un veau. Cette viande de cheval jeune et sain est réellement succulente, et la graisse jaune qui l'entoure est un régal. On sert ensuite une oie rôtie, sur un plat de sarrasin. Au dessert, du lait caillé et des gâteaux secs... Mais, à la bonne humeur, à l'entrain qui assaisonnent ce festin, se mêle, de mon côté, une tristesse. Je pars ce soir pour Barnaoul. Gavril Pétrovitch est hors de danger, et laissant mon ami achever ici sa convalescence, je me hâte vers l'Altaï avant que le dégel ait rendu les routes impraticables.

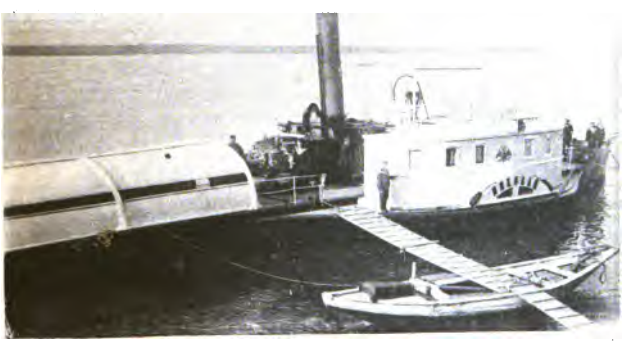
30 mars. — Après une longue nuit de cahotements doux dans le train, me voici, au lever du soleil, parvenu à la rive gauche de l'Obi, où je vais prendre des chevaux pour gagner Barnaoul. Dans la petite gare (elles sont déjà toutes trop petites, en Sibérie), la cohue est brutale : chacun tient à se restaurer avant d'aller, de l'autre côté du fleuve gelé, prendre le train qui mène vers l'est. Pour moi, j'ai bientôt trouvé un cocher pour me conduire au premier relai de poste, dans un traîneau de paysan, simple caisse en bois et en nattes, où je m'allonge pêle-mêle avec mes bagages. Nous partons dans le matin radieux. Je ne me lasse pas d'admirer les effets de lumière dans ce pays : ceux qui n'ont jamais vu un lever de soleil sur la steppe neigeuse ne sauraient comprendre un tel enthousiasme, qui se fige dans les mots rebelles. Dans ces contrées où le ciel reste pur presque aussi longtemps que sous les tropiques, mais prend des teintes adoucies et fondues, la lumière se diffuse infiniment sur toutes choses. Nous ne con-

naissons pas ici d'ombres violentes; nous n'avons que des nuances et des transparences. En outre, la gaze de vapeurs qui enserre le ciel bleu emprunte aux diverses inclinaisons du soleil des colorations qui sont si tendres que l'œil ne peut s'en détacher. C'est donc une joie sans égale que de glisser, chaudement vêtu, par les chemins glacés qui luisent comme des miroirs blancs. Bientôt, nous atteignons le fleuve, et nous voilà lancés au grand trot sur la glace. L'Obi est énorme à cet endroit : il a, selon les places, de 1200 à 1800 mètres de large; mais, couvert d'une croûte de neige, il ne se distingue de la plaine que par les caprices de ses rives brodées d'un feston noir de forêts. Une piste serpente sur le fleuve, évitant les blocs de glace, qui, par endroits, se sont superposés en muraille cyclopéenne; sur cette piste, lentement, au pas, glissent les traîneaux des paysans qui transportent des marchandises vers le sud de la Sibérie. Ils s'en vont par files de cinquante, soixante, cent traîneaux, tout noirs de loin, sur la neige blanche; ils s'en vont, d'une allure résignée, suivant tous les méandres de la piste qu'ils obstruent, et ce long chapelet noir semblerait à peine vivant, si les chevaux, tous ensemble, à chaque pas, comme pour s'aider, ne faisaient un hochement de tête. Quand nous atteignons l'une de ces files, mon cocher hèle les conducteurs d'arrière-garde, qui sommeillent ou rêvent dans leur pelisse, et, de groupe en groupe, le cri se propage : « Arrête! » La file, enfin, s'est arrêtée. Si la piste est large, et si les cochers sont complaisants, on nous fait, sur le côté, un passage. Mais, le plus souvent, mes chevaux sont obligés d'entrer dans la neige non frayée, où ils s'enfoncent

jusqu'au poitrail. Ce sont alors des jurons sans fin, et mon cocher, un jeune paysan de mine sympathique, svelte dans son paletot fourré, se retourne pour éclater de rire, chaque fois qu'il a lancé à pleine gorge quelqu'une de ces affreuses injures sibériennes : il nous a vengés, pense-t-il, du retard et du bain de neige. Deux fois, mon traîneau culbute — et mes plaques de photographie, grand Dieu! Mais, tout cela n'est qu'un hors-d'œuvre; j'en verrai bien d'autres, sans doute!

Au premier relai, à Berzka, je quitte la glace du fleuve et je loue un traîneau pour toute l'excursion. C'est un monument que ce traîneau : une caisse en bois, extrêmement lourde et solide, posée sur deux patins, et recouverte à moitié par une capote rigide. N'ayant plus besoin, désormais, de déménager à chaque station, je m'installe confortablement. D'abord, tout au fond de la caisse, un lit de foin (il n'y a pas de sièges, dans les véhicules sibériens); sur ce foin, deux couvertures. Je suis vêtu d'un pardessus ouaté recouvert lui-même d'une pelisse en peau de mouton; aux pieds, deux paires de bas de laine et deux paires de *pimy* caucasiennes, sorte de bottes souples en poil de chèvre tressé, à la fois imperméables et chaudes. Une fois assis, ou plutôt à demi couché, je me couvre jusqu'au menton d'un plaid en laine, d'une couverture en fourrure et d'une toile imperméable sur laquelle je rabats le tablier. Mes bagages, calés à mes côtés, me soutiennent. Dans cet équipage, je puis bien affronter les — 20° ou — 25° centigrades que j'aurai certainement cette nuit; j'irais même jusqu'à — 30° ou — 35°; mais, au delà, je devrais échanger ma pelisse en mouton contre une *dakha*, faite d'une peau de

Après la débâcle (p. 116)



Le *Nicolaï* (p. 129)

renne et d'une fourrure, adossées cuir à cuir. J'évite heureusement ce surcroît de dépenses et d'embarras : ne me répète-t-on pas, depuis huit jours, que l'hiver est bien fini !

Les intervalles des stations varient de 25 à 40 kilomètres; mais, aux relais, tandis qu'on attelle, je sors rarement de mon traîneau, me contentant d'un verre de lait et d'un morceau de pain noir qu'on m'y apporte. Vers deux heures, cependant, j'ai fait halte dans un grand bourg, et commandé un samovar et des œufs. Une vieille maman, indolente et grasse, tient la maison de poste : elle a près d'elle en ce moment une de ses filles et un garçon de quinze ans secoué de fièvre. Je donne à ce pauvre diable quelques doses de quinine, et me mets en devoir de confectionner des œufs brouillés. La jeune fille qui m'aide à cette opération est d'une laideur toute sibérienne, mais elle a de bons yeux doux et francs, et rit à pleine gorge. Je casse les œufs, j'y mêle un peu de lait, et je bats : c'est un événement, et tous, jusqu'au cocher, me regardent faire. La jeune paysanne se charge de surveiller la cuisson : « Veux-tu goûter? lui dis-je, quand tout est prêt. — Oh non! c'est jour de jeûne, nous ne pouvons pas manger d'œufs! » — et de rire...

Toute la journée et toute la nuit, je glisse au grand trot, parfois au grand galop de ma *troïka*. Le paysage, tout plat, n'offre de charme que grâce aux jeux de la lumière : tantôt une coulée de rayons d'or, tantôt une vision rapide, au crépuscule, de bouleaux frêles et comme vaporeux se détachant sur la ganse lilas qui encercle le bord du ciel. Au dernier relai, il faisait nuit encore, et après avoir payé mes chevaux, je

m'étais rendormi. Quand je m'éveillai, au jour naissant, je glissais de nouveau sur la glace de l'Obi que nous avions rejoint, entre des bouquets de saules poudrés de givre; puis, tout à coup, à un tournant, un grand pin maritime se détacha en contre-haut : il avait des formes si capricieusement esthétiques, et des tons sombres si harmonieux sur le fond opale du ciel froid, que ce fut un sentiment d'adoration pure qui me saisit, à cette infixable jouissance des yeux...

Enfin, voici les gorges au delà desquelles la ville est tapie. Des centaines de traîneaux sont là, resserrés dans une passe étroite; la montée est très sévère, et, comme la neige y a fondu, on est contraint de glisser à même la terre gelée. Les chevaux peinent, se ramassent, se détendent sous les sifflets, les encouragements tendres, les coups, et, dans un pêle-mêle bizarre, mais pittoresque, au prix de mille efforts, tous ces traîneaux se hissent peu à peu. On se sent ici très loin de toute civilisation, et l'on se dit que, dans ces gorges dénudées, tous les hivers, longtemps encore, sous le ciel fin, peineront, durement et sans profit, les laborieux petits chevaux roux.

Barnaoul est une petite ville bâtie (ou plutôt, ajustée, car elle est toute en bois) sur des collines de sable : elle n'est pas de celles qui, par leur pittoresque, attirent l'étranger. J'y suis venu afin de recueillir quelques renseignements généraux sur la région de l'Altaï, dont elle est le centre administratif, et dont il m'est impossible, cette année, de visiter les profondeurs. L'Altaï est le nom d'une chaîne de montagnes qui forme une partie de la frontière sibéro-chinoise : par extension, on désigne du même nom la

province que limite cette chaîne, c'est-à-dire la plus importante des *Terres du Cabinet*. On appelle en Sibérie : *Terres du Cabinet* les territoires qui font partie du domaine personnel de l'Empereur. Le Tsar est, en effet, l'un des deux propriétaires qui se partagent la Sibérie; l'autre propriétaire, c'est l'État russe. A d'infimes exceptions près, ces deux puissances possèdent l'immense territoire de l'Asie russe. On croira sans peine que les Tsars se sont réservé la meilleure portion. C'est à peu près comme si deux hommes se partageaient la France, de telle sorte que l'un eût toute la terre labourée et toutes les forêts, tandis que l'autre, modestement, se contenterait des vignobles. Les « grands crus », c'est-à-dire les bons coins de la Sibérie, s'appellent *Terres du Cabinet*. Le Tsar tout seul les administre et en touche les revenus; il est vrai qu'il est, dit-on, déchargé de ce dernier soin par un certain nombre de *tchinovniks* chamarrés d'or, qui mènent grand train à ses frais. Cette propriété privée du souverain est placée sous le contrôle de fonctionnaires spéciaux qui, bien que représentants d'une personne privée, sont néanmoins considérés comme fonctionnaires de l'État, qui les paye et les pensionne. C'est un piquant imbroglio.

Toute cette province de l'Altaï présente pour la Sibérie une importance considérable : extrêmement fertile, jouissant d'un climat plus doux et surtout plus régulier que celui des *gouvernements* septentrionaux, elle est moins sujette aux écarts de récolte. Elle peut donc, dans une certaine mesure, régulariser les prix du blé dans le reste de la Sibérie, ou même, parfois, y prévenir des famines partielles. Elle est desservie par un fleuve immense l'Obi; aussi le trans-

port du grain depuis Barnaoul jusqu'à Krivochokovo (point où le Transsibérien franchit l'Obi), ou jusqu'à Tomsk, est-il d'un prix extrêmement faible. En outre, le grain n'est pas le seul produit que la province de l'Altaï puisse expédier dans le reste de la Sibérie : sans même compter les minéraux et le charbon de terre, il faut y joindre, par exemple, la viande et le sel. On comprend que je ne pouvais exclure une pareille province du cercle de mes investigations, dont le but était précisément de déterminer certaines modifications économiques et sociales de la Sibérie contemporaine. Pour cette fois, tout au moins, n'ayant pas le temps d'explorer le pays en détail, je voulais recueillir des renseignements, des livres, et quelques confidences auprès des gens qui, à Barnaoul, l'administrent ou le voient administrer. Hélas ! mon enquête a été bien courte ! A peine avais-je pris possession d'une chambre dans l'auberge du lieu, que déjà la température s'était élevée au-dessus de zéro. Dans la ville haute, la neige et la glace fondaient, et des torrents d'eau boueuse bondissaient sur la pente : dans la ville basse, toutes les dépressions formaient des étangs noirâtres. Le dégel, la terrible *Razpoutitza* des Russes, était à nos portes. On désigne de ce nom le laps de temps qui s'écoule entre le moment où la neige fondue ne livre plus passage aux traîneaux, et celui où la terre, d'abord liquéfiée par le printemps, a repris assez de consistance pour supporter les roues d'une voiture. Durant cette période, l'endroit où vous êtes vous sert de prison : il serait aussi vain que téméraire de tenter de circuler au temps de la vraie *Razpoutitza*. Or, l'arrêt forcé peut durer quinze jours ou trois semaines : j'eusse été au désespoir de

perdre tout ce temps à Barnaoul — en pareille saison.

Cependant, en dépit de mes anxiétés, j'ai trouvé en Sibérie peu de villes où je me sois senti aussi à l'aise qu'à Barnaoul. Comme Omsk, c'est un centre administratif, et l'on y trouve réunie une nombreuse société de gens cultivés qui se fréquentent les uns les autres. C'est là un des plus sérieux avantages de la petite ville, et il n'est pas un coin de Sibérie où l'*Intelliguensia* m'ait paru plus unie et, partant, plus puissante qu'ici. Agronomes, chimistes, forestiers, ingénieurs, médecins, statisticiens, fonctionnaires de l'État ou du *Cabinet*, ils se réunissent sans éclat pour discuter ou pour agir, c'est-à-dire pour fonder et entretenir quelque modeste établissement d'utilité publique : une école, un ouvroir, une infirmerie, une bibliothèque, un musée. Oh! les bonnes matinées sérieuses et pleines que j'ai passées chez Serge Ivanovitch C... Oh! les soirées douces, familiales, occupées à écouter les observations pénétrantes et parsemées d'humour de Nicolas Dmitrévitch Z... et de quelques-uns des hôtes qu'il réunit en mon honneur autour du samovar! Un courant de sympathie s'établit tout de suite entre ces hommes et moi, et je voudrais que, si jamais ils lisent ces lignes, ils se persuadent que j'ai emporté de leur groupe autre chose que la fugitive reconnaissance d'un touriste pressé. Sur les événements d'Europe, ils me questionnent avec passion; mais ils me renseignent aussi, sans se lasser, sur les événements locaux, sur l'immigration arrêtée provisoirement, sur la question si difficile en Sibérie des engrais efficaces, sur la nature de la terre et sur la production du blé, sur les lectures populaires, sur l'assistance médicale, sur le régime des forêts, sur

les mines d'argent, les gisements de fer et de houille qui viennent d'être cédés par le *Cabinet* à une grande compagnie — bref, sur toutes les questions vitales de cette riche province. On me conte aussi l'histoire du dernier recensement. Je savais déjà qu'en Russie, il avait causé des désordres graves, et que, près de Kazan, un employé avait été tué par la foule. Dans la steppe sibérienne, il avait aussi provoqué une effervescence dont j'avais appris les détails à Omsk : sur les feuilles de recensement distribuées aux Kirghizes et traduites dans leur langue, on avait oublié de retrancher la question relative au service militaire. Les Nomades, qui sont exempts de ce service, ont cru à une atteinte portée à leurs droits déjà lésés par la défense qui leur a été faite d'aller cette année à la Mecque, par crainte de la peste : on a dû leur distribuer de nouvelles feuilles explicatives. Dans l'Altaï, les plus sérieuses difficultés ont été causées par la présence d'un fort contingent de Vieux Croyants. Cette secte n'admet pas le ministère des prêtres : elle a ici des partisans parmi des populations rurales que l'on cite comme des modèles de tempérance et d'activité : mais, naturellement, les popes orthodoxes ne cessent de les persécuter. Le recensement leur en a fourni un nouveau moyen. Les Vieux Croyants se marient légalement sans prêtres, par une simple déclaration à la police. Les popes en ont profité pour traiter, sur les feuilles de recensement, leurs femmes de concubines, et leurs enfants d'enfants illégitimes. Il en est résulté des plaintes, des démarches officielles... N'a-t-on pas, dans ces simples indications, une idée singulière de cet enchevêtrement de races et de religions que présente la Sibérie, et de ce qu'il

faut au Gouvernement russe de tact et de flexibilité pour faire avancer du même pas cette masse confuse?

Hélas! il me faut me hâter. Chaque jour, le dégel devient plus menaçant; les cochers ne répondent plus de me tirer d'ici avant la réfection des routes, si je m'attarde auprès de mes hôtes si chers. Nicolas Dmitrévitch ne me laisse plus perdre une minute : il me conduit de l'un à l'autre, fiévreusement. Puis, il m'annexe : c'est dans sa famille, dans son *home* si cordial que je dois prendre mes repas. Les personnes que je n'ai pu atteindre encore viennent me trouver là, et me donnent des brochures, des livres, des chiffres, des renseignements sur les objets de leur compétence. C'est un travail accablant, mais il m'est facilité par l'obligeance la plus affectueuse et la moins banale. En quatre jours, ici, j'ai recueilli autant de notes et de renseignements statistiques que dans telle autre ville en trois semaines. Par exemple, je n'ai pas eu le temps de les vérifier; mais mes hôtes veillaient sur moi et ne laissaient point passer d'affirmation douteuse. Si je sais quelques petites choses justes sur l'Altaï, c'est à Nicolas Dmitrévitch et à Serge Ivanovitch que je le dois : ils ont fait le travail, je l'ai cueilli seulement.

Ces quatre jours charmants de hâte, de courses dans l'eau boueuse, d'interviews, de visites d'établissements, de causeries enjouées ou sérieuses, de discussions douces dans un cercle ami, ces quatre jours sont passés. J'ai serré des mains, j'ai embrassé des barbes, je pars. Il est sept heures du soir; j'espère que la gelée va bientôt durcir la route. Les domestiques m'ont bordé dans mon traîneau, où j'étouffe

maintenant, et cinq forts chevaux, au lieu de trois, y sont attelés : le cocher espère, de cette façon, me sortir de la ville en me traînant sur la terre nue. Il fait un soir superbe, avec des transparences de crépuscule que nos contrées ne connaissent pas : au ciel, une planète, je ne sais laquelle, brille, si grosse, si lumineuse, si proche, semble-t-il, qu'un frisson me saisit à la contempler. Je repasse par les gorges nues, solitaires à cette heure sombre, j'atteins les bouquets de saules, dépouillés de leur givre vaporeux, puis la glace du fleuve, sur laquelle, déjà, un demi-pied d'eau miroite; enfin, au premier relai, au bout de trois heures, je respire : désormais, m'assure-t-on, j'aurai de la neige en quantité suffisante pour continuer ma route. Je m'endors, réveillé de temps à autre par les cochers qu'il faut payer; je m'endors, rompu de fatigue, et sans me soucier des dangers légendaires de la forêt sibérienne.

5 avril. — Je m'éveille complètement à l'aurore, reposé, rafraîchi, et, dans cet état de bien-être physique, je savoure l'effet de neige le plus merveilleux qu'il m'ait jamais été donné de contempler. C'est une joie inexprimable des yeux que ces clartés tendres, ces couleurs simples et fondues, ce rose, ce bleu et ce blanc, atténués, semble-t-il, par le froid, et par on ne sait quelle buée indécise qui flotte à l'horizon. Puis, le soleil paraît, et alors, c'est une émotion à chaque brin d'herbe. Tout là-bas, de grands bouleaux clairsemés ont leurs moindres ramilles gantées de givre, et semblent d'énormes bouquets blancs dans des étuis bruns. Un peu plus loin, ils m'apparaissent, je ne sais pourquoi, comme une foule de gigantesques communiantes qui marchent, toutes un peu penchées en

avant, vers les splendeurs roses de l'horizon. Et les grandes herbes folles que nous frôlons sont blanches aussi, et les perdrix blanches qui, près de nous, sans s'effaroucher, restent immobiles au bord de la route, semblent avoir, également, revêtu une livrée et jouir comme moi de cette paix blanche ensoleillée. Mais, par exemple, tout objet vivant paraît noir sur cette neige : des hommes que nous croisons ont la barbe engivrée, et, dans ce collier blanc, leur visage prend un air cocasse : on dirait des pantins noirs avec des taches roses, des bonshommes artificiels jovialement peinturlurés pour faire contraste... Le soleil m'a laissé longuement jouir de ces merveilles simples qu'il contemplait, lui aussi, le curieux; puis, il les a fondues, et mon rêve s'est évanoui. Je ne crois pas oublier jamais l'indicible émotion de ce lever du jour. Il m'a payé de bien des heures tristes, et j'y ai vu comme un symbolique retour à la nature, après les faussetés poussiéreuses de notre Occident affairé...

Mon retour s'effectue par les mêmes villages que l'aller, et, comme, vers la fin, je suis moins pressé, sûr désormais de me tirer d'affaire grâce au froid plus vif, je m'arrête volontiers pour causer dans les *isbas*. Je retrouve en passant la jeune paysanne à qui j'ai montré comment on fait des œufs brouillés : cette fois, elle les prépare toute seule, en riant de tout son cœur : — « Comment t'appelles-tu? lui dis-je. — Zénovia. Et toi? reprend-elle — Iouli! » Me voilà introduit dans la famille où tout le monde me tutoie, depuis la maman jusqu'à son fils aîné, un géant, un type magnifique et souriant de moujik sibérien. Je trouve, en somme, bon visage à tous les relais, et cette rapide excursion confirme la bonne opinion que j'ai

conservée des paysans sibériens après un séjour fait à l'automne dernier dans le gouvernement de Tobolsk. La suite du voyage me devait montrer que c'était là un jugement bien téméraire!

6 avril. — Je suis arrivé cette nuit au village de Krivochokovo, où la voie ferrée croise justement l'Obi, et, comme le train trihebdomadaire ne part qu'après-demain, j'ai tout un jour pour flâner. Je vais d'abord examiner le pont.

Le pont de l'Obi est le troisième grand pont du Transsibérien : le premier est celui de Kourgane, sur la Tobole, le second celui d'Omsk, sur l'Irtyche. Celui de Krivochokovo est achevé, et l'on y termine les derniers préparatifs pour accueillir le comité de réception qui arrive dans deux jours. C'est un pont de belle allure : il mesure 755 mètres. Toutefois, pour se rendre compte de l'importance du travail, il faut l'examiner en détail : j'ai d'abord fait en voiture le tour des piles, sur la glace; puis, j'ai dû, pour en apprécier la longueur, en compagnie du très aimable ingénieur, M. V. Lenk, parcourir, en pelisse, par un tourbillon de neige, les 755 mètres de traverses, sur lesquelles on n'avait pas encore achevé de poser la passerelle des piétons, et qui laissaient voir, dans leurs intervalles, comme au fond d'un abîme, la glace du fleuve. C'est un fort beau pont, et il a prouvé à l'essai, deux jours après ma visite, une résistance supérieure à toutes les prévisions.

J'avais une lettre pour un notable du lieu : je suis allé le voir, et j'ai trouvé auprès de lui et de sa femme la classique hospitalité sibérienne. C'est chez lui que j'ai goûté pour la première fois de ces excellentes pommes gelées dont parle un voyageur français, et

dont, jusqu'ici, les Sibériens à qui j'en avais parlé, avaient ri comme d'une invention de touriste. Je cite le fait, d'abord parce que peu de gens savent combien les pommes gelées sont délicates, puis aussi, pour souligner un travers fréquent chez les Russes, en Europe comme en Asie : celui de donner avec un air d'autorité des renseignements sur des faits qu'ils ignorent. Rarement ils conviennent de leur ignorance, si excusable qu'elle soit. On avait ri de cette « invention » des pommes gelées, chaque fois que j'en avais parlé : cependant, ces pommes se consomment bel et bien, et j'en ai goûté. Or, si, au lieu d'un mince petit fait, il s'agit d'une affaire d'importance, on comprend aisément combien on peut être induit en erreur par le travers d'affirmation que je signale : joint à cette propension aux erreurs volontaires qui est ici d'autant plus accusée, je crois, que l'on s'élève davantage dans la société, il contribue à rendre l'étude des choses russes beaucoup plus délicate et compliquée que ne le croient bien des touristes.

Grâce à l'hospitalité si cordiale dont je fus l'objet, grâce à une conversation animée et pleine, je passai chez mes hôtes une journée captivante. Ils m'avaient retenu jusque vers dix heures du soir en me répétant : « Mais, qui vous presse? » et j'allais décidément prendre congé, lorsque j'entendis la maîtresse de la maison dire tout bas à son mari : « Faut-il faire atteler? » Le mari répondit : « Non! » A ce mot, un frisson me passa. Sans doute, cet hôte si prévenant qui, le matin, m'avait fait renvoyer le cocher que je voulais garder toute la journée, ne se doutait pas de ce que signifiait ce refus, car, s'il s'en était douté, il m'aurait dit simplement : « Voici un sofa, couchez

ici. » Il ne réfléchit pas, assurément, mais je réfléchis à sa place, et j'éprouvai quelque chose qui dut ressembler à ce que ressentit P.-L. Courier, lorsqu'il entendit le terrible : « Faut-il les tuer tous deux! » Ma situation était grave, mais que faire? Au bout de quelques minutes, je me levai sans affectation pour prendre congé, et, ayant demandé où je pourrais trouver un cocher, je reçus pour réponse qu'il n'y en avait plus à cette heure; je sortis. La tourmente de neige s'était apaisée, et le dégel, qu'elle avait interrompu un instant, recommençait. Que faire? Krivochokovo est un village dont la position est si admirable que, depuis l'ouverture des travaux du chemin de fer, sa population a passé, en trois ans, de 600 à 11 500 âmes; malheureusement, ces âmes constituent un véritable ramassis de l'écume sibérienne. Le village ne possède encore ni rues, ni éclairage, ni police : il passe pour un coupe-gorge où les honnêtes gens s'enferment à la nuit close. Je n'avais ni canne ni revolver, et je portais sur moi une grosse somme d'argent; en outre, ma pelisse en peau de mouton embarrassait ma marche. Enfin, j'ignorais la position exacte de mon auberge, située là-bas, à deux kilomètres, dans un taillis non défriché. Des chiens, tout d'abord, se jetèrent sur moi : je les écartai et partis devant moi, au jugé, la neige ayant effacé toute trace de la route. Oh! quel flux de pensées! indignation, colère contre mon hôte, regret de ma légèreté, résolutions pour l'avenir — si je me tirais de là, — puis la peur, et, enfin, la résignation au pire. Il faisait une nuit noire, sinistre. Dans l'informe agglomération du bourg, il n'y avait pas même de rangées régulières de maisons sur lesquelles

je pusse me guider, à défaut de rues. Je me souvenais d'avoir traversé en voiture un ravin dont le fond était plein d'eau. Comment y passer maintenant? Je l'avais atteint et me tenais, hésitant, tâtonnant, sur le bord de la pente, lorsque j'entendis un : « Qui va là? » C'était le gardien d'un tas de bois qui me hélait. Il m'aida à passer à pied sec, et, me cassant une grosse branche en guise de canne, il me dit : « Tu as tort, bârine, de te promener comme ça sans ton revolver. Le lieu n'est pas sûr. Que Dieu te protège! »

Faut-il détailler mes angoisses, mes tâtonnements, mes faux pas? J'hésitais dans l'obscurité, trébuchant contre des mottes, m'enfonçant dans des ornières profondes où la glace se rompait, étouffant dans ma pelisse que j'étais obligé de tenir fermée avec une main, car elle ne se boutonnait pas. Impossible de m'approcher des maisons près desquelles, çà et là, un gardien agitait ses castagnettes : des chiens accouraient dès que je paraissais à leur portée. J'appelai une ou deux fois : pas de réponse! Craignant d'attirer par ces cris l'attention d'un malfaiteur, je préférai me taire. — Tout à coup, je me trouvai dans un taillis, mais, loin de l'auberge. Je revins sur mes pas, à tâtons. Un gardien claquait ses planchettes. Malgré les chiens, et à tout hasard, je le hélai longtemps. Au bout de plusieurs appels, il m'entendit. D'abord, il parlementa prudemment à distance, puis, persuadé sans doute de la pureté de mes intentions, il s'approcha. Je le décidai avec peine à m'accompagner. Chemin faisant, il m'apprit que, l'avant-veille, une femme, logée à mon hôtel, étant partie de bonne heure pour prendre le train, avait été assassinée à cinq cents mètres de là; et il ajouta :

« Vous êtes bien imprudent, vous! » — Enfin, j'aperçus l'auberge. On fut long à s'éveiller, à m'ouvrir : on m'ouvrit pourtant; j'arrivai dans ma chambre trempé de sueur, tremblant de fièvre et de fatigue, et je tombai là, sans force, ayant conscience d'avoir passé une heure et demie dont le souvenir serait long à s'effacer. — Quant à mon hôte si aimable, dont l'hospitalité aurait pu me coûter la vie, il ne saura jamais, sans doute, cette aventure...

Le surlendemain, après vingt-quatre heures de cahotement dans un train lent, j'étais à Tomsk.

II

Tomsk.

Tomsk ne se trouve pas sur la ligne du Transsibérien; les ingénieurs chargés du tracé ont joué à la plus grande ville de Sibérie le vilain tour de ne lui accorder qu'un embranchement : — « C'est faute de s'entendre », disent les mauvaises langues! — Cet embranchement n'a que 65 kilomètres; mais, comme on passe une nuit à les franchir, on a le temps de les savourer. J'arrive de grand matin dans une gare minuscule, située, bien entendu, au milieu des champs, à quelques verstes de la cité. Des cochers sont là, qui se disputent à grands cris les voyageurs : un traîneau me reçoit, et nous dévalons cahin-caha dans la direction de la rivière. Mon ami Gavril Pétrovitch, chez qui je dois descendre, demeure tout là-bas : il faut, pour atteindre sa coquette maison de bois, traverser la ville endormie. M'y voici enfin; je confie mes bagages à son domestique, et je m'en vais, pour attendre son réveil, flâner dans les environs. La rivière, la Tome, s'étale largement sous une croûte de neige : sur la berge, des hommes et des

femmes attellent des chevaux à des poutres équarries, et, dans le silence du matin froid, leurs éclats de voix sont étranges. Me voici, un peu plus loin, sur une petite place commerçante dont tout un côté est bordé par des étals de bouchers. Plusieurs boutiques sont ouvertes déjà, et je jette, en passant, un coup d'œil dans leurs profondeurs. Ce sont des salles noires, d'une révoltante malpropreté; le long des murs, des cadavres de bœufs et de veaux décapités, raidis par la gelée, se dressent sur le train de derrière, accotés les uns aux autres dans une position à la fois comique et lamentable : les bouchers, chaudement vêtus, et gantés de grosse laine, saisissent de temps à autre un bœuf gelé, et le laissent tomber sur le sol; alors, les jambes écartées, la tête penchée, le regard attentif, ils découpent des morceaux de viande par de grands coups de leur hache acérée. Au dehors, on aperçoit devant chaque boutique d'énormes balances de bois, hautes de 2 m. 50; ce sont les balances obligées du marchand de gros en Sibérie. Devant les portes, enfin, dans des corbeilles où les chiens errants fourrent le nez sans cérémonie, des tripes et des pieds gelés s'étalent; tout cela est racorni par la gelée, noirâtre, répugnant.

Gavril Pétrovitch est debout quand je rentre : il m'installe chez lui avec cette bonhomie charmante qui est le signe de l'hospitalité russe : « Voici votre chambre, Iouli Antonovitch, voici une clef! » Rien de plus, pas une phrase. Mais ce silence même veut dire : « Vous n'êtes pas chez moi, vous êtes chez vous; je ne me gênerai pas pour vous; ne vous gênez pas pour moi. » Cette impression est délicieuse : avoir un intérieur, un véritable intérieur, auprès

d'un vieil ami, dans cette ville lointaine, au centre presque de l'Asie.

Déjà, durant la journée, le dégel commence à s'annoncer : la lutte est indécise encore, au milieu de la boue glissante, entre les voitures à roues et les traîneaux. Vers la fin de l'après-midi, j'ai escaladé la pente raide contre laquelle s'appuie la rue Millionnaya; c'est une montée pénible, dans la glace fondante, parmi les immondices de toute sorte et de toute odeur que le dégel, peu à peu, découvre. Du sommet de ce rebord, on domine une partie de la ville, et le coup d'œil dont on jouit est séduisant, bien que le crépuscule s'annonce par un ciel sombre, un vent glacial de tempête, et de la neige rare. Devant moi, la ligne énorme, toute blanche, de la rivière insaisissable en ses limites; puis, sur l'horizon, une barre mystérieuse et triste de forêts saupoudrées de neige. De tous côtés, s'étalent des toits plats, verts ou gris, des maisons grises, sans rien de bien spécial, sinon ce mélancolique agrément que présentent toutes les villes russes, vues d'un peu loin. Tout près de moi, une église, avec des murs roses et des coupoles sobrement verdâtres, se détache gaîment de toute cette grisaille.

La ville a bon air, malgré la saleté partout épandue et les immondices que la neige souillée ne peut déjà plus dissimuler. Les grandes rues sont sillonnées de fils électriques que relient les uns aux autres des fils perpendiculaires retenus au moyen d'anneaux en porcelaine; les fils cuivrés du téléphone, en réseau serré, pendent çà et là, si bas, qu'on les toucherait de la main. Quelques grandes maisons de brique rouge, une grosse cathédrale blanche avec un dôme bleu

de ciel, un marché très animé, une circulation très dense, à certaines heures, voilà ce qui me frappe d'abord; or, tout cela est signe de prospérité. Tomsk est en effet un centre important, bien plus vivant qu'Irkoutsk, l'ancienne capitale, à peu près détrônée aujourd'hui; seulement, ici, c'est encore l'esprit positif des marchands qui domine. On espère beaucoup, pour civiliser et policer la ville, de l'Université naissante, et du noyau considérable de fonctionnaires qu'a attirés ici l'ouverture du chemin de fer. Mais il faut compter d'une part avec la grossièreté native des mœurs et des goûts sibériens, d'autre part, avec les inquiétudes de l'autorité, peu soucieuse de voir se développer au grand jour, si près de la frontière russe, un foyer de libéralisme. Tomsk souffre tout ensemble de cette lutte que j'indique entre les éléments intellectuels, officiels et commerçants qui se disputent la conduite des affaires, — et de la situation difficile que lui fait sa position géographique. Elle se trouve en effet à 50 kilomètres de son vrai fleuve, l'Obi, — et à la même distance du Transsibérien; la Tome, qui l'arrose, n'est qu'un affluent du grand fleuve, et la voie ferrée qui la dessert n'est qu'un embranchement de la grande ligne. Peu favorisée de la nature, et n'étant, de plus, ni franchement marchande, ni franchement intellectuelle, la cité souffre beaucoup de cette situation ambiguë. C'est à démêler les éléments si divers qui la composent, que je compte employer les semaines qui vont s'écouler jusqu'au moment de la débâcle des fleuves.

....Pour commencer le récit de mes impressions, il n'est que trop juste de remercier le général Assinkrit Assinkritovitch Lomatchevski, Gouverneur de Tomsk,

du cordial accueil qu'il m'a ménagé. Dépouillant volontiers avec moi cette morgue officielle dont quelques-uns de ses collègues croient devoir s'entourer, il m'a fréquemment reçu à son foyer avec infiniment de gaîté et de simplicité. Ce sont des procédés que l'on n'oublie pas ; j'en garde au Général et à Mme Lomatchevski une vive reconnaissance.

9 avril. — La température attiédie transforme la chaussée. La neige superficielle, qui était réduite à une sorte de poussière grise, a disparu, laissant apercevoir un feutrage jaunâtre, serré, épais de plusieurs centimètres, et composé de tout ce que, durant sept mois, des milliers et des milliers de chevaux ont laissé tomber sur leur route. Sous ce feutrage, une boue glacée s'est constituée ; voici que la chaleur mobilise cette boue ; de toutes parts, dans la crasse de la rue, glissent des ruisselets et gargouillent des cascatelles. L'invraisemblable saleté est presque gaie, sous ce souffle printanier ; les enluminures des enseignes et des rares églises me semblent vraiment jolies, sous ce chaud soleil. Quand je suis rentré, les deux enfants du portier, qui jouaient dans la boue de la cour, ont interrompu leur intéressante besogne ; le petit garçon, qui a bien quatre ans, et dont la mine est si drôle, sous sa casquette trop grande, m'a dit : « Oncle, tiens, nous avons fait un canal ! » — et de rire ! Eux aussi, ces bambins crasseux et déguenillés, ils sentent la joie du printemps.

J'ai reçu la visite d'un professeur de l'Université, un chirurgien : des yeux bleus, myopes, à fleur de tête, un air hollandais ; on doit avoir à Sumatra, cette indolence et cette lassitude polie. Nous avons causé de l'organisation chirurgicale des Universités

en Allemagne : elle est, me dit mon visiteur, vraiment de premier ordre : « A vrai dire, il faut payer pour tout; mais, pour de l'argent, on peut se procurer toutes les commodités; chez vous, au contraire, ajoute-t-il, tout est ouvert gratuitement, mais on n'a pas l'installation pratique que vous offrent les Universités allemandes : les Français sont trop praticiens, trop artistes, et trop peu professeurs. » — Cela n'est pas si mal observé! J'apprécie d'ailleurs autant qu'il convient ce collègue qui, à la veille des vacances de Pâques, m'annonce qu'il part de Tomsk pour Berlin, et va renoncer à faire ici ses leçons d'été pour s'assouplir là-bas la main par l'anatomie du cadavre; cela me semble si rare et si précieux, cette régression passagère d'un artiste vers ce qui est la base même de son art, ce désir qu'éprouve un chirurgien de se remettre, en guise de repos, à refaire en quelque sorte ses gammes!

10 avril. — Ce matin, par 12° de froid, j'ai vu un vélocipédiste se prélasser sur sa machine dans la rue principale; il n'avait pas l'air d'exécuter un tour de force : il se promenait lentement à cause des aspérités de la boue gelée : il jouissait du beau temps!

J'ai fait, dès mon arrivée, une visite au personnage le plus important de Tomsk après le Gouverneur, au Recteur [1], Son Excellence V. M. Florinski [2]. Il a sous ses ordres la moitié occidentale de la Sibérie; son académie est grande comme bien des fois la France;

1. J'appelle *recteur* le *Popétchitiel okrouga*. Je prie mes lecteurs russes de croire que je sais mon français et que je ne confonds pas un *Recteur* avec le *Rector* russe, chef des quatre facultés.

2. M. Florinski a pris sa retraite quelques mois après mon passage, et a été remplacé par l'ancien *Rector*, M. Soudakof.

mais, en revanche, elle n'est guère peuplée. Le recteur est un homme qui a passé la soixantaine; son regard, un peu lassé, est d'une rare pénétration. On dit couramment, en Sibérie, que Vasili Markovitch est un des plus intelligents parmi les grands personnages de l'Asie russe : on a raison. Mais, en revanche, ses tendances autoritaires lui ont créé bien des résistances et bien des ennemis. Je n'ai pas, témoin impartial, à intervenir dans les querelles qui partagent la ville de Tomsk; mais je puis bien constater que le recteur est un des combattants les plus acharnés de ces luttes politiques, sourdes ou avouées. Malheur à qui lui déplaît, car il a la main longue et lourde; sous lui, personne ne bronche, ni les professeurs de la Faculté de médecine (qui constitue à elle seule l'Université de Tomsk [1]), ni les étudiants, qui sont menés militairement, et dont le vêtement, la coiffure, les sorties, les réunions, le mariage même, sont soumis à une sévère réglementation : quant aux lycéens, garçons et filles, ils sont paisibles comme des communiants [2]. Il règne partout, dans le monde enseignant et étudiant, une crainte sourde qu'on n'ose se confier qu'à l'oreille. Comme le recteur sort très peu, n'apparaissant qu'à de rares intervalles, au grand trot de ses magnifiques chevaux blancs, la retraite relative où il se complaît lui fait attribuer par le public le caractère d'une divinité qui foudroie derrière un nuage. A-t-on quelque difficulté administrative, encourt-on quelque reproche d'un supérieur :

1. La Faculté de droit, rendue nécessaire par la réforme judiciaire en Sibérie, n'a été ouverte qu'au mois d'octobre 1898.
2. Il leur est, par exemple, interdit d'aller au théâtre en semaine, fût-ce avec leurs parents! Et ils sont tous externes!

« Bon! se dit-on, j'ai déplu à Vasili Markovitch!... »

Tel est, ou à peu près, l'homme que se représente toute la Sibérie, — car M. Florinski est un des personnages les plus connus du monde officiel russe. — Il m'est apparu, à moi, un peu différent de ce portrait, au cours des fréquentes visites que nous avons échangées, et des longues conversations dont il m'a honoré. D'abord, ce terrible chef du corps enseignant est un parfait galant homme; puis, c'est un savant, avec qui causer est une vraie joie. Il est probable que, sur bien des questions que nous avons eu la discrétion de ne pas aborder, nous ne serions pas tout à fait du même avis, mais je ne puis me souvenir sans un vif plaisir des conversations que nous avons eues sur la Sibérie, sur l'histoire de Tomsk, sur l'archéologie locale, sur des questions de méthode en histoire et en critique. C'est avec le recteur que, dans ce voyage d'un caractère surtout pratique, j'ai passé quelques-unes des heures les plus intellectuelles de mon long séjour à Tomsk. Point d'enjouement, on le croira sans peine, peu de fioritures et de penchant aux digressions anecdotiques, mais, quelle vision nette et quelle souplesse dans cet esprit! Sans effort, il passe d'une discussion pratique sur le prix des briques, par exemple, à une suite de réflexions originales sur la marche de la migration des peuples en Sibérie, ou à la discussion d'une trouvaille archéologique et des déductions qu'impose au savant le dernier *kourgane* éventré. Quand on se promène à travers le Musée qu'il a installé dans deux salles de l'Université où il loge, quand on examine, sous sa bienveillante conduite, des aiguilles de l'âge de bronze, ou bien des ornements ostiaks qui lui per-

mettent de supposer que l'Amérique du Nord a été peuplée par une migration asiatique passée par le détroit de Behring, on a peine à se représenter alors que ce même savant fera peut-être punir demain un étudiant aperçu sans sa casquette d'uniforme.

M. Florinski est médecin; il fut autrefois, à l'Université de Kazan, professeur de clinique obstétricale : mais il se consacre exclusivement, depuis bien des années, à l'administration et à l'archéologie. D'une santé débile, il ne recule pourtant pas devant des tournées en *tarentass* par les villes et villages de son académie; il fait ainsi chaque année des milliers de kilomètres, recueillant des pierres et des souvenirs préhistoriques, distribuant des exhortations et surtout des ordres. En Russie, le rôle d'un recteur ne se borne pas à réglementer ou à contenir les enseignements secondaire et supérieur : les principaux efforts de ce fonctionnaire doivent porter sur l'enseignement primaire. Qu'on le veuille ou non, l'instituteur est plus important, au point de vue politique, que le professeur de Faculté, et le Gouvernement russe, tout comme le nôtre, s'efforce de modeler les écoles à son image. Seulement, en Russie comme en Sibérie, la question est plus compliquée que chez nous. En France, le préfet et le recteur ne s'occupent pas de savoir *si* l'on enseignera : ils examinent seulement *dans quel esprit* on enseignera. En Sibérie, les deux problèmes se posent successivement; avant d'examiner la direction qu'il convient d'imprimer aux instituteurs, il faut, là-bas, résoudre la question suivante : convient-il d'encourager le mouvement d'instruction primaire, d'augmenter le nombre des écoles et d'en étendre le programme? Chez nous, de quelque

nuance que soit le ministère, et par suite, le préfet, on n'empêchera pas que tous les petits Français n'apprennent à lire et à écrire; en Sibérie, selon que le recteur suivra telle ou telle politique, il y aura plus ou moins d'enfants instruits des éléments. On voit toute l'importance d'un tel poste. Or, le Gouvernement russe a bien compris que multiplier le nombre des écoles, c'était déposer dans le peuple des germes nombreux de libéralisme, c'était, par suite, se préparer des ennemis. Toutefois, ne pouvant songer à tenir de force tout un peuple dans l'ignorance, il a eu l'habileté de prendre la direction du mouvement qu'il ne pouvait entraver. A cet effet, il a cherché à mettre les écoles aux mains des ecclésiastiques, les popes n'étant jamais suspects de libéralisme. Mais, en face de ces écoles religieuses, auxquelles le procureur du Saint-Synode, M. Pobiédonostsef, a donné une si puissante impulsion, il existe d'autres écoles, en général beaucoup mieux organisées, qui sont subventionnées par les conseils généraux ou les particuliers. Ces écoles *non* ecclésiastiques sont de beaucoup les plus florissantes et les plus aimées du public, mais elles portent souvent ombrage aux autorités; on ne pourrait les supprimer : on leur fait une guerre sourde, et c'est de cette lutte que se compose toute l'histoire de l'instruction primaire en Russie depuis une dizaine d'années. Le rôle du recteur consiste donc surtout, ici tout au moins, à soutenir les unes et à contenir les autres. Or, en Sibérie, ce rôle est délicat, car, si, d'une part, l'autorité est plus armée encore qu'elle ne l'est en Russie, l'opposition, de son côté, est moins coercible, car ceux qui vivent en Sibérie ne craignent plus d'y être expédiés.

Ces explications permettront, je l'espère, de comprendre le caractère principal des fonctions exercées à Tomsk par M. Florinski, et, en même temps, la tendance de ce qu'on appelle là-bas la *Société d'instruction primaire.*

Dans le monde russe tout entier, les écoles sont souvent créées par initiative privée. Je sais, par exemple, une jeune fille qui a ouvert en Russie, par son seul dévouement, une trentaine d'écoles de village. En Sibérie, où les centres habités sont séparés par de longues distances, et où il faut lutter contre l'apathie d'une population qui vit grassement dans sa séculaire ignorance, les particuliers qui s'intéressent à l'instruction primaire se sont, dans les principales villes, constitués en sociétés. Ces sociétés, reconnues par l'État, ont pour but d'instruire le peuple par tous les moyens légaux, écoles primaires, écoles d'adultes, écoles du dimanche, représentations populaires, créations de bibliothèques, lectures populaires, conférences, etc. Il semble donc qu'elles facilitent au recteur la partie la plus ardue de sa tâche. Ce serait exagérer, toutefois, que prétendre qu'il règne toujours entre eux une parfaite harmonie : je soupçonne que si les sociétés et le chef de l'académie sont d'accord sur le but : nécessité inéluctable de donner au peuple quelques miettes de savoir, ils ne s'entendent peut-être pas aussi bien sur le moyen d'atteindre ce but...

J'ai, en ma qualité de membre du corps enseignant, pris grand intérêt au fonctionnement de cette généreuse société d'instruction primaire à Tomsk. Sans me mêler à des questions qui ne me regardaient point, j'ai assisté à plusieurs des séances plénières.

En voici une, par exemple. Dans une grande salle transformée en théâtre, sont réunies trois cents personnes environ. C'est dimanche, mais on n'est pas spécialement endimanché : tous sont vêtus simplement et proprement. On me montre des savants, des professeurs, des ingénieurs, des fonctionnaires, des marchands, des paysans, des étudiants : les classes les plus diverses de la société sont représentées ici : çà et là, un joli visage de jeune fille se retourne, et c'est un repos pour l'œil, entre toutes ces barbes. Devant une petite table, trois messieurs, qui forment le bureau, sont assis, et, à tour de rôle, prennent la parole. On ne saurait se figurer le sérieux de tous les assistants, la conscience avec laquelle ils écoutent les rapports du comité, la franchise avec laquelle ils avouent leurs moindres scrupules. On discute par exemple sur les moyens d'augmenter les ressources de la société : divers membres font des propositions. « A Pétersbourg, dit l'un, nos collègues réalisent de beaux bénéfices en vendant de vieux papiers et des chiffons. — A Pétersbourg, répond un voisin, papiers et chiffons se vendent 100 francs la tonne; ici, on en tirerait à grand peine 18 francs! » Durant deux heures, on cause ainsi, sans prétention, avec une bonhomie convaincue. J'emporte de là l'impression de m'être trouvé en contact avec de braves gens encore gonflés d'illusions, mais si fortement décidés à leur mission de charité intellectuelle, que je me sens rougir un peu de mon scepticisme de blasé. — « Que diable êtes-vous allé faire là? » me disait, en souriant, un haut fonctionnaire. — « Oh! tout simplement me mêler à de très honnêtes gens désintéressés, et me chauffer à leur si noble enthousiasme. »

... J'ai fait connaissance avec le Bureau des voies de communications fluviales. L'ingénieur en chef, le baron B. A. Aminof, est le constructeur du canal de l'Obi à l'Yénisséye. Il me reçoit avec une accueillante bienveillance, et, à peine lui ai-je avoué mon désir d'explorer le fameux canal, qu'il met à ma disposition le bateau qui ravitaille là-bas les postes d'éclusiers, et qui doit partir aussitôt après la débâcle des glaces. J'aurai encore 500 kilomètres à parcourir en canot toungouze pour gagner la ville d'Yénisseisk ; mais, l'eau ne m'a jamais fait peur. Le baron Aminof parle peu du canal, puisque je le verrai : en revanche, il est inépuisable sur la question du réseau fluvial de la Sibérie occidentale, et me donne de précieux détails sur son exploration de l'Irtyche noir. Durant une heure, nous remuons des cartes et des chiffres, nous discutons des tarifs, nous posons des rails, nous perçons des seuils de montagne : l'union de la Sibérie avec l'Europe par eau est déjà faite quand nous nous quittons. Le « Baron » passe à bon droit pour un des plus éminents ingénieurs fluviaux de la Russie ; malgré sa timidité, il fait une grande impression, que ne dément pas, je puis l'ajouter maintenant, l'examen de sa belle œuvre sibérienne.

Me voici prenant le thé, ce soir, chez un autre fonctionnaire du même département, Piotre Mikhaïlovitch B. C'est un homme brun, un peu réservé, aux yeux très doux. Plusieurs ingénieurs et fonctionnaires sont là. Notre conversation prend tout de suite et sans peine le caractère technique que je désire partout lui imprimer. Il faut entendre avec quelle passion chacun ici s'occupe de ces problèmes si difficiles des moyens de communication, de colonisation et de culture,

auxquels, chez nous, les spécialistes seuls prêteraient l'oreille. Naturellement, les hôtes ne manquent pas de jouer aux cartes; j'en profite pour causer avec le fils de la maison, un enfant de sept ans, aux allures décidées, au teint de pêche, et aux lèvres si rouges qu'on les dirait peintes au carmin. Planté devant moi, dans ses bottes plissées, son pantalon noir bouffant et sa chemisette de soie bleue qu'il porte à la russe, il pose sur moi, l'étranger, l'être nouveau et extraordinaire, ses regards interrogateurs : nous causons, et je lui donne cent détails sur notre genre de vie, à nous.

— Alors, vous n'avez pas de poêles comme les nôtres?

— Mais non!

— Et de la neige?

— Chez nous, c'est une exception; d'ailleurs, elle fond tout de suite.

— Alors, comment faites-vous pour aller en traîneau?...

A chaque réponse surprenante, il se retourne en riant vers sa mère qui est là, indifférente, elle aussi, au jeu de cartes. C'est une femme brune, simple et réfléchie, d'une expression à la fois douce et décidée. Elle est originaire de l'extrême sud de la Russie : les montagnes ont été l'horizon de son enfance. Elle souffre plus qu'elle ne l'avoue de son séjour dans ce pays rude, au climat extrême, dans cette Sibérie où le printemps n'a pas de grâce ni l'été de séduction, où l'on n'a pas de jardins, mais seulement, dans les bois, une soudaine et folle poussée de fleurs. L'amour des fleurs, des fruits et du plein air, voilà ce qui fera toujours la différence entre les habitants de l'extrême nord et nous autres, peuples gâtés de la nature.

Nous causons de la société féminine de Tomsk. Mme B. la trouve peu ouverte, peu accueillante, elle n'y rencontre pas trace de l'expansion naturelle aux femmes russes du sud-est. Aussi ne fréquente-t-elle guère ici régulièrement que des femmes de fonctionnaires : entre elles, elles cultivent et choyent leurs tristesses d'exil volontaire. Et puis surtout, Mme B. se concentre sur sa famille : n'est-ce pas l'éternelle consolation! A ce propos, nous parlons des Françaises, et, sur quelques exemples d'évaporées qu'elle a pu observer çà et là, mon interlocutrice les juge sévèrement. Hélas! on ne juge nos mères, nos femmes, nos sœurs, que sur nos romans inconvenants (on ne lit pas les autres), et sur quelques fâcheux exemplaires de nos compatriotes que la gêne ou quelque mauvais génie a transplantées là-bas, tout en leur faisant perdre leurs qualités natives. Qui donc sympathiserait avec les Russes, si on ne les voyait qu'à Monte-Carlo? Qui donc aimerait les Françaises, si l'on ne connaissait pas celles qui restent autour de leur clocher? Ah! que les étrangers nous sont injustes!

Je parlais de la France, l'autre soir, avec une jeune femme, russe elle aussi, et appartenant à la classe des petits employés. Joli visage, aux yeux brillants et comme noyés çà et là, intelligence moyenne, avec de la naïveté fraîche et quelque lecture. Elle m'interrogeait sur nos mœurs, sur nos goûts; et, tout en satisfaisant gaîment sa curiosité, je ne pouvais m'empêcher de trouver à part moi qu'une Française de sa classe sociale ne la vaudrait pas : la Française, qui croit toujours devoir s'observer et se retenir, comme si elle allait glisser, aurait certes moins d'abandon, et, en outre, dans le souci qu'elle aurait de plaire, elle aurait

peine à dire autant de choses justes que cette Russe indifférente à l'effet qu'elle peut produire, et tout entière à la conversation.

11 avril. — Le bibliothécaire de l'Université, Stépane Kirovitch Kouznetsof, est un savant doux, myope, pince-sans-rire, très sympathique, et toujours plein de prévenance. L'autre jour, il me faisait voir les trésors de la bibliothèque, dont le fonds principal vient du comte Strogonof et d'un prince Demidof. Tantôt, je déjeune chez lui, dans une intimité reposante et gaie. La conversation est charmante, autour de la table, et je m'y laisse entraîner comme à une conversation de France. Je mets notre hôte sur le sujet des fouilles archéologiques poursuivies par lui aux environs de Tomsk. Il me montre des bibelots préhistoriques, et des photographies d'un intérêt puissant : me voilà emporté dans un autre monde; mais, çà et là, une malice lancée par notre hôte à l'adresse de quelque savant confrère, me ramène à la réalité. Stépane Kirovitch sait tout, positivement, mais il est surtout archéologue et ethnographe. Aussi, comme tous ceux qui ont une spécialité plutôt restreinte, est-il, malgré sa bonhomie, d'une humeur combative et intransigeante pour tout ce qui concerne la science. En voici un exemple. Il s'est occupé avec grand soin et avec une rare compétence de la race des Votiaks, qui vivent en Russie, dans le bassin de la Kama. Il est donc qualifié pour parler de l'affaire fameuse de Moultane, dans laquelle un village votiak fut accusé faussement par quelques coquins russes, d'avoir pratiqué un sacrifice humain. Ce procès, qui passionna toute la Russie, fut embrouillé par un ethnographe qui prétendait étendre aux Votiaks les coutumes religieuses d'une peuplade voi-

sine. M. Kouznetsof entra en lice, et, au point de vue scientifique, prit la défense des accusés. Je sais tout cela de longue date ; mais ce m'est un régal d'entendre le récit de ces discussions fait par le savant lui-même. Il conte doucement, comme avec une ironie intérieure, et, autour de la table, une houle d'hilarité s'élève lorsqu'il nous fait le récit du défi qu'il a porté à son adversaire, le professeur Smirnof. L'idée d'un tournoi scientifique entre ces deux savants exaspérés est délicieuse; d'ailleurs, il n'y a pas eu de sang versé : le professeur Smirnof s'est dérobé, et Stépane Kirovitch triomphe modestement [1].

Les étudiants donnaient ce soir, au théâtre, un concert de charité au profit de l'enseignement primaire : j'y suis allé. Le théâtre de Tomsk appartient à un particulier qui l'a fait construire sur une belle place, après s'être, comme il convient, muni de toutes les autorisations nécessaires. Malheureusement, l'archevêque s'aperçut un beau jour que, sans être directement face à face, la cathédrale et le théâtre étaient en vue l'un de l'autre : était-il possible de tolérer une si démoniaque impiété? Un théâtre, à trois cents mètres d'une cathédrale ! Voilez-vous la face, pieux Sibériens! Non, jamais pareil lieu de perdition ne serait supporté à côté d'un temple. Les Russes ne sont pas bigots : les Sibériens le sont bien moins encore. Aussi la colère de l'archevêque provoqua-t-elle en ville une douce gaîté. Néanmoins, un archevêque est un gros personnage : il fallut lui obéir. Jeter bas le théâtre eût été dur; le prélat d'ailleurs

1. Cf. la spirituelle préface de M. Paul Boyer à sa belle traduction des *Etudes ethnographiques* du Pr Smirnof (Leroux, 1898).

n'allait pas jusqu'à exiger pareil sacrifice. Le propriétaire se contenta d'élever entre la cathédrale et le théâtre, pour les séparer nettement, une grande bâtisse. La religion serait ainsi respectée. Seulement, à quoi notre propriétaire (un riche marchand) pourrait-il bien employer sa grande bâtisse? Des magasins? — il s'en trouve en ville, et, d'ailleurs, la place n'est pas favorable. Des maisons d'habitation? — on est bien près des autorités. Si l'on en faisait un hôtel? L'hôtel fut autorisé, et comme il s'élève en bordure d'une belle place, il peut être assuré du succès. Je félicite sincèrement Monseigneur de sa victoire. Un hôtel n'est pas, certes, comme un théâtre, un lieu excommunié par les canons, mais, pour qui connaît les hôtels sibériens, il est extrêmement piquant de voir l'un d'eux s'élever en face d'une église, car ces auberges n'ont guère de scrupules, et donnent bien lieu, pour le moins, à l'exercice de quatre ou cinq des péchés capitaux.

Tomsk a donc conservé son théâtre. La salle en est assez grande, toute blanche, meublée, en bas, de rangs de chaises dont le prix est d'autant plus élevé qu'on est assis plus près de la scène. L'éclairage électrique est médiocre, mais enfin, il fonctionne. Je ressens, en plus grand et en moins intime, une impression analogue à celle que me fit, il y a quelques années, le théâtre d'Arkhangel : seulement, dans ce dernier, la lumière était fournie par une cinquantaine de bougies, et cela était si délicat, qu'on se sentait comme en famille. Le rideau du théâtre de Tomsk est peint de sujets qui sont allégoriques, je pense : au centre, se dresse une énorme femme, autour de laquelle voltigent des anges. Ces anges sont si grands qu'ils ont

l'air de robustes adultes, et l'un d'eux, qui, avec l'innocence d'un bébé, étale, tout au premier plan, de volumineuses chairs roses, est comique à en mourir.

Les étudiants ouvrent le feu. Leur chef d'orchestre, très jeune, très sérieux, ganté de blanc, et sanglé dans son uniforme à liserés bleus, bat la mesure avec une conviction émue, un peu gêné, je pense, par la présence du Gouverneur. Après les étudiants, défilent tour à tour des artistes amateurs, appartenant à la meilleure société de la ville, et tout cet ensemble de bonnes volontés unies est vraiment agréable, à force d'être sans prétention.

12 avril. — Je lis religieusement, chaque matin, les deux journaux locaux. Ils sont bien faits, un peu trop bien faits, même, pour mon goût, car je suis trop habitué à cette cuisine du journalisme, pour être flatté de la retrouver au centre de l'Asie. Ils ont des rédacteurs attitrés, des reporters même. Je ne retrouve pas, même dans le meilleur d'entre eux, autant de grâce sérieuse que dans le *Stepnoye Kraye* d'Omsk. Mais, comment être sévère pour une rédaction qui m'a fait un si flatteur accueil, et qui m'a abreuvé de vin rouge, en m'accablant de questions? Le *Tomsky Listok*[1] (la feuille de Tomsk) est intéressant, et bien informé, en général, surtout des menus faits de la vie provinciale. Il est libéral avec prudence, et sait défendre à la fois les intérêts de la bonne cause politique et ceux de son propriétaire, le grand libraire Makouchine. C'est une feuille d'avenir, et qui gagne de l'argent. L'autre journal est le *Sibirsky Viestnik* (messager de Sibérie[2]).

1. Devenu depuis lors journal quotidien, sous le nom de *Sibirskaya jizne* (La vie sibérienne).
2. Supprimé par la censure, au mois de mai 1897.

L'autre jour, je lisais dans l'une de ces feuilles, l'entrefilet suivant : « Un jeune homme, appartenant à une administration publique, se permet de poursuivre certaines jeunes filles en leur adressant des propos inconvenants. Le frère d'une lycéenne ainsi importunée est venu nous raconter la chose. Nous prévenons, en conséquence, l'intéressé que, s'il recommence à harceler les femmes qu'il rencontre, nous imprimerons ici même son nom. »

Souvent, aussi, j'ai lu des remarques du genre de celle-ci : « Nous prions l'agent de police de telle rue de jeter un coup d'œil dans la cour de la maison tel numéro : des tas de fumier s'y étalent, au mépris de tous les règlements, et sont une menace pour la santé des voisins. »

Et encore cette note bien typique : « Nous avons acheté du pain dans une boulangerie située dans telle rue; ce pain contenait des crottes de souris et d'autres immondices; nous portons ce fait à la connaissance de nos lecteurs. »

Sans doute, à première vue, on peut trouver que ces procédés de presse provinciale manquent un peu de dignité; pourtant, cela n'est-il pas plus utile qu'une énumération des chiens écrasés? Si la presse se mettait résolument à signaler les abus, petits et grands, elle aurait un beau rôle. Malheureusement, la concurrence lui dicte la lâcheté. Mon premier mouvement a été de sourire de ces dénonciations mesquines; mais ensuite, je les ai trouvées plus crânes que les vilaines compromissions de nos journaux à nous, même ceux de l'opposition, devant tout ce qui porte un titre ou possède quelque influence. Peut-on sourire des journaux sibériens, quand on voit, en France,

les compagnies de chemins de fer tenir en laisse nos milliers de feuilles publiques, et leur interdire toute critique à leur égard, par le seul don grincheux d'une douzaine de permis gratuits de circulation!

13 avril. — J'ai vu souvent, depuis mon arrivée, le commissaire de l'émigration, A. V. Dourof. C'est un homme paisible, affable, d'une franchise simple, et sur qui pèse une tristesse : il a rapporté récemment de ses visites aux baraquements des émigrants, des germes de fièvre scarlatine, et a communiqué la contagion à l'un de ses enfants, qui en est mort. Il faut voir à l'œuvre, en Sibérie, ces hommes qui surveillent, protègent et installent la troupe misérable des paysans chercheurs de pain; à Tchéliabinsk, à Omsk, à Tomsk, je retrouve chez eux, avec des nuances diverses, le même dévouement simple, dont le spectacle réconforte. La fatigue, les soucis, le contact de la misère criante contre laquelle on ne peut rien, le danger des épidémies, enfin, pour eux et pour leur famille, rien ne les effraye ni ne les détourne.

Aussitôt après le lunch, Alexis Vasiliévitch est venu me prendre dans sa voiture, et, par des chemins abominables, risquant de verser vingt fois, nous sommes allés visiter le *Point* d'émigration, c'est-à-dire les baraquements qui servent de premier asile aux émigrants. La vallée de la Tome forme une dépression dans laquelle Tomsk est bâtie, escaladant çà et là le rebord de la falaise, quand celle-ci se rapproche du fleuve. Le *Point* est situé à cinq ou six kilomètres en aval de la ville, à l'endroit même où se trouve installé le port estival. Il faut savoir, en effet, que la rivière n'est praticable aux paquebots que durant les grandes eaux printanières; un mois après la débâcle, on ne

s'embarque plus aux quais de la ville, mais là-bas, au port : une ville russe ou sibérienne serait, je le crois bien, un peu honteuse, si elle avait dans ses murs mêmes sa gare et son embarcadère fluvial! Une voie ferrée vient justement d'être construite pour relier le port à la gare du chemin de fer : comme la prairie où elle s'allonge est couverte lors des grandes eaux, on a établi un remblai dont on a protégé les revers par des amas de pierres que soutiennent des losanges de branches entrelacées : d'un jour à l'autre, on attend la débâcle, et, pourtant, tous les ouvriers travaillent ici mollement, sans conviction [1]. La gare, surélevée de plusieurs mètres, trône au milieu de cette bourgade de bois, entrepôts, comptoirs, baraquements, qui, dans quinze jours, va se trouver inondée.

Je ne crois pas utile de relater ici, dans le détail, ma visite dans les chambres où quelques familles d'émigrants *qui s'en retournent* attendent la débâcle du fleuve et l'arrivée des paquebots; c'est toujours le même spectacle de misère en haillons et la même odeur spéciale de l'émigrant russe. Ceux-ci, pourtant, ont peut-être l'air encore plus affaissé que tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'à présent; c'est que, s'en retournant, ils ont perdu jusqu'à cette ombre d'illusion qui, peut-être, soutenait un peu leurs frères. A l'infirmerie, quelques typhiques achèvent leur convalescence. L'impression totale est lugubre. L'emplacement de ce *Point* est piteusement choisi, sans doute, mais, à moins de frais considérables, on n'eût pu mieux faire. Bon gré, mal gré, il faut subir ici,

1. Dix jours après cette visite, l'inondation emportait plusieurs kilomètres de la nouvelle voie!

au printemps, l'assaut de la rivière, et l'on s'y résigne. Lorsque les eaux viennent à monter, on place le bétail sur des radeaux qui, peu à peu, s'élèvent avec le flot; les personnes valides s'installent sur les toits; quant aux malades, on les porte en barque à l'infirmerie, où ils entrent par les fenêtres. Je ne verrai pas ce spectacle, car pour le voir, il faudrait s'enfermer ici durant plusieurs jours, et j'avoue n'en avoir aucune envie; mais la simple description que m'en fait un domestique, d'une voix paisible, me fait frissonner.

15 avril. — Il fait décidément chaud, et le dégel qui n'était qu'ébauché, s'accuse chaque jour davantage. La rue a si bien fondu qu'elle a pris l'aspect d'une rivière de boue couleur chocolat, où les pieds des chevaux s'enfoncent jusqu'au boulet, inclusivement. Les senteurs, qui étaient d'abord individuelles, si je puis dire, à mesure que chaque unité odorante se dégageait de sa croûte de glace, se sont maintenant fondues, elles aussi, et, sans plus rien pouvoir affirmer sur la provenance de telle ou telle effluve, tout ce que l'on peut dire, est que cela sent bien mauvais. Dans la ville haute, bondissent les eaux printanières. Chose curieuse, bien que j'aie vu, il n'y a pas deux mois, le printemps à Nice, celui-ci me réjouit comme si je l'attendais depuis octobre. A sentir cette tiédeur, à voir enfin la terre pointer sous la neige, à voir glisser ces eaux que je m'étais accoutumé déjà à croire emprisonnées, à entendre babiller toutes ces choses qui étaient mortes, je me sens pris d'une joie de convalescent; c'est un épanouissement de tout mon être, et j'y puise le courage de supporter sans aigreur les ennuis de ce printemps horrible qui nous emprisonne dans les maisons, tandis qu'il fait son œuvre.

A cette gaîté printanière s'ajoute l'impression charmante d'une visite et d'un déjeuner chez le directeur du service des mines, Michel Alexandrovitch Chostak. Des manières distinguées et prenantes, une voix au timbre singulièrement caressant, un abandon de confiance que l'on trouve rarement dans un tel poste, un esprit lucide et très orné, voilà mon hôte. Certes, je ne puis rapporter ici toutes les conversations techniques vers lesquelles je dirige mes interlocuteurs si variés; il est évident que je ne vais pas voir un financier pour lui parler d'agriculture, ni un ingénieur des mines pour l'interroger sur l'émigration. Mais, je puis bien rappeler, en passant, que peu de spécialistes m'ont paru aussi nets que M. Chostak, auquel je dois une bonne partie de ce que j'ai appris, durant mon long séjour à Tomsk, sur la Sibérie minière. D'ailleurs, les ingénieurs, en général, sont beaucoup plus francs que les *tchinovniks* et les commerçants. L'éducation solide et pratique qu'ils ont reçue tend à leur donner un peu de cette naturelle horreur du mensonge inutile que tant de leurs compatriotes n'ont jamais connue. Puis, les sujets qu'ils traitent ne sont pas aussi glissants que les sujets politiques, commerciaux ou administratifs. Il est, sans doute, aussi, parmi eux, des médiocres qui m'ont fait des contes bleus dont je ris encore, mais, à tout prendre, c'est dans le corps des ingénieurs que j'ai le plus constamment rencontré, en Sibérie, des hommes à l'esprit droit et cultivé, avec lesquels on pouvait s'entretenir de questions impersonnelles sans craindre de perpétuelles affirmations mensongères.

Michel Alexandrovitch m'a mis au courant de la question houillère dans la province de Tomsk. Il y a

tout près d'ici des gisements considérables de charbon de terre excellent, et mon hôte en emploie pour sa cuisine. Il en a analysé devant moi un échantillon. Comme il se propose justement d'aller examiner des travaux de prospection exécutés à quelques kilomètres de la ligne magistrale du Transsibérien, il m'a proposé de l'y accompagner. On ne refuse pas une telle aubaine. Une pareille excursion me séduit beaucoup plus que la classique opération du laboratoire de fonte, où l'on voit verser dans un creuset le contenu d'un sachet de sable d'or, puis ensuite précipiter dans l'eau qui rugit un jaune lingot d'or. Cette opération, que décrivent tous les touristes, se répète la même à Ekatérinbourg, à Tomsk et à Irkoutsk, et, pour intéressante qu'elle soit, on s'en blase assez vite, quand l'or fondu ne vous appartient pas.

17 avril. — De grand matin, je suis en route par les rues où la boue a gelé en dures ornières, et, cahin-caha, mon fiacre sautille dans des flaques d'eau printanière, dont la glace se brise au passage. Le train lent, surchauffé à la fois par des poêles et par le soleil déjà ardent, emploie sept ou huit heures pour franchir les 60 kilomètres qui séparent Tomsk de la station *Taïga*, où son embranchement se raccorde à la grande ligne. Cette gare, où l'on est obligé d'attendre, selon les cas, de 6 à 24 heures les trains de l'est ou de l'ouest, aurait dû être considérable, puisqu'elle dessert une des plus grandes villes de Sibérie : pourtant, dans le projet primitif, dans ce projet qui témoigne de l'ignorance absolue où l'on était en Russie du développement dont la Sibérie était capable, la pauvre gare de bifurcation était si étroite, qu'au bout d'un an, on a dû la reconstruire, et l'augmenter d'annexes. Elle est

encore beaucoup trop petite, ridiculement trop petite, comme celles de tous les points importants du parcours : on y étouffe, on s'y écrase, et l'on ne sait où y trouver un coin pour passer les interminables heures de l'attente. Nous allons, après déjeuner, visiter le village de Taïga : c'est une des curiosités de la Sibérie moderne, c'est un village champignon, qui fait penser, de même que Krivochokovo, situé à 60 kilomètres à l'ouest, aux centres d'exploitation que les États-Unis de l'ouest ont vu *boomer* en quelques mois. Il y a juste deux ans, il n'y avait absolument rien, à cette place, rien que la *taïga*, la forêt vierge inextricable, où les coqs de bruyère roucoulaient paisiblement, et où paissaient les rennes sauvages. Un beau jour, une gare se construisit sur ce point; la population flottante, que la grande entreprise du Transsibérien traîne avec elle, flaira d'instinct l'importance de cette place, et s'y installa. Tout ce qui part vers Tomsk et tout ce qui en vient, passe nécessairement ici : la gare doit être, de toute nécessité, un entrepôt considérable de machines, de wagons et de marchandises; il est évident, dès lors, qu'il y a beaucoup à gagner autour des dépôts et autour des voyageurs. Les ouvriers se construisirent des cabanes à proximité de la station. Les cabaretiers ouvrirent des débits à l'usage de ces ouvriers; peu à peu, ils vinrent en nombre, les *isbas* s'ajoutèrent aux *isbas*, les mauvais lieux aux mauvais lieux, les voleurs aux fainéants et aux ivrognes, si bien que, au bout de quinze ou dix-huit mois, le bourg comprenait déjà 2 000 âmes. Il faut visiter cet amas de huttes pour se rendre compte de ce que représente l'écume de la population sibérienne. Aucun plan, sinon celui de rester le plus près pos-

sible de la gare, n'a présidé à la construction de ces abris en planches. Nous enjambons des amas d'immondices qui dégèlent, nous pataugeons dans des fumiers, nous glissons dans des courettes, nous nous heurtons à des impasses dont il nous faut sortir par escalade : bref, nous errons, pendant une heure, dans le plus affreux tohu-bohu de campements sordides et compliqués. Ce qui me frappe, c'est le nombre des cabarets : l'alcool est un ami dont l'homme du peuple, en Russie, ne sait jamais se séparer. Naturellement, il n'y a ici ni police, ni administration : le bourg n'existe officiellement que depuis le recensement de l'automne dernier, et, de Saint-Pétersbourg, on n'a pas encore donné l'ordre d'organiser cette fourmilière. En attendant, les vols, la débauche, voire les meurtres, vont leur train dans le bourg de *Taïga*, premier germe impur de la ville qui, dans un quart de siècle, peut-être, doit supplanter Tomsk.

Nous nous réfugions chez le médecin de la station, un tout jeune homme, affable et hospitalier, qui met à ma disposition, une fois pour toutes, un lit, un samovar et des livres, pour quand il me plaira de revenir ici. Tandis que nous sommes occupés à causer hygiène locale, la porte s'ouvre, livrant passage à un être assez extraordinaire. C'est un petit homme brun, frisé, alerte, étrange : tout est rond dans sa personne : son nez, un bon gros nez arrondi et rubicond, ses yeux, de bons gros yeux à fleur de tête, très doux et très bleus, son menton, sa bouche, sa tête. Ses mouvements sont rapides et décidés. Il est à l'aise dans une *paddiovka* fourrée, un vêtement long, ajusté jusqu'à la ceinture, et terminé par une jupe très ample. Il traîne à la laisse un grand

chien ostiak, aux oreilles droites, une bête sans pareille pour la chasse à l'ours. Derrière lui, se montre son domestique, portant trois fusils et deux paires de raquettes à neige, longues de deux mètres, et formées d'un cadre en bois recouvert de peau de renne. Nicolas Serguiévitch, on s'en doute bien, est un chasseur. Ses occupations en ville sont assez élastiques pour lui permettre de passer dans la *taïga* la majeure partie de son temps. Voilà donc enfin le premier chasseur sérieux sur qui je mette la main, cette année. A l'automne dernier, à Tioumen, un très aimable hôte m'avait convié à une battue aux lièvres; mais, depuis ce massacre fort curieux, je n'avais pas trouvé une seule occasion de brûler une cartouche ou même de parler chasse avec un homme compétent. Nicolas Serguiévitch semble comprendre mon impatience, et le voilà, lui qui, pourtant, n'est pas de nature très bavarde, nous contant cent histoires vraies ou vraisemblables. Il nous décrit le *tok* du coq de bruyère, le coq faisant la roue en gloussant, au milieu d'un cercle de poules attentives; il nous affirme qu'il avale de petites pierres brillantes pour s'alourdir, et qu'il est si discret dans ses ébats amoureux que nul œil humain n'en a jamais été témoin. Comme plusieurs d'entre nous mettent en doute ces faits extraordinaires, Nicolas Serguiévitch se contente de sourire mystérieusement, et d'affirmer encore, par surcroît, ceci que tout le monde peut en effet contrôler : le coq avale sa langue, durant la période de ses gloussements printaniers. La véracité des histoires me préoccupe en somme assez peu, mais je m'intéresse vivement à ce type de chasseur sibérien, passionné pour la *taïga*, et dont tous les rêves viennent se

grouper autour de cette bonne vie libre et tueuse du bois triste... Nous nous reverrons, je l'espère.

Notre train arrive enfin, assez tard dans la soirée, et, vers minuit, nous débarquons à la station de Soudjenka, située à environ 80 kilomètres de Tomsk, par la voie ferrée, à 50 kilomètres au plus, à vol d'oiseau. Il nous a fallu 16 heures, y compris les arrêts, pour franchir cette distance ! Nous devons partir demain matin, au point du jour, et, en attendant, nous nous allongeons, mes deux compagnons et moi, sur des tables et sur des bancs, pour passer la nuit.

18 avril. — Le jour vient enfin, avec une aurore pourpre au bord de l'horizon : la bande sanglante s'étale, coupée çà et là par le fût d'un bouleau, et les teintes du matin frais sont délicieuses. Tout près de nous, à ce qu'il semble, un coq de bruyère glousse dans le silence de ce désert. Deux traîneaux attelés en tandem viennent nous chercher, et nous partons par le sentier neigeux, profitant de ce que la gelée nocturne a raffermi la croûte glacée. Malheureusement, à mesure que nous avançons, le dégel s'accuse davantage; nous trouvons sur notre route des ruisseaux bondissants et des étendues de neige pourrie, dans laquelle les chevaux trébuchent, s'enfoncent parfois de travers, jusqu'au poitrail, au risque de se casser vingt fois les jambes. Nous arrivons enfin à la mine. Les travaux préparatoires sont commencés : de nombreux sondages ont été exécutés, et déjà les bois sont prêts pour étayer les galeries. La houille devient excellente à partir d'une vingtaine de mètres, et la disposition des filons permet, paraît-il, une extraction prompte et peu coûteuse. L'aspect de ces baraquements, de ces puits de sondage, de ces poteaux de

mine, de ce travail civilisé au milieu d'un désert neigeux, et au bord d'une *taïga* sombre, a vraiment quelque chose d'impressionnant. De la force, de la chaleur, de la vie sortiront de là dans quelques mois; d'ici peu, sans doute, ce sol vierge sera retourné, et tout là-bas, au fond du trou, des hommes travailleront dans le noir[1].

Au retour, la route est pire encore qu'à l'aller : toutefois, nous parvenons à la station sans accident grave : notre traîneau a bien versé; mais, par miracle, nous n'avons même pas endommagé un panier d'œufs que nous avions achetés au village. Nouvelle attente du train montant. Puis, arrivés à Taïga, attente plus longue encore du train de Tomsk. Par bonheur, vers 4 heures de l'après-midi, nous voyons entrer au buffet le directeur de l'exploitation de la section centrale du Transsibérien, F. M. Valouief. M. Chostak me présente, et nous sommes invités à prendre place dans le train spécial qui rentre à la ville. Ce n'est qu'en Sibérie que l'on voit monter dans un wagon-salon des hommes accoutrés comme nous le sommes en ce moment; l'indulgence est grande, en ce pays, et M. Valouief ne nous tient pas rigueur de nos bottes imperméables et de nos pelisses de mouton. Grâce à sa délicate prévenance, nous sommes à Tomsk à 10 heures du soir, au lieu de n'y parvenir qu'à 7 heures le lendemain matin. Je me trouvai là, pour la première fois en Sibérie, en contact avec un

1. Un an après mon passage, il s'élevait déjà à cet endroit une cité ouvrière et une usine d'extraction. Un hardi capitaliste russe, M. Michelson, a conclu un traité qui lui assure la fourniture des sections occidentale et centrale du Transsibérien, où l'on chauffe désormais à la houille, alors qu'en Russie, on chauffe encore presque partout au bois.

personnage officiel qui pouvait quelque chose pour me faciliter le voyage : je puis dire maintenant que, depuis le jour où M. Valouief m'a ramené à Tomsk dans son train spécial, jusqu'à celui où M. Khorvat, directeur de la ligne d'Oussouri, non content de m'amener à Vladivostok dans son wagon, m'envoyait encore son coupé pour me prendre à la gare, je n'ai pas cessé d'être l'objet des prévenances des ingénieurs et des grands personnages rencontrés.

19 avril. — En revenant ce soir d'une visite pleine et instructive au jeune ingénieur qui accompagnait à Soudjenka le Directeur des mines, je repassais dans mon esprit les renseignements si nets qu'il m'avait donnés sur divers points de législation minière. Comme il est originaire des provinces baltiques, je ne pouvais m'empêcher d'admirer les qualités de précision, d'ordonnance et de sérieux que lui confèrent ses origines allemandes. Fonctionnaire très apprécié à Tomsk, parfaitement intègre, il faisait, de plus, preuve tout à l'heure, devant moi, d'une telle netteté de méthode dans l'exposition et la discussion de plusieurs problèmes délicats, que je me trouvais reporté en pleine Europe centrale, dans ce foyer d'études méthodiques que les hasards du voyage m'ont fait un peu oublier. Il y a quelques jours, précisément, un ingénieur russe se dérobait aux questions que je lui posais sur les règlements relatifs à l'entretien des ouvriers des mines d'or; mon présent interlocuteur, au contraire, sans s'étonner, comme l'autre, de me voir m'intéresser à une question qui échappe à ma compétence officielle, se lève, prend une brochure, et me met les règlements entre les mains : quelle différence, entre ce bavard russe qui semait de jolis

mensonges, et cet Allemand sérieux qui cause sérieusement! Le premier a beaucoup vécu en Sibérie, le second a subi la discipline de la science occidentale. La distance qui sépare l'un de l'autre est appréciable.

Tandis que, pour revenir, je descendais la colline, le crépuscule tombait sur la ville : le soleil couché avait laissé au ciel un large voile pourpre, sur lequel se détachaient en vigueur quelques silhouettes d'arbres dénudés, des bulbes de chapelles, et les croix d'or de la cathédrale. Sur tout cet horizon, planait comme une gaîté d'animation printanière.

20 avril. — J'a ipassé la soirée chez l'ami A.S. Fialkovski. C'est une figure un peu sombre, lente à s'animer, avec des traits accusés et des yeux profonds. C'est un des innombrables Polonais qu'une effervescence de jeunesse a fait transplanter en Sibérie. Il y travaille avec sa forte intelligence, et met au service de grands travaux publics son inébranlable intégrité. Plus je le vois et plus je m'attache à lui : peut-être un semblant de défiance le faisait-il se tenir sur ses gardes, et l'empêchait-il, au début, de causer de choses sérieuses avec moi qui n'étais pour lui qu'un de ces nombreux touristes que la Sibérie voit passer comme des vols de canards sauvages. Mais, depuis qu'il a reconnu que je travaillais, que, sans vouloir prendre parti dans les querelles locales, je cherchais, du moins, à m'en instruire, que j'avais en vue une compréhension aussi large et aussi nette que possible de la Sibérie, il n'a plus hésité à mettre à ma disposition sa vaste expérience des choses sibériennes. Nous causons ainsi des heures entières, chez lui ou chez moi. Nous effleurons mille sujets : France et Russie, littérature et politique, administration et

économie politique, instruction primaire et grandes entreprises. Le Transsibérien nous arrête fréquemment, et il me donne à son sujet de précieux détails. C'est vraiment chose curieuse pour moi de voir que cet homme qui, pour une peccadille libérale, a été arraché jadis à sa ville natale et à sa carrière, est cependant plus dévoué à la cause publique que bien des Russes que l'on envoie ici avec de gros traitements. D'ordinaire, par exemple, lorsque je parle du Transsibérien, les uns m'assurent que personne ne vole en le construisant : ceux-là mentent si naïvement qu'ils me font sourire; les autres m'affirment, au contraire, que tout le monde se remplit les poches; ceux-là exagèrent et me font quelque peine. Pour A. S. Fialkovski, loin de nier les abus, il les éclaire nettement; mais il les circonscrit. Il m'expliquait, par exemple, que ce sont d'ordinaire les minces entrepreneurs qui opèrent des gains illicites, sur la différence entre le prix prévu par le cahier des charges et celui qu'ils payent réellement à des ouvriers illettrés ou indifférents qui signent, les yeux fermés, tous les papiers de contrôle qu'on leur présente. Il est certain que cette explication me donne du personnel une plus haute idée que les négations des uns et les exagérations des autres. Il en est de tout ainsi. J'ai d'ailleurs toujours observé qu'en Russie comme en Sibérie, les affirmations les plus erronées se répandaient sans peine, parce que beaucoup de Russes n'aiment pas convenir qu'ils ignorent quoi que ce soit. Plutôt que de l'avouer, ou, par prudence, de feindre l'ignorance, ils imagineront une explication fantaisiste, ou bien se feront sans remords l'écho d'un mensonge. C'est donc une bonne fortune que de mettre la main

sur un homme qui sait vraiment quelque chose avec précision : la réalité alors apparaît sous des couleurs moins sombres. Mais, en vérité, un grand personnage russe pourra-t-il croire que ce sont des exilés politiques qui m'ont bien fait juger de telle entreprise, de telle administration et de tel haut fonctionnaire sibérien? Pourtant, le fait s'est souvent produit.

Puisque je parle d'exilés politiques, je veux rappeler une conversation que j'ai eue, l'an dernier, un soir d'octobre, avec plusieurs d'entre eux, au sujet de leur exil. C'est un souvenir qu'ils n'aiment pas toucher, non par prudence, certes, mais par dédain. Cependant, à ma prière, les uns et les autres se laissèrent aller, ce jour-là, à répondre à mes questions. D., le premier qui parla, avait été, un beau jour, transporté, avec un ami, sans savoir pourquoi, dans une toute petite ville perdue dans la Russie du Nord, au milieu des forêts. Il avait de l'instruction; mais, ni lui, ni son compagnon d'exil ne reçurent l'autorisation de donner des leçons : l'exercice de l'enseignement est rigoureusement interdit à ceux qu'on nomme « les politiques ». A tout hasard, son ami se fit cordonnier; quant à lui, s'étant, jadis, un peu occupé de serrurerie par passe-temps, il s'aboucha avec deux serruriers pétersbourgeois exilés eux aussi dans ce trou de province et, avec leur aide, fonda une boutique où l'on entreprit d'abord la réparation, puis la fabrication de fusils, de serrures, de samovars, de montres même. Grâce à ce métier qui lui laissait encore quelques heures de loisir pour la lecture, D. gagnait, par mois, une centaine de francs : une véritable fortune. Un peu plus tard, ayant fait la connaissance d'un chimiste également exilé, il ouvrit avec lui une rudi-

Les femmes de Maximkiniar (p. 142)

Notre remorqueur sur le canal (p. 157)

mentaire fabrique de savon. Malheureusement, le chimiste manquait de pratique, il n'avait pas le tour de main. Sur ces entrefaites, nos amis rencontrèrent un Tatar qui leur enseigna quelques secrets de fabrication appris par lui dans une grande savonnerie de Kazan, sa ville natale. Le savon marcha si bien que la fabrique, fort agrandie, existe encore aujourd'hui, après bien des années. « Malheureusement, conclut D., elle ne m'appartient plus ! »

Un autre des assistants, un grand brun, A., avait été expédié dans un village sibérien du bassin de l'Yénisséye. Deux amis l'accompagnaient : ceux-ci étaient charrons; lui-même était étudiant en médecine. A eux trois, ils avaient 200 francs en argent et 100 francs de dettes. Arrivés à la fin de septembre, ils employèrent tout le mois d'octobre à se construire une *isba* : leurs économies y passèrent toutes, soit 100 francs de bois équarri, et 100 francs pour payer les charpentiers. Chez les marchands du village, ils prenaient à crédit. Une fois logés, ils commencèrent à travailler. Les principaux revenus étaient fournis par A. Étudiant en médecine de troisième année, il se mit à soigner de son mieux les malades qui, d'instinct, affluaient vers lui, car pour les pauvres êtres de ces pays perdus, tout homme civilisé est un médecin. Il n'acceptait pas d'argent pour ses visites [1], mais, en

1. Les libéraux russes trouvent presque déshonorant pour un médecin d'accepter des honoraires. D'ailleurs, tous les médecins, en Russie, reçoivent le prix de leurs visites, comme en cachette; on ne demande jamais là-bas : « Docteur, combien vous dois-je ? » on taxe soi-même son guérisseur, et on lui glisse les roubles-papier le plus délicatement possible, dans une poignée de mains. On doit se tromper de temps à autre dans l'évaluation. Durant tout le temps de la visite, les yeux du médecin et du patient semblent exprimer ceci : « Qu'est-ce que je lui

échange des médicaments, les patients donnaient ce qu'ils jugeaient à propos. Bien que ces paysans fussent très pauvres, leurs dons suffisaient, et au delà, à l'entretien de nos trois amis : dès la fin de novembre, ceux-ci avaient payé leurs dettes. Toutefois, cette prospérité ne fut pas de longue durée : A. dut renoncer à l'exercice de la médecine, faute de pouvoir vaincre l'ignorance de ses clients. Il lui était impossible de leur persuader que la santé ne s'achète pas chez le médecin comme le sucre chez l'épicier : les paysans voulaient conclure des marchés, payer tant pour être guéris à telle époque et de telle façon! En outre, les malades refusaient de se soumettre à toutes prescriptions hygiéniques : l'usage de l'eau froide, par exemple, ne put jamais leur être imposé. A. finit par prendre de l'ouvrage chez un menuisier. Aujourd'hui, il est libre...

Un troisième interlocuteur, dont les yeux mobiles brillaient derrière son lorgnon, prit la parole à son tour : c'était l'excellent T. « L'histoire de mes débuts en Sibérie est moins gaie, dit-il, que ne vous le semblent peut-être celles que vous venez d'entendre. Nos amis ne vous ont pas dit l'horreur de leur isolement, les tortures de leur transport : à quoi bon insister là-dessus? lisez le livre de Goltz : *Dans le monde des réprouvés*, et vous saurez une bonne partie des maux que nous avons endurés, eux comme moi. Mais enfin, puisque vous êtes loin de chercher des histoires à sensation, puisque vous êtes ici, non pas, comme vous dites, pour faire du reportage américain, mais

donnerai? trois ou cinq roubles? » ou bien ceci : « Qu'est-ce qu'il va me donner? un, deux, trois roubles? ah! s'il m'en donnait cinq! » Les Russes blâment notre brutalité, en pareille matière : le médecin, disent-ils, n'est pas un marchand... Vérité en-deçà de la Vistule, erreur au-delà...

seulement pour étudier, pour comprendre la Sibérie, je ne veux pas m'attarder là-dessus. J'étais tout jeune, moi aussi, quand on m'a envoyé ici : j'avais beaucoup d'illusions, et elles m'aidaient à tout supporter. Un des incidents de notre vie d'étapes vous intéressera peut-être. Avec nous cheminait vers les confins de l'Asie un vieux Juif. Le brave homme ne savait ni le russe, ni le polonais, ni l'allemand, mais seulement son jargon hébraïque. Il était aussi paisible qu'il était indifférent à la forme du Gouvernement : pourtant, il marchait avec nous, les *politiques*. Voici pourquoi. Cet homme tenait, dans une petite ville du sud-ouest, en Russie, une sorte de poste particulière, à laquelle s'adressaient, par économie, les pauvres gens. Un jour, une perquisition fut faite chez lui, et l'on saisit, entre autres, une lettre adressée, sous son nom, à l'un de ses clients. La lettre était compromettante. Notre homme fut arrêté sans explications, — et expédié... Quant à moi, j'avais pour vivre 9 roubles (environ 30 francs) par mois, dans un village perdu, où la farine de seigle valait 12 francs les 16 kilogrammes. Il fallut apprendre à cuire son pain : un de mes amis et moi nous servîmes pour cela d'un petit livre d'écolier, car nous ignorions profondément l'un et l'autre les éléments de la boulangerie. Nous utilisions une sorte de farine d'orge. Les paysans, autour de nous, cuisaient le pain chaque jour : nous voulûmes d'abord, afin de gagner du temps pour nos études, ne cuire que deux fois par semaine; mais ce pain, lorsqu'il était rassis, était tellement indigeste, et la farine en était si grossière, que j'eus bientôt une espèce de dysenterie. Nous vivions là-bas dans l'isolement le plus absolu, au milieu de blancs plus gros-

siers que des sauvages. Cependant, peu à peu, ils s'habituèrent à nous. Nous donnâmes lecture des *Récits d'un chasseur* de Tourguénief, et, lorsque le livre fut terminé, il fallut recommencer. — C'est un beau succès ! » conclut T. avec un sourire triste.

... Non, chers amis, je ne cherche pas à recueillir des histoires à sensation. Mais les vôtres me servent à éclairer la formation d'une partie de la société sibérienne, la plus cultivée et la plus honnête. Un quart de siècle a passé sur vos premières souffrances ; vous êtes maintenant des hommes faits, vous avez une famille, une situation, vous êtes parmi les citoyens les plus respectés de la ville que vous habitez. Vous avez travaillé durement, dans ce dur pays ; maintenant, vous semez autour de vous le bon grain de l'instruction primaire, et vous répandez l'inappréciable exemple de la vertu civique dans ce qu'elle a de plus noble, au milieu d'une société corrompue, qui peu à peu, sous votre action, se modifie. Vos histoires ne sont pas pour moi des anecdotes : ce sont des faits typiques...

*
* *

Ce soir, cette conversation de Tioumen me revenait en mémoire, en constatant que A. S. Fialkovski, comme tant d'autres, fait partie de cette cohorte d'exilés intellectuels qui a civilisé la Sibérie, tandis que les forçats la corrompaient, et que tant de fonctionnaires la pillaient. Certes, je le répète, nous abordons rarement, lui et moi, pareils sujets. Nous causons plus volontiers de l'avenir et du présent que du passé, et il me met surtout au courant des obser-

vations qu'il a faites, ou bien me fait me rencontrer avec tel ou tel de ses amis dont l'expérience enrichira mes notes.

Après avoir ainsi causé, ce soir, chez lui avec des ingénieurs du chemin de fer, et avec un médecin, nous passions dans la salle à manger, pour prendre du thé et pour souper, lorsque, en entrant, mes yeux tombèrent sur une grande carte d'Europe, pendue à la muraille. Depuis deux mois, je suis habitué à voir sur les parois des appartements des cartes de Sibérie; aussi une douce nostalgie m'a-t-elle étreint tout à coup à contempler notre Europe : elle est si jolie, si finement découpée, depuis son extrémité occidentale, ciselée, civilisée, bruissante, jusqu'à sa morne extrémité orientale, lourde massue qui touche à l'Asie! Et ce petit morceau de France, joli comme un jouet, si gracieux et si bien équilibré, m'apparaît plus tendre encore, maintenant que j'ai les yeux remplis par tant de visions de cartes sibériennes, énormes et désertes...

22 avril. — J'allais faire visite à l'Université à M. Kouznetsof. Il se trouvait à l'église : prévenu de ma présence, il est venu me chercher et m'a entraîné dans la chapelle à laquelle on accède par des couloirs. Nous sommes en pleine semaine sainte, et, à défaut du peuple, les fonctionnaires de Tomsk font tous les jours leurs dévotions. La chapelle de l'Université est, par excellence, l'endroit « comme il faut » pour faire ses Pâques : c'est la Sainte-Clotilde de Tomsk. Il y a pour cela une bonne raison : le Gouverneur y fréquente; on y est donc bien en vue et l'on a ainsi la joie d'accomplir son devoir, avec la douce assurance que nul n'en ignorera. Pour ma part, je n'aime guère

les cérémonies du culte orthodoxe, qui nous forcent à rester debout des heures entières : mais ce soir, je n'ai pas regretté ma fatigue, car j'ai pu observer l'assistance. Chacun des fidèles tient à la main un petit cierge allumé, et l'on voit, d'après la position du cierge, quelque chose du caractère de celui qui le porte. Il y a d'abord l'homme sérieux, convaincu, qui vraiment prête attention au service divin; il sait que le cierge est un symbole et ne saurait être tenu négligemment : il s'est accoté à un pilier; grave, il tient son cierge droit, immobile, sans une bavure et sans un égouttis. Voici la maman soigneuse qui s'est enveloppé la main de son mouchoir; son cierge est droit aussi, mais c'est surtout parce qu'elle craint les taches; quand elle s'allonge sur les dalles pour les toucher du front, elle souffle le cierge, dévotement, prudemment. Près d'elle, un indifférent se fatigue de son cierge, et finit, distrait, par le pencher légèrement, mais, il le relève bien vite, persuadé que la verticale est la seule position pratique qui permette d'éviter les larmes de cire. Et ce *tchinovnik*! il est soigné, peigné, huilé, ciré, parfumé — il sent même très fort —; ses boutons reluisent, il est en grande tenue. Il arrive en retard, ayant passé beaucoup de temps à sa toilette, comme une femme; il achète un cierge, ni très cher ni très bon marché, à quinze copeks; puis, uniquement soucieux de protéger son uniforme, il tient le cierge à 45° d'inclinaison sur l'horizontale, le plus loin qu'il peut de sa poitrine : les larmes de cire coulent lentement sur le parquet, et la charité chrétienne de cet homme si dévot n'est pas suffisante pour l'avertir du surcroît de besogne qu'il crée ainsi à la pauvre femme qui nettoiera la

chapelle ! Il y a les dédaigneux qui brûlent vite et les économes qui éteignent souvent. J'aperçois aussi un vieil étudiant pauvre dans sa tunique râpée : il tient dévotement, sans distraction, une mince petite chandelle de deux sous, touchante de simplicité, qui me fait penser à sa famille, une pauvre famille de pope, bien sûr, dans un grand village hostile, et qui évoque dans mon souvenir vagabond toute une série de profils de popes entrevus. Pourtant, au milieu de toutes ces nuances de piété, on aperçoit que le cierge tenu deux heures durant est une manière de joug égalitaire, et là seulement je retrouve le vrai cachet chrétien. Dans un bas côté, debout à un comptoir en bois ciré, un petit homme infirme vend les cierges; de temps à autre, il se signe, selon la mesure, puis, un client venant à s'approcher, il penche vers lui sa grosse tête : « A combien ? — A cinq sous ! — Voilà ! » J'écoute chaque fois le petit dialogue furtif, m'amusant à deviner d'avance, d'après l'aspect du client, quelle chandelle il choisira. Enfin, quand les vêpres sont dites, le petit marchand, tout en multipliant d'une main ses signes de croix, dépose de l'autre, sur un plateau, quatre ou cinq cierges éteints : il veut ainsi appâter les fidèles et les engager à lui rendre ce qui leur reste de la pieuse marchandise.

24 avril. — Samedi saint. Un temps de mai radieux et chaud, qui fond la neige tombée hier. De tous côtés, par la ville, c'est une agitation ; les magasins regorgent de clients, tout le monde est en joie. C'est demain Pâques, et je sens bien que cette fête signifie, pour ce peuple emprisonné huit mois, la délivrance, le signal du renouveau, la nature, l'air, l'eau, la forêt, les fleurs, dont on jouira librement. C'est pourquoi ils

mettent dans cette fête toute l'expression de leur allégresse : les illuminations des églises durant la semaine sainte, et ce soir, de copieuses « boustifailles » de réveillon. Dans le salon de Gavril Pétrovitch, une table énorme est dressée le long d'une paroi, et sur la table sont exposés les produits les plus délicats des charcutiers et des marchands de comestibles. Au centre, un cochon de lait, tout enguirlandé de saindoux ; aux angles, des *bába* ou des *koulitchkis*, hautes tourelles de pâtisserie sèche semée de raisins de Corinthe, et qui se mangent avec le thé. Des plantes vertes forment le fond, et nous avons passé longtemps, Gavril Pétrovitch, le domestique Ivan (un vrai type de faux nigaud, au langage bouffonnement solennel), et moi, à ranger tout cela. Dans l'intervalle des grosses pièces, s'étalent : un énorme jambon fumé, des harengs, du beurre de Berzka, des sardines, des anchois, du caviar, du homard, du filet de porc fumé, des fromages variés, du lard cru, des œufs multicolores, des oranges, des citrons, de l'esturgeon fumé, que sais-je encore? mille et mille bonnes choses dont le souvenir me ferait, pour un peu, venir encore l'eau à la bouche. Puis des vins, de la *vodka*, des liqueurs variées et de toutes couleurs. Mon ami a bien fait les choses!

Durant la nuit du samedi saint, toute la ville est en liesse. Les églises, aux environs de minuit, regorgent de monde et d'illuminations; j'éprouve exactement l'impression de notre Noël. C'est d'un charmant effet. Sur le parvis des grandes églises, ou sur les bas côtés, des tables sont dressées, où les gens du peuple ont apporté dans des serviettes blanches des victuailles que le clergé va bénir. Des hommes, des

femmes, des enfants montent la garde devant ces pâtés ou ces gâteaux, et, lorsque la messe de minuit est terminée, lorsque l'on se sépare aux cris répétés de « Christ est ressuscité », le clergé vient marmotter quelques prières, et lancer quelques gouttes d'eau bénite sur ces provisions étalées. Chacun alors referme les coins de sa serviette, et, par la ville, où s'épandent de gros flocons de neige, les files pressées des fidèles rentrent à la maison pour... se « décarêmer ». L'expression russe est jolie et exprime bien la chose. Après la longue abstinence pascale, on n'attend pas le déjeuner de Pâques pour faire un festin : on réveillonne en sortant de la messe.

J'allais, vers une heure du matin, me retirer, lorsque tout à coup, les cloches d'alarme sonnèrent au feu. Information prise par téléphone, c'est le *club* qui flambe : vite, une voiture, et j'arrive sur le lieu du sinistre. La maison incendiée est une grande bâtisse sans étage, qui sert aux bals, aux concerts, à toutes les réunions de jeu et de société; pas d'accident de personne à craindre, car nul ne s'y trouvait cette nuit. Il neige avec une violence inouïe; une rougeur immense s'étale au ciel, et la neige, vivement éclairée par-dessous, donne l'impression d'un nuage mouvant de grosses étincelles rouges. La foule est parfaitement indifférente, et un piquet de soldats protège contre l'indiscrétion des spectateurs le mobilier sauvé des flammes.

25 avril. — Le jour de la Pâque russe s'annonce par un temps gris et un grand vent. A peine levés, nous partons en visite, mon ami et moi. Toute la ville est sur pied; les fiacres et les voitures de maître sillonnent, dès dix heures, les rues de Tomsk. L'étiquette

exige que l'on fasse une apparition de quelques minutes chez toutes les personnes de sa connaissance, que l'on échange avec elles les trois baisers chrétiens, et que l'on se tire le mieux possible de l'offre inévitable qui vous est faite d'un verre de vin ou de liqueur. La première partie du programme s'exécute aisément : de jolis visages frais, chrétiennement effleurés des lèvres, vous dédommagent de bien des barbes que l'on a dû étreindre. Mais, pour le verre de vin ou de liqueur, la chose est moins aisée. Il y a deux façons de s'en tirer : se griser sans souci, ou bien détourner l'attention du maître de la maison, et changer son verre plein contre un verre vide. Néanmoins, j'aurais mauvaise grâce à ne pas avouer que cela ne va pas sans quelques accrocs, et que, vers deux ou trois heures de l'après-midi, on ne souhaite pas plutôt un fauteuil que son dîner. Particuliers et personnages officiels, tous sont également accueillants, aimables : les Russes excellent toujours à exercer l'hospitalité avec une simplicité large et franche...

Depuis ce matin, la rivière monte ; on voit peu à peu son énorme carapace de glace se soulever, s'enfler : d'heure en heure, on attend la débâcle, et ce grand spectacle imminent m'émeut d'avance.

26 avril. — L'état des rues est effrayant : hier, j'ai vu un ivrogne risquer de se noyer en traversant la rue Nétchaievska, et le fait n'aurait rien eu d'extraordinaire, puisque l'an dernier, une vache s'est si bien embourbée dans une rue marécageuse, qu'elle y a disparu tout entière et y a péri en quelques minutes. Les plus grands personnages de la ville ont eu des accidents : enlisement de voiture, chevaux abattus ; on ne compte plus les fiacres versés en pleine boue gluante.

Au milieu de ces transes que tous partagent, j'ai vu tantôt une voiture étroite sur roues, vacillante, s'engager à l'endroit le plus difficile de la grande rue, et rouler bravement dans le bourbier : quatre ivrognes l'occupaient; riant comme des fous, ils se cramponnaient les uns aux autres pour ne pas être projetés sur le sol, et celui qui conduisait tapait à tour de bras sur le cheval, tout en criant gaîment : « Doucement! prudemment! » La voiture est passée sans encombre!

Malgré ces menaces d'accident, j'ai traversé toute la ville pour aller passer la soirée chez M. Kouznetsof. Il m'a fait faire la connaissance du professeur de botanique de l'Université, V.V. Sapojnikof, un jeune savant formé à nos méthodes occidentales, esprit lucide et charmant, intrépide avec cela, car il compte parmi les plus hardis et les plus heureux explorateurs des montagnes de l'Altaï. La soirée s'était passée gaîment en conversations diverses, autour de la table, parmi les innombrables bibelots de Stépane Kirovitch, ou dans le salon où Mme Kouznetsof sème tant de grâce, lorsque, le souper réunissant les divers groupes, le maître de la maison me dit avec un demi-sourire, derrière ses lunettes : « Savez-vous l'histoire du mammouth de la *taïga* de Mariinsk? » Personne ne la savait au juste. Le savant bibliothécaire tire alors d'un rayon un petit livre rare : « *Croquis de la Russie du nord* » de Sidorof, et commence à nous donner lecture des pièces authentiques, lettres et télégrammes échangés à propos de cette belle découverte. Voici l'histoire. Au printemps de 1877, des ouvriers employés sur un placer appartenant à un certain Gromof, juif baptisé, découvrirent les restes d'un mammouth en parfait état

de conservation : la peau et les poils étaient intacts. Nouvelle en fut immédiatement donnée à l'heureux possesseur de la mine, et à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. La docte assemblée télégraphie aussitôt : « N'épargnez rien pour retirer l'animal entier ; envoyez-nous, si c'est possible, un morceau de sa chair, et *surtout, ne manquez pas de garder tout ce que vous trouverez dans les intestins.* » Grand émoi : tout le monde se mêle de la découverte. L'*ispravnik* (officier de police) du district vient faire son enquête : des chiens, devant lui, avaient dévoré des lambeaux de chair de l'animal ; le propriétaire de la mine, Gromof, lui-même, en avait fait tailler un bifteck, et l'avait mangé, le déclarant exquis. L'*ispravnik* alors rédige son rapport (et Stépane Kirovitch nous le lit, ce désopilant rapport !) : appelant à son aide tous ses souvenirs de rhétorique, le brave commissaire, dans un style pompeux et fleuri, expose la découverte, l'effet produit dans la province, ses impressions personnelles, ses expériences, ses conjectures scientifiques, et le résultat des mesures faites sous ses ordres ; le mammouth colossal est long déjà de 60 mètres, et encore n'est-il pas tout entier mis à jour ! Évidemment l'excellent homme croit sa fortune faite après un tel morceau de style.

Cependant, l'Académie continue à échanger des télégrammes avec Gromof. On agite la question de savoir si l'on montrera l'animal dans les villes du parcours, lorsqu'on le transportera à Saint-Pétersbourg, et si l'entrée sera payante. On précise cent détails, on s'agite en pleine effervescence... Sur ces entrefaites, un ingénieur, envoyé par le Gouverneur, arrive sur les lieux, et démontre au public ébahi que la prétendue

chair du mammouth est constituée par un filon d'argile comestible, et sa peau par une espèce d'amiante! Je suppose que Gromof en eut une indigestion rétrospective...

27 avril. — L'Université de Tomsk, ou plutôt, la Faculté de médecine, est un immense bâtiment blanc délicieusement niché au milieu d'un bois de bouleaux. Comme les Russes, et plus encore les Sibériens, aiment leurs aises, ce bâtiment est toute une ville : il comprend les logements de plusieurs fonctionnaires, une bibliothèque, un musée, une chapelle, outre les différents services de botanique. Je m'y retrouve ce matin chez le professeur Sapojnikof, examinant avec lui ses collections, ses serres, son laboratoire, écoutant le récit qu'il me fait de son dernier voyage dans l'Altaï, et des préparatifs de celui qu'il y projette pour cet été. Voilà une véritable température printanière, et tout à l'heure, nous avons pu nous asseoir sur le gazon, pour contempler le vaste horizon morne où la Tome, toute blanche de glace encore, va s'animer d'une heure à l'autre.

28 avril. — De grand matin, j'apprends que la débâcle a commencé : j'accours à la rivière. Tout, hier soir, était encore lisse et blanc, et voici que, pendant la nuit, l'eau a monté de plus de deux mètres, faisant éclater cette carapace glacée épaisse encore, en moyenne, de quatre-vingts centimètres. Les glaçons énormes, terribles, se dressent les uns contre les autres dans un furieux désordre, et j'ai l'impression d'un cataclysme terrifiant. Rien ne saurait donner l'idée de l'effet produit par ce grandiose hérissement de glaces, par ce subit changement à vue : jamais la puissance des eaux ne s'était, même dans une tem-

pête marine, révélée à moi d'une façon plus concrète, plus imposante.

Hier soir, en dînant chez Nicolas Serguiévitch, le chasseur dont j'ai fait la connaissance l'autre jour à la gare de Taïga, j'ai accepté une partie de chasse; nous sommes en route ce matin pour l'exécuter. Mais, avant de raconter la chasse, je désire montrer le chasseur à son foyer. Lorsque j'arrivai à la maison que Nicolas Serguiévitch habite dans le beau quartier, tout là-haut, il me reçut clopin-clopant, s'étant, quelques jours auparavant, blessé à la jambe, en tombant avec son cheval. Mais, n'importe, il voulut d'abord me présenter ses chiens : il en a dix, et tous, chacun à sa façon, l'adorent. Jamais je n'ai vu pareille exhibition de toutous en liberté : chiens ostiaks au poil rude, aux oreilles courtes et droites, au museau pointu; setters de race; chiens de croisement; bêtes fines et bêtes dégénérées, toute une compagnie caressante, contente, léchante. En rentrant, M. D. ouvre un buffet d'office, et j'y vois pêle-mêle un amas de gelinottes et de gros gardons, que la gelée conserve fraternellement, côte à côte. Voici, dans un coin de la cour, un traîneau spécial pour la chasse; plus loin, un canot spécial; puis encore, une selle spéciale pour les longues chevauchées par la *taïga*. C'est ensuite le tour des fusils : fusils de chasse ordinaires, à percussion centrale; fusil à ours, d'un calibre énorme, et chargé d'avance; carabines à balle, de divers calibres; puis des munitions de toutes sortes, des appeaux, des mannequins de canards et de tétras, un bric-à-brac extraordinaire de chasseur fervent, et un désordre en proportion. Assis sur une chaise, pour ménager son pied, Nicolas Serguiévitch vise tranquillement,

avec une carabine, le ventilateur de la pièce voisine, et le traverse d'une balle; après quoi, il me regarde avec son bon sourire innocent. A table, nous causons chasse; après dîner, nous causons chasse, et en nous quittant, nous convenons que demain nous partirons pour la chasse.

Nous voici donc ce matin supportant stoïquement la torture d'un voyage sur l'embranchement qui dessert Tomsk. A peine arrivés dans le fameux village de Taïga que je décrivais l'autre jour, nous envoyons chercher des chevaux. On finit, vers cinq heures, par nous en amener deux, l'un sellé, l'autre nu : c'est ce dernier qu'on me destine, car Nicolas Serguiévitch souffre de la jambe. Nous partons ainsi sous une pluie battante, suivis par Alexandre, le moujik chasseur, domestique de mon compagnon. Nous faisons d'abord trois ou quatre kilomètres sur la voie ferrée non ballastée, maintenant avec peine nos chevaux qui se fatiguent à sautiller ainsi entre les traverses. Enfin, un demi-tour, et nous sommes dans la *taïga* (forêt vierge), où la neige est si profonde et si friable que nos bêtes s'y enfoncent parfois jusqu'aux épaules. Je n'ai pas fait trente mètres que mon cheval, butant contre un arbre tombé sous la neige, m'envoie pardessus sa tête. Avec l'aide d'Alexandre, je me hisse de nouveau en place. Cinquante mètres plus loin, nouvelle chute : cette fois, le cheval s'abat avec moi; mais, la neige le soutenant, il tombe sur les genoux, et je le relève d'un appel. Le voyage continue ainsi, avec d'innombrables chutes, occasionnées par ces troncs d'arbres qui, sous la neige, sont étalés partout, sans que rien les décèle : d'ailleurs, mon cheval bronche au moindre obstacle. C'est une pénible che-

vauchée, sous le jour tombant, dans l'incertitude du but où nous tendons, et avec la crainte vague d'un accident sérieux qui laisserait trace! Nous errons ainsi, lentement, au pas, entre les arbres. De temps à autre, un ruisseau de neige fondue se présente, et nos chevaux glissent, en le traversant, sur la glace qui en tapisse les berges. L'un de ces cours d'eau est plus profond qu'on n'attendait : le cheval de mon compagnon y disparaît et se met à la nage. Pour moi, je passe le mien à la bride, traversant moi-même au moyen d'un arbre abattu en travers du courant. Durant ce travail, je glisse à mon tour, et me voici, jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée! Heureusement, l'abri n'est pas loin.

L'abri consiste en un énorme sapin dont les branches horizontales nous servent de toit; des plaques d'écorce complètent ce toit rudimentaire, et, comme la pluie ne tarde pas à cesser, nous ne sommes pas trop mal abrités du vent. Vite, un grand feu. Réchauffés par un bol de *vodka* que chacun de nous avale sans sourciller, nous faisons sécher nos vêtements : je ris encore en pensant à la mine que je devais avoir, déshabillé complètement et roulé dans un plaid, tandis que mes hardes de chasse fumaient devant le feu clair. Assis sur des plaques d'écorce, à même la terre mouillée, nous attendons le jour, tout en grignotant des provisions et en devisant sur la chasse. Alexandre, le moujik chasseur, est le type même du paysan qui vit de sa carabine : à la ville, il a l'air stupide; mais ici, dans la forêt vierge, dans son élément, il se transforme. Son intelligence se révèle par mille détails, où je reconnais sa finesse d'observation, sa bonne humeur silencieuse, sa force

Le *Kater* au seuil de la première écluse (p. 161)

Forêt inondée sur le canal (p. 157)

et son adresse. En ville, il répondait à peine à mes questions; ici, nous causons fraternellement, en buvant du thé sans sucre. C'est le coq de bruyère que nous sommes venus chasser. Près d'ici se trouve une clairière où Nicolas Serguiévitch sait, par expérience, que les coqs viennent glousser leurs sérénades amoureuses devant les poules assemblées. Ces oiseaux sont, on le sait, absolument assourdis par leur gloussement : tandis qu'ils le font entendre, on peut marcher ou tirer sans les effrayer : quand ils s'arrêtent, il faut rester immobile et muet. Le mieux est, dans ces forêts vierges, de s'embusquer près de leur clairière favorite, pour les tirer sans se déranger. C'est ce que nous allons tenter. Vers une heure et demie du matin, une lueur à peine perceptible se fait au ciel, et nous partons pour la clairière. On me poste au pied d'un tremble, avec ma carabine; j'attends patiemment deux longues heures, seulement distrait de mes méditations par le grand vent glacé qui hurle dans les cimes et balance au loin les mélèzes. Tout à coup, sans bruit, arrive je ne sais d'où un très gros oiseau noir : il se pose sur la neige, à soixante mètres de moi, et me regarde; puis, comme je ne bouge pas, il se met à sautiller sur la neige, avec une légèreté silencieuse qui me fait littéralement penser aux entrechats d'une ballerine. A force de patience, j'arrive à retirer ma carabine que je portais en bandoulière, et à l'ajuster, sans que le coq ait remarqué un seul mouvement : cela m'a pris plusieurs minutes. Tout à coup, à côté de moi, j'entends glousser, et instinctivement je me retourne. A vingt-cinq mètres, environ, un coq se livre à ses ébats : oubliant celui que j'allais tirer, c'est ce dernier que je vise, sans doute parce

qu'il est plus près : à la première balle, il fait un bond et cesse de chanter; puis, il reprend son *tok* au bout de quelques minutes — j'ai su depuis que je lui avais coupé un orteil. La seconde balle met fin pour toujours à sa chanson. Pendant ce temps, l'autre coq avait continué, sans s'inquiéter de moi, sa sauterie sur la neige. En ce moment, à soixante-dix mètres, il était perché sur un arbre abattu par la tempête : ma balle le traversa de part en part. On devine ma satisfaction. J'attendis une demi-heure encore, sans plus rien voir, jusqu'à l'arrivée de Nicolas Serguiévitch qui s'était placé ailleurs : il me dit qu'il n'y avait plus rien à faire, la nuit ayant été trop mauvaise, et j'allai ramasser mes oiseaux. Quel gibier! Leur tête énorme, tout emplumée, avec un bec jaunâtre et un demi-cercle de pourpre au-dessus de l'œil, leur corps, gros comme celui d'un dindon, leurs épaisses pattes velues, tout cela faisait mon admiration : je ne crois pas que mon premier lièvre ou mon premier perdreau m'aient réjoui aussi naïvement que mon premier coq de bruyère, si chèrement acheté [1].

Il était quatre heures et demie du matin quand nous nous retrouvâmes au pied de l'arbre : le séchage, le déjeuner, puis le retour à cheval, avec la même série de chutes de nos bêtes qui n'avaient pas mangé, tout cela prit environ trois heures. Il nous fallut donc attendre à la gare de huit heures du matin à onze

1. Nous étions convenus, avec mon compagnon, de tirer à balles, et nous n'avions emporté que des carabines de petit calibre. Avec du plomb, on a rarement l'oiseau : il faut au moins des chevrotines. La balle a l'avantage de tuer sur place ou de de ne rien faire; d'ailleurs, je me suis très bien trouvé, dans ce voyage, de l'emploi constant d'un mousqueton Winchester du calibre 32.

heures du soir l'arrivée du train de Tomsk : le lendemain matin seulement, nous débarquions en ville ! La chasse, au dire de Nicolas Serguiévitch, avait été misérable[1]; mais on voit ce qu'il en coûte là-bas pour aller à l'affût du coq de bruyère.

1er mai. — Il n'y a pas moins de 2000 Polonais à Tomsk, et ils y jouent, grâce à leurs fonctions, à leur tenue et à leur intelligence, un rôle considérable. Ce soir, ils donnaient une fête de charité catholique, et, par suite, polonaise. Comme on s'y sentait bien entre soi, en famille, presque, la gaîté y était plus franche qu'elle n'est d'ordinaire dans les réunions de ce genre. Peut-être aussi l'entrain qui régnait dans la fête était-il dû à la présence d'une société plus vive, plus gaie que la société russe : il m'a bien semblé en saisir quelque chose dans les physionomies, comme dans l'allure vive des mouvements de danse et des conversations. Il est curieux de retrouver l'élément polonais d'un bout à l'autre du pays russe : on l'y voit partout irréductible dans sa haine et sa rancune, séduisant par sa grâce, trop ondoyant parfois, dans un pays où le manque de ténacité est un des défauts les plus communs. En Sibérie, le rôle des Polonais a été considérable : ils ont apporté au pays où on les a exilés en masse, un peu de la civilisation occidentale : ils continuent à y venir en qualité de fonctionnaires, et l'on sent qu'ils y comprennent leur devoir social. Les hauts fonctionnaires russes ne voient pas toujours sans ombrage cette minorité unie et puissante, et plus d'un cherche à en entraver le développement. Ces tracasseries n'ont guère pour effet que d'aug-

1. Quelques jours après, il rapporta d'une expédition analogue 15 coqs et poules de bruyère, sans compter 50 gélinottes !

menter le nombre des mécontents dans un pays où la résistance au pouvoir local est infiniment plus accusée qu'en Russie. Certes, je me rends bien compte du danger que fait courir à une société la formation dans son sein d'un noyau hostile à ses tendances générales; mais on ne peut plus, à la fin de notre siècle, agir contre ces intrus par des moyens radicaux; on ne peut plus trancher, éloigner violemment, on ne peut guère que tenter d'affaiblir la résistance des minorités en surveillant de près l'influence qu'exercent ceux de leurs représentants qui sont en place, en évitant qu'ils ne soutiennent exclusivement leurs frères, et surtout en favorisant leur fusion avec l'élément dominant. Tout cela, sans doute, nous ne le savons que trop en France, est plus facile à concevoir qu'à réaliser...

2 mai. — Temps gris et bas, avec de grandes rafales glacées qui passent, par instants, comme venant d'on ne sait quel lointain champ de neige. La rivière, subitement élargie depuis la débâcle, roule lentement, dans un lit factice, ses terribles îlots de glace aux cassures bleues. Tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage est broyé, roulé, emporté, sans rémission, comme dans une naturelle dérive. Toute la partie de la ville qui se trouve installée sur la rive même de la Tome, est en ce moment submergée : paisiblement, les habitants, coutumiers du sinistre, se sont refugiés sur les toits, et, par les rues transformées en canaux, on circule dans des barques, à coups de pagaies courtes. En contemplant cette colossale passée de glaces emportées d'un mouvement égal vers ce nord mystérieux sur lequel l'horizon bas tombait, je songeais à la trop excusable incurie de cette

race. Cette inondation, comme la plupart des précédentes, cause des frais énormes, et l'on a déjà signalé plusieurs noyades; pourtant, durant des années encore, des siècles, peut-être, il en sera de même à chaque printemps. On connaît le fléau, on sait à peu près l'époque de son retour; on l'attend avec une résignation épuisée; on le subit en silence au lieu de tâcher de l'arrêter; il faudrait l'attaquer, et c'est tout au plus si l'on cherche à parer un peu ses coups. On trouve commode d'habiter au bord du fleuve : on s'y installe, quitte à voir sa maison détruite un beau matin par les grandes eaux, ou son entrepôt inondé. Le fatalisme russe se montre ici nettement. Mais il faut songer aussi qu'il est favorisé par ce qu'il y a d'imparfait dans l'organisation de ces centres hâtifs, placés en face d'une nature colossale que toute notre civilisation aurait elle-même grand peine à endiguer. La flexible civilisation russe, cette civilisation de bois, flotte sur les grandes eaux printanières, là où notre pierre et notre acier s'enfonceraient peut-être : elle est roseau, nous, un peu chênes. Certes, les fléaux périodiques lui causent des dégâts; mais c'est comme un tribut qu'elle paye sans murmurer au Minotaure immense. Chez nous, si une inondation prend une vie humaine et une maison, c'est une calamité publique, un désarroi : ici, dix hommes déjà, et des millions sont engloutis — la vague passe, et tout s'oublie...

6 mai. — Les premiers paquebots sont arrivés, et déjà, sur la berge à peine sèche, au milieu des amoncellements de glace que la rivière a laissés en se retirant, court et rit une animation printanière. Tout ce peuple, évidemment, voit dans la rivière qui

bleuit au soleil, comme inconsciente de sa furie d'hier, un véritable symbole de la courte vie d'été qui s'ouvre pour lui. De toutes parts, on voit des gens flâner; les bêtes elles-mêmes semblent heureuses.

8 mai. — Les quais sont devenus, décidément, le centre de la ville. Les marchands y débouchent les soupiraux de leurs magasins, que des amas de terre glaise gardaient de l'inondation; les portes en restent grandes ouvertes pour sécher les intérieurs; les porteurs d'eau, guidant leur cheval attelé d'un chariot sur lequel est placé un tonneau percé d'une ouverture carrée, passent péniblement dans la boue; des cochers entrent déjà dans la rivière pour laver leur voiture; au milieu de ce va-et-vient de gens affairés, la foule circule, regardant curieusement sur la rivière qui sourit, toute bleue, les vapeurs qui ont pris leur place, en file blanche et pimpante. Déjà, quelques moujiks ont apporté un tonnelet blanc peint d'une enseigne : « *Kvass de fruits* »; ce sont les marchands de coco de Tomsk; immobiles et silencieux, ils attendent le client. Sur tout ce décor, brille un soleil radieux. Tout à l'heure, trois ou quatre jeunes filles fraîches et bavardes étaient venues jeter ici un coup d'œil avant d'entrer au lycée : l'aspect de cette jeunesse gracieuse et pépiante est un apaisement dans ce joyeux brouhaha.

Parmi les vapeurs amarrés à quai, voici ceux des divers services publics, et parmi eux le *Nicolaï*, sur lequel je dois prendre passage dans quelques jours. Tous ces bateaux de l'État sont blancs, propres, fins, tenus à la perfection, et leur aspect tranche si vivement sur le laisser aller général, qu'on les reconnaîtrait entre mille.

La ville, elle aussi, a changé d'aspect. D'abord, les rues en sont praticables, pour qui, du moins, ne craint pas les nuages de poussière; car la boue innommable des semaines dernières s'est réduite en une poudre qui nous apporte à domicile les parcelles odorantes de toutes les choses de la rue. On observe de toutes parts un bouillonnement d'activité : dans toutes les voies, des chantiers s'installent, et des ouvriers en chemise rouge ajustent lentement les poutres dont sont construites ici la plupart des maisons. C'est l'été déjà, mais un été rude, avec des coups de vent traîtres qui ont passé sur la *taïga* enneigée.

La lumière a pris un éclat plus vif; le soleil, presque chaque soir, semble se coucher dans de l'or en fusion ou dans des lacs de pourpre, et le matin, quand je descends ma rue, la Millionnaya, j'aperçois, entre des sapins, les bulbes et le campanile d'une petite église ravissante, nichée parmi des jardins : elle est peinte en bleu tendre, avec des rehauts d'or et de blanc, et se détache curieusement sur l'horizon gris perle du matin.

Un joli tableau encore, sur les bords de l'Ouchaïka, une petite rivière informe et malpropre, une sorte de Bièvre à découvert, qui traverse un coin de Tomsk : près du pont, les blanchisseuses ont leur quartier général : elles sont là, debout, sur un radeau à claire-voie, les pieds dans la boue et dans l'eau, les jupes troussées, et, ignorant l'usage du garde-genoux, elles rincent le linge à bout de bras, nonchalamment; le grouillement de leurs vêtements rouges est amusant.

L'ingénieur en chef de la section centrale du Transsibérien, Nicolaï Pavlovitch Méjéninof, qui revient

de Saint-Pétersbourg, m'a reçu ce matin avec une amabilité bon enfant qui m'a touché. Non seulement, il m'a permis de prendre passage à bord du *Nicolaï*, le vapeur de sa section[1], pour explorer le canal de l'Obi à l'Yénisséye, mais encore, il y a mis à ma disposition sa propre cabine : « Faites attention, a-t-il ajouté, que le voyage peut durer longtemps et que vous n'aurez guère de société, dans ces déserts. Vous vous ennuierez! — Tranquillisez-vous, ai-je répondu, ces lenteurs et cette solitude sont justement ce qui m'attire. Je ne crains pas plus l'imprévu que la maigre chère. Je ne m'ennuie jamais, quand j'observe. »

Nicolaï Pavlovitch a souri, puis, quelqu'un qui était là, a ajouté : « Tous ceux de *ses* compatriotes qui passent par ici ne sont pas aussi faciles à contenter : c'est tout juste si l'un d'entre eux n'a pas protesté, l'an dernier, contre la lenteur d'un train où il avait pris place gratuitement : ne voulait-il pas forcer un de nos chefs de service à débarquer quelques ouvriers pour lui faire immédiatement place dans un train de pose!... » — Oui, je le sais, quelques-uns de nos compatriotes passent là-bas comme en pays conquis; munis de papiers officiels, ils se croient tout permis. Tel d'entre eux a ainsi accumulé derrière lui, dans ses fréquents voyages, bien des ressentiments, et ce sont ses successeurs qui en souffrent : il est triste pour un Français de ne pas pouvoir, sur la grande route de l'Asie russe, prendre la défense de tous les Français qui l'y ont précédé : et pourtant, peut-on se solidariser avec de pareils imprudents?

1. J'avais obtenu pareille permission du baron Aminof; mais le *Nicolaï* offrait sur la *Fortuna* l'avantage de pousser jusqu'à Krasnoiarsk et de m'éviter un long trajet en canot.

10 mai. — On s'habitue si bien aux douces choses que je n'ai pas encore songé à consigner dans ces notes la joie et le profit que je retire de l'hospitalité que m'offre Gavril Pétrovitch : la jouissance m'a fait ingrat. Gavril Pétrovitch est une de ces natures de choix dont j'ai noté déjà ici quelques exemplaires : il est fait d'enthousiasme enveloppant et de dévouement. Son intelligence nette et souple, toujours en éveil, n'est jamais en travail pour un intérêt personnel : il se contente de si peu que la fortune n'est pas un but pour lui. Sa vie de sentiment le tourne sans cesse vers sa famille ; sa vie intellectuelle le lance dans toutes les entreprises où il voit en jeu un intérêt public. C'est un tendre, mais c'est un passionné de l'intelligence. Un peu abstrait, et par suite extrême dans toutes ses théories, comme le sont généralement les Russes, il discute fréquemment avec moi. Mais, outre ses qualités de cœur et d'esprit, qui font que j'ai pu passer avec lui, dans mes deux voyages en Sibérie, six mois sur dix, sans éprouver un instant de lassitude, outre ces vues larges et nobles qui me le font si délicatement aimer, il possède une qualité rare en ce pays où, par le mensonge, on se sent si près de la Chine : il est droit, il est franc. Quand il affirme quelque chose, on peut le croire. C'est bien peu sans doute que cela, aux yeux d'un Européen : et pourtant, c'est beaucoup aux yeux d'un homme qui s'est tant de fois, ici, heurté à la dissimulation sans cause, au mensonge pour l'amour de l'art. Gavril Pétrovitch connaît de très près la moitié occidentale de la Sibérie, et il y possède un peu partout des connaissances ou des amis avec lesquels il me met en relation. Grâce à lui, j'ai ainsi dans chaque ville, outre les relations officielles que me procurent

mes papiers, des refuges où je m'entretiens sans contrainte et à cœur ouvert. En outre, Gavril Pétrovitch s'intéresse à toutes les questions que je suis venu étudier ici, la colonisation, le développement économique, etc. J'échange donc avec lui, au jour le jour, les renseignements que j'ai recueillis, et le plus souvent, nous les discutons, nous les pesons. Il est rare, je l'ai dit, qu'en Sibérie, un homme vous communique exactement un chiffre ou un fait dont il a connaissance; après la plupart des entrevues que l'on a eues, il ne convient pas de se demander si *tout* ce qu'on en a noté est exact, mais bien, sans hésitation, dans quel sens la vérité a été altérée, car on peut être sûr qu'elle l'a été. D'ordinaire, quand je tiens d'une personne un chiffre quelconque, je ne le note que provisoirement; je vais ensuite interroger sur le même sujet une, ou, si c'est possible, deux autres personnes; le plus souvent, les renseignements ainsi recueillis ne concordent pas. Il me faut alors établir entre les réponses une sorte de moyenne, dans laquelle je tâche de tenir compte des éléments psychologiques de l'erreur. Combien de fois alors Gavril Pétrovitch m'a-t-il donné la clef nécessaire à une telle interprétation! Souvent le soir, devant le samovar, nous discutons ainsi :

— J'ai vu telle personne, fais-je.

— Ah ! vous avez été fort bien reçu, mais vous avez rapporté des chiffres faux !

— Allons donc ! vous soupçonnez trop vite. Je suis persuadé que j'ai eu affaire à un honnête homme, très sincèrement ému du problème que nous avons abordé.

— N'importe, les affirmations qu'il vous a faites sont inexactes.

J'ai bien bataillé, je l'avoue, sur certains points. Quoique je ne fusse pas doué d'une crédulité sans limite, j'ai plus d'une fois défendu pied à pied les renseignements que tel ou tel m'avait donnés. Or, je dois le dire maintenant : pas une seule fois Gavril Pétrovitch ne s'est trompé quand il m'a dit : « Ne croyez pas cet homme. » Chaque fois qu'il m'a été donné de vérifier personnellement les faits ainsi discutés entre nous, j'ai constaté, à ma confusion, que mon ami avait toujours eu raison. Certes, bien d'autres m'ont guidé comme lui; mais jamais je n'ai trouvé chez personne une pareille infaillibilité de pénétration; jamais je n'ai vu personne employer avec un si merveilleux à-propos ce mot que les Russes disent si volontiers, lorsque quelqu'un devant eux ouvre la bouche : *one vriote* (il ment).

14 mai. — Quelques amis m'avaient demandé si je ne consentirais pas à donner une conférence au profit de la société d'instruction primaire, cette si noble entreprise. J'avais consenti, non sans une certaine appréhension du résultat. La conférence a eu lieu ce soir et tout s'est bien passé. Mais les préparatifs ont été assez curieux pour que j'en dise un mot. La résolution prise, il fallut d'abord la soumettre en principe aux autorités; puis il fallut préparer la conférence. La ferais-je en français, en allemand ou en russe? « En français! évidemment! disaient quelques-uns : ce sera une joie pour ceux qui savent votre langue, et ceux qui ne la savent pas viendront quand même! — En russe! disaient les autres. Vous n'aurez pas la même variété d'élocution, mais du moins, tout le monde vous comprendra. » Je me décidai pour ce dernier parti. Il me fallait, dès lors, renoncer à parler

ma conférence, et me résigner à la lire. Je l'écrivis donc de mon mieux; après quoi, je la fis revoir par un ami chargé de faire disparaître ce qui eût été étrange ou incorrect, tout en respectant l'allure évidemment exotique du développement. Après quoi je la fis copier. La copie fut remise au chef du secrétariat du recteur : après rapport de ce fonctionnaire, Vasili Markovitch lui-même en prit connaissance; puis il l'envoya à la chancellerie du Gouverneur. Le général Lomatchevski n'eut plus alors qu'à transmettre ses instructions au maître de police qui prit les mesures d'ordre nécessaires. On voit de quelles précautions on s'entoure pour empêcher tout écart de langage en présence d'un public populaire. Il va sans dire que si j'avais eu à parler à l'Université, devant des collègues, et quelques invités du Tout-Tomsk, je n'aurais pas eu à me soumettre à cette censure, qui fut d'ailleurs fort courtoise à mon égard.

Ce soir donc, je donnai lecture de quelques-unes de mes impressions russes devant une salle attentive au point de m'intimider. Deux questions, évidemment, se posaient pour le public : comprendrait-on l'étranger? et, comme d'ordinaire je parle à voix relativement basse, m'entendrait-on au fond de la salle? On fut rassuré, dès que je commençai à lire. La conférence n'était pas guindée : lorsque vint une première remarque plaisante, au lieu d'un sourire que j'attendais de cette salle si cérémonieuse, ce fut un rire large et plein, non pas un éclat direct, mais un rire progressif et successif, s'allumant par traînée, comme une rampe de gaz. La lecture, ainsi qu'il convient, dura une heure environ : lorsque j'eus fini, je pliai mes papiers et je m'en allai dans la coulisse. J'attends

une minute, deux minutes; rien ne bouge. D'où vient que la salle ne se vide pas? je ne puis m'esquiver que par l'entrée commune, et je tiens à me soustraire aux interviews. Enfin, apparaît un des membres du bureau.

— Le public, dit-il, ne s'en va pas!

— Je le vois bien! et pourquoi cela?

— On déclare qu'on ne vous laissera pas partir ainsi, que c'est fort intéressant, et qu'on vous prie de continuer...

— De continuer?

— Eh oui, vous avez bien d'autres souvenirs!

— J'en ai des volumes, mais ils ne sont pas sur ce papier; ces choses-là, vous le savez bien, ne s'improvisent pas.

— C'est vrai, mais, que faire?

— Rien du tout, les laisser ici... à moins qu'ils ne désirent me voir recommencer. Auquel cas, je suis à vos ordres, puisque c'est pour votre société!...

Le public, convaincu à la fin que c'était bien tout, dut se contenter de mes saluts : il se retira lentement. Mais quelle joie il m'avait faite! je l'aurais embrassé, ce bon public, pour sa naïve résistance! D'ordinaire, quand je parle en France, personne, ce me semble, ne demande de supplément : je vis une fois de plus, ce soir, que l'on n'est pas prophète en son pays... C'est la haute moralité de cette anecdote où je me mets en scène de la façon la plus immodeste...

15-18 mai. — Ces quatre jours se sont écoulés dans une fièvre de départ. Mon paquebot, le *Nicolaï*, n'attendait plus que des instructions pour partir. J'avais déjà fait connaissance avec le capitaine, accumulé les provisions nécessaires à la route, distribué des visites d'adieu, des remerciements, des poignées de mains et

des embrassades. Je ne tenais plus en place, à force d'impatience, dans cette ville où, il y avait six semaines, j'étais arrivé en traîneau, et où maintenant l'été trônait parmi des nuages de poussière. Cependant, Tomsk m'avait si bien accueilli, que je ne pouvais, sans un vif regret, lui dire un long adieu. Plusieurs familles m'y étaient devenues chères, j'y avais déjà des coins préférés, j'y connaissais jusqu'à des chiens qui me caressaient...

Dernière nouvelle : demain, nous appareillons au point du jour. Malgré une tempête de neige qui vient de s'abattre sur la ville, Stépane Kirovitch est venu passer la soirée avec Gavril Pétrovitch et moi. Puis, vers onze heures, dans la nuit noire et sous les rafales de neige, nous sommes descendus vers le quai et nous avons atteint le paquebot par une planche glissante. Il est maintenant minuit, à peu près, et mes deux amis viennent de me quitter ; dans le salon, j'entends des employés du chemin de fer discuter très haut en buvant, puis rire à grand bruit. Demain, nous les mettrons à quai, et nous lèverons l'ancre ; demain, nous partirons à la découverte et nous nous lancerons sur le désert fluvial ; demain, ce sera la délivrance attendue, le large...

III

La taïga.

LE CANAL DE L'OBI A L'YÉNISSÉYE

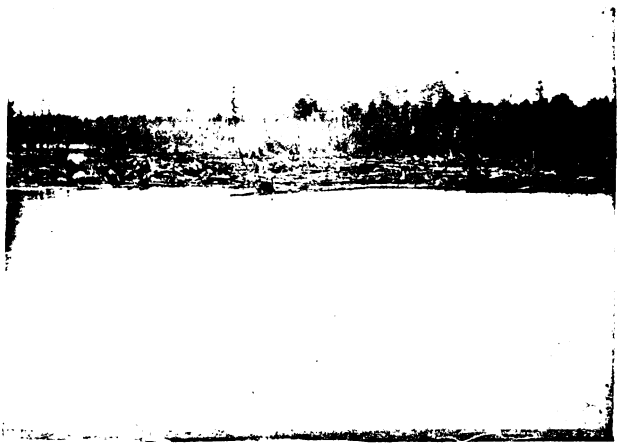
19 mai. — Ce matin, vers cinq heures, nous avons largué nos amarres; la rivière nous a emportés le long du quai désert et de la ville endormie sous la neige. Étrange impression que celle de ce silencieux départ, après les coups de sifflet, de ce départ pour l'inconnu! Les rivières que nous allons suivre sont semées d'écueils : bien peu de pilotes les ont pratiquées, et, de plus, la glace ou les basses eaux peuvent nous y retenir prisonniers. Mais je désire passionnément connaître ce canal sur lequel on fait courir tant de bruits divers, dont les uns affirment qu'il n'existe que sur le papier, et les autres, qu'il est tout au moins impraticable. Nul ne peut dire combien durera notre traversée jusqu'à Krasnoiarsk, mais je sais que la plus grande partie du voyage se passera dans la forêt vierge, et cela aussi, cette incertitude et cette solitude, constitue un puissant attrait. Puis, enfin, n'avoir pas autour de soi le bavardage des passagers, voyager comme sur son yacht, sans autre

compagnie que le capitaine, le mécanicien et l'équipage, quelle joie pure!

J'ai saisi bien vite dans le regard des matelots une expression que je ne connaissais pas encore aux Sibériens, et j'en ai parlé au capitaine. Il s'est mis à rire : « Vous ne vous êtes pas trompé, dit-il : ce ne sont pas des Sibériens, mais des Russes, tous originaires du gouvernement de Viatka, de braves garçons que je connais de longue date. » Jamais encore, depuis que je voyage dans ce pays, je n'avais eu une démonstration aussi nette de la différence qui existe entre sa population et la population russe. Partageant les idées communes en Occident, je m'étais attendu à trouver, au delà de l'Oural, une race assez semblable d'esprit à la nôtre, parce qu'elle n'a pas connu, comme la Russie, le joug du servage. Peu à peu, cependant, mes illusions s'étaient dissipées : en général, je m'étais senti plus loin des hommes du peuple en Sibérie, que je ne l'avais jamais été des paysans russes. Et voici que, ce matin, en lisant dans les yeux de nos matelots une expression calme et attachante, j'ai eu la preuve de ce que mon observation avait eu de fondé. Ils ont dans toute leur attitude quelque chose de si simple et de si confiant, que je me sens de suite en communion morale avec eux. Sans doute, le monde de nos idées est complètement différent ; sans doute, ils seront loin de me dire toujours la vérité ; pourtant, je sens bien que sur tel grand principe vital, nous sommes pratiquement du même avis : c'est plus qu'il ne faut pour nouer entre des hommes le lien ténu de la fraternité.

Tout de suite j'ai fait connaissance avec un des matelots, *Sacha*. Il a pour principale mission de se

L'équipage supérieur du *Nicolaï* (p. 129)



Estuaire de rivière obstrué par des troncs d'arbres qu'y ont roulé les grandes eaux (p. 138)

tenir à l'avant pour lancer la perche de sonde dans les passes difficiles. Assis tous les deux sur un paquet de cordages, nous causons. Il est tout petit, tout drôle, avec son air à la fois toujours étonné et pourtant très crâne. Je vois sans peine qu'il est instruit, qu'il a lu et réfléchi, et qu'il est fort intelligent. L'an dernier, il a déjà fait le même voyage ; il faisait partie de l'équipage qui a conduit à Krasnoiarsk le vapeur *Evguénïï*. La traversée du canal fut affreuse, car, à 300 kilomètres de l'Yénisséye, en certaines parties de la rivière Kasse, le vapeur calait 10 centimètres de plus que la profondeur de l'eau : il fallut, durant des jours entiers, le traîner presque à sec sur des rouleaux. Cela me donne à penser que nous en verrons de belles !

Notre bateau, le *Nicolaï*, est un petit vapeur de 24 chevaux : il est tout blanc avec une bordure noire à la ligne de flottaison : je le trouve charmant. Il a travaillé au pont de l'Obi ; il s'en va maintenant prêter son concours au service des transports que nécessitent les travaux du pont de l'Yénisséye à Krasnoiarsk. J'y occupe, sur le pont, la cabine de l'ingénieur en chef de la ligne du Sibérien central, N. P. Méjéninof, et je m'y trouve admirablement installé pour un long voyage : une de mes fenêtres a vue sur l'avant ; les autres me permettent d'observer la rive.

Notre capitaine, Vladimir Ivanovitch Stoïlof, est un des marins qui connaissent le mieux cette partie de la Sibérie. L'an dernier déjà, il a conduit par le Canal le vapeur *Evguénïï*, et nous savons qu'entre ses mains, nous pouvons dormir tranquilles. C'est un homme de quarante ans, de manières choisies, d'une tenue toujours correcte, d'un abord extrêmement ouvert et sympathique. Il est russe, lui aussi, et depuis huit

jours environ que je le connais, je sens pour lui un attachement croissant. Il est peu bavard, bien que fort gai; il surveille son bateau comme une mère son enfant : je ne sais pas quand il dort...

Après avoir glissé quelques heures sur la Tome, nous atteignons l'Obi , une énorme masse d'eau boueuse qui coule à pleins bords et nous entraîne rapidement avec elle vers le nord vague. Des forêts basses bordent les deux rives; on voit les berges rongées par les récentes grandes eaux, et quand les arbres n'y sont pas déracinés et couchés, lamentables, dans l'attente de la débâcle prochaine, qui les emportera, qui sait? jusqu'à la mer, peut-être! ils sont écorchés, limés par le frottement des glaces. Il fait froid; par instants, il neige. Nous faisons lever des vols de canards sauvages, et, çà et là, j'aperçois une blanche théorie de cygnes qui décrivent là-bas, lentement, des zigzags et des ronds, leurs grandes ailes étendues, et leur vilain cou visible seulement par intervalles. Vers le soir, quelques paysans passent en canot, pagayant vite de leurs courtes et larges pagaies. Après cette agitation des dernières semaines de Tomsk, je sens pénétrer en moi la paix physique et morale, le repos tant désiré. Nous jetons l'ancre, vers dix heures du soir, à l'embouchure de la Tchoulyme, devant une nappe d'eau large de plus de deux kilomètres, et par vingt mètres de fond.

20 mai. — Quand je me suis éveillé, ce matin, nous étions en marche : il était deux heures et demie et grand jour! Nous suivions toujours une énorme avenue d'eau boueuse bordée par des forêts basses. Nous atteignîmes en quelques heures le grand bourg de Kolpachévo, et, tandis que l'équipage entassait sur

le pont le bois nécessaire à la machine, des femmes et des jeunes filles vinrent nous offrir des provisions. Rangées sur deux files, elles posèrent sans mot dire leurs paniers sur le sable, et attendirent les acheteurs. Elles avaient là du pain, du lait, des œufs, des poissons, des noix de cèdre, des canards sauvages (à cinq sous la paire), et, en outre, des bas et des mitaines de laine, spécialité de leur village. Nos matelots se nourrissent à leurs frais : c'est donc à eux que s'adressaient surtout ces offres; il fallait les voir marchander, tout en plaisantant, et, je crois même, en pinçant les jolies Sibériennes !

Au début de l'après-midi, tandis que nous glissions sur l'eau calme, entre des bois, un coup de sifflet de la sirène nous a appris que nous venions de quitter l'Obi pour pénétrer dans la Kiète : j'aime beaucoup ce salut du bateau à chaque départ et à chaque arrivée, au moindre événement qui rompt la monotonie de l'eau déserte.

La Kiète, affluent de droite de l'Obi, est une magnifique rivière à peu près longue comme le Rhin : nous devons la remonter sur environ 500 kilomètres. Ses eaux ont une couleur d'un jaune ferrugineux tout à fait caractéristique. Elle est bordée de hautes forêts où se mêlent le tremble, le bouleau et toutes les espèces résineuses : c'est le début de cette immense forêt vierge, de cette *taïga* dans laquelle nous allons glisser, sans éclaircies, durant des semaines... De place en place, sur le rivage, un grossier abri de branchages et d'écorce décèle la présence de l'homme : toutes les deux ou trois heures, nous apercevons un village ou bien une ferme isolée.

Je suis venu m'asseoir à l'avant, à ma place de pré-

dilection, sur un paquet de cordages, à côté du petit Sacha Mochkine qui, silencieusement, regardait l'eau couler. Je l'ai interrogé sur ses occupations d'hiver, au pays, et il m'a traduit, dans son langage simple, les impressions qu'il ressent durant l'interminable hivernage de sept mois, le désir ardent qu'il éprouve du jour où de nouveau l'eau coulera librement, où il verra défiler à ses côtés des arbres et des villages, où il regardera au loin l'horizon sans cesse changé, où il jettera l'amarre, le pont volant et la perche-sonde. Son ami, Nicolas, chargé lui aussi du service de l'avant, est venu se joindre à nous. Ces deux matelots ont vingt-trois ans, et sont mariés depuis deux et trois ans.

— Et cela ne vous fait rien, de quitter ainsi vos familles, une fois le printemps venu, pour aller vous engager au fond de la Sibérie?

— Sans doute, au départ, on est triste; mais ensuite on s'y fait, et puis, on est entre soi, presque tous gars du même village ou du même canton. Cela remplace la famille.

Ces jeunes gens, dont le capitaine m'a fait tant d'éloges, ont déjà roulé sur bien des rivières sibériennes, et leur apparente naïveté cache infiniment d'expérience. Comme je mettais la conversation sur le caractère des Sibériens, ils m'en ont dit des choses peu édifiantes ; Nicolas, lui-même, moins communicatif que Sacha, n'a pu retenir l'expression de son antipathie à leur égard. Une telle conformité d'impressions est frappante, entre eux et moi, et quand je cherche à découvrir la cause des sentiments qu'éprouvent ces Russes à l'égard des Sibériens, Sacha la résume de ce mot que je trouve profond : « Ils ne

respectent rien (*oni nitchévo nié ouvajayoute*). » Oui! ce mot est vraiment profond. Il exprime toute la différence de conception morale du Russe et du Sibérien. Ce dernier, habitué à vivre seul au fond de ses forêts, à se défendre contre une nature hostile, contre des bêtes, contre des voleurs, contre des administrateurs d'autant moins scrupuleux qu'ils sont moins surveillés, s'est habitué à ne compter que sur lui-même. Le paysan sibérien est un féroce égoïste, et pour lui, il n'existe trop souvent ni Dieu, ni loi, ni habitudes, ni traditions : « il ne respecte rien ». Le paysan russe est à son antipode; pour lui, la moitié de sa morale est faite de respect traditionnel.

Il est huit heures et demie du soir. La rivière est admirable. A gauche, la rive, échancrée comme par une anse que simule un tournant, est plantée de bouleaux et de pins que le soleil couchant inonde d'une coloration jaune si vibrante que j'en suis ébloui. A droite, dans la pénombre, s'allonge une admirable forêt de cèdres. Dans l'intervalle, la nappe d'eau, large de trois ou quatre cents mètres, absolument calme, comme une glace où passeraient des moires, est complètement rose, d'un rose chaud et délicieusement fondu, qui reflète le rose plus violent d'une épaisse couche de nuages. Tout là-bas, à l'horizon, une ligne de neige fait repoussoir. En écrivant, mon papier devient rose du reflet étalé sur toutes choses. Sur l'eau rose passent, tout noirs, des canards; le rose gagne, s'épand, et se transforme sur l'eau en une nuance améthyste que notre marche, impitoyablement, dérobe bientôt à mes regards.

Nous arrivons, à la clarté mourante, au village de Panovo, dont les huttes misérables sont entassées sur

la rive droite, élevée en falaise sablonneuse. Tous les paysans sont sur la rive, et, en quelques instants, le bruit se répand parmi eux qu'il se trouve à notre bord un professeur d'Université; or, comme ils ne connaissent d'autre Université que celle de Tomsk, où il n'y a encore qu'une Faculté de médecine, ils en concluent que je suis médecin. Aussitôt, des malades m'entourent, des mères surtout, qui me présentent leurs enfants chétifs et souffreteux. J'ai beau me récuser, elles insistent, elles supplient. J'ai bien sur moi quelques médicaments, mais je n'oserais jamais les administrer à des enfants, et il me faut résister aux prières ou donner seulement de vagues conseils d'hygiène, tout en souffrant cruellement de mon impuissance. Tout à coup, un jeune homme, une espèce d'hercule vêtu d'une jaquette en peau de chien, poil en dessus, fend la foule et s'approche :

— Je t'en prie, me dit-il, viens voir mon père!

— Qu'est-ce qu'il a, ton père?

— Il s'est broyé un doigt.

Je consens à aller examiner la plaie. Dans une *isba* petite, pauvre et triste, où il fait déjà très sombre, le vieux est assis. C'est un homme d'une complexion athlétique : je n'ai jamais vu de près des bras et des mains aussi énormes. Il s'est broyé l'index contre un rocher, et, tout en m'expliquant l'accident, il déroule les linges noirâtres, imbibés de graisse d'oie sauvage, dont jusqu'à présent, il a tenu la plaie enveloppée. Sur la chair rose et saine d'apparence, s'étale une suppuration qui me semble sans gravité : la plaie est toute superficielle. J'explique au brave homme l'usage des linges propres, bouillis, de l'eau bouillie pour les lavages, et je lui laisse quelques cachets qui lui per-

mettront de faire des lavages antiseptiques. Peu à peu, pendant notre conversation, l'isba s'est remplie, toute la famille du vieux s'y est réunie; et comme j'allais me retirer, le fils aîné du malade écarte les femmes et s'approche en apportant, sur une assiette de bois, cinq œufs : « Tiens, prends ces œufs, dit-il, c'est tout ce que nous pouvons t'offrir. » Et comme je refuse, objectant qu'ils en ont plus besoin que moi, et que d'ailleurs je suis très touché de leur intention, le jeune homme insiste pour me faire prendre au moins ce bel œuf vert, un œuf de cane sauvage! Les pauvres gens! Ils sont en contradiction avec l'idée que je me fais de leurs compatriotes en général; aussi me touchent-ils d'autant plus profondément.

Les paysans des rares villages que nous avons aperçus se nourrissent pauvrement, misérablement, pour mieux dire, des produits de leur chasse : le blé ne pousse ici que dans les années très favorables, et à force de fumure; encore ne mûrit-il pas toujours complètement. La chasse aux oiseaux d'eau, en revanche, est fructueuse. On ne compte pas les canards abattus; et, pour les oies sauvages, les paysans me disent en tuer chacun de cinquante à trois cents par an. Ils les chassent à l'affût. Sur un des îlots de sable que ces oiseaux choisissent volontiers pour leurs ébats, ils installent quelques mannequins de bois recouverts d'une peau d'oie sauvage; s'ils peuvent, ils attachent également là une oie vivante. Dissimulés dans des fosses, ils tirent les oiseaux lorsque ceux-ci s'abattent en bande serrée autour des appeaux. Un chasseur vend à notre cuisinière une oie au prix de 50 copecs (1 fr. 35) : à Tomsk, on l'eût payée de 20 à

30 copecs (de 0 fr. 55 à 0 fr. 80). Je dois ajouter qu'elle était exquise!

21 mai. — A dix heures et demie du soir, il faisait à peu près nuit; mais dès une heure et demie du matin, il fait presque clair : nous partons bientôt. Chaque soir nous devons faire une halte de quatre ou cinq heures, pour permettre à notre unique pilote de prendre quelque repos. Je ne sais d'ailleurs pas comment cet homme résiste à ces vingt heures d'attention soutenue.

Toute la matinée, le soleil joue sur l'eau jaunâtre, et, assis à l'avant, je passe mon temps à observer la magnifique forêt dont les rives sont garnies, à bavarder avec l'un et avec l'autre, et à tirer des canards sauvages.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous faisons du bois à Chirokovo, un semblant de hameau formé de trois *isbas* qui se dressent sur la rive gauche, basse et marécageuse. Quatre individus étranges sont là, petits, misérables, les jambes serrées d'une étoffe noire en forme de pantalon collant, le torse couvert de chemises rouges sur lesquelles sont boutonnés des vestons étriqués, en mauvaise étoffe. Leurs cheveux noirs et rudes sont réunis au sommet du crâne par une espèce de bague en verroterie blanche, et retombent en crinière sur leurs épaules Ils ont le type chinois tellement accusé que l'on en dirait une caricature. Ce sont des Toungouzes, des représentants de cette race assez mystérieuse qui peuple une grande partie de la *taïga* sibérienne. Ils vivent au fond de la forêt, nomades entre les nomades, puisqu'ils ne subsistent que par la chasse, ne se construisant pas d'abris sérieux, mais vivant, durant l'hiver, sous des

tentes grossières qu'ils quittent fréquemment, selon les besoins de la chasse. L'été, ils circulent volontiers en canot sur les innombrables cours d'eau de la *taïga* vierge, et c'est précisément par ce moyen que ceux que voilà, et qui nous considèrent, recroquevillés sous la pluie glaciale, sont venus jusqu'ici. L'un d'eux, garçon de vingt ans, affirme-t-il, parle assez couramment le russe, et m'apprend qu'il est venu ici, avec ses trois compagnons, pour chercher de la farine. Chacun d'eux possède un canot long de six mètres, formé d'écorce de bouleau tendue sur un cadre en bois léger; c'est une sorte de large périssoire qui se manie d'ailleurs, comme la nôtre, avec une double pagaie. Ils ont, assure-t-il, pagayé pendant sept jours le long d'un affluent de la Kiète, un cours d'eau inconnu qui vient du nord et qui, s'il dit vrai, doit être pour le moins aussi long que la rivière elle-même. Ils ont acheté à un marchand ambulant, qui suit la rivière avec une barque organisée en boutique-bazar, les vêtements qui les couvrent, et ils attendent patiemment ici l'arrivée d'un vapeur où ils pourront acheter quelques *pouds* (16 kg.) de farine. Ce vapeur est la *Fortuna*; il appartient au service du canal, dont il assure le ravitaillement et les communications avec Tomsk. Aux différents villages, il cède quelques sacs de farine, lorsqu'il en a de disponibles. Les Toungouzes échangent des pelleteries contre les produits de la civilisation : farine, *vodka*, vêtements. Mais, cette fois, ayant, ou bien la mission, ou bien le ferme désir de se procurer le premier de ces articles, et ayant constaté que nous ne pouvions le leur vendre, ils nous affirment n'avoir pas avec eux une seule peau d'écureuil; nous sentons bien qu'ils mentent et se

réservent pour la *Fortuna*. Tandis que nous les interrogions, le bois avait été chargé à bord, et nous allions partir, lorsque l'un des indigènes, ayant aperçu entre les mains d'un matelot quelques-uns de ces petits ronds de farine fine que l'on nomme des *souchki*, échangea rapidement quelques mots avec ses camarades. Les voilà tous les quatre, eux si calmes l'instant d'avant, qui détalent à toutes jambes, et disparaissent dans l'une des *isbas* voisines. Au bout d'un instant, ils en sortent, les poches bourrées de peaux d'écureils, et les doigts embarrassés de canards sauvages. Le marché aussitôt s'engage entre eux et les matelots qui leur vendent des *souchki*, et, sans doute, leur font payer cher cette fantaisie naïve. A voir l'air si misérable de ces demi-sauvages, à deviner le désir que fait naître en eux un peu de farine douce, je me sens pris d'une pitié : mais, si je leur donne quelques copecs, on m'accusera, à bord, d'avoir fait manquer un marché avantageux, et je me détourne tristement, sous la pluie glaciale.

22 mai. — Nous glissons toujours, infatigablement, sur l'eau boueuse et rougeâtre, où flottent des tapons d'écume; à chaque instant, nous croisons des arbres entiers, bouleaux, pins et mélèzes, de dimensions souvent considérables, qui, déracinés par la crue, s'en vont au fil de l'eau, dressant au ciel leurs racines. La rivière varie de cent cinquante à quatre cents mètres de largeur, elle se divise fréquemment en bras, ou bien reçoit des affluents, à l'estuaire desquels, des arbres flottants se sont amassés, se sont enchevêtrés comme des plantes vivaces, et constituent une infranchissable barrière.

Des oies sauvages passent de temps à autre, filant

vite et prudemment vers le nord. Dans toutes les criques, sous les moindres buissons, sur les eaux calmes, s'ébattent des canards, canards gris, canards blancs, cols verts, et canards parleurs, les uns gros comme le poing, les autres d'une taille énorme, puis, des plongeurs noirs, des bécassines, une sorte d'alouette blanchâtre, de grandes mouettes blanches, et, à des tournants lointains, des cygnes défiants. En l'air, on voit partout planer des aigles et des faucons.

Le *Nicolaï* n'a plus de secrets pour moi : je l'ai exploré dans tous les coins : je suis aussi à l'aise à l'arrière, parmi les matelots qui rêvent au fil de l'eau, que dans la chambre de la machine, où je regarde « bricoler » notre excellent ami Vasili Mikhaïlovitch Guéliof, le chef mécanicien. Il prend ses repas avec le capitaine et moi, et j'aime beaucoup sa compagnie, où j'ai toujours quelque chose à apprendre : souvenirs de voyage sur le bas Obi, traits de mœurs sibériennes, détails sur la vie des ouvriers de fabrique, réflexions saines et nettes sur la vie. C'est un homme de trente-cinq ans environ, grand, fort, peu bavard, mais toujours net, avec un regard paisible et doux qui parle. Il est fils de ses œuvres, et il conserve, malgré la position à laquelle il est parvenu, une timidité charmante dont il ne se départit que dans la stricte intimité. Je l'aime beaucoup.

La rivière serpente en des méandres innombrables; ma boussole prend peu à peu toutes les positions, et l'aiguille y fait parfois le tour du cadran, comme sur une montre. Toujours le même calme, entre une double muraille de grands arbres où, çà et là, se montrent des marécages.

Nous avons fait halte un peu plus tôt que de cou-

tume, et nous nous sommes amarrés tout près de la rive, en eau profonde. Aussitôt, je suis parti en chasse par la *taïga*, en compagnie de notre pilote, Ivan Vasiliévitch, un homme brun, trapu, un passionné chasseur d'ours. Le sol est tapissé d'une herbe haute et rude desséchée par l'hiver; partout des ronces, des arbustes épineux, des arbres tombés dans tous les sens, pourris parfois, et, dans les fonds, de la neige et de l'eau. Bientôt, un marécage nous barre la route, et, bien que la forêt soit, en cet endroit, très clairsemée, nous revenons péniblement, égratignés et cinglés par les branches. A cinquante mètres, j'aperçois un animal roux et j'hésite à lui envoyer une balle, parce que j'entends un matelot marcher un peu plus loin dans sa direction, et que, d'ailleurs, je suppose que c'est peut-être un chien égaré : « Eh! bârine, tirez donc, me crie Ivan! c'est un ourson! » Il est trop tard. Tout à l'heure, alors que la nuit était tombée, et que nous étions accoudés sur le pont, nous avons aperçu, à quelques mètres, sur la rive, deux yeux brillants, et nous avons entendu broyer l'herbe sèche : « C'est l'ourse, c'est la mère! » ont dit mes compagnons. J'avoue que je ne puis rien affirmer... En ce moment, il est près de minuit, l'obscurité n'est pas complète; je vois en face de nous, sur l'autre rive, de jeunes bouleaux, enveloppés d'une buée légère et reflétés dans l'eau calme, prendre des airs vaporeux, mystérieux, comme un décor irréel qu'un souffle va dissiper...

23 mai. — Par grand soleil et grande brise, nous sommes arrivés vers midi au dernier village que nous trouverons avant l'Yénisséye, au village le plus connu du bassin de la Kiète, à Maximkiniar. Il est perché

sur une falaise sablonneuse que forme la rive droite, et s'adosse à une belle forêt de cèdres et de mélèzes. Comme il possède un pope, nous en profiterons pour faire dire une prière solennelle. A peine sommes-nous amarrés que déjà le bon prêtre, le P. Paul, nous fait visite. C'est un homme de cinquante à soixante ans, petit, trapu, agité d'un perpétuel tremblement : barbe grise, cheveux gris, regard franc et sympathique. Tout en cassant une croûte avec nous, il cause volontiers et me donne sur son village tous les détails que je désire. Il n'est pas loin, lui non plus, je crois, de me prendre pour un médecin et pour un personnage officiel, et il m'explique que les adultes de son village meurent les uns après les autres d'une toux opiniâtre sans crachement de sang. Il ajoute que, pour consoler son exil au milieu de cette population d'Ostiaks convertis, il aurait grand plaisir à voir arriver quelques émigrants russes bien pensants. Je ne puis, malheureusement, les lui fournir!

Je vais visiter quelques *isbas* ostiakes; elles ne se distinguent en rien de celles que l'on voit en Russie, sinon par l'emploi exclusif de vaisselle en écorce et en bois. Le P. Paul m'invite à son tour : il veut me faire goûter ses provisions, du caviar pressé, du fromage de Hollande, du madère de Crimée! Son *isba* est spacieuse, claire et propre, égayée aux fenêtres par des géraniums et des plantes grasses. Le bon prêtre a introduit ici l'apiculture, que les Vieux Croyants cultivent avec grand succès un peu plus au sud, sur les bords de la Tchoulyme. Il élève également des poules, des oies, des dindons, et des rennes dont il veut introduire l'usage parmi ses indolents paroissiens. Il possède en outre un enclos qu'il fume soi-

gneusement, et où il fait pousser du seigle, denrée précieuse qu'il revend, dit-il, sans bénéfice. Il achète, enfin, de la poudre de chasse, et la recède à ses ouailles à prix coûtant, ce qui, en Sibérie, est un beau trait de charité chrétienne. Bref, il me donne l'impression d'un homme avisé, qui ne se laisse pas abattre par l'isolement auquel il est condamné, et qui fait beaucoup pour sa misérable paroisse, agissant plus encore par l'exemple que par les préceptes.

C'est dimanche, je crois bien : les femmes de Maximkiniar sont vêtues de robes multicolores, bleues, vertes, rouges, jaunes, de tons criards, qui pourtant égaient la vue. Quelques-unes des plus jeunes filles sont fort jolies, avec leur teint bronzé, et leurs yeux noirs, vifs et rieurs; elles ne sont pas parvenues à s'enlaidir avec leurs oripeaux bariolés. Je suis mêlé à leur foule sur la crête sablonneuse qui domine la rivière, et, tout en débitant à quelques-unes des madrigaux, dont elles rient de tout leur cœur en se cachant le visage, je considère la cérémonie religieuse qui se poursuit sur le pont du *Nicolaï*. Sur l'avant débarrassé des cordages et des perches, le P. Paul, vêtu d'une belle chape violette, dit une prière solennelle, devant une table couverte d'une nappe, en guise d'autel. Sur la table blanche sont posés un cierge, que le vent fait pleurer, et une soupière pleine d'eau bénite. La prière terminée, le prêtre fait baiser au capitaine sa croix d'argent, et, d'un vigoureux coup de goupillon, asperge le crâne chauve de l'excellent Vladimir Ivanovitch : je vois d'ici des gouttelettes y scintiller au soleil. Puis, à tour de rôle, tous s'approchent sous la douche sainte, et quand l'équipage y a passé jusqu'au dernier chauffeur, c'est le

tour de quelques élégants du village qui ont tenu à se joindre au service. Cela est à la fois très simple, très noble, et tout à fait familial. Un groupe de vieilles Ostiakes reste indifférent à ce spectacle : accroupies à l'écart, elles fument en silence des « bouffardes » grosses comme un poing d'enfant : elles sont désabusées des choses de ce monde; mais la vue de mon appareil photographique effarouche leur pudeur.

Nous partons enfin, non sans avoir offert quelques souvenirs au P. Paul, et lui avoir acheté des provisions pour la suite de notre voyage. Nous achetons aussi des chiens ostiaks, et le prêtre nous laisse sans regret emmener une bête au poil rude, qu'il aime beaucoup, dit-il, mais dont il redoute la funeste habitude de lui étrangler ses rennes.

10 heures du soir. — Nous avons glissé lentement — trop vite encore, à mon gré! — entre ces admirables forêts impolluées. Le charme de ce désert d'eau et de bois est reposant, adoucissant : j'en jouis en naïf désœuvré. Tout à l'heure, c'était un coucher de soleil rose et pourpre qui, par delà les cèdres et les mélèzes, enflammait le ciel d'une lueur d'incendie que l'eau, discrètement, rappelait. Maintenant, c'est la paix du soir clair. Nous avons jeté l'ancre auprès d'une berge toute couverte de grandes herbes sèches. Au loin, l'on entend le gloussement d'un coq de bruyère, et dans les intervalles de silence, on ne perçoit plus que le frais clapotis de l'eau qui passe contre notre bordage. Nos hommes se reposent. Les uns pêchent du goujon au balancier; les autres ont allumé là-bas un grand feu, et, sur leurs visages éclairés vivement, apparaît la joie naïve que répandent toujours, dans la forêt, l'aspect et la caresse d'une flamme. Tout ce peuple

reprend doucement contact avec la nature. Seuls, deux ouvriers de Tomsk que nous avons embarqués, semblent ignorer cette paix et cette joie du plein air : ils errent d'un groupe à l'autre, sans prendre part à rien. On devine que, déshérités, ils n'ont jamais vécu en contact avec la vraie vie naturelle, et qu'à cette interminable promenade sur l'eau déserte, ils préféreraient quelques heures de cabaret. L'un d'eux, de sa voix lasse, me disait, alors que je faisais observer le danger que présente un tel brasier sur l'herbe sèche : « Bah! qu'est-ce que ferait un incendie ici! C'est la *taïga*, personne n'y vit! » Ainsi, pour cet homme, la *taïga* n'est pas, comme pour ces matelots, comme pour moi, une chose terrible, il est vrai, mais bourdonnante de vie et grosse de fécondité, mais, au contraire, une chose morte, banale! Pour ce serrurier sibérien, un bel arbre brisé par la tempête n'est pas, comme pour nous autres, une victime, mais seulement un morceau de bois hors d'usage!

24 mai. — Lorsque nous partons, le matin, vers deux heures, dans le grand jour, les colorations du ciel sont charmantes. Aujourd'hui, au départ, les bandes roses qui s'étalaient au ciel paraissaient appliquées par un pastelliste; il semblait que l'on vît la fine poussière du pastel, qu'un rien allait écraser. La rivière, en reprenant ce reflet, l'adoucissait, le fondait. Bientôt, sur des nuées grisâtres, jaillirent en éventail des fusées de colorations violettes, et, dans le ciel plus puissamment éclairé, le rouge triomphateur surgit lentement de l'horizon boisé...

Dès huit heures du matin, nous avons abandonné la Kiète, notre jolie compagne, que nous n'avons guère suivie que sur la moitié de son cours, et nous

Marchandes à Kolpachévo (p. 130)

Paysage de *taïga* sur la Kiète (p. 140)

sommes entrés dans un de ses minces affluents de droite, l'Oziornaya. C'est une rivière à multiples méandres, comme toutes celles de ces parages, et elle fait directement partie du système ob-yénisséien : ses tournants trop brusques ont été adoucis, son lit a été creusé, sa largeur rectifiée : bref, les ingénieurs ont passé par là, et nous avons quitté le royaume du rêve pour entrer dans une très pratique réalité. A neuf heures et demie nous nous amarrons à quelque distance de la première écluse, *Lomovaty stane*. Le premier acte de notre traversée est achevé; les difficultés vont ici commencer, et nous sommes assez inquiets sur la manière dont s'accomplira désormais notre passage.

Le système qui unit l'Obi à l'Yénisséye se compose d'un réseau de rivières canalisées; sur une longueur de 150 kilomètres, 12 écluses y sont réparties, qui maintiennent le niveau des eaux. Nous sommes en face de la première de ces écluses, et la difficulté consiste d'abord pour nous dans l'étroitesse de ses portes. Elles ont, il est vrai, des dimensions que nous trouverions fort belles en France : elles mesurent 8 m. 50; c'est cependant trop peu pour nous, car le *Nicolaï*, vapeur à aubes, mesure 11 m. 36 dans son extrême largeur. Il faut donc, pour lui permettre de franchir les portes d'écluse, démonter les roues et les cabines qui les surmontent. Ce travail demande au moins deux jours. Puis, une fois privés de nos roues nous aurons besoin d'un remorqueur pour nous amener jusqu'au-delà de la dernière écluse. Tout cela s'explique en deux mots; mais ici, en plein désert, les difficultés ainsi créées sont sérieuses.

En ce moment, les eaux sont très hautes. Les

trois petites rivières qui s'unissent en ce point roulent à pleins bords une eau boueuse; là-bas, la maisonnette de l'éclusier apparaît comme un îlot dominant des pieux noirs, seul vestige de l'écluse inondée. Partout du sable, des pins, des mélèzes, des marécages et des cours d'eau. Je suis enfermé dans une espèce d'île dont je ne pourrais sortir qu'en barque : mais la marche est si difficile au milieu des troncs d'arbres abattus, des grandes herbes coupantes, des ronces et des fondrières, que j'ai peine à en faire le tour. La pêche ne donne rien; la chasse ne me livre que des canards et un grand vautour roux. Tandis que j'erre ainsi dans le bois morne, tout l'équipage travaille péniblement à démonter les roues et la machinerie du *Nicolaï*. Il fait très chaud, et déjà les moustiques, ces fameux hôtes de l'été sibérien, nous envahissent.

26 mai. — Tout à l'heure, on m'a apporté une lettre par laquelle l'ingénieur du canal m'invite à me rendre chez lui, pour attendre le moment où notre vapeur pourra être remorqué, et pour étudier de près, sur les plans et avec des spécialistes, la disposition des écluses et des ateliers. Quatre matelots m'amènent en barque à l'écluse inondée, et je trouve sur la berge une voiture qui m'attend. Nous partons au grand trot, par une majestueuse forêt où les pins s'élancent au ciel, tout droits, tout rouges, mêlés çà et là de cèdres et de mélèzes. De tous côtés apparaissent des troncs d'arbres calcinés; d'autres, déracinés par la tempête, se sont affaissés, et demeurent appuyés à quelques-uns de leurs voisins. La piste sablonneuse, poussiéreuse, péniblement défrichée au milieu de la forêt vierge, serpente dans cet imposant décor. Le cocher est un jeune moujik de vingt-deux

ou vingt-trois ans, grand, gras et fort; il a le teint hâlé, une barbe blonde naissante, le nez régulier et fin; un de ses yeux semble perdu; mais l'autre est clair, grisâtre, et animé d'un perpétuel sourire, chose rare chez un Sibérien. A chacune de mes questions, au lieu de répondre de son siège, il se retourne poliment, et je vois dans son regard une franchise et une fraîcheur qui sont bien en harmonie avec la nature vierge qui nous entoure. Son premier mot est d'une charmante naïveté : « Ça ne vous fait rien, bârine, d'aller vite? mon patron aime beaucoup cela : plus on va vite, plus il est satisfait! » Je l'assure que la vitesse folle me ravit, moi aussi, et, avec une incroyable sûreté, il lance ses chevaux par la route tortueuse, coupée de fondrières et de ponts que forment des madriers non équarris, simplement juxtaposés, sans un clou ni une cheville pour les maintenir. Je saute et tressaute dans mon tarentass moelleux et je me grise, moi aussi, de cette vitesse dangereuse. De temps à autre, je pose une question à Gavrilo : il est venu ici de Tomsk, il y a une dizaine d'années; nourri et logé, il gagne bien sa vie dans ce lieu perdu, et malgré la monotonie de l'existence hivernale, il ne se déplaît pas à son métier. C'est d'ailleurs un gars solide et déluré, qui sait se tirer d'affaire, et dont la naïveté n'entame pas l'instinct pratique. Cependant, nous filons toujours à toute vitesse, évitant, par instants, d'un brusque écart, les *pni*, les souches d'arbres non déracinées, qui se dressent parfois au beau milieu de la piste, et qui sont une des plus méchantes spécialités des routes forestières en Sibérie. Tout à coup, un vol de coqs de bruyère s'élève à grand bruit du milieu de la piste. Gavrilo arrête ses

chevaux : « Ils n'iront pas loin, fait-il, à voix basse, vous en pourrez tuer un. » En effet, son œil exercé distingue bientôt une poule qui s'est réfugiée sur un arbre, comme inconsciente de notre présence à quatre-vingts mètres derrière elle. Il me la désigne du doigt, mais je suis longtemps sans rien distinguer : enfin, je l'aperçois, immobile, et je la traverse d'une balle. Gavrilo est pour le moins aussi heureux que moi de ce modeste coup de fusil.

Nous avons franchi de la sorte les trente-cinq kilomètres qui nous séparaient du *Glavny stane*, où se trouve la résidence de l'ingénieur en chef, Stanislas Antonovitch Jbikovski. Au son des clochettes, mon hôte accourt, et nous faisons connaissance. C'est un homme de trente-cinq ans environ, blond, au front haut et intelligent; ses yeux, protégés par des lunettes, s'éclairent par intervalles d'un sourire jeune qui en corrige l'expression un peu froide et soucieuse. On était à table; je m'y assieds sans autre préambule, et j'entre ainsi sans gêne, à la russe, dans une des familles qui m'ont laissé en Sibérie le plus affectueux souvenir. Après huit jours de rêveries et de conversations surtout pratiques et un peu rudes, c'est pour moi une joie véritable que de me retrouver dans une société délicate et choisie.

On me fait visiter la maison. Devant nos fenêtres, s'étend une place gazonnée où paissent un couple de rennes. Un peu plus loin, enchaînés sous un arbre, grognent et gambadent deux oursons d'un an, Machka et Michka, au museau long, aux gestes brusques, aux yeux gourmands et sournois. La rivière coule devant la maison, en contre-bas, et, sur deux côtés, s'étend une forêt marécageuse, où déjà

s'entendent les coassements ininterrompus qui précèdent le crépuscule tardif. C'est pour l'œil un repos charmant que l'aspect de ce mélancolique horizon sur lequel s'abaisse lentement la gaze transparente de la nuit septentrionale.

27 mai. — Une partie de mon temps se passe à travailler en compagnie de Stanislas Antonovitch. Aujourd'hui, par exemple, nous sommes allés en barque visiter en détail les écluses voisines et les ateliers où se préparent toutes les pièces métalliques nécessaires pour les travaux. D'ailleurs, en raison de l'éloignement où l'on se trouve ici de tout centre civilisé, on emploie le métal aussi peu que possible. Les écluses sont faites entièrement en bois; la pierre, introuvable ici, n'y est pas employée, et le métal ne sert qu'à relier les poutres qui remplacent la maçonnerie des perrés. Je n'aurais jamais cru que l'on pût donner à un ajustage de poutres et à des caissons de bois remplis de terre une si parfaite étanchéité, et une résistance à l'effort des eaux, qui égale, dans la pratique, celle du béton. Ces écluses sont absolument étanches, et elles n'ont pas bougé depuis leur construction, qui remonte, selon les cas, à dix ou à quinze ans [1]. Je ne puis dissimuler l'étonnement joyeux que me cause un travail aussi sérieux exécuté dans un pareil désert, au milieu de difficultés de toutes sortes, dans la forêt vierge marécageuse, au milieu des moustiques et des fièvres, avec un ramassis d'ouvriers d'aventure et surtout avec des crédits plus que modestes. Voilà ce canal dont on fait tant de plaisante-

1. Le procédé a été imité de celui qui a présidé à la construction des écluses sur le *Système Marie*, reliant la Volga au lac Onéga.

ries à Tomsk, et dont le Gouvernement lui-même se serait, pour un peu, désintéressé, de peur de créer une concurrence au chemin de fer! Les ingénieurs et les entrepreneurs qui sont passés par ici se sont trouvés, par un hasard surprenant, également animés d'intentions honnêtes et d'amour pour leur besogne. L'argent qui leur était remis, ils l'ont employé tout entier à leurs travaux, sans en distraire l'habituel prélèvement qui rend si dispendieux les travaux publics de l'Empire russe. Ils ont été scrupuleusement probes, et, comme avec cela ils ont été modestes, comme ils n'ont pas fait de réclame pour leur œuvre, qui se poursuit toujours, ils ont été méconnus. Il ne s'est pas trouvé un Sibérien pour croire que des ingénieurs aient pu, sans être surveillés, travailler de la sorte au fond de la *taïga*. Comme les sommes allouées étaient relativement minimes, on s'est mis à dire couramment que le canal était un mythe et n'existait que sur le papier. C'est que pas un des marchands intéressés à ce canal n'a jugé à propos d'en faire lui-même ou d'en faire faire l'exploration. L'apathie sibérienne est telle qu'ils n'ont pas les moindres renseignements (en dehors de ceux des ingénieurs, trop intéressés pour qu'on les croie) sur cette belle entreprise qui pourrait avoir pour la contrée une telle importance [1]. Voilà comment on juge les hommes et

1. J'ai publié des notes détaillées sur ce canal dans le *Novôié Vrémia* des 17, 20 et 22 juin 1898. Que A. S. Souvorine me laisse le remercier à cette place de m'avoir si libéralement ouvert ses colonnes. Cette publication m'a attiré, de divers points de la Russie, des remerciements chaleureux. Et même le journal du prince Oukhtomski, *Pétersbourgskia Viédomosti*, m'a consacré, le 20 juillet, un long article pour me réfuter. Quelques-unes des objections que me fait le correspondant anonyme sont justes; quelques-unes sont enfantines, d'autres; enfin, sont dirigée

les œuvres, dans ce pays : c'est que l'on a tant de fois été trompé et volé, que l'on hésite à croire à la probité spontanée d'un administrateur. Je m'honore de connaître de fort près quatre de ceux qui ont, à des titres divers, collaboré au canal : leur nom m'était d'avance une garantie de travail scrupuleusement honnête; mais, maintenant que je vérifie sur place mes prévisions, je trouve plus encore que je n'attendais, et je me prends à me demander ce qui serait fait déjà sur toute l'étendue de l'immense Empire, si les hommes de cette sorte y étaient plus communs...

En revenant, par la forêt, nous avons, à notre ordinaire, fait lever un vol de coqs de bruyère, et puisque je me suis laissé aller, çà et là, à parler de coups heureux, je puis bien noter ici le curieux effet de ma maladresse. Un coq s'était perché sur un arbre mort : j'approchai à une distance que j'évaluai à tort à cent mètres, et je tirai sur lui mes six dernières balles, sans l'atteindre une seule fois : le seul effet fut de faire çà et là tourner la tête à l'énorme oiseau, qui, non seulement entendait la détonation, mais de plus devait percevoir de bien près le sifflement des balles! Notre voiture s'éloigna sans que le coq daignât s'envoler.

28 mai. — A trois heures du matin, nous partons en chasse, Gavrilo et moi, par la route poussiéreuse qui s'enfonce dans la forêt. En revenant, par le soleil déjà chaud à sept heures, nous causons gaîment; il finit par m'interroger sur la France. La première question d'un Russe, en pareil cas, est toujours rela-

contre des affirmations qui me sont faussement attribuées. On a donc fait, en somme, beaucoup d'honneur à mes réflexions de touriste.

tive au souverain. J'explique donc à Gavrilo que nous n'avons pas de souverain, mais, à sa place, un président de notre choix, une manière de *starosta* (maire de village, chef d'association, etc.).

— Et, qui est-il, votre *starosta*? il est noble, sans doute?

— Non! chez nous, il n'y a plus de classes sociales, et tout le monde peut aspirer à ce poste.

— Et il est riche?

— Naturellement, on lui fournit de l'argent pour nous représenter dignement. Bientôt même, il viendra rendre à votre souverain une visite que celui-ci lui a faite l'an dernier.

Gavrilo n'a pas l'air de se soucier beaucoup de ces échanges de politesse qui ne disent rien à son imagination. Il reprend :

— Et votre pays, bârine, est soumis à notre tsar?

J'ai quelque peine à faire comprendre à ce moujik, bien intelligent, cependant, que nous sommes un pays à part. De tous les renseignements qu'il recueille ainsi de moi, ce qui semble lui plaire surtout, c'est l'absence chez nous de cette échelle des *tchines* (grades) entre lesquels se trouve répartie la portion de la Russie qui administre l'autre portion. Evidemment c'est là une preuve de cette liberté d'esprit qui distingue le Sibérien du Russe, et un indice de cette fierté personnelle qui fait que, de ce côté-ci de l'Oural, un paysan, tout en se sentant moins puissant, s'estime cependant à sa valeur, même en face d'un bourgeois, et n'hésite pas à lui toucher la main. Sans doute, la causerie de ce matin avait fait à Gavrilo une certaine impression, car il en a reparlé, ce soir, à une dame qu'il accompagnait à cheval. De bonne foi,

celle-ci lui a dit que j'avais dû plaisanter! Reste à savoir si Gavrilo n'a pas pensé, à part lui, que la dame et moi, nous mentions tous les deux!...

Stanislas Antonovitch n'est pas chasseur : mais il a une passion pour la musique; il est, à vrai dire, un des pianistes amateurs les mieux doués que j'aie jamais entendus. Je ne saurais exprimer, dans ce pâle récit de mes journées, le ravissement des heures où j'écoute le piano chanter sous ses doigts. Sans doute, sa grande virtuosité, sa sensibilité vibrante et le moelleux de son doigté agiraient puissamment sur moi au milieu d'une grande ville aussi bien qu'ici même. Mais, en ce désert mélancolique, après ces jours d'isolement intellectuel et ces semaines de réalité souvent triste, l'effet de ses accords est si violent sur moi, que toute ma sensibilité se trouve remuée et comme entraînée au fil de ses rêves harmonieux. Je ne crois pas, sinon à de rares instants, avoir jamais subi aussi profondément l'influence de Beethoven, de Chopin et de Schumann. Durant des heures, je l'écoute, immobile, les yeux perdus sur les rideaux d'une fenêtre, où, dans un paysage d'hiver, une *troïka* échevelée emporte un svelte traîneau. J'écoute, et ma pensée vagabonde, et mon rêve, subitement délié, s'élance.

Ah! les heures délicieuses de souvenirs assoupis qui s'éveillent, bercés par la modulation des sonates! Il semble que le désert boisé où nous vivons se peuple pour moi de visions douces dont le sourire me trouble délicieusement. Des hallucinations persistantes m'accompagnent, et je vis, à certaines heures, dans une sorte de rêve tendre que j'identifie avec l'endroit où il est éclos ainsi, de rien, d'une simple

vibration mélodieuse. Il faut être, comme ici, loin de toute agitation des villes, pour comprendre une si violente action de la musique. Dans une telle solitude de rêve, les impressions les plus fugaces prennent une importance extrême, et il suffit d'un frémissement de l'âme pour déterminer en nous de longues ondulations de joie ou de chagrin. Si la musique évocatrice peut agir de la sorte sur des nerfs pourtant bien calmés, je conçois la puissance envahissante que doit acquérir une passion réelle, lorsqu'elle germe en pareil lieu dans un cœur inoccupé. Et je trouve ainsi, d'une façon très inattendue, l'explication de ces héros d'Ibsen, qui nous apparaissent si souvent troublés jusqu'à la mort par un amour ou un regret dont notre agitation quotidienne n'aurait même pas su percevoir le frisson...

29 mai. — Je suis allé chasser en barque sur la lagune qui borde notre habitation; Gavrilo m'accompagnait pour manier les rames, et il avait pris également son bon fusil à un coup. Nous avons guetté et poursuivi des canards, mais, surtout, nous avons causé. Gavrilo m'a confié que la vie qu'il mène ici est libre, il est vrai, mais, aussi, uniforme et vide. Il en sortirait volontiers pour aller voir, ne fût-ce qu'en courant, les beautés de l'Occident. « Je consentirais bien, dit-il, à servir deux ans sans gages, si l'on m'emmenait là-bas! Quand j'ai tiré au sort, j'ai un peu cligné des yeux, pour que l'on ne vît pas mon œil malade : on m'a déclaré bon pour le service, mais, malgré mes efforts, je ne suis pas parti, exempté que j'étais par un frère sous les drapeaux. D'ailleurs, je ne reste pas toujours ici durant l'hiver. C'est ainsi qu'il y a deux ans, j'ai fait, en qualité de roulier, le

voyage de Kiakhta; possédant à Tomsk plusieurs chevaux, j'ai pu me joindre à un convoi organisé par un entrepreneur de transports pour mener à la frontière chinoise des produits manufacturés, et rapporter de là-bas du thé en briques. Nous étions une centaine de traîneaux. Ah! la vie est dure alors! il faut faire toute la route à pied, manger et dormir comme on peut, et où l'on peut. Il faut être sans cesse sur le qui-vive, à cause des détrousseurs de caravanes. Un soir, nous avons été attaqués, mais nous avons tué les chevaux de nos voleurs, qui ont dû chercher refuge dans la forêt. » Et il conclut : « Je suis fort, je ne crains ni le froid ni la faim, mais, ici, la vie, somme toute, n'est pas fameuse, car, voyez-vous, bârine, je ne me grise pas!

— Mais, si tu sors d'ici, tu auras le mal du pays, tu regretteras la libre *taïga*.

— Bah! fait-il avec un sourire qui découvre cette double rangée de magnifiques dents blanches qui constitue l'ordinaire parure des Sibériens, — bah! il n'y a rien, dans la *taïga*! et puis, je voudrais si fort jeter les yeux autour de moi!... D'ailleurs, reprend-il, le peuple d'ici me déplaît, les Sibériens sont égoïstes, paresseux et corrompus (*isportchény*)... »

Je suis profondément frappé de cette dernière observation. Je n'ai pas encore entendu un honnête homme digne de foi élever la voix en faveur du caractère des paysans sibériens. Mais, jusqu'à présent, c'étaient des Russes que j'entendais parler : ici, c'est un pur Sibérien. Sans doute, il est gras d'inactivité, mais il ne recule jamais devant une besogne; sans doute, pratiquement et physiquement, sa vie ne diffère pas beaucoup de celle de ses compatriotes, mais je le crois

sincère quand il flagelle ce qu'il y a d'égoïste et de corrompu dans le cœur des Sibériens. C'est que, sans doute, il est d'une autre essence que la plupart d'entre eux, d'un autre instinct, plus aimant et plus franc, et que, sans se rendre compte de sa supériorité morale, il souffre de ne trouver autour de lui personne qui réponde à son instinctif besoin de sympathie et de droiture. Il me plaît par là, ce jeune paysan borgne et insouciant.

30 mai. — Ce matin, en faisant ma toilette, je causais avec un autre domestique, Porfiri, qui me versait de l'eau sur les mains. C'est un moujik de petite taille, aux traits réguliers et déplaisants. Comme c'est dimanche aujourd'hui, je lui demandais où les femmes de *Glavny stane* allaient prier. Il a répondu : « Elles font comme les hommes, elles se passent de prier.

— En vérité! Elles ne pensent pas à Dieu?

— Bah! ni elles, ni nous : la *taïga* est trop lointaine et trop triste : le bon Dieu s'y ennuierait, il y aurait peur... »

Ces mots donnent un peu brutalement une idée des sentiments religieux que professent beaucoup de Sibériens. Peut-être serait-on tenté d'y voir la marque d'un progrès de franchise sur la dévotion toute extérieure de tant de Russes; mais, quand on songe que pour ces natures frustes, l'idée religieuse tient lieu de toute notion morale, on est épouvanté, quand on la voit cyniquement remplacée par la dévotion à l'alcool. Le doute, pour être triste, n'est ni laid ni inquiétant, lorsqu'il s'allie à une haute culture morale; mais, dans ces profondeurs de la quasi-bestialité, il fait positivement frissonner...

J'ai parlé de mes chasses : un mot maintenant de ma

première pêche. Le *Nicolaï*, pour qui l'on avait enfin trouvé un remorqueur, est arrivé tantôt devant nos fenêtres, et s'est amarré à la prochaine écluse. Je suis allé, avec Stanislas Antonovitch, passer la soirée à bord. En arrivant, quelqu'un me dit qu'on prend du brochet au déversoir : j'y cours. Vite, une petite perche en bois vert : j'y attache une ligne terminée par une cuillère et un triple hameçon. Les matelots et les éclusiers me demandent ironiquement ce que je veux faire; leur étonnement est grand, lorsque je retire, au bout d'une demi-heure, coup sur coup, deux brochets, l'un de quatre, et l'autre de trois kilogrammes.

31 mai. — C'est ce matin que je dois partir, et ce départ m'afflige étrangement. M'éloigner, c'est dire adieu aux mélodies évocatrices qui chantent sous les doigts de mon hôte ; quitter pour jamais ce lieu, pourtant bien triste et bien indifférent, c'est pour moi comme quitter le rêve harmonieux qui m'enveloppait, qui me pénétrait, et cette seule pensée est déchirante...

Me voici de nouveau installé à bord de mon cher petit vapeur ; mais, privé de sa machine et de ses roues, le *Nicolaï* a perdu sa grâce. Un remorqueur le tire, et cette dépendance est presque humiliante. Nous avançons lentement sur de petites rivières canalisées, maintenues à une largeur minimum de dix-sept mètres, mais tourmentées d'infinis méandres. Le coup d'œil sur les rives si proches est très beau : les forêts de bouleaux et de conifères se succèdent sans interruption, et çà et là, tout un bois, se trouvant inondé par suite du relèvement des eaux qu'ont produit les écluses, dépérit et meurt, avec des airs lugubres, presque

humains. Nous faisons halte, vers le soir, au point culminant du système, à l'entrée d'un lac. Nos hôtes nous avaient accompagnés jusqu'ici : ils nous quittent, et cette fois, nous sommes bien seuls, rendus à nous-mêmes et aux difficultés du voyage.

1er juin. — Le *Balchoié ozéro* (grand lac), sur lequel nous naviguons ce matin, mesure environ quatre kilomètres de longueur sur deux de largeur moyenne : il est profond de 2 mètres à 2 m. 50. Placé au point culminant du système, il en est pour ainsi dire la clef, car il fournit sur le versant de l'Obi, comme sur celui de l'Yénisséye, la quantité d'eau nécessaire pour alimenter les écluses. On peut se représenter le système du canal à la façon d'un perron muni de deux escaliers, l'un à gauche, l'autre à droite. La plate-forme à laquelle on accède au moyen de ces escaliers, figure assez bien le *Grand Lac*. Il est facile de comprendre l'importance d'un tel réservoir d'eau pour un canal dont la pente est considérable, et l'on ne peut que rendre justice à l'habileté des ingénieurs qui ont su choisir le tracé actuel au milieu d'une contrée à peine accessible et profondément inconnue.

Ce matin, par temps gris et pluie fine, le lac a une teinte blafarde d'un effet lugubre : rien n'apparaît au loin que l'eau grise mouchetée de milliers de points noirs qui sont des canards. Les rives, bordées de forêts, sont basses, tristes, sans caractère. Je sais peu d'endroits au monde, dont l'aspect soit plus déprimant.

Le *Grand Lac* est relié à la rivière Kasse, affluent de l'Yénisséye, par une tranchée artificielle de 8 kilomètres. Les rives sablonneuses en sont plantées de saulaies qui empêchent le glissement des terres rap-

portées. Dès neuf heures, nous avons franchi le poteau qui marque la frontière de la Sibérie orientale, et bientôt après, nous avons atteint le Petit Kasse, affluent du Grand Kasse; c'est une petite rivière aux rives formées de hauts seuils de sable, et pour le moins aussi tortueuse que les cours d'eau de l'autre versant. La chasse et la pêche occupent tout le temps qui me reste libre après l'étude de chaque écluse et les mesures que nous tenons à y prendre nous-mêmes. Je ne manque pas d'agiter ma cuillère de métal dans les déversoirs des barrages. A *Mariine stane*, par exemple, durant un court arrêt (exactement en quatorze minutes), j'ai pris six brochets dont le plus petit pesait deux livres et le plus gros trois kilogrammes. Je les voyais, dans l'eau profonde, se battre pour happer l'objet brillant qui les tentait! Un peu plus loin, à l'écluse *Mokriaki*, où nous faisons halte vers le soir, par suite d'un incident de route, le niveau de l'eau est très bas, à cause d'un apport de sable opéré par les grandes eaux. Quelques matelots et moi, nous mettons à pêcher au ver des perches et des gardons, qui mordent d'une façon presque ridicule, et sans distinction, à mes hameçons anglais comme aux grossiers engins de Mikhaïl. J'avoue même que Mikhaïl a eu raison de ne pas vouloir puiser dans ma trousse : ses hameçons primitifs, plus gros que les miens, accrochent de plus fortes pièces! Malheureusement, les moustiques font rage et nous torturent. Vers le soir, les matelots ont trouvé plus expéditif de pêcher au balancier, et, en une heure, ils ont rempli quelques barils de poissons qu'ils nettoient et salent à mesure...

2 juin. — La grande chaleur a fait son apparition, mais on la supporte sans peine, car le soleil inexorable

dégage de vivifiantes senteurs des forêts de conifères qui bordent les deux rives de l'étroite rivière où nous glissons. Des bouleaux paraissent bien çà et là, mais les pins, les mélèzes, et surtout les cèdres sont les essences dominantes. Quel arbre splendide que le cèdre! Avec sa verdure plus sombre, il se détache en vigueur sur les tons un peu jaunâtres des mélèzes et des sapins. Au lieu de s'étriquer à la cime en une maigre branche, la fusée droite de son corps étoffé s'épanouit en une gerbe vert sombre, et ses longues aiguilles flexibles, groupées en bouquets nonchalants, lui communiquent une grâce qui réjouit l'œil, en ces solitudes. A mesure que nous avançons entre les hautes berges de sable, la forêt devient plus admirable de grandeur et de simplicité noble. Les arbres même, que le vent a déracinés, ont encore grand air, appuyés sur leurs frères plus heureux. Je ne puis me rassasier les yeux de ce paysage toujours changeant, et ce calme imposant de la forêt vierge me pénètre.

La rivière est très encaissée, mais encaissée de sable; ses innombrables méandres se sont creusés dans un sol qui ne cesse d'être sable que pour devenir marais. Aussi son lit est-il changeant. Le moindre mouvement d'eau y crée des bancs et des trous. C'est pour remédier à ces déplacements que l'on a commencé à consolider les rives avec des fascines, de façon à contraindre la rivière à reporter l'effort de son impétuosité sur le fond de son lit qu'elle devra ainsi creuser elle-même, au lieu de l'ensabler.

Vers le soir, nous atteignons enfin la dernière écluse, et le grand remorqueur nous abandonne. Désormais, nous avons la route ouverte sans obstacles jusqu'à l'Yénisséye. Peut-être serait-il bon de remonter ici

Toungouzes en route pour la ville (p. 162)

Paysage sur le Grand Kasse (p. 164)

notre machine; mais le capitaine craint de voir baisser pendant ce temps le niveau de la rivière, et il décide que nous irons ainsi jusqu'au fleuve, bien que nous n'ayons plus, pour remorquer le *Nicolaï* et une péniche assez lourde, qu'une barque à vapeur, ou *Kater*, d'une force de quatre chevaux! Nous partirons donc demain de bonne heure, lorsque le patron de la barque daignera sortir du lit.

Ce soir, vers huit heures, la moitié du ciel était rose, et le soleil n'était pas encore couché. Il est maintenant minuit et demi, et déjà le jour se lève, très pur, virginal dans sa pâleur froide, sur laquelle se détachent, toutes noires, les formes charmantes d'un bouquet de cèdres, et les brindilles des trembles, où bientôt les bourgeons vont éclater.

3 juin. — Lorsque je me suis éveillé ce matin, nous étions en marche depuis longtemps, et, en bas, dans ma cabine fraîche aux rideaux clos, je n'en avais aucune idée : pas un mouvement du bateau; de temps à autre, seulement, des pas rapides sonnaient au-dessus de ma tête. Nous glissons lentement, à la dérive. La moitié de l'équipage est à l'avant pour diriger le bateau au moyen de perches longues de sept mètres : l'autre moitié, postée à l'arrière, remplit le même office; de plus, lorsque la vitesse devient trop grande et les tournants trop brusques, on file deux grosses chaînes qui agissent sur le sable du fond à la façon d'un frein. Ce calme de la descente est délicieux. C'est une paix parfaite, supérieure même à celle de la campagne, car c'est une paix remuante, active, entre les merveilles changeantes de la forêt, où déjà, sur les rares bouleaux, pointe comme une verte promesse de feuillage.

... L'équipage fatigué a reçu (c'est l'Ascension

russe) double ration de *vodka*. Tout dort en ce moment sur le *Nicolaï* immobile, comme pétrifié, au milieu du courant inégal. Seul notre gardien, Roman, veille encore : je l'entends clouer aux semelles de ses bottes les petites chevilles de bois que je le voyais préparer tout à l'heure. Il est minuit à peu près, heure de Tomsk; le jour se lève... il faut dormir!

4 juin. — Nous arrivons, ce matin, près d'un campement de Toungouzes qui se préparent à aller vendre des pelleteries à Yénisséisk. Il y a là trois familles : deux vieilles femmes qui fument de grosses pipes, trois vieux, et des enfants adultes en assez grand nombre. Ils sont très civilisés, parlent bien le russe, et se disent chrétiens. Autour d'eux, errent de petits chiens noirs au museau pointu, des chiens à ours; pour les empêcher de s'éloigner, on leur a lié la patte gauche en bandoulière, et ils sautillent ainsi à cloche-pied, le plus drôlement du monde. Tous les adultes fument, et ce qu'ils nous demandent d'abord, c'est du tabac. Ils ne font pas de difficultés pour nous montrer leurs fourrures; ils ont surtout des ours, des écureuils et une multitude d'élans. Un incendie terrible a, en effet, éclaté dans la *toundra* [1] de l'Yénisséye, et les élans ont fui en si grand nombre, que les indigènes en ont fait d'incroyables hécatombes [2].

1. Steppe de tourbe marécageuse de la Sibérie du nord.

2. Cet incendie sans précédent a couvert de fumée et de cendre toute une partie de la Sibérie, durant le mois de juillet 1896. La fumée s'est étendue à l'ouest jusqu'à l'Oural, alors que le foyer a dû se trouver dans les solitudes de la Toungouzka moyenne, affluent de droite de l'Yénisséye. La cendre qui s'est déposée sur les prairies qui bordent l'Yénisséye, devait contenir des substances nuisibles, car elle fit mourir le bétail. La réalité de cet incendie colossal a été contestée par un savant de Minousinsk qui en explique l'illusion par la rencontre

Parmi leurs instruments, je remarque surtout la *palma*, ou pique à ours : elle ressemble à une lame de faux extrêmement épaisse et lourde, emmanchée droit dans une solide branche de bouleau. Lorsque les Toungouzes chassent l'ours, ils vont intrépidement attaquer la bête en face avec cette arme, tandis que leurs petits chiens noirs la harcèlent par derrière et s'accrochent à elle avec leurs dents. Ils commencent fort jeunes cette chasse dangereuse, et ne paraissent plus en éprouver d'émotion bien vive. Tout en causant, ils nous apprennent que, cet hiver, le froid a été si rude dans la *taïga*, que les oiseaux et les menues bêtes mouraient par centaines. Quelles terribles souffrances doit recéler alors cette sombre forêt vierge! L'observation météorologique du Canal, que j'ai relevée, à deux cents kilomètres d'ici, n'a pas signalé de froids exceptionnels, cet hiver : elle n'a enregistré que deux jours de gelée peu ordinaire : — 54° et — 55° centigrades. De tels froids ne sont pas suffisants pour tuer les oiseaux et les bêtes de la forêt : à quelle température effrayante doit alors correspondre l'observation de nos Toungouzes! On frissonne à l'idée que des êtres humains subissent sans maisons fixes les horreurs de tels hivers, dont un court été torride dans le bois marécageux ne doit guère les dédommager!...

La petite barque à vapeur nous traîne lentement au fil de l'eau : nous faisons trois kilomètres à l'heure à

diurne, répétée durant plusieurs jours, d'une portion de la Sibérie avec un nuage de matière cosmique. Je ne crois pas, pour ma part, à cette hypothèse : les témoins les plus divers m'ont dit que c'était bien de la fumée, et l'hypothèse astronomique serait impuissante à expliquer le déplacement en masse du gibier de la *toundra*, surtout des élans et des rennes sauvages, qui ont fui vers le sud.

sa remorque, et il nous faut, aux tournants brusques, écarter l'avant ou l'arrière du *Nicolaï* des rives trop proches, des bancs de sable ou des arbres enlisés qui perceraient la coque. Au bordage de la petite barque qui souffle comme épuisée, pend à une ficelle quelque chose d'informe qui traîne dans l'eau. Qu'est-ce que cela peut bien être? Renseignements pris, je sais maintenant que cette chose informe est de la viande salée, que l'équipage, tout simplement, fait... dessaler!

La verdure, à mesure que nous avançons, devient plus intense : de jour en jour, les bouleaux font des progrès, bien que nous glissions vers le nord; avant-hier, ils étaient nus; aujourd'hui, ils ont presque leurs feuilles, de délicieux petits pompons vert tendre, que des ramilles invisibles soutiennent dans un vaporeux pêle-mêle, autour du fût d'argent. Ah! que cette première verdure est touchante!

Nous avons atteint vers midi le confluent du *Petit* et du *Grand Kasse*; la rivière devient désormais plus importante, sans cesser d'offrir sur ses bords un admirable décor de forêts. Le courant violent, que ne retiennent plus les écluses, rend désormais inefficace le travail de la barque à vapeur, et nous nous décidons à nous en passer. Désormais, la péniche et le *Nicolaï* vont se laisser dériver simplement au fil de l'eau jusqu'à l'Yénisséye.

5 juin. — Nous faisons halte vers le soir, un peu plus tôt que de coutume. J'essaye aussitôt de pénétrer dans la *taïga*; mais, c'est un tel éboulis d'arbres, dont plusieurs générations gisent superposées, à divers degrés de pourriture, que, au bout de cinquante mètres qui correspondent à un quart d'heure d'efforts,

de sauts, d'équilibre sur les ponts croulants, de faux pas dans des trous, d'accrocs, d'enfoncement dans la mousse et la pourriture séculaire, je finis par renoncer à la chasse. Cette terrifiante *taïga* est bien l'image de l'impitoyable nature du nord; on retrouve l'histoire de ses hivers dans ces mélèzes de trois mètres de tour et dans ces pins de cent cinquante ans déracinés, couchés lamentablement par on ne sait quelles formidables tempêtes qui ont rugi à cette place où maintenant l'eau clapote et miroite. En même temps, on devine ici la rapide et copieuse floraison estivale de ces contrées; c'est une profusion d'herbe séchée, de mousses, de baies, de fleurettes sans odeur, qui partout tapissent le sol moelleux de putréfaction...

Nos provisions fraîches étant épuisées depuis hier, nous nous sommes contentés de pommes de terre et de médiocre viande salée. Mais aujourd'hui, il a été décidé que l'on abattrait la brebis que nous avions achetée à un éclusier, et qui, de temps à autre, bêlait tristement, attachée à notre cabestan d'arrière. Ce soir donc, Vasili Mikhaïlovitch a pris dans ses bras la maigre brebis grise, et l'a transportée sur la berge, où, une papirosse aux dents, il l'a tranquillement égorgée. Je l'ai regardé faire, tandis qu'il la dépouillait avec la dextérité d'un homme des bois, et je lui ai donné un coup de main, tout en enviant son adresse : je suis très fier de cette utile collaboration.

... Puis, c'est la nuit claire sur la rivière qui bruit confusément à notre bordage; les matelots chantent, groupés autour d'un feu, sur la berge; enfin, dans le silence qui a gagné tout le bateau, je n'entends plus que le pas sonore de Roman, le gardien...

6, 7, 8 juin. — Nous glissons toujours dans la forêt splendide, et ma plume ne saurait noter la diversité des aspects entrevus. Combien peu me croiront si j'avoue que pas une minute d'ennui ne se dégage pour moi de cette verte monotonie! J'y trouve un charme inépuisable, à la fois pour les yeux qu'elle repose, tour à tour, et ravit, et pour la pensée qui, en la contemplant, glisse en une lente et plaisante dérive, comme celle de notre bateau. Le calme souverain de la rivière et de la forêt vierge me berce délicatement, et j'en suis si jaloux, que je cause à peine. Quelles heures bénies que cette oasis de paix au milieu de notre vie inquiète et frissonnante! Mais faut-il donc venir si loin pour les goûter?

Nous avons un temps splendide; la chaleur est accablante. Nous approchons décidément de l'Yénisséye : la forêt se raréfie, puis fait place à des arbustes touffus. Un dernier seuil de rocher nous arrête : il faut le passer lentement, prudemment, en nous cramponnant à une ancre mouillée en amont, au milieu d'un courant furieux. Ce sont vingt minutes d'angoisses, d'attente silencieuse et d'ordres brefs, criés dans le clapotement de l'eau grise : un câble peut se rompre, l'ancre peut déraper, un mince accident risquerait de nous briser.. Enfin, nous respirons! Le rapide est franchi, nous voguons en eau calme sur la rivière élargie et boueuse, et la barque à vapeur vient nous prendre pour nous donner la dernière remorque. Dans deux heures, nous flotterons sur l'Yénisséye. Je l'avoue, cette perspective de prompte délivrance que tout le monde, à bord, salue avec joie, m'attriste vraiment. C'est pour moi la rentrée dans la vie active, dans la vie réelle dont j'ai presque désap-

pris le désir. Quitter cette rivière et cette forêt vierge, c'est perdre tout contact, même imaginaire, avec les lieux où j'ai tant rêvé, et je souhaite à part moi je ne sais quel accident qui retarderait encore notre marche...

Dix heures et demie du matin. — Nous venons de déboucher sur le bras de l'Yénisséye qui reçoit le *Grand Kasse*. Ce bras peut avoir sept ou huit cents mètres de large, et sa rive gauche est bordée par une énorme étendue de buissons et de joncs, où nichent, par centaines de mille, des oiseaux aquatiques. C'est un peu une impression analogue à celle que donne le delta du Danube avec sa forêt marécageuse. La haute berge de sable est creusée, comme une écumoire, d'innombrables trous sombres : ce sont des nids d'hirondelles. De temps à autre, comme à un signal, toutes les hirondelles s'élancent ensemble hors de leurs nids, et le nuage criard se disperse durant quelques minutes, pour rentrer ensuite, gorgé de moustiques, dans les trous sombres de la berge. Pour la première fois, depuis que nous avons quitté l'Obi, je vois devant mes yeux un grand espace dépourvu d'arbres : l'impression en est plutôt décevante et fade.

Nous sommes enfin amarrés, vers midi, sur le fleuve Yénisséye, à l'embouchure d'une petite rivière qui arrose le village de Soukovatka. Au bruit de la sirène, tout le village est accouru : les paysans se plaignent de la pêche qui va mal. Ils nous apprennent que le fleuve a « passé » le 6 mai; cependant, sur la rive, des amoncellements de glace, hauts de trois à quatre mètres, n'ont pas encore fini de fondre au grand soleil. C'est ici que nous allons remonter notre machine, et, comme ce travail durera bien quatre jours,

il faut nous approvisionner. J'accompagne donc Vasili Mikhaïlovitch, le chef mécanicien, quand il se rend au village pour acheter de la viande. Nous entrons ensemble dans quelques maisons, pittoresquement perchées sur la hauteur, avec vue sur le fleuve, et tout encombrées de filets, car tout le monde ici vit des produits de la pêche. Partout, le bétail que nous examinons est d'une effrayante maigreur : c'est que, l'an dernier, le formidable incendie de la *toundra* a déposé sur les prairies des cendres chargées sans doute de quelque principe nuisible : les animaux ont été empoisonnés sur leurs pâturages habituels, et la perte éprouvée de ce chef par les villages riverains de l'Yénisséye a été comparable à celle des plus terribles épizooties. Il a fallu, pour sauver les dernières bêtes, les nourrir au pain et au sel. Nous achetons enfin un jeune taureau de six ou huit mois : il est loin d'être gras, et nous le payons cependant 8 roubles (20 francs). Nous l'amenons tant bien que mal en face du bateau, à un kilomètre et demi du village, et, après l'avoir attaché à un pieu, Vasili Mikhaïlovitch l'abat, le dépouille et le dépèce avec une adresse merveilleuse. Seulement, cette fois, il a changé son éternelle papirosse contre un cigare.

Toute la journée, la chaleur a été si forte que je n'ai su trouver refuge ailleurs que derrière la muraille de glace qui borde le rivage. Ce soir, je jouis paisiblement du spectacle que m'offre l'horizon. Devant nous s'étale une énorme étendue d'eau, large de plus de deux mille mètres (mesurés sur la glace); elle coule et roule, sans une ride, au pied de montagnes bleues boisées qui semblent border sa rive droite. Au loin, vers le sud, le fleuve paraît s'arrêter

à une échancrure toute bleue. C'est, en vérité, un grand spectacle, maintenant que le soir a calmé les derniers frissons, éteint l'excès de lumière, mêlé le bleu profond du ciel au bleu pâle de l'eau, et rehaussé l'horizon d'une teinte rose de pastel...

9 juin. — J'ai fait la connaissance d'un homme fort curieux, Iégor Trofimovitch : c'est un marchand qui parcourt le fleuve dans une sorte de bazar flottant, pour faire du commerce et des échanges avec les riverains. Pourquoi est-il venu de Russie en Sibérie, il y a quelque trente-cinq ans? je l'ignore : jamais, en ce pays, on n'est indiscret sur ce point. C'est, en tout cas, son bon génie qui l'a conduit; après avoir roulé dans la Sibérie occidentale, il a tenté la fortune sur le haut Yénisséye; puis il s'est occupé de mines d'or, et, voyant que ce qu'il y a de plus lucratif dans les entreprises qu'elles suscitent, c'est le ravitaillement, il s'est adonné à ce genre spécial de commerce. La difficulté qu'on y rencontre ne réside ni dans l'achat ni dans la vente des marchandises, mais dans le transport : les centres miniers se trouvent, en effet, le plus souvent, dans des endroits perdus dont l'accès est extrêmement pénible. Mais, dès qu'on est parvenu à y transporter un lot de vivres et de marchandises, on est sûr de s'en débarrasser avec un bénéfice énorme. Toutefois, les mines d'or de l'Yénisséye ayant commencé à péricliter, Iégor Trofimovitch a flairé une autre affaire : ses voyages l'avaient mis en rapports avec les paysans et les indigènes qui vivent sur les bords du fleuve; il avait pu constater combien étaient grands leurs besoins de certains articles, sucre, sel, cotonnades, fer, tabac, alcool peut-être, et combien les échanges auxquels ils se prêtaient étaient avanta-

geux. Il s'est donc mis à parcourir le fleuve sur sa barque-bazar, durant les quatre mois de l'été sibérien. L'hiver, il fait du commerce à la ville. C'est un type de brave homme finaud : visage aux traits réguliers, hâlé et comme tanné par le grand air; cheveux longs et touffus recouvrant le front, et séparés par une raie de milieu; de petits yeux gris et vifs dans lesquels s'est réfugiée toute la ruse malicieuse d'un visage plutôt bonasse.

Je suis admis à visiter la barque-bazar, amarrée à deux portées de fusil du *Nicolaï*. C'est une boutique flottante, une tartane qui porte environ sept tonnes, et qui me fait penser à celle du Juif Hakhabut dans *Hector Servadac*. On y trouve un peu de tout : elle est indispensable aux indigènes aussi bien qu'aux paysans. Il est à croire que Iégor Trofimovitch retire de beaux bénéfices de la vente qu'il y fait au détail; toutefois, le principal objet de son commerce est le poisson. Parcourant les villages de pêcheurs, il achète du sterlet, de l'esturgeon, de la perche et de la *nelma* (salmo nelma); on lui livre les poissons tout vidés, et il les sale sur place. Il fait de même pour le caviar. A sa tartane est attachée une autre barque où il transporte des barils en bois de cèdre : c'est là qu'il entasse son poisson salé. Lorsque ses barques sont pleines, il retourne lentement, au cordeau, à Yénisséisk, où il vend sa cargaison avec un bénéfice net d'environ 30 0/0. Il fait en général trois voyages par saison. Ai-je besoin d'ajouter que, quand il trouve de belles fourrures à des prix avantageux, il les achète pour les revendre à la ville?

Iégor Trofimovitch attend en ce moment le passage d'esturgeons qui ne doit point tarder; il est à peu

près sûr qu'il pourra ainsi, en quatre ou cinq jours, compléter sa cargaison dans deux ou trois villages : l'avenir, en Russie et en Sibérie, est à celui qui sait attendre. Le brave homme charme ses loisirs par la pêche à la ligne. Il amarre une petite barque devant une langue de terre près de laquelle le poisson vient jouer dans un remous, et il prend, chaque jour, de trente à cinquante livres de perches, de gardons et de chevannes. J'ai d'abord essayé de l'imiter, mais sans succès : alors, de lui-même, par pure bonté d'âme, il est venu à moi et m'a donné des renseignements : on se comprend si bien, entre hommes accoutumés à taquiner le goujon ! Le courant de l'Yénisséye est très violent : j'avais le tort de pêcher avec une ligne volante que les poissons n'avaient pas le temps de happer. Iégor Trofimovitch m'a dit de pêcher à fond, sans bouchon, avec un plomb très lourd, et de bien laisser mordre. En effet, grâce à ce système, je prends désormais autant de blancs, de gardons et de perchettes que je puis désirer; je n'éprouve qu'un seul ennui : la difficulté de me procurer des vers !...

Le troupeau du village, fort de trois cents têtes, a découvert l'endroit où l'on avait abattu le jeune taureau. Tous, taureaux, vaches, génisses, bœufs, veaux, s'y sont rassemblés, et ont commencé leurs lamentations : des mugissements tristes, des meuglements de regret. Nous avons eu beau les chasser : à cinq ou six reprises, ils sont revenus, accourant de deux kilomètres, parfois, au signal de l'un d'entre eux. Rien, je l'avoue, ne m'a paru plus touchant, que cette naïve démonstration des bêtes; pas de pleureuses louées, pas de correction d'enterrement : elles pleurent à leur manière, pour elles-mêmes, et à plusieurs reprises,

sur le lieu du massacre. Supérieures à l'homme, au point de vue chrétien, elles ne songent ni à la vengeance, ni même à la défense personnelle. Un tel spectacle vaudrait mieux que la lecture de Tolstoï pour créer des végétariens. J'avoue pourtant, à ma confusion, que le capitaine et moi nous songeons à tout autre chose. Oh ! l'excellent Vladimir Ivanovitch ! il est tout radieux d'avoir fait passer son bateau sans accident, et son air perpétuellement irrité dissimule mal une joie profonde. Aussi, lorsque la cuisinière vient lui demander comment il faut préparer le bœuf, répond-il chaque fois brusquement, les sourcils froncés : « En côtelettes ! » (c'est-à-dire en hachis), après quoi, si je suis là, il se tourne vers moi et éclate de rire. La scène se répète à chaque repas, et je constaterais, si j'avais pu jamais en douter, que le hachis à la crème aigre est un régal pour un Russe.

La chaleur est épouvantable : cependant, tout l'équipage travaille avec ardeur : le bateau retentit de coups de marteau qui ébranlent sa coque métallique. Chose étrange, le voyage a si bien calmé mes nerfs que le vacarme de ce boulonnage à chaud ne me trouble pas un instant, ne m'empêche ni d'écrire, ni de rêver, ni même de faire la sieste dans ma cabine.

Après dîner, je causais avec des matelots appuyés au bordage. Une barque du village vint à passer près de nous : une femme était aux rames, et son mari, tranquillement, tenait la barre. Je plaisantai l'homme sur son peu de galanterie : il leva la tête en souriant et ne répondit rien. Mais, l'un de nos matelots me dit : « Eh ! Iouli Antonovitch ! que ferions-nous, à la maison, si les femmes ne travaillaient pas ? Ce sont elles qui, en notre absence, font tout l'ouvrage.

— Les femmes, reprit comme à part lui le petit Mochkine, les femmes, c'est comme les chevaux, ça ne fatigue jamais... » Puis, après un silence, il ajouta « Ici, en Sibérie, si tu tapes sur ta femme, aussitôt elle plaide. Il ferait beau voir ça chez nous ! On tape sur sa femme, et elle obéit. La femme, c'est un être inférieur, il faut que ça obéisse à l'homme ! » Le petit Mochkine a vingt-trois ans et il a déjà deux enfants. Il aime d'ailleurs beaucoup sa femme...

Vers huit heures, lorsque tout s'apaise, lorsque les pêcheurs de sterlet quittent le bord, et que l'on voit leurs formes rouges se perdre peu à peu tout là-bas, un grand calme descend sur l'énorme fleuve. Ses collines, vaporisées d'une buée bleuâtre, se fondent à l'horizon, et sur l'eau moirée, plus un frisson ne court. On n'a même plus la sensation du passage de l'eau ; c'est la paix divine, c'est le soir clair qui commence. En ce moment, il est à peu près neuf heures : des lueurs roses de soleil couchant traînent sur l'eau bleue, et les barques des pêcheurs qui, maintenant, ont atteint l'horizon, ne sont plus que des points noirs. Le soleil se couche, mais le ciel reste éclairé d'un lumineux crépuscule. A minuit, sur le pont, on lit sans peine : avant une heure, il fait grand jour.

10 juin. — Toujours une chaleur atroce, et les moustiques qui nous harcèlent. Iégor Trofimovitch m'a expliqué comment on pêche l'esturgeon. On se sert d'immenses filets perpendiculaires à mailles très larges. On les tend entre deux barques qui s'avancent parallèlement, et, à un signal, se réunissent. Les esturgeons sont harponnés avec un crochet, à mesure qu'ils sortent de l'eau, et, chose curieuse, ces énormes poissons, dont quelques-uns ici pèsent jusqu'à soixante ou

soixante-dix kilogrammes, n'opposent aucune résistance. La pêche se pratique deux fois par saison, au moment où le poisson remonte le fleuve pour aller pondre, et quand il redescend, avant l'automne. J'ai vu tout à l'heure peser une femelle : son poids total était de 40 kilogrammes, sans la tête et les nageoires, et elle a fourni 9 kilog. 500 de caviar pur.

Le sterlet se pêche d'une façon analogue; mais on le prend aussi à une ligne spéciale. Cette ligne est armée de plusieurs centaines de gros bouchons, auxquels sont fixés, dans une position verticale, de forts hameçons : un fil de métal saisit l'hameçon dans le centre de sa concavité, et le maintient à cinq centimètres du centre du bouchon. La ligne, une fois tendue en travers du fleuve, est abandonnée à elle-même, sans amorces. Les sterlets, en s'élançant pour jouer avec les bouchons, s'enferrent sur les hameçons, de même que chez nous des poissons non carnivores, mais trop curieux, se laissent accrocher au poisson d'étain.

On sale plus ou moins le poisson, selon que la saison est plus ou moins avancée; pour celui qui est pris à la veille de l'hiver, on compte beaucoup sur la conservation frigorifique, pour suppléer la salaison, procédé fort coûteux. L'an dernier, paraît-il, la pêche a été très abondante, et l'on s'est régalé à Yénisséisk. Malheureusement, le dégel étant survenu subitement et plus tôt qu'on ne l'attendait, une grande quantité de *nelma* a commencé à se corrompre : on l'a vendue à la prison !...

Iégor Trofimovitch est décidément un bien brave homme : je lui ai offert quelques hameçons montés sur crin de Florence, et il nous a fait cadeau d'un

beau sterlet. Nous causons toute la journée, soit en pêchant, soit chez nous, en prenant le thé. Je vois bien, quand il achète du poisson aux paysans ou des fourrures aux Toungouzes, qu'il est un homme « dur à la détente », faisant flèche de tout bois et ne dédaignant aucun profit; mais il enveloppe tout cela de tant de bonhomie, que nul ne peut lui en vouloir. Il m'apprend que sur sa barque, par économie, il se nourrit exclusivement de poisson durant tout l'été, et qu'il mange sans difficulté du poisson cru. Il faut être vraiment taillé, pour faire un tel métier. J'ai mis le comble à sa joie en le photographiant. Il a pris position sur le toit de sa tartane : il y a disposé savamment son aide François, qui gratte un poisson, et son petit domestique, qui s'est mis le doigt dans le nez pour la circonstance. Puis, il a hissé là-haut sa petite fille, parée comme pour une fête, et l'a placée debout, à un mètre de lui, un peu en arrière.

11 juin. — Chaleur épouvantable : nous cuisons au soleil, et nous bouillons dans notre paquebot en métal : cependant, sur la rive, la muraille de glace n'est pas encore fondue. La barge qui nous a accompagnés s'est rangée bord à bord avec nous, et les matelots qui la manœuvraient sont naturellement inoccupés. L'un d'eux, Zakharie, a un bon visage doux, barbu et chevelu; il a commencé par se joindre aux inévitables flâneurs (on les appelle, en russe, des *bâilleurs*, ce qui peint bien leur bouche entr'ouverte) qui considèrent, du matin au soir, le montage de la machine et des roues. Ensuite, il s'est baigné dans le fleuve : il m'a fait penser au matelot de Paul et Virginie, un hercule velu. L'après-midi, je l'ai trouvé endormi tête nue, en plein soleil, sur le pont de sa barge! Et tout à l'heure,

vers minuit, je l'ai retrouvé là encore, endormi en dépit de la fraîcheur nocturne et des moustiques : il est couché à même sur les planches du pont, la tête un peu en contre-bas, appuyée sur un rondin de bois, les jambes protégées par son manteau de toile, le torse seulement vêtu de sa mince chemise en cotonnade rouge. Je suis stupéfait de cette force de résistance à un soleil qui tuerait l'un de nous, et à cette fraîcheur d'où nous sortirions perclus de rhumatismes. Quelle santé de fer, chez ce moujik de trente-cinq ans! Mais aussi, il a subi de rudes épreuves. J'ai causé assez longtemps avec lui tantôt, et il m'a appris qu'il était originaire du *gouvernement* de Tobolsk. Au moment de la terrible famine de 1891, il avait déjà « femme et petits enfants » : il a dû émigrer. Le voilà maintenant éclusier sur le canal de l'Obi à l'Yénisséye : c'est pour lui le bonheur, car il mange à sa faim. Il me racontait, dans son langage simple et avec un bon sourire paisible, quelques impressions de famine : les chevaux, que l'on ne pouvait plus nourrir, et que nul ne voulait acheter (les paysans russes ne mangent pas de cheval), étaient chassés dans la forêt; n'y trouvant pas une herbe, ils y mouraient. Pas de blé, bien entendu ; pour la *lébéda*[1], dont la graine noirâtre occasionne pourtant de si violentes maladies d'estomac, on la vendait dix ou douze fois plus cher que le seigle dans les années moyennes, soit 2 roubles le *poud* (6 francs les 16 kilog.). Les malheureux paysans avaient imaginé de se nourrir d'une graine qui pousse dans les marais; mais ils mouraient de

1. L'arroche : un succédané du blé durant les années de famine. Sur son rôle durant la famine russe de 1892, voir notre livre, *Au Pays russe*, p. 63 sq.

Nos matelots faisant du bois (p. 161)

Zacharie flânant sur sa barge (p. 175)

l'usage de cette plante : les autorités intervinrent et firent garder les marais. Rien n'y fit : les affamés, la nuit, organisaient des expéditions pour aller cueillir la plante mortelle... Les pauvres êtres!... Mais vous ne savez pas, en France, ce qu'est la famine! et ces tableaux horribles vous font peut-être, tout au plus, passer un léger frisson vite oublié. Ah, si vous aviez vu comme moi les ravages de la famine de 1892 dans le district russe de Loukoyanof; si surtout quelques-uns de mes lecteurs m'avaient accompagné dans la visite inattendue que j'ai faite, aux environs de Tomsk, il y a un mois, à un village d'émigrants mourant de faim ; s'ils avaient entendu les gémissements de quelques enfants à demi nus, s'ils avaient aperçu les traits, rongés par la souffrance et le désespoir, des hommes qui m'entouraient; s'ils avaient vu pleurer furtivement des femmes avares de paroles et d'explication; s'ils avaient, enfin, senti comme moi la désolante horreur et la rage de l'impuissance personnelle à leur porter ou à leur faire porter secours, — alors toutes ces images déchirantes reviendraient à leur esprit, et ils sentiraient, comme je le sens en recopiant ces lignes, leur cœur se gonfler de larmes, au récit paisible du matelot Zakharie. — Mais, bah! je le sais bien, peu nous importe un homme qui se roule de faim, et qui en meurt, à six mille kilomètres de notre pays!...

... Une misère encore : ce matin, une fumée qui montait au delà de l'île que nous voyons en aval, nous faisait croire à l'approche d'un paquebot; mais, vers le soir, une grande flamme est apparue. C'est la forêt qui brûle à vingt ou vingt-cinq kilomètres d'ici, chez les Ostiaks : à mesure que l'heure avance, la flamme

devient plus énorme. Cet affreux spectacle est d'une belle grandeur.

12 juin. — L'incendie ravage toujours la forêt : la fumée, ce soir, et quelques cendres couvraient l'Yénisséye, et l'odeur nous en parvenait. J'ai tenté de chasser sur un lac qui se trouve en bordure du fleuve. Les canards, les oies et les grues cendrées se pressent dans ces incroyables marécages, et on ne peut les en déloger. Deux ou trois malheureux canards ne valent vraiment pas les piqûres de moustiques dont je suis couvert sur le visage, sur les mains, le dos et les épaules, malgré la protection de ma chemise de flanelle. C'est demain que nous devons partir, et malgré le sentiment pénible que j'éprouve à l'idée de rentrer dans la cohue des affaires et des villes, je ne serai pas fâché d'échapper à la torture du soleil cuisant et des moustiques.

13 juin. — La pluie, ce matin, nous a saisis : je l'avoue, cette première grosse pluie reçue depuis deux mois et demi, me fait un vrai plaisir : elle rafraîchit et égaie la monotonie du ciel bleu sibérien. Nous partons à onze heures. Le mouvement du bateau, enfin rendu à ses propres forces, donne à mes pensées un autre cours : la rêverie s'envole quand s'efface la silhouette de la *taïga* du Kasse. Le vent siffle, l'énorme fleuve frissonne et se soulève :

> Hoïho! da kommt der Wind!
> ... Ueber die stillverderbliche Fläche
> Eilet das Schiff,
> Und es jauchzt die befreite Seele[1]...

1. « Hoïho! voici le vent! ... Sur la surface calme et dangereuse, — Le vaisseau se hâte, — Et mon âme délivrée pousse des cris de joie... » Henri Heine, *Nordsee*.

...Nous voici en marche, sous la pluie. C'est aujourd'hui la Pentecôte russe, aussi tout notre bateau est-il égayé de branches de bouleaux, dont les jeunes feuilles, d'un vert pudique, ne sont pas encore grandes ouvertes. Nous circulons ainsi comme dans un bois, sur le *Nicolaï* pimpant, repeint à neuf, tout en blanc et en gris, avec la coque en rouge. L'Yénisséye, à cette latitude, est un fleuve énorme : depuis cinquante kilomètres, sa largeur n'a pas été moindre de deux mille mètres : à présent, je l'estime à trois kilomètres! Mais cette masse d'eau ne donne pas à l'œil la jouissance pittoresque des fleuves moyens; la Kiète et le Kasse étaient des bijoux : l'Yénisséye est un colosse; l'œil y perd la notion des distances, et l'harmonie des proportions y est détruite.

14 juin. — Le fleuve s'est rétréci et présente d'une façon frappante, bien que très amplifiée, l'image du Rhin près de Coblentz : seulement ici, c'est la rive droite toute seule qui se dresse en une muraille verticale toute couverte de mornes sapinières. Nous dépassons des barques qui avancent péniblement, au halage. L'une d'elles est montée par huit hommes : quatre sont endormis et quatre sont aux rames : tous sont également noirs de moucherons. Ils ont l'air misérable, hagard, sous la chaleur qui est revenue. A l'arrière, suspendus à une corde qui pend dans l'eau, traînent trois esturgeons...

Tantôt, j'avais repris à l'avant mon poste familier sur un paquet de cordages. Un matelot, Micha, est venu causer avec moi. Il m'a d'abord demandé s'il était vrai que nous ayons chez nous un souverain élu. Je lui ai expliqué notre système.

— Et à quelle caste sociale doit appartenir votre

Président? (Je crois entendre encore Gavrilo, me posant la même question.)

— Il n'y a pas chez nous de distinctions de castes : *théoriquement*, tous ont les mêmes droits.

— Alors, chez vous, il n'y pas de ces *zaslougui za tsar i otétchestvo* [1]?

... Il est vrai, ajoute-t-il après un silence, qu'*ils* (les nobles) ont bien eu quelque mal, jadis — mais ils s'en payent joliment aujourd'hui.

— Non! en France, nous n'avons plus rien de cela.

— Chez nous, reprend Micha, c'est le tsar Alexandre II qui a délivré le peuple...

Et, après un silence, il reprend : « Est-ce que, chez vous, on rencontre, autant qu'ici, des difficultés pour s'instruire?

— Mais non, chez nous, on institue des bourses pour ceux qui sont pauvres. D'ailleurs, vous avez ça également en Russie.

— Voyez-vous, Iouli Antonovitch, il y a chez nous au village un médecin homéopathe dont le second fils apprend on ne peut mieux. Eh bien, on lui a fait toutes sortes de difficultés avant de lui permettre de faire son volontariat. Il l'a emporté, à la fin, et maintenant, il s'instruit aux frais de l'État.

— Tu vois bien!

— Ah! le père aurait bien pu payer, mais il a préféré que ce fût au compte de l'État, parce que, bien sûr, comme il dit, on poussera vite son fils, afin d'avoir moins longtemps à l'entretenir!

1. « Mérites pour le tsar et pour la patrie »; ces mots désignent, dans la bouche de ce matelot, les *nobles*, dont les privilèges s'expliquent par ce fait qu'ils ont bien mérité du tsar et de la patrie.

— Et puis, vous savez, les allopathes (Micha connaît ce mot) lui jouent toutes sortes de tours, à notre médecin : ils lui arrachent ses malades. Lui, c'est un homme de bien, il ne prend que ce que chacun lui veut bien donner, et, des pauvres, il n'accepte rien. Tous les jours, à sa porte, il y a une foule comme devant un hôpital. Et puis il sait guérir la *sibirskaia iazva* (l'ulcère sibérien) dont la contagion nous arrive avec les peaux de Sibérie. Malheureusement, il n'est plus jeune... Il a des enfants, tous bons sujets. L'un d'eux, qui est artisan, s'instruit à force. Il se lève, été comme hiver, à cinq heures du matin, et le soir, de sept heures à minuit, il lit des livres. Dernièrement, il s'est mis à la philosophie. On paye, comme ça, quatre roubles, on achète des livres, et l'on répond chaque mois à un questionnaire. Quand on a bien répondu, on reçoit un prix. Depuis un an, il a écrit, écrit toujours : pas de réponse... Quelqu'un lui a dit que ses lettres n'étaient sans doute pas encore parvenues à celui qui doit les juger — il attend toujours... Et puis, c'est un chasseur enragé et un tireur hors ligne... » Après un long moment de silence, seulement martelé par les coups de la machine, Micha reprit la parole, et considérant notre chien Jek couché à mes pieds, il dit d'un ton amer que je ne lui connaissais pas : « Oui! tu passeras toute ta vie (c'est-à-dire *je* passerai), tu mourras, ça ne fait rien; et tu ne sauras rien, rien, pas plus que lui (Jek).

— Mais si, Micha, tu sais parfaitement lire et tu connais, en outre, pas mal de choses.

— Lire! lire! Ou bien on a des livres et pas le temps de les ouvrir, ou bien on a du temps, et pas de livres.

— Mais, l'hiver?

— Oh! chez nous, il y a bien une bibliothèque, mais elle ne contient que des niaiseries bonnes pour des enfants. On ne permet pas d'acheter des livres intéressants... »

Il faudrait un chapitre pour commenter cette conversation que je viens de traduire mot pour mot : je n'entreprendrai pas cette tâche. Du moins, ces confidences m'ont si vivement frappé, dans la bouche d'un jeune paysan de vingt-deux ou vingt-trois ans, que j'ai voulu en fixer le souvenir. Notre entretien s'était réduit à une sorte de monologue, car, je n'avais pas grand chose à dire, moi étranger, à toutes ces réflexions. L'important, pour moi en voyage, n'est pas en effet d'inculquer telle ou telle idée à mon interlocuteur, mais de distinguer quelles sont précisément les idées qu'il possède : qu'elles soient justes ou fausses, à mon sens, il n'importe, je n'ai qu'à les enregistrer. Toutefois, au cas présent, je puis bien ajouter que Micha m'a paru doué d'une intelligence singulièrement développée, et pourvu d'une instruction fort au-dessus de la moyenne...

Vers les cinq heures, nous abordons à un village où tous les hommes, à peu près, et quelques femmes, se sont enivrés en l'honneur du lundi de la Pentecôte. C'est un spectacle répugnant, au delà de toute expression. Au milieu d'une rue, j'aperçois entre autres un malheureux, étendu ivre-mort; ses mains, le haut de sa poitrine et son visage sont littéralement noirs de moustiques : la pointe d'une épingle ne trouverait pas une place libre où le piquer! Le pauvre homme, malgré l'insensibilité de l'ivresse, fait des mouvements vagues, comme pour se défendre. Enfin, quelqu'un arrive, et on le traîne dans une maison.

Nous ne savons nous-mêmes, tandis qu'on fait du bois, où nous réfugier, pour éviter les moustiques. Un feu de bois vert fume sur la berge, et, pour éviter les insupportables piqûres, nous nous y rôtissons en compagnie de nos trois chiens. Mieux vaut pourtant la cabine hermétiquement close, où l'on étouffe, mais où, du moins, on se trouve à l'abri. Près de nous, dans une grande barque, des bambins de huit à dix ans jouent bruyamment : quelques-uns portent le moustiquaire sibérien; les autres restent à visage découvert. L'un d'eux, surtout, rit paisiblement, comme insensible aux moustiques : il a dix ans, peut-être; il porte une chemisette bleue, un veston noir et un grand chapeau noir à larges ailes; ses cheveux bruns tombent en boucles longues, et encadrent un visage rose où rient des dents éclatantes — ces dents magnifiques qui sont l'innocente parure du Sibérien. Cet enfant, vu ainsi à quelques mètres, au travers d'une vitre, a une grâce inexprimable, et il est si peu en harmonie avec le milieu grossier où il se trouve, qu'on se demande comment il a pu tomber là ; il évoque des souvenirs de pelouses anglaises; il semble qu'on ait vu quelque part son portrait peint par Gainsborough.

16 juin. — Hier matin, nous sommes arrivés à Yénisséisk, et le bruit de notre heureuse traversée s'est vite répandu dans la petite ville. Depuis notre départ de Tomsk, c'est-à-dire depuis un mois, nul ne savait rien de notre sort.

Yénisséisk peut avoir 17 ou 18 000 habitants; c'est un port animé où abordent les péniches de l'Angara qui apportent du fer et du thé, et les barges carrées qui, de Minousinsk, amènent le blé et la farine dont se

nourrissent les riverains du fleuve, les pêcheurs, et les ouvriers des mines d'or. La ville a fait beaucoup de bruit en Sibérie, depuis deux ans, par le nombre et la qualité des crimes dont elle a été le théâtre : or, la Sibérie s'y connaît! Néanmoins, elle offre l'aspect le plus riant du monde, et l'on y voit une animation de mariniers qui tranche singulièrement sur les souvenirs de la paisible *taïga* où je viens de passer un mois.

Mes visites s'adressent surtout ici à des propriétaires de mines d'or et de pêcheries établies sur le bas Yénisséye. Malheureusement, si l'accueil que l'on me fait est cordial, ma moisson de renseignements n'en est pas moins médiocre. La première cause de la défiance que j'inspire à ces marchands, c'est qu'ils ne sont pas habitués à voir un homme — surtout un étranger — s'occuper théoriquement de questions économiques : à tel d'entre eux, j'en suis sûr, il semble très singulier que je m'enquière du prix du blé, du sel, de la viande, du poisson, etc. Je devine à la réserve de tel vieillard qu'il craint, en me disant la vérité, de favoriser le « syndicat étranger » dont, à ses yeux, je suis le secret représentant. En outre, j'inspire à quelques-uns de ces hommes une curiosité vive, parce que je viens de traverser le Canal de l'Obi à l'Yénisséye, et puis leur fournir des renseignements à son sujet. C'est que, bien qu'intéressés au premier chef à l'existence de ce canal qui peut leur faire gagner de grosses sommes, ils n'ont jamais eu l'idée de s'y aventurer ou d'y envoyer un homme de confiance : voilà, entre cent autres, un exemple frappant de l'apathie sibérienne. Ils m'interrogent donc avec une impatience évidente, et l'un d'eux ramène à chaque instant la conversation sur un chargement de sel que nous lui avons en partie

escorté jusqu'à Soukovatka. Ces voisins du Canal ne semblent pas disposés à élargir les questions qui s'y rapportent, et ne veulent le considérer que de leur point de vue strictement local et personnel. Admirablement placés pour en tirer promptement parti, propriétaires de bateaux et d'entreprises diverses, habitués au commerce, ils se croisent les bras et attendent. Ils me font penser un peu à une société française placée en face d'une belle affaire, et qui n'ose s'y risquer avant que le Gouvernement lui ait fait signe et promis son concours... D'ailleurs, je ne me fais pas illusion sur le degré de confiance que j'inspire à mes aimables hôtes. Comme ils n'hésitent pas à me donner des chiffres fantaisistes, ils ont tout lieu de croire, sans doute, que j'en fais autant de mon côté. Malheureusement pour eux, je n'ai ni intérêt, ni plaisir à leur masquer la vérité, et il arrive ainsi que leur excès de précautions à mon endroit les fait tomber dans l'erreur. Combien de fois ai-je observé pareil fait dans cette Sibérie défiante! Combien de fois, aussi, ai-je admiré la naïveté des gens qui me bernaient, comme ici, de renseignements inexacts, sans se douter que j'avais sous la main le moyen de les contrôler!...

C'est, je pense, la population des mariniers et des ouvriers revenus des mines d'or, qui donne à la gentille ville d'Yénisséisk, sa réputation sinistre. Il ne faudrait pas juger par là l'ensemble de la société. On y trouve en effet un noyau solide de gens fort cultivés et très intelligents, gros industriels, ingénieurs et fonctionnaires. Ainsi, par exemple, le maire de la ville, M. Vostratine, a été étudiant en médecine à Paris, et n'a pas trente-cinq ans. Ses amis, sa famille

sont au courant de la vie intellectuelle de l'Europe, lisent beaucoup et font de la musique. C'est une société aussi agréable qu'accueillante, et j'aurais plaisir à passer près d'elle une semaine ou deux. Malheureusement, le temps presse, des télégrammes qui m'attendaient poste restante, m'appellent à Krasnoiarsk où je dois retrouver mon ami Gavril Pétrovitch. En outre, je suis malade depuis mon départ de Soukovatka : l'absorption, en pleine chaleur, d'une bouteille de *kvass* mal préparé a déterminé chez moi des troubles intestinaux dont je souffre beaucoup, et qui menacent de prendre un caractère inquiétant. On vous demande parfois, à la veille d'un long voyage : « Et si vous tombiez malade? » Je réponds toujours : « C'est une éventualité qu'il faut écarter de son esprit. » Le fait est que la maladie, dans un pays perdu, est chose terrible, et que, une fois atteint, une fois terrassé, on n'a plus qu'un souhait : la crise violente, le coup de grâce, pour en finir...

Oui, il me faut me hâter, et c'est dommage, car je trouverais au musée, si patiemment, si intelligemment organisé par A. I. Kytmannof, des ressources vraiment précieuses pour l'étude ethnographique de la province, et aussi une bibliothèque spéciale dont nulle part ailleurs, fût-ce à Saint-Pétersbourg, les éléments ne se retrouvent aussi complets. Presque toutes les villes sibériennes possèdent ainsi un musée local : on y trouve, quand on n'est pas un touriste indifférent, de véritables trésors : on y rencontre aussi, le plus souvent, un conservateur original et dévoué, dont tous les loisirs sont consacrés à ses collections, et qui est un intarissable cicerone, un type curieux à observer, tenant le milieu entre notre savant de pro-

vince, le spécialiste allemand et le propriétaire de bibelots rares.

Le *Nicolaï* doit être utilisé à Krasnoiarsk pour les travaux du pont, et on l'y attend avec impatience. Mais, entre Yénisséisk et Krasnoiarsk, se trouve un rapide, le *Kozatchinski porogue*, que notre machine de 24 chevaux ne peut franchir à elle seule. Il nous faut, pour un kilomètre ou deux, l'appui d'un remorqueur : or, le puissant remorqueur de l'État, après nous avoir attendus plusieurs jours, est justement parti pour l'Angara la veille de notre arrivée ici. Un particulier nous demande deux mille francs pour nous faire aider par son vapeur; passerons-nous par ses exigences? Nous attendons des instructions officielles, sans savoir quel jour nous pourrons partir. Je devrai donc me résigner à faire en *tarentass* les 350 kilomètres qui nous séparent de Krasnoiarsk, et à précéder là-bas notre cher petit paquebot. J'en suis navré. Il faut se décider pourtant : je vais commander des chevaux qui seront prêts demain. Une dernière promenade mélancolique m'amène le long du port où l'on décharge du blé sur les informes barges de Minousinsk : c'est un tohubohu de couleurs et d'hommes, une étrange saleté illuminée de rouge, dans le décor bleu du fleuve ensoleillé. Voici plus loin le marché de bric-à-brac, avec d'invraisemblables débris d'ustensiles que flairent et manient des désœuvrés. A des tables en plein vent, on consomme de la soupe et de la bière que vendent des commères bavardes. Plus loin encore, voici des barques pontées, terminées par une pointe retroussée : elles viennent de l'Angara, l'énorme rivière qui unit, après 1800 kilomètres de cours, le lac Baïkal à l'Yénisséye. C'est partout une animation extraordinaire,

un va-et-vient de voitures, de porteurs, de mariniers, d'hommes ivres, et de voiles blanches qui se déploient et glissent lentement sur l'azur du lointain : la vie remue et bourdonne au bord de la petite ville ensommeillée, où çà et là des vaches paissent dans les rues...

17 juin. — A trois heures, je suis parti : j'ai le cœur gros d'avoir dit adieu au capitaine et au mécanicien du *Nicolaï*, à ces excellents amis auxquels trente jours de vie commune dans le désert boisé m'ont affectueusement uni. Je suis triste aussi d'avoir quitté notre équipage, ces braves matelots simples qui m'ont fourni la précieuse occasion de causer fréquemment et sans gêne avec des hommes du peuple, en ce pays où ils sont si défiants. Oui, ce sont de braves gens que je viens de quitter, des braves gens dans toute la force du terme, des hommes éprouvés, dont les ressorts moraux ne sont pas faussés, comme les nôtres, par une éducation ambitieuse et par la casuistique du sentiment, des hommes simples et naturels, dont la simplicité est inclinée, inconsciemment, je le veux bien, mais qu'importe? du côté de la bonté plutôt que du côté de l'égoïsme, des hommes dont le contact est bienfaisant pour ramener à la grande route droite nos rêveries égarées dans les sentiers. Ce qu'ils m'ont donné, durant ce mois où ma vie a été mêlée à la leur, où, sans doute, ma pensée s'est déroulée sans qu'ils y aient grande part, mais où, du moins, nous nous sommes physiquement et moralement côtoyés à toute heure du jour, ce qu'ils m'ont donné là, jamais la société de mon pays ne me l'offrira, je le sais. Voilà pourquoi j'éprouve une profonde amertume de regret à quitter ce vapeur et ces hommes que jamais je ne

reverrai plus, mais que je ne veux pas oublier... Oui! mon départ est triste...

La route uniformément se prolonge dans la forêt, non loin du fleuve, que l'on aperçoit par instants au travers d'une éclaircie : elle est excellente, et, en outre, je trouve aisément des chevaux. J'ai l'ennui, ne possédant pas encore de *tarentass*, de déménager à chaque relai mes volumineux bagages et ma personne : or, comme il faut, pour se caser commodément dans un *tarentass*, l'expérience de deux relais au moins, il s'ensuit que je suis toujours fort mal assis.

J'ai, d'ailleurs, grâce à mes expériences russes, assez l'habitude de ce genre de locomotion pour ne pas m'irriter, et pour patienter. J'observe la route aussi longtemps que mon attention est capable de s'attacher à un objet précis — car on ne peut pas lire en *tarentass*, et pour dormir, il faut y être installé autrement que je ne le suis dans les voitures de paysan qu'on met à ma disposition. La forêt est défrichée sur une largeur de quinze à vingt mètres environ sur chaque côté de la route, si bien qu'au lieu de rouler dans l'obscurité humide et inquiétante, on passe au milieu d'une prairie ensoleillée, et positivement émaillée de fleurs. Cette floraison extraordinaire, au milieu de l'herbe verte, me réjouit et me confond : de tous côtés, c'est une profusion de fleurettes jaunes, blanches et bleues, de fleurettes connues pour la plupart, à ce qu'il me semble, mais pour le moins doubles des nôtres : je vois là des pavots couleur lie de vin grands comme ceux de nos jardins, des muguets énormes, une plante à grandes clochettes blanches, des boutons d'or, puis des fleurs jaunes

dont j'ignore le nom, mais que je vois en France, et qui sont ici larges comme des roses.

18 juin. — L'inondation du fleuve me force à des détours, mais je ne m'en plains pas, car la route nouvelle serpente par des champs et par des bouquets de bois embaumés d'aubépine, sous un ciel de printemps lourd de vie et de fécondité : le premier champ de blé aperçu m'a donné une émotion...

En arrivant, vers midi, près d'un relai, j'ai dépassé un convoi de prisonniers : quelques-uns sont en charrette de paysan : ce sont, je pense, les malades, et aussi les nobles, auxquels la loi accorde le droit de se faire voiturer jusqu'au bagne. Les autres vont à pied, entre des soldats noirs de hâle, sous leur béret sans visière, et dans leur dolman de toile blanche. Parmi des prisonniers ordinaires, j'aperçois trois galériens. L'un d'eux me frappe surtout : c'est un homme de vingt-cinq ans à peine, un des plus beaux hommes que j'aie rencontrés dans ce pays, où cependant la race n'est pas encore déformée par la civilisation; c'est positivement une statue d'athlète : grand, admirablement proportionné, la poitrine bombée, les muscles des bras saillants sous sa chemise claire, il donne une image de force tranquille que soulignent la cambrure de sa taille et sa marche assurée, gaillarde, martiale, scandée par le bruit des chaînes. Sa tête, trop petite, est laide, insignifiante, avec une expression hostile et ironique. Ses fers sont constitués par des anneaux plats, allongés, qui relient à une ceinture de fer les bracelets rivés à ses chevilles, et qui pendent librement entre les jambes : ils ne donnent pas une impression de pesanteur; on les entend seulement tinter à chaque coup de talon. Pourtant, la vue de ces

jambes enchaînées qui marchent sur la route entre des gardiens produit sur moi une atroce impression : elle évoque le souvenir des ours promenés par les villages — et, là aussi, je plains les ours, — de quelque chose d'extra-humain, d'inutilement cruel. Sans doute, cet homme, ce bel athlète que les Grecs auraient fait poser, est probablement une dangereuse canaille, un assassin endurci : mais enfin, pourquoi rougirais-je d'avoir eu pitié de lui?

Arrivé au village, j'y suis bientôt rejoint par le convoi, qui s'arrête tout à l'entrée, devant la *maison d'étape*. On appelle ainsi une maison de bois, basse, sombre, délabrée; humide, sale, aux fenêtres grillées, qui se trouve dans tous les villages de relais sur les routes postales. Les prisonniers que l'on conduit parfois d'un bout à l'autre de l'Asie, trouvent là, chaque soir, un abri momentané. Dans des salles obscures et infectes, meublées d'une planche de corps de garde, les pauvres diables s'allongent côte à côte, se séchant comme ils peuvent, quand ils sont mouillés, et se nourrissant à peu près de même, car, vu la cherté de la farine dans certaines contrées, l'allocation de pain n'est pas toujours suffisante pour apaiser leur faim.

Ils passent ainsi la nuit et une partie du jour dans une atmosphère abominable, gâtée par les émanations de tous ces corps mal soignés, de ces vêtements sordides, de cette humidité qui sèche à la chaleur humaine, de cette vermine qui pullule partout... Ils passent, et, souvent, prennent là le germe d'une maladie qu'ils transmettent à d'autres avant d'y succomber : typhus, choléra, phtisie. Les maisons d'étape sont des cauchemars pour les rares touristes

de Sibérie : que doivent-elles être pour leurs hôtes forcés? Un des plus grands bienfaits du Transsibérien sera de faire disparaître ces affreuses baraques qui coûtaient, somme toute, si cher à l'État, et où tant de souffrance humaine s'est exhalée...

Notre convoi s'est arrêté à la *maison d'étape*, toute petite, pas sérieuse, celle-là. Vite, on place une sentinelle qui s'appuie sur le canon de son fusil, tandis qu'on prépare le déjeuner. Alors, sous le grand soleil de midi et la cuisante chaleur, c'est un déballage inattendu. D'abord, tout le monde se lave un peu : un prisonnier apparaît sur le perron : de sa bouche pleine d'eau, il fait glisser un petit filet dans ses mains ouvertes, qu'il porte ensuite vivement à son visage : c'est le moyen classique pour se débarbouiller sans trop employer d'eau; on a l'avantage de pouvoir avaler ce qui reste. Puis, voici le grand athlète galérien : avec des poses et des cambrures, il vient, d'un pas martial que scande le bruit des chaînes, chercher du bois pour la « popote » : il tient toute droite cette taille que la loi n'a point pliée, et l'on ne peut se dissimuler que cette image de crime impénitent et braveur, que cette attitude de forte bête prise au piège, n'est pas dépourvue de caractère. Je m'approche, n'osant pas trop avoir l'air de les regarder, par une sorte de pudeur que m'inspire la pitié : sur le perron, un homme développe des bandes et soigne ses pieds meurtris; un autre déroule un chiffon sale, le déroule lentement, avec d'infinies précautions, et, à la fin, en retire deux tasses en faïence à fleurs. A ce moment, le galérien dont j'ai tant parlé demande très haut, en me désignant aux soldats : « Qu'est-ce que veut donc ce corbeau-là! » Toute la compagnie éclate de rire.

Sur le quai d'Yénisséisk (p. 187)

Soldats gardant des prisonniers au bac de Krasnoiarsk (p. 198)

Ils ont raison : mon accès de pitié compliquée est infiniment ridicule.

Des femmes, cependant, sont arrivées du village avec des provisions, et le petit commerce va son train. Je vois l'une d'elles prendre en échange de pommes de terre une paire de vieilles bottes trouées...

Depuis le milieu de la nuit, il est devenu plus difficile d'obtenir des chevaux : les Sibériens, riches paysans, paresseux et jouisseurs, ne se soucient guère de se lever la nuit pour conduire un voyageur, et ils mettent à leur refus d'attelages une obstination que ne peut même vaincre parfois l'appât du gain. Dans l'après-midi, j'ai vu successivement sur le siège de ma voiture un gamin de quatorze ans, qui en portait dix, et une jeune femme. Ils ne conduisaient pas de la même façon : le gamin lança d'abord éperdûment ses trois chevaux dans des descentes vertigineuses, où le moindre faux pas nous eût été fatal; puis, incapable d'enlever son attelage fatigué, il se traîna péniblement durant la seconde moitié du parcours. La femme, au contraire, a conduit lentement, posément, ses deux haridelles blanches; elle a exécuté, entre autres, au pas retenu, une effrayante descente de cinq cents mètres pour le moins. Sans quitter son siège, comme font à tout propos les cochers sibériens, pour redresser les harnais, bourrer leur pipe, ou prendre haleine, elle a conduit, des guides et de la voix, avec un sérieux qui m'a fort amusé. Enfin, lorsque nous avons relayé, j'ai aperçu que, pour me faire honneur, ma *cochère* avait chaussé de bottines fines son pied nu!

Vers le soir, en sortant d'un village, nous passons devant une *maison d'étape*. La porte et les fenêtres en sont ouvertes toutes grandes, et, devant la maison,

sur l'herbe fraîche, soldats et prisonniers sont étendus dans un touchant pêle-mêle. Un voisin s'est assis là, et deux femmes, arrêtées devant le groupe, prennent part à la conversation : c'est une idylle de soir de juin !

19 juin. — Au petit jour, ce matin, dans un grand village interminable, un veilleur de nuit m'a indiqué une maison où me procurer des chevaux : comme le riche paysan auquel ils appartiennent ne veut pas se déranger, il charge le veilleur de me conduire jusqu'au relai prochain. Ce cocher improvisé est un vieillard à barbe blanche coupée court, et à voix grêle : il est sec comme une planche de liège, dont il me donne exactement l'impression, quand je le vois assis un peu de travers, raide sur son siège. Comme tous les cochers russes, il encourage les chevaux et leur parle sans cesse, leur prodiguant les noms les plus tendres; toutes ses phrases se terminent par un refrain bizarre qui commence sur des notes aiguës et retombe sur deux notes graves : *â*, *â*, *â*, *â*, *â*, *â*, *oyé*, *oyééé* : ce refrain, qui m'éveille parfois de courtes somnolences, me fait éclater de rire. Par moments, sur la route cahoteuse, une échappée se déclare sur le fossé, très large et peu profond; — aussitôt, heureux comme des écoliers d'échapper à la grande route, nous nous engageons dans le fossé, avec de vigoureux *oyé*, *oyé*. Ce manège m'amuse beaucoup, et cependant, je suis las de trente-huit heures ininterrompues de cahots dans des *tarentass* découverts et sans appuis. C'est chose curieuse que la somnolence qui s'empare de vous, durant ces longs trajets en voitures incommodes : on ferme les yeux sans le savoir, et l'on s'oublie une minute, deux au plus, durant lesquelles on a le temps de faire un rêve très compliqué, différent chaque fois.

Les faits les plus éloignés, les souvenirs les plus confus passent ainsi dans votre vision, et c'est comme une fantasque revue de votre vie passée, coupée en très menus tableaux.

Enfin, vers dix heures du matin, le paysage se découvre; les forêts ont fait place aux champs de blé. Voici au loin des montagnes bleues qui bordent le fleuve. Une pente effrayante mène à la ville, dont on voit les églises blanchir à l'horizon : une plaine pelée, des maisons de bois, d'interminables files de charrettes, des ponts, des rues, de la poussière, l'hôtel enfin : je suis à Krasnoiarsk. Me voici au bout de mon merveilleux voyage de rêve...

IV

La Sibérie souriante.

DE KRASNOIARSK A IRKOUTSK.

Krasnoiarsk est, sans doute, une ville de bel avenir, car, de même que Krivochokovo sur l'Obi, elle se trouve au point de croisement du Transsibérien et d'un grand fleuve, l'Yénisséye. Par ce fleuve, elle communique avec la Chine, avec le riche district de Minousinsk, et enfin, pour ainsi dire, avec l'Angleterre qui a découvert et qui utilise le passage de la mer de Kara et des bouches de l'Yénisséye. A Krasnoiarsk, on se procure certains produits anglais à bien meilleur compte qu'à Paris. S'il fallait citer à nos indolents négociants un nouvel exemple de la ténacité anglaise, on pourrait leur rappeler l'histoire de cette utilisation du grand fleuve sibérien. Le capitaine Wiggins montra le premier que les bateaux de mer pouvaient remonter le fleuve. Seulement, la première expédition anglaise, mal renseignée sur les besoins du pays, prit un chargement semblable à ceux qu'on choisit pour les sauvages : elle embarqua des verroteries et des haches; pour un peu, elle y aurait joint un lot de couteaux à scalper. Or, faute de sauvages, les verroteries

lui restèrent pour compte; il en fut à peu près de même pour les haches, dont la forme déplaisait aux Sibériens, et pour un lot considérable de souliers ferrés que personne, en ce pays, n'eût voulu chausser.

L'année d'après, les Anglais apportèrent des conserves, des montres, des vêtements; ce choix était excellent, mais ils eurent le tort d'écouler leur stock à vil prix, au détail, faisant ainsi une concurrence écrasante aux marchands locaux. Ceux-ci se liguèrent et obtinrent du Gouvernement qu'il établît sur place des droits de douane sur les produits étrangers. Les Anglais avaient, on le voit, conduit les choses avec beaucoup de légèreté et de précipitation : néanmoins, ils subirent sans se décourager les pertes, les avaries et la douane, et on les voit aujourd'hui faire là-bas de si sérieuses affaires que, déjà, les Allemands et les Danois songent à les imiter.

La ville de Krasnoiarsk est encore assez insignifiante; elle s'étale largement entre la falaise rouge qui lui a donné son nom, et la rive gauche de l'Yénisséye, large de quinze cents mètres à cet endroit. Pour construire sur le fleuve violent et profond le pont du chemin de fer, on a dû chercher un peu en amont de la ville une place où il se resserre entre deux rives distantes seulement d'un kilomètre. Quant à la ville elle-même, elle possède, pour son usage, un bac qui fonctionne sous l'impulsion du courant, grâce à un câble amarré à une longue distance au milieu du fleuve, et soutenu par des flotteurs en forme de barque. Le procédé est simple, mais l'emploi qui en est fait sur une échelle aussi énorme surprend l'imagination. Il va sans dire que le passage est lent; or, comme la circulation est considérable entre les deux rives, il en résulte

qu'il ne faut pas compter moins de deux heures au bas mot, tant pour attendre son tour, que pour traverser sur deux bacs les deux bras du fleuve. Une file de véhicules de toute espèce s'échelonne sur la pente qui mène du quai vers le bac, et, chaque demi-heure environ, on y avance de quelques mètres. On attend patiemment, avec quelques injures distribuées ou reçues çà et là. Le lendemain de mon arrivée, allant faire une visite sur la rive droite de l'Yénisséye, j'attendais ainsi, dans une voiture, m'amusant à considérer le paysage, et à bavarder avec Gavril Pétrovitch que j'avais eu la joie de rejoindre ici. Près de nous, était un groupe de prisonniers parmi lesquels se trouvaient trois vieillards. Tous se taisaient. Tout à coup, un homme, placé derrière la balustrade, demande à un soldat :

— Où donc conduis-tu ces vieux-là?

Le soldat ne répond pas. L'homme reprend :

— C'est à l'asile des vieillards, et non pas en prison qu'il faudrait les mener!

— Bah! répond une voix, ils ont peut-être commis un crime.

— Ah! bien oui, un crime! Non! c'est parce que c'est des gens comme ça qu'il *leur* faut : les vrais coupables *leur* sont utiles, *ils* les font entrer au commissariat par une porte et sortir par l'autre.

— C'est vrai! fait la voix, mais patience, à partir du 2 juillet, *chabache*[1]!...

C'est que, à la date du 2/14 juillet, le Ministre de la Justice doit venir à Irkoutsk inaugurer le nouveau régime judiciaire, que l'on salue ici avec une joie

1. Exclamation qui équivaut à peu près à notre expression vulgaire *makache* ou : on peut se fouiller.

profonde, comme une aurore de justice, après le ténébreux arbitraire de la police. Désormais, en effet, la Sibérie jouira d'une partie des droits octroyés à la Russie par Alexandre II. Sous le régime qu'elle a subi jusqu'à présent, c'est l'officier de police, l'*ispravnik*, qui seul est chargé des enquêtes judiciaires; il les mène, sans contrôle, à sa fantaisie. Désormais, les juges nouveaux feront leurs enquêtes en personne, et ne pourront prononcer sans avoir entendu le coupable. Ce n'est pas beaucoup, ce droit si simple : c'est cependant assez pour que le peuple sibérien tressaille de joie, et pour qu'on entende çà et là, dans la bouche de paysans qui, certes, ne sont pas sentimentaux, des exclamations comme celle que je viens de rapporter.

Je ne suis pas resté longtemps à Krasnoiarsk, mais j'y ai fait beaucoup de visites et pris de nombreuses notes techniques. Si je ne puis énumérer toutes les aimables personnes qui m'ont fourni des chiffres et des renseignements, qui ont discuté, confirmé ou rectifié mes idées sur la colonisation et la situation des émigrants, qui m'ont mis au courant du commerce que les Anglais pratiquent par l'Océan Glacial et le fleuve Yénisséye, si, dis-je, je ne puis ici remercier chacun individuellement, je ne puis, du moins, passer sous silence le nom de Vladimir Mikhaïlovitch Kroutovski. Nul ne passe à Krasnoiarsk sans voir M. Kroutovski, pas plus qu'on ne visite Minousinsk sans rencontrer M. Martynof, le directeur du célèbre musée archéologique et ethnographique. M. Kroutovski est médecin de profession, mais en réalité, c'est un homme qui sait tout et qui connaît tout le monde, qui a des relations en Amérique comme en

Angleterre ou en Allemagne. Ses avis sont écoutés de l'administration, bien qu'il soit aussi indépendant que possible dans ses idées et dans sa conduite : bref, c'est un de ces hommes qui deviennent sans effort, et en quelque sorte nécessairement, le centre intellectuel d'une ville. Résumer mes conversations avec lui serait long, car nous avons effleuré toutes les questions sibériennes, en nous promenant dans son jardin en fleurs, ou bien en fumant des papirosses sous la véranda de sa maison. Sur les mines d'or qu'il connaît à la fois par expérience personnelle et en sa qualité de médecin, sur l'émigration, sur le chemin de fer, mon hôte a été inépuisable et charmant. Que de portraits, que d'anecdotes, dans sa conversation imagée! Je ris encore au souvenir de ce fonctionnaire, délégué par l'administration pour étudier si les bords de la rivière S... étaient propices à la colonisation, et qui partit, le malheureux, ignorant ce que c'était qu'un lieu « propice à la colonisation »; et anxieux de trouver sur sa route un homme intelligent qui l'éclairât sur les conditions exigées pour l'installation d'un village russe.

Et le chemin de fer! Vladimir Mikhaïlovitch l'attaque avec crânerie comme faisait jadis Yadrinetsef : les Sibériens, dit-il, vivaient bien, jusqu'à présent; ils avaient du blé en abondance, de gras pâturages, des bois, et voici que le ruban ferré amène au milieu d'eux tous les meurt-de-faim de l'Europe ; ils étaient riches et satisfaits : ils connaîtront désormais la misère égalitaire. Le paradoxe est moins réel ici qu'on ne pourrait croire : les journalistes pressés sont les seuls à dire que le Transsibérien apporte à la Sibérie les bienfaits de la civilisation : en réalité,

l'œuvre colossale ne profite qu'à ceux qui désirent exploiter ce pays : marchands, ingénieurs, colons; aux détenteurs actuels du sol vierge, elle n'apporte, au contraire, qu'une menace de ruine, ou, tout au moins, de gêne économique et morale.

21 juin. — Ce matin, au saut du lit, je vois entrer dans ma chambre un petit homme ventru, noir, frisé, aux yeux saillants armés de lunettes d'or : c'est un jeune Privat Docent allemand; il a été honoré d'une mission de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, afin d'étudier les éléments du dialecte toungouze dont les origines sont inconnues. Il est satisfait de lui-même comme un spécialiste, et naïf comme un poussin qui sort de l'œuf. Il m'a été adressé parce que l'on espère que je suis en mesure de lui donner des renseignements sur le lieu où il pourra rencontrer des indigènes toungouzes. Le petit docteur sait assez de russe pour se tirer d'affaire. Nous faisons connaissance. Je lui fournis toutes les indications possibles sur les Toungouzes que j'ai rencontrés, et sur la meilleure façon de les rejoindre : il accepte tout cela sans sourciller, comme un Allemand accepte une amabilité d'un Russe, et il ajoute : « Un Toungouze, un Toungouze! donnez-moi seulement un Toungouze sachant le russe, et je me fais fort d'étudier sa langue.

— Rien n'est plus simple : quelque quatre cents kilomètres à faire en descendant le fleuve, et vous trouverez vos indigènes aux environs de Soukovatka. Seulement, partez de suite, car ils sont nomades, et, une fois qu'ils seront rentrés dans la forêt vierge, vous pouvez perdre des semaines à les chercher en vain.

— Partir tout de suite! je ne demande pas mieux :

si vous croyez que je m'amuse ici! Mais j'attends mes bagages.

— Ils se sont égarés?

— Non, mais, par mesure d'économie, je les ai fait venir en petite vitesse.

— Voilà de l'économie bien placée! cela vous coûtera au moins quinze ou vingt jours d'attente à l'hôtel, si tant est que votre malle ne se perde pas en route. Quelle singulière idée vous avez eue!

— C'est que, voyez-vous, mon bagage est fort lourd : il pèse plus de 400 kilogrammes (27 pouds).

— En vérité! Qu'avez-vous donc emporté? un lit, un canon, des plaques photographiques et un phonographe pour enregistrer l'idiome toungouze?

— Oh non! rien de tout cela! seulement quelques livres,... et puis... surtout... des conserves alimentaires.

— Vous voilà bien équipé! ajoutai-je en éclatant de rire. Les conserves coûtent moitié moins à Krasnoiarsk qu'à Moscou. Enfin, à votre guise. Seulement, n'oubliez pas, quand vous partirez en barque pour gagner un village ou un campement, de prendre avec vous une bonne provision de farine.

— De la farine, pour quoi faire?

— Eh! pour manger!

— Pour manger... comme ça?... l'excellent Privat Docent portait à sa bouche ses deux mains disposées en écuelle, et son visage exprimait le plus naïf ahurissement.

— Mais non! c'est pour faire du pain.

— Alors, il est bien plus simple d'emporter du pain tout fait!... »

Je suppose que le brave orientaliste a de bonnes

dents qui lui permettent de manger du pain de trois semaines. Confiant dans son étoile, il ne demandera conseil à personne, pas plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici. Ses hommes lui feront peut-être prendre du pain séché au four, et diminué ainsi de son poids d'eau : ce sera tout. Malgré les difficultés, les contretemps, les ennuis, les erreurs, il ira droit devant lui, ici ou là, cherchant le Toungouze typique; il ira tout doucement, avec son inépuisable patience, sa confiance en lui-même, son flair bizarre de spécialiste allemand, et il découvrira un beau jour son indigène : tel un tronc d'arbre, que les grandes eaux ont détaché de la rive, et qui s'en va flottant au gré d'une rivière sibérienne : il flotte, flotte sans trêve au fil de l'eau, ballotté par les vents, submergé par les vagues, accroché par des bancs de sable et des compagnons de route, il flotte toujours; il atteint, après des mois, le courant d'un grand fleuve, et un beau jour enfin, il débouche dans l'Océan qui devra l'enchâsser dans un bloc de glace polaire.

22 juin. — P. N. Méjéninof, l'ingénieur en chef du *Sibérien Central*, m'a prié aujourd'hui de lui raconter ma traversée du canal sur son vapeur, le *Nicolaï*. Il est étonné de mon enthousiasme. Il arrive en ce moment d'Irkoutsk et me fait part de la difficulté que l'on éprouve à trouver des chevaux dans les relais de poste. Souvent, au lieu de deux roubles en moyenne, prix du tarif, les paysans vous offrent des chevaux à 10 ou 15 roubles pour le relai : parfois même, à ce prix, on ne trouve pas d'attelage disponible. « Avant les travaux du Chemin de fer, ajoute Pavel Nikolaévitch, j'allais d'ici à Irkoutsk en quatre jours : cette fois, j'en ai mis sept. Un jour même, que

mes quatre chevaux, fournis par des ouvriers de la voie, allaient dépasser un *tarentass* qui nous précédait, un jeune homme se montra hors de la voiture, et me menaça d'un revolver au cas où j'avancerais. Parti le premier, il entendait arriver le premier à la maison de poste, et ne pas se laisser souffler les chevaux disponibles. » M. Méjéninof riait de tout son cœur! Moi, je réfléchissais...

23 juin. — Visites, achats, préparatifs de départ : Gavril Pétrovitch, que ses affaires appellent à Irkoutsk, doit prendre le train ce soir avec moi. Un wagon a été mis à notre disposition, et l'on espère que l'on obtiendra l'autorisation d'accrocher ce wagon au train spécial d'un grand personnage qui part ce soir dans la même direction que nous.

Au cours d'une de mes visites de ce matin, quelques personnes se sont plaintes vivement à moi des procédés d'un voyageur français qui, pourvu de fortes recommandations, a considéré un peu trop cette province comme une terre conquise. Mais, que pouvons-nous, nous autres qui sommes calmes, maîtres de nous-mêmes et respectueux des usages du pays, contre ceux de nos compatriotes qui se laissent emporter aux excès d'une colère trop souvent injustifiée? Ils font beaucoup de tort à eux-mêmes, d'abord, puis à ceux qui les suivent. Dans des contrées aussi lointaines, il faut toujours considérer que les rares voyageurs apparaissent comme des représentants de leur pays respectif : combien l'oublient mal à propos!...

Quatre heures! nous partons. Nous traversons le fleuve sur un vapeur qui appartient à la direction du chemin de fer, l'*Evguénii*, frère du *Nicolaï* : hélas! mon cher bateau du Canal ne sera ici que demain, et

je n'aurai pas la consolation de serrer une dernière fois la main à ces braves compagnons de notre beau voyage!

Quelques ingénieurs du chemin de fer ont installé leurs familles sur la rive droite de l'Yénisséye, et je retrouve là tout un cercle amical qui s'est ouvert à moi cet hiver, à Tomsk. Ernest Andréévitch Bobienski, qui a mis son wagon à notre disposition, et chez qui nous dînons ce soir, est un homme doux et sérieux, peu bavard, mais sur qui la confiance s'appuie en toute sécurité. Je lui donne des renseignements tout frais sur le Canal de l'Obi, auquel il a travaillé, il y a quelque huit ans, sous la direction du baron Aminof. Au milieu de sa charmante famille, la soirée s'écoule doucement. Enfin, dix heures sonnent, et l'on annonce le train spécial, qui bientôt stoppe devant la villa. Un moment d'émotion pour les adieux, puis tout à coup, quelqu'un appelle : « Où est Iouli Antonovitch? » On me cherche pour me présenter au personnage que nous allons escorter, M. Koulomzine.

S. E. Anatole Nicolaévitch Koulomzine est Secrétaire d'État, Rapporteur du Comité des Ministres et du Comité du Transsibérien. C'est un des plus grands personnages russes. Grâce à ses fonctions, qui lui donnent accès auprès de l'Empereur, il peut exercer sur la Sibérie en particulier, une action toute-puissante. La mise en valeur de ce pays ne peut être en effet commenceée que par la colonisation, et le Comité du chemin de fer, dont le Tsar est le président, a compris qu'il fallait mettre tous ses soins à organiser cette grande œuvre : or, c'est justement à M. Koulomzine que le Tsar a, l'an dernier, confié le soin de faire une enquête sur la colonisation sibérienne. C'est donc de

ce haut fonctionnaire que dépend l'avenir agricole de l'immense colonie : selon que les mesures conseillées par lui seront bonnes ou mauvaises, l'émigration russe trouvera au delà de l'Oural le succès ou la ruine. On conçoit l'importance et la responsabilité d'une telle mission. J'étudierai ailleurs, en détail, les questions qui s'y rattachent, mais je tiens à dire tout de suite que l'enquête colossale a été menée personnellement, au prix de fatigues sans nombre, par l'envoyé impérial : cinq mille kilomètres en voiture ne sont pas une partie de plaisir pour un homme qui touche à la soixantaine. Le rapport qui a suivi cette enquête vient d'être imprimé et distribué aux principaux fonctionnaires : on en parle, depuis un mois, dans toute la Sibérie. Cette année, M. Koulomzine se rend dans la Transbaïkalie pour y étudier certaines questions délicates relatives aux terres occupées par les indigènes bouriates. Son arrivée est attendue ici depuis longtemps, et voici quelques jours que, tout le long de la route, tous ceux qui portent une casquette de fonctionnaire, sont sous les armes : depuis le plus mince *tchinovnik* jusqu'aux Gouverneurs et aux Gouverneurs généraux, depuis le plus aimable jusqu'au plus grossier et au plus hautain, tous les hommes à qui l'État sert un traitement, attendent avec anxiété la visite de l'Enquêteur. Ceux qui, d'ordinaire, piétinent les autres, peuvent être, d'un mot dédaigneux, déclassés, anéantis... Certes, ils se rattraperont ensuite, comme se redresse le bouleau courbé par la tempête, mais, pour l'instant, leurs yeux sont inquiets.

Telle est la situation du personnage que vient d'amener le train spécial. Je parlerai beaucoup de lui dans les pages qui vont suivre, mais, ne m'attachant

à raconter que nos rapports personnels, je tenais, pour exclure toute idée de familiarité mal venue de ma part, à marquer la place qu'il occupe dans le monde russe. En outre, cette place éminente doit, et il me faut le déclarer tout de suite, m'interdire les éloges comme elle m'interdirait les critiques. Je ne tiens pas plus à passer pour un flagorneur que pour un malotru ; j'espère du moins qu'il se dégagera de mon simple récit l'impression de ma reconnaissance profonde pour les procédés dont j'ai été l'objet, et de ma joie en face d'une des plus belles intelligences que je connaisse dans le grand monde russe.

M. Koulomzine est descendu de wagon, et son premier soin est de m'annoncer qu'il a donné des ordres pour que ma voiture ne manque pas de chevaux et puisse voyager avec les siennes. Me voilà délivré d'une lourde inquiétude, et je suppose que les yeux gris perçants de Son Excellence en aperçoivent quelque chose sur ma physionomie. Après une courte conversation où, avec toutes les nuances que comportent nos situations respectives, nous nous observons mutuellement, plus attentifs l'un et l'autre à certains détails caractéristiques qu'au vague bavardage un peu gêné, qui s'élève autour de nous dans le salon, je demande la permission de me retirer, et je regagne le wagon que M. Bobienski a bien voulu mettre à la disposition de son vieil ami Gavril Pétrovitch et de moi.

24 juin. — Notre train file doucement dans une contrée boisée, accidentée, très plaisante à l'œil. Fort occupé de remettre en ordre mes papiers et mes bagages, je m'aperçois à peine que nous sommes en route depuis dix-huit heures, lorsque nous atteignons

la petite ville de Kansk. A la gare, tous sont sur pied pour l'arrivée du *Général*[1], mais celui-ci, souffrant, ne peut recevoir personne, et ordonne de faire stopper le train jusqu'au soir. La foule se disperse à cette nouvelle. Tout à coup, un ingénieur en grand uniforme s'approche de moi : « Vous êtes un tel? votre ami est là? Je vous emmène dîner. » Nous nous voyons alors saisis, enlevés dans une voiture qui part au grand galop à travers la poussière. Notre ravisseur est Viatcheslaf Andréévitch Bers, ingénieur-chef d'une section du chemin de fer, et beau-frère du comte Tolstoï. La table est servie, nous nous installons en famille, sans plus d'apparat : n'est-ce pas charmant! Il se trouve que justement nous avons des relations communes : la comtesse Tolstoï m'avait dit, il y a deux ans : « Quand vous irez en Sibérie, je vous donnerai une lettre pour mon frère », et voilà que, sans la lettre, je rencontre ce jeune frère, ce boute-en-train, ce délicat et gai et vif amphitryon, en qui je retrouve, avec l'intelligence de sa sœur, un entrain de méridional qui, positivement, m'enchante. Ce sont des heures délicieuses de causerie papillotante, de plaisanteries sans façon, d'intimité à l'improviste.

1. En Russie, et surtout en Sibérie, on donne le nom de *Général* à tout civil qui a le titre d'Excellence : M. Koulomzine est, lui, Haute Excellence : il a donc doublement droit à cette appellation, et on la lui prodigue; je m'en servirai, çà et là, pour la commodité du récit. Je rappelle en outre que les Russes n'emploient pas le mot *monsieur* : on désigne donc là-bas M. Koulomzine par les mots : le *Général* ou Anatole Nicolaévitch. Si l'on s'adresse à lui, on dit, selon le degré d'intimité : Anatole Nicolaévitch, ou bien : Votre Haute Excellence (*Vaché Vouisokoprévoskhoditielstvo*). Enfin, les Russes n'ont pas de particule nobiliaire. Je ne l'emploie jamais quand je parle d'eux en français. Je ne dis pas plus M. *de* Koulomzine, que M. *de* Méjéninof, M. *de* Bobienski ou M. *de* Korolenko.

Ma cochère (p. 193)

Après un dîner chinois (p. 301)

A Kansk s'arrête la partie de la voie ferrée qui est ouverte à l'exploitation régulière. Mais les rails sont posés encore au delà sur une distance de 100 kilomètres, et M. Koulomzine a exprimé le désir d'utiliser son wagon sur ce parcours. A partir de cet endroit, c'est par gracieuseté, et aux risques et périls des voyageurs, que le transport s'effectue par voie ferrée. On conçoit l'inquiétude du personnel quand il s'agit de piloter un grand personnage, dans un long et lourd wagon, sur une voie non ballastée, non essayée, dangereuse à tous égards, aux tournants comme sur les remblais. Mais on ne saurait résister à son désir. Un train nouveau est donc formé : il se compose du grand wagon spécial, des wagons de deux ingénieurs de la section, et de quelques wagons de marchandises dans lesquels on laisse s'entasser, pêle-mêle avec leurs bagages, des « bourgeois » et des moujiks.

Le soir venu, nous nous mettons en marche, lentement, lentement, avec des précautions infinies. Les rails sont tout fraîchement posés : il n'y a pas trace de ballast, et, sur certains remblais, des tassements peuvent se produire et nous précipiter d'une hauteur de plusieurs mètres. La voie serpente entre des tranchées, grimpe sans hâte sur la montagne, coupe et recoupe la route postale, avec laquelle elle semble jouer. Debout sur la plate-forme du dernier wagon, avec M. Bobienski, le chef de cette section, qui va passer la nuit à cette place, de peur d'un accident, je contemple ces petits rails déjà bossués par l'usage prématuré qu'on en a fait, ces séries de traverses très rapprochées, ces remblais faits à la hâte, et si étroits qu'ils n'ont pas l'air sérieux. Je me crois, par instants, dans l'Allemagne centrale, sur une petite ligne d'in-

térêt local qui file entre des bois fleuris : cela éveille en moi de vagues souvenirs de Rudolstadt... et *cela* n'est rien moins que la grande ligne de Sibérie, que l'immense ruban ferré qui court d'un monde à l'autre et coupe en deux l'Asie!

On se rend bien compte, à l'examiner de si près, de tout ce qu'il y a de hâtif dans la construction de cette ligne. On se sent en présence d'un travail économique et réduit, fait le plus simplement et le plus vite possible. On devine la hâte fiévreuse qu'ont tous ces hommes d'arriver au but dans le délai impossible qu'ils ont accepté dans une heure d'ivresse patriotique. Mettre d'abord bout à bout des rails quelconques, puis, revenir sur ses pas, réparer, remplacer, consolider, telle semble être la consigne : il a du bon, sans doute, ce hardi mot d'ordre, mais il est si peu français, et il est si dangereux!

...Nous glissons toujours dans le silence de la forêt, et une sorte de tristesse douce m'envahit, à considérer, aux côtés de l'homme énergique et bon que voici, le double ruban de fer qui, pied à pied, déflore la *taïga* et conquiert l'Asie. Il y a, dans cette simple ligne de rails parallèles quelque chose de terrible qui ne nous frappe point dans nos pays, à cause de l'habitude, mais qui, dans ces déserts, se dégage brusquement de leur contemplation. Cette voie modeste est un terrible et brutal instrument de progrès et d'invasion. Grâce à elle, arrivent dans les solitudes vierges des hommes qui, n'ayant subi, avant de les atteindre, aucune peine, aucune fatigue, aucune terreur, n'ont pas pour elles le respect qu'avaient même les premiers envahisseurs. Fiers de leur expérience occidentale, ces hommes apportent dans la *taïga* des idées nouvelles,

des appétits nouveaux : c'est ce qu'ils appellent la civilisation. Nulle part je n'ai senti d'une façon plus poignante ce qu'il y a de cruel dans ce beau mot. Nulle part non plus, je n'ai mieux percé l'hypocrisie dont nous nous masquons, quand nous parlons de progrès et de conquête pacifique. La prétendue « conquête pacifique d'un pays par la vapeur », c'est l'application rigoureuse d'une loi économique, c'est-à-dire d'une loi méchante, sans égards; c'est la spoliation réfléchie, impitoyable, monstrueuse, du moins armé par le plus armé, du plus sobre par le plus affamé. Voilà tout ce que symbolise à mes yeux ce joujou d'acier qui serpente à perte de vue par les bois. Certes les wagons transsibériens ne courent pas le risque de corrompre l'âme des paysans de ces contrées, que l'alcool, le vice, et l'exemple funeste d'une population de criminels, ravagent depuis longtemps; mais, s'ils leur apportent un peu de ce bien-être raffiné dont ils n'avaient que faire, et qu'ils ne désiraient même pas, ils ne contribueront en rien à l'amélioration de leur vie morale. Tous les mauvais instincts, tous les vices qui s'étalent en Sibérie sont connus de nos sociétés; en revanche, nous en possédons d'autres que la Sibérie, peut-être, ne connaît pas. Voilà ce que nous lui apporterons sur nos wagons, lorsque nous viendrons chercher son grain, son bois, sa houille et son or... C'est le progrès...

25 juin. — Au matin. La voie court maintenant entre des bois humides, très clairsemés, criblés de fleurs éclatantes, et où les moustiques font rage. On ne peut rester immobile cinq secondes sans être plusieurs fois piqué. Des ouvriers, qu'on aperçoit par endroits, ont tous sur la tête une sorte de casque rouge dont la

visière est un morceau de toile noire, qui sert de moustiquaire.

Nous voici enfin à Klioutchi, la dernière station, le *terminus* provisoire de la ligne, l'endroit d'où nous allons définitivement partir en tarentass. Klioutchi est un centre animé : d'abord, c'est là que s'approvisionnent les ouvriers et les employés de toute sorte qui sont occupés à la pose des rails. En outre, c'est un grand marché de voitures. Tous les voyageurs qui arrivent de l'est laissent, en effet, ici leur équipage, que le chemin de fer remplacera désormais si heureusement; tous ceux, au contraire, qui viennent de l'ouest sont contraints de se procurer ici la lourde machine qui les abritera sous sa capote de cuir. Or, Klioutchi et son commerce ou ses commerces, sont entre les mains d'un individu aimable et roublard, M. Tchetverka, entrepreneur, fournisseur de fourrage, de farine, de tout ce que l'on veut. C'est un petit homme haut en couleur, très sobre de gestes et très prodigue de sourires. Il nous conduit, Gavril et moi, sous un hangar où sont entassés une trentaine de tarentass de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes conditions. Ces véhicules lui ont été confiés par leurs propriétaires avec prière de les vendre pour un prix donné. Comme il prélève sur tous indistinctement la même commission, il ne prend pas la peine de nous faire l'article. Il nous apprend seulement que ces honnêtes voitures servent, la nuit, de refuge et d'hôtel borgne à tous les sans-toit des environs. En effet, la bougie et les puces, que nous trouvons dans le véhicule n° 31, suffiraient à nous prouver que nous allons, en l'achetant, déposséder un honnête vagabond, et, qui sait, peut-être un couple d'amoureux. Mais, en voyage,

on est sans pitié, et nous versons séance tenante dans la main de M. Tchetverka la somme de 160 roubles (environ 450 francs) qu'il exige pour nous livrer ce large tarentass dont les roues promettent de ne pas nous abandonner avant Irkoutsk.

Alors, sans perdre une minute, tandis que l'on transporte du wagon sur une voiture spéciale les volumineux bagages de M. Koulomzine, nous préparons, Gavril Pétrovitch et moi, notre lit de route. Pour voyager dans un tarentass à soi, on s'installe confortablement. La voiture n'a pas de siège : elle est constituée par une caisse en bois ou en osier, longue de 2 mètres et plus, et large de 1 m. 20 environ, dans sa partie postérieure : l'avant se rétrécit et vient se recourber en une proue large sur laquelle est fixée une planche où s'assied le cocher. Ajoutons que la caisse du véhicule est protégée par une capote de cuir et par un tablier qui s'accroche au faîte de cette capote. L'ensemble est donc celui d'une grande boîte qui peut être, à l'occasion, presque hermétiquement close par-dessus son contenu. Cette caisse est fixée sur des rondins de bois, longs de quatre mètres et plus, qui reposent eux-mêmes sur un double système de roues. Telle est notre calèche! Tout au fond de la caisse, on étale les valises ou les malles, que l'on a eu soin de choisir très plates, et en cuir résistant. Lorsque le fond est ainsi surélevé de 0,50 à 0,60 centimètres par une couche de bagages soigneusement calés et nivelés, on étend sur le tout les vêtements moelleux dont on peut disposer : pelisses, pardessus, en plusieurs épaisseurs, matelas même, si l'on en a pris avec soi. Cela fait, il ne reste plus qu'à s'étendre sur cette couche moelleuse, en se calant la tête, le

dos, les bras, le siège, avec des oreillers de plume. Une fois installé de la sorte, on peut franchir impunément dans la rudimentaire voiture, plusieurs milliers de kilomètres : les roues et les essieux se fatiguent plus vite que le voyageur. Si j'ajoute que l'on se trouve on ne peut mieux dans un tarentass sibérien préparé de la sorte, j'aurai l'air de me permettre une aimable plaisanterie : cependant, c'est l'exacte vérité. Étendu sur une couche moelleuse, on peut, sans fatigue aucune, rêver ou dormir. Le seul ennui est de se réveiller ou même de se lever aux relais pour payer les chevaux que l'on quitte, et pour s'en procurer d'autres. Cet ennui n'est pas mince. On ne saurait croire, à distance, combien est énervante cette lutte, répétée toutes les deux ou trois heures, contre l'apathie ou la cupidité des maîtres de poste. En temps ordinaire, on en souffre beaucoup; mais, par cet afflux inusité de voyageurs, se procurer des chevaux est une véritable torture, si l'on n'est pas un millionnaire ou un grand personnage. A certaines stations, des familles entières attendent leur tour depuis dix, vingt, quarante-huit heures, et, grâce aux mille expédients déshonnêtes inventés par les maîtres de poste pour les berner, les pauvres gens voient passer, d'heure en heure, sous leurs yeux, des attelages qu'on leur refuse. Ce sont là les dernières convulsions du service des chevaux de poste, que le chemin de fer, dans quelques mois, aura tué sans rémission.

Nous partons à un train modéré, en une file espacée de quatre équipages : d'abord le Général, puis ses bagages, puis sa suite, enfin Gavril Pétrovitch et moi. Il nous faut bien quinze cents mètres de développement, pour ne pas rouler dans la pous-

sière les uns des autres. - Aux relais, des chevaux nous attendent, et, en quatre minutes, l'échange est fait; nous repartons alors, si l'on ne décide pas de prendre du thé ou de déjeuner.

Après quelques heures de route, nous traversons sur un bac la rivière Biriouza, et, parvenus sur une sorte d'îlot que nous parcourons à pied tandis que l'on opère le transbordement des tarentass, nous apercevons une députation qui s'avance au-devant de Son Excellence. Ce sont des fonctionnaires du district : ils attendent là en grand uniforme, par la chaleur écrasante, depuis onze heures d'horloge. Ils se sont baignés deux ou trois fois, ils ont bavardé, fait des gambades : le Général n'arrivait toujours pas ! Enfin, vers le milieu de l'après-midi, une grande poussière a annoncé sa venue : on s'est rhabillé, rajusté, époussété, raidi. Le malheur veut que celui d'entre eux qui est le plus élevé en grade soit affligé d'une rage de dents. A la vue de notre cortège, ce pauvre homme enlève prestement sa mentonnière, et, comme il est forcé de prendre la parole au nom des autres, il domine héroïquement sa douleur. Tandis qu'on lui pose des questions, je vois sa langue, douloureusement, mais stoïquement, rouler quelque chose sous sa joue; mais il tient bon, il est beau de correction. Je lui dois d'intéressants renseignements sur l'organisation de la corvée pour l'entretien de la grande route de Sibérie, du *tract*.

M. Koulomzine a décidé de ne pas voyager la nuit; le trajet sera plus long ainsi; mais, pour ma part, j'en suis heureux, car j'observerai mieux les détails de la route. Nous campons dans une maison de poste. Gavril Pétrovitch et moi nous étendons tout bonne-

ment sur des couvertures, à même le plancher, et nous sommes imités par un des fonctionnaires de tout à l'heure, Alexandre Nikéforovitch, qui s'est joint au cortège pour servir, jusqu'à Irkoutsk, de cicerone au Général. C'est un homme d'une trentaine d'années, trapu, bronzé, à l'air fort intelligent et sympathique.

26 juin. — Après un bain vivifiant pris dans les eaux de la Biriouza glacée, nous partons dans le matin clair. Nous partons, et, le long du *tract*, c'est un perpétuel éblouissement. Des fleurs innombrables se pressent, se marient, se confondent dans les quarante mètres de forêt défrichée qui sont ménagés aux deux bords du chemin. J'aperçois des tapis de larges boutons d'or, des pissenlits triomphants, au bord du fossé, puis, plus loin, une sorte de fuchsia bleu avec le bord de la clochette délicatement frangé de blanc, du muguet blanc et rose, des fleurs blanches, jaunes, orangées que je ne connais pas, et qui sont délicieuses. Puis, surtout, sur le talus du double fossé, s'épanouit infatigablement le discret sourire de l'églantine rose; ici, des fleurs étalant largement leurs pétales pudiques autour de leur cœur pâle; là, un ébouriffement de boutons rosés qui vont s'ouvrir.

La persistance de cette floraison d'églantines est telle que le cœur en est touché, et que, au lieu d'y voir une simple grâce de juin, j'y associe involontairement le souvenir de tous les malheureux que, depuis un siècle, cette grande route a vus passer, de tous les malheureux pour qui cet épanouissement de la rose sauvage a été la dernière, la fugitive consolation, — et, en même temps, la définitive flèche de regret, —

avant que les portes de l'infecte prison se soient refermées derrière eux...

Le grand *tract* sibérien offre à peu près la même largeur qu'une de nos routes départementales. Grâce à l'initiative de deux exilés politiques, on s'est mis, il y a vingt ou trente ans, à l'entretenir avec suite et avec méthode; les péages, dont la somme s'élève à 80 copecs (environ 2 fr. 25) entre Tomsk et Irkoutsk, sont affectés à cette dépense. Le fond de la route n'a pas la même solidité que chez nous, mais il est, en général, assez uni. Durant l'été, on remplit les ornières avec des pierres cassées que les véhicules enfoncent eux-mêmes par leur passage. En outre, certaines parties sont refaites à neuf, et, dans plusieurs villages, j'ai vu des *rouleaux*. Assurément, sur une route aussi fréquentée, les plaies sont nombreuses et la poussière est inévitable; mais il faut avouer que, malgré ces inconvénients, peu de routes russes sont comparables au *tract* sibérien. Lorsque la voie principale est détériorée, ou bien encombrée par le cailloutis, on s'esquive sur les bas côtés : je me demande ainsi parfois à qui sera réservée la pénible tâche de frayer le *tract* caillouté, lorsque les voies latérales seront coupées d'ornières et engluées de boue.

Sur le *tract* voyagent perpétuellement, jour et nuit, les équipages de la poste, les véhicules des voyageurs, et les interminables files des charrettes : par trente, par cinquante, par soixante, elles s'en vont lentement, au pas résigné de leur petit cheval, avec leurs conducteurs jamais pressés, jamais lassés, qui dorment à la grâce de Dieu, se reposent quand mangent leurs chevaux, sous le soleil, la pluie ou le froid,

et surveillent sans relâche les 25 pouds (400 kilog.) de marchandises qui sont confiés à leur garde, et dont leur cautionnement répond. Lorsque nous rencontrons une de ces longues files empoussiérées, je me rappelle le mot de Gavrilka, mon cocher du Canal :

— Ah! bârine, que je voudrais aller avec vous, voyager! Je ne crains ni le froid ni la faim!

— Qu'en sais-tu?

— J'ai fait comme cocher (*iémchik*) la route de Tomsk à Kiakhta, aller et retour : c'est tout dire.

Partout, sur les bords de la route, on aperçoit de grands mélèzes morts et debout. On s'étonne d'abord de voir ainsi dépérir l'arbre magnifique. En réalité, ce sont les paysans qui le tuent : le bois du mélèze sibérien est si dur qu'il faut un travail sérieux pour l'abattre : or, les Sibériens n'aiment pas le travail. Aussi, lorsqu'ils veulent défricher un coin de forêt, ont-ils soin d'enlever à la base des mélèzes un anneau d'écorce; bientôt, l'arbre royal meurt de l'infime blessure, et les hivers le désagrègent, si le feu n'en a pas eu raison. Il y a dans cette façon d'assassiner le géant des forêts quelque chose de bas qui ne s'accorde peut-être que trop bien avec le caractère des paysans logés dans les villages du *tract*...

Nous filons toujours, grimpant ou descendant des pentes vertigineuses, infatigablement. Au loin, des cimes bleuissent; partout, des forêts se dessinent, mais ce n'est plus l'image de la *taïga* inviolée qui accompagnait mon voyage du Canal. A tout instant, nous rencontrons la voie du chemin de fer; elle se tient toujours près de la route, ne s'en écartant que pour éviter les pentes trop brusques. La substructure en est à peu près terminée; des ponts de bois provi-

soires permettront d'attendre les ponts métalliques qui seront livrés dans cinq ans (?); des piles de traverses sont toutes prêtes, et sur le remblai de la voie, la luxuriante végétation sibérienne a déjà installé ses verdures et ses fleurs. Çà et là, des gares sont construites. On n'attend plus que les rails, les petits rails monotones, insignifiants en apparence, mais qui vont, comme d'un coup de baguette enchanteur, animer toute cette contrée qui sommeillait...

Un accident à la roue d'un de nos véhicules nous force à nous arrêter dans un village, où, à notre grande joie, nous sommes atteints par une pluie vivifiante. Une bonne occasion pour faire connaissance avec quelques paysans et prendre des notes sur les ressources d'un grand village. Il s'y trouve une *maison d'étape*; je retiens deux choses de la visite que j'y ai faite : d'abord, l'odeur, l'infection spéciale, célèbre, des *maisons d'étape*, où se mêlent les senteurs de l'humidité, de la sueur, des baquets de nécessité, de la respiration, du renfermé, de la saleté. Une horreur inoubliable! Et puis, la vue d'une jeune fille assez jolie, ma foi, mais au regard si affreusement cynique, que j'en ai frissonné.

Nous partons enfin, sous la pluie battante, et bientôt, éclate en face de nous un superbe orage qui éclaire au loin les montagnes et la vallée. Les éclairs lointains, énormes, prennent des formes bizarres et se prolongent par une aveuglante phosphorescence qui illumine le grandiose paysage où nous courons. C'est un spectacle de toute beauté, au milieu de ces gorges sauvages, de ces bois sombres, de cette route aux tournants imprévus. Tout se calme enfin. Voici au loin des lumières; nous traversons un village

énorme, très bien bâti : la banlieue de Nijné-Oudinsk, puis un bac nous transporte dans la ville, où un dîner a été préparé pour M. Koulomzine, qui nous y invite. Dîner bien servi, domestiques empressés, une bonne chambre et une mauvaise nuit.

27 juin. — Je n'ai guère le temps, ce matin, d'explorer Nijné-Oudinsk. Je vois seulement que l'Ouda, une rivière très rapide et très claire, sépare de la vraie ville constituée par la banlieue (*sloboda*), la ville des fonctionnaires, où nous nous trouvons ; j'ai, cette nuit, constaté que la rivière n'avait pas arrêté l'invasion de la vermine. J'ai été bien puni d'avoir accepté un lit, et l'on ne m'y reprendra plus !

La route se continue en pleine montagne ; l'un de mes cochers m'affirme que le blé ne mûrit pas tous les ans dans ce district, où l'on observe parfois, durant les nuits qui succèdent aux plus chaudes journées d'été, un abaissement de température qui parfois va jusqu'au-dessous de zéro. Pourtant, il fait en ce moment une chaleur accablante. La floraison des revers boisés qui bordent la voie semble avoir pris un caractère un peu différent de celui de la plaine de la Biriouza. Je vois apparaître pour la première fois de grands lis jaunes et des orchidées splendides, roses et rouges, grosses comme des œufs de poule, et qu'on admirerait à la vitrine d'un fleuriste. Tout le jour, persiste cette impression délicieuse : la profusion des fleurs semble augmenter à mesure que nous nous enfonçons dans l'Asie, et cette découverte inattendue me paraît de plus en plus touchante.

La journée se passe à courir sans arrêts par d'immenses solitudes vallonnées, dans une chaleur cui-

sante, sous les brûlures du soleil qui nous rôtit la peau, et, à nos faces cramoisies, gagnées aux coups de soleil et à la réverbération des jours derniers, ajoute encore des teintes sombres. Nous parvenons vers le soir au grand bourg de Toulouna, le but que le chemin de fer doit atteindre à la fin de cette saison. C'est une agglomération cossue qui compte 6 000 habitants; on y voit de belles maisons de brique, des rues dignes d'une ville, une animation qui surprend et fait plaisir. Toulouna est, en effet, un centre commercial de grande importance, et, lorsque le Transsibérien y sera parvenu, il est probable qu'elle détrônera quelque jour Irkoutsk, ainsi que Krivochokovo, la ville champignon, détrônera Tomsk au point de vue des affaires.

28 juin. — La route serait peut-être monotone sans les fleurs : mais, de temps à autre, une de nos voitures s'arrête, et, en une minute ou deux, l'un de nous ramasse un gros bouquet multicolore; c'est une joie saine, un sourire de consolation, sous la chaleur accablante. Voici quelques chariots d'émigrants : nous nous arrêtons pour questionner les hommes. Ils viennent de la Petite Russie, du gouvernement de Poltava; gênés par le manque de terre, et par des difficultés de toute sorte, ils s'en vont rejoindre un groupe de leurs parents établis sur l'Amour. Leurs charrettes sont couvertes de bâches blanches; les hommes, qui marchent pieds nus, sont coiffés de vastes chapeaux de paille. Peu à peu, ils s'enhardissent et nous content par le menu les tribulations que leur a fait subir le propriétaire terrien, leur voisin; ils parlent des amendes qui pleuvaient sur eux s'ils marchaient sur sa terre, ou si leurs pigeons s'abat-

taient sur son champ. Lassés enfin d'une patience inefficace, ils ont vendu tout ce qu'ils possédaient, et ils sont partis à la grâce de Dieu, sachant bien qu'ils arriveraient trop tard là-bas, sur le versant du Pacifique, pour tenter des semailles cette année, mais comptant sur l'aide de leurs parents installés à cette place. Ils avancent de trente à trente-cinq kilomètres par jour, et ils auront ainsi parcouru à pied, durant la belle saison, six ou sept mille kilomètres! On leur offre tout près d'ici des terres avantageuses, mais ils préfèrent parcourir encore 2500 kilomètres, pour retrouver leurs amis; on insiste : en têtus Petits Russiens, ils secouent la tête et n'écoutent rien.

Je passe, dans l'après-midi, dans la voiture du *zasièdatièle* (officier de police) qui précède M. Koulomzine pour préparer les relais et faire ranger les files de charrettes qui encombrent la route. C'est un brave homme, un peu timide. Il m'avoue qu'il est accablé de travail, avec ses multiples fonctions de juge d'instruction, de juge, d'administrateur, de policier, et de guide des grands personnages qui traversent la contrée. Ce qu'il ne me dit pas, le pauvre homme, c'est que son traitement est dérisoire, et que, pour pouvoir payer son uniforme, nourrir ses chevaux d'ordonnance, entretenir sa famille et instruire ses enfants, il est obligé, sans doute, comme ses collègues, de ne pas fermer la main aux offrandes de ses administrés. Cela, tout le monde le sait bien en Sibérie; mais on se dit probablement, en haut lieu, que, si l'on doublait les traitements des officiers de police, on ne les empêcherait pas de tendre la main, et qu'il vaut mieux, dès lors, choisir, entre deux maux, le plus économique. Cela est triste.

J'ai parcouru également un relais dans le tarentass d'Alexandre Nikéforovitch dont les allures franches, la conversation animée et la grande connaissance du pays m'avaient séduit dès la première heure. Il offre un exemple frappant de ces existences russes ou sibériennes que les accidents de la vie ont bouleversées, et qui se sont trouvées par là remplies d'expériences curieuses, et mûries de bonne heure, sans rien perdre de leur enthousiasme. Natif d'Irkoutsk, il continua son instruction à l'institut agronomique de Varsovie. Mais, peu de temps avant la fin de ses études, il en était exclu pour une gaminerie d'étudiant. Sans ressources, il se mit à apprendre à Pensa le métier de mécanicien, et obtint son brevet : « J'ai, me dit-il, conduit des locomotives. » Un beau jour, cependant, saisi sans doute par le mal du pays, il donna sa démission, revint en Sibérie, et se mit à défricher un grand espace de terre, une *zaïmka*. Il se maria alors à une femme qui savait le comprendre, et il fit prospérer sa culture. Malheureusement, une grave maladie le contraignit à revendre sa terre, et il finit par accepter un poste de confiance auprès du Gouverneur général.

C'est, assurément, un des hommes les plus intéressants que j'aie rencontrés dans ce pays; non qu'il fasse le moindre effort pour me paraître tel, car il se tient plutôt sur la réserve, mais parce qu'il a du pays une connaissance précise, et qu'il parle sans détours, avec une pointe de malice qui ne me déplaît pas. Certes, pas plus de lui que d'un autre Russe, je ne saurais dire ce qu'il a tout au fond de l'âme; mais du moins, j'ai pour lui une vive sympathie. Je vois en outre avec plaisir que, bien qu'indépendant par sa

situation, il n'abuse pas de cet avantage, mais en use seulement pour se faire respecter.

Tandis que nous causons, nous voyons surgir de la plaine une sorte de bourgade élégante et toute neuve : c'est une gare avec ses dépendances; on n'y attend plus que la pose des rails, le personnel et les voyageurs; pour le moment, pas un être humain n'y est visible : l'effet en est étrange, inquiétant.

Nous pénétrons enfin dans la petite ville de Zima, dont l'aspect est riant, au bout de la steppe poussiéreuse que nous venons de traverser. Cette fois, c'est l'ingénieur du pont du chemin de fer, M. Maievski, qui a l'honneur de recevoir chez lui le grand personnage que nous accompagnons. Il occupe un premier étage dont les fenêtres s'ouvrent sur les délicieuses verdures qui bordent l'Aka, une rivière limpide, profonde et glacée, qui passe en bruissant au pied de la maison, et qui dégage une fraîcheur vivifiante. Dans les appartements, meublés avec un vrai goût européen, nous retrouvons la civilisation que notre course par les bois et par les villages nous a déjà fait perdre de vue, et le contraste est si piquant entre nos vêtements de route et l'élégance de la table servie, qu'une sorte d'épanouissement intérieur succède aux sentiments affairés des jours passés. En reprenant contact à l'improviste avec notre vie normale de Pétersbourg ou de Paris, nous laissons, comme malgré nous, la conversation prendre un tour particulier, un tour léger, plaisant, mondain. Des mots jaillissent d'un bout à l'autre de la grande table, et, pour ma « légèreté » française, comme peut-être aussi pour la dignité du Général, c'est un repos charmant, une

oasis de gaîté paisible, au milieu de l'affairement de notre travail respectif.

La municipalité avait retenu des appartements pour la suite de M. Koulomzine; je suis invité à en profiter avec Gavril Pétrovitch et Alexandre Nikéforovitch. La bonne nuit simple! Nous sommes tous trois rompus aux habitudes de la route, et d'un commun accord, nous refusons les lits que l'on nous offre. Nous préférons nous étendre par terre, au beau milieu du salon, côte à côte, comme des soldats. Le domestique qui nous sert doit bien comprendre les raisons de notre modestie spartiate!

29 juin. — J'ai passé la journée dans la voiture d'un nouvel officier de police. C'est un homme bien mis, élégant, aux yeux doux; une figure sympathique, un peu lassée, abandonnée; au reste, un charmant interlocuteur. J'ai oublié son nom, mais son type moral me restera fixé. Il a beaucoup lu, en dépit de ses écrasantes fonctions, il s'intéresse aux grandes questions qui agitent le monde russe, et, sur plusieurs d'entre elles, il a une opinion ferme. En revanche, il n'aime pas la Sibérie, avec son peuple ivrogne qui vole perpétuellement et qui s'entretue après boire; la Sibérie, qui semble bien être pour lui la maison du crime, la contrée méchante aux longs hivers. Il doit être sincère, car j'ai entendu des gens dignes de foi louer hautement sa droiture et sa probité...

D'ordinaire, la voiture de l'officier de police précède d'un petit quart d'heure celle de M. Koulomzine : il faut, en effet, avertir le village, préparer le relais, éviter les attroupements d'hommes et les encombrements de charrettes, que sais-je encore? Cependant, tout à l'heure, nous étions partis en retard, précédant de

trois minutes à peine la grande voiture : en outre, nos quatre chevaux étaient mauvais, et le cocher, un Bouriate borgne, était pire encore. A chaque tournant franchi, il nous semblait entendre derrière nous le galop de l'attelage que nous devions annoncer. Nous pressions le cocher, et le cocher secouait ses chevaux! La course dura plus de deux heures : nous avions fini par gagner deux kilomètres peut-être, et il fallait, durant le court répit de cette avance, faire mettre le couvert et faire servir le déjeuner commandé par dépêche. Enfin, voici le village, une de ces énormes agglomérations sibériennes étalées aux deux bords de la route, sur quatre ou cinq kilomètres : nous arrivons ventre à terre, au grand bruit de nos clochettes. Personne dans la rue très large : par cette chaleur intolérable, tous les paysans sont à l'ombre. Tout à coup, un homme se détache des maisons pour traverser la route : il court comme sans nous voir, il passe devant nous, juste au moment où nous sommes sur lui. Il nous aperçoit alors, il lève les bras, veut fuir, se retourne : il est trop tard! « *Stoï*, *stoï*! » (arrête, arrête), crions-nous au cocher arc-bouté sur ses rênes. Mais les chevaux sont trop lancés; l'homme, un instant, se débat devant eux, puis tombe et disparaît : nous sommes passés... Il faut soixante mètres encore pour arrêter l'énorme voiture. Je laisse mon compagnon à son office et je cours en arrière pour ramasser l'homme. Il n'est plus sur la route : il me semble même voir sa silhouette rouge disparaître dans une maison. J'accours : « Où est-il? — Ici, bârine », répondent des paysans. L'homme, à ma vue, se sauve dans une autre pièce où je le rejoins enfin. Je suis, je pense, aussi pâle que lui. En me voyant arriver près de lui,

l'homme, un grand diable en chemise rouge, tombe à genoux, et, joignant les mains, s'écrie : « Pardonnez-moi, bârine, je ne l'ai pas fait exprès! »

Et il tremble.

— Tais-toi! Qui te fait des reproches? Voyons, as-tu mal? Déshabille-toi.

— Non! non! je n'ai rien! *Pardonnez-moi*, bârine!

— Imbécile, déshabille-toi, te dis-je!

Il obéit enfin. Ses plaies se réduisent à quelques écorchures superficielles aux coudes et à un genou. S'étant trouvé entre le troisième et le quatrième cheval de flèche, il a miraculeusement échappé au lourd véhicule qui l'eût broyé. Je respire. L'homme se console et s'esquive. C'était le cocher qui devait conduire le Général. En l'honneur de cette circonstance, il s'était enivré et s'était endormi contre un mur : au bruit de nos clochettes, il s'était éveillé en sursaut et avait voulu traverser la rue pour courir à son attelage...

30 juin. — Nous traversons ce matin l'Angara, car il a été décidé que nous ferions un crochet pour visiter la prison d'Alexandrovsk. La splendide rivière présente ici, près de Malta, une largeur d'environ un kilomètre : elle coule, limpide, rapide et glacée, entre des rives escarpées que couronnent des bois; le paysage est admirable et nouveau pour mes yeux accoutumés aux fleuves boueux rencontrés jusqu'à présent. Pour nous traverser, les mariniers remontent au cordeau leurs longues barques, à plus d'un kilomètre en amont du point de débarquement, puis ils saisissent leurs avirons et nous passent en biais, utilisant la formidable dérive que leur impose le courant.

La prison d'Alexandrovsk est aux bagnes ordinaires ce qu'une ferme-école est à une exploitation villageoise. C'est un bagne-école, un bibelot sculpté, que l'on montre avec complaisance, et qui, en réalité, est fort beau. Il serait téméraire, sans doute, d'en tirer la moindre conclusion sur les autres bagnes sibériens; je me garderai donc de le faire : la question, d'ailleurs, n'est pas de ma compétence, et la Sibérie vivante m'intéresse infiniment plus que la Sibérie qui meurt derrière les colossales palissades des prisons. Il faut louer, du moins, fût-ce à titre d'exception, l'exemplaire propreté qui règne dans les chambrées qu'on nous fait voir; sans doute, tout cela se ressent de la visite prochaine du Ministre de la Justice; mais, à certains détails, on reconnaît de très heureuses innovations. Les fers, par exemple, ne sont pas employés ici — peut-être parce qu'Alexandrovsk n'est qu'un purgatoire du crime, où l'on n'accepte pas les forçats impénitents. En outre, les prisonniers sont assortis par âge et par crime : on évite de mettre ensemble des jeunes gens et des hommes faits, des faussaires et des assassins. Pour les Orientaux, il existe une salle spéciale : en faire partie est la récompense enviée d'une bonne conduite : on les voit là, Tatars, Kirghizes, Tcherkesses, aux visages bronzés, aux yeux blancs. Ailleurs, voici l'infirmerie, un véritable modèle d'aération méthodique; voici des ateliers, une école. Le bagne d'Alexandrovsk a ceci de particulier qu'il est dirigé par un homme intelligent et bon. C'est un exilé politique venu en Sibérie il y a quarante ans. Persuadé qu'on peut obtenir par la justice et la fermeté bien plus de résultats que par une aveugle sévérité, il songe plutôt à améliorer ses hommes qu'à les

punir. Ses ateliers, non seulement sont un heureux ferment de relèvement moral, mais encore, procurent des bénéfices. J'ai donc emporté de ce bagne une impression douce et calmante. Toutefois, on m'y a fait un certain nombre d'affirmations dont j'ai reconnu l'inexactitude par une enquête personnelle et en parcourant un livre publié à Irkoutsk. Cela m'a fâché. Mais, pourquoi, aussi, suis-je si sensible à une affirmation erronée, moi qui connais la Sibérie! Est-ce mon amour-propre qui se révolte à me voir ainsi pris pour un naïf; est-ce plutôt mon habitude de la franchise européenne qui me fait éprouver un malaise devant ces grosses roueries? Je ne sais trop [1].

Un cocher à figure épanouie, qui me promène à travers le bourg habité surtout par des libérés, me raconte qu'il expie, par douze ans de bagne, le meurtre de sa femme surprise par lui avec un jeune homme : « J'avais un peu bu, explique-t-il, je n'étais plus maître de moi, je l'ai tuée. » Voici un portier qui, lui, est innocent de tout crime. Dans son village, on avait lynché un paysan voleur de chevaux : il fallait que la justice trouvât, sinon *le* coupable, du moins *un* cou-

1. On nous montra 231 détenus. Il y en avait 700, ce matin-là, ce qui est peu, puisque la prison a été construite pour en contenir 1000 normalement. Pourquoi, cependant, me dit-on, qu'il n'y avait plus personne, alors que je n'avais vu que le tiers de la population? En outre, je demande : « Vous avez parfois une grande presse? — Jamais! » répond l'inspecteur avec un sourire : or, quelqu'un de la maison m'avait dit auparavant : « Nous avons parfois ici jusqu'à trois mille hommes. » En outre, le livre auquel je fais allusion : *Description des mœurs de la population du gouvernement d'Irkoutsk*, parle d'effrayantes accumulations de détenus, p. 157 et 159. Le fait est donc indéniable. Ce sont des détails sans importance, dira-t-on. — Soit, mais pourquoi me faire tant de menues cachotteries, à moi qui ne demande qu'à admirer ce bagne modèle, et qui l'admire malgré tout!

pable; le conseil du village se réunit, et notre homme s'offrit à se charger du crime, à condition que la communauté prît soin de sa famille et lui donnât, à lui, cent roubles (300 fr.) pour la route! Le directeur, l'inspecteur, tout le monde, s'accorde à louer le caractère et la conduite de ce forçat volontaire. Ne mesure-t-on pas là, pourtant, la distance qui sépare de la nôtre une flexible civilisation comme celle-ci, où un paysan passe au bagne par misère ou insouciance, mais volontairement, et, *surtout*, y reste tel, aussi honnête qu'il était dans la vie ordinaire, où, sans effort d'ailleurs, il rentrera, une fois son temps accompli!...

Vers le soir, enfin, parti en avant, dans mon impatience d'arriver, j'aperçois tout à coup, du haut d'une montagne boisée qui domine la plaine, les délicieuses bordures d'Irkoutsk, la ville blanche. Cette impression de blanc sur l'horizon, au crépuscule de juin, est délicate et charmante. Il faut encore une grande heure de descente vertigineuse, puis de course dans la poussière, pour atteindre les premières maisons des faubourgs; voici maintenant des rues droites, des maisons de belle apparence : mon tarentass s'arrête en face de l'hôtel où mon ami m'a précédé.

V

Irkoutsk-la-Blanche.

1er juillet. — Il y a un mois et demi que j'ai quitté Tomsk, et depuis ce jour, je n'ai guère cessé de flotter ou de rouler vers l'est. J'ai cueilli de merveilleuses impressions et réuni des notes importantes : je crois bien, maintenant, *tenir* ma Sibérie occidentale. Mais, avant de m'engager plus avant, et d'aborder la Sibérie transbaïkalienne et amourienne, il me semble bon de faire station à Irkoutsk pour me reposer, et surtout pour m'initier aux questions nouvelles que je vais étudier sur place : l'or, le thé, les rapports russo-chinois, l'émigration officielle dans la province du Littoral. D'abord, je lirai à loisir le paquet de lettres qui m'attendait : c'est, on le croira sans peine, une joie douce que de recevoir une liasse de correspondances vieilles, il est vrai, de plus de deux mois, pour la plupart, mais qui vous apportent un écho du pays. C'est le repos moral dans le repos physique, c'est le retour nécessaire aux préoccupations nationales, bien mesquines parfois, mais utiles, cependant, à qui ne veut pas se laisser envahir, annihiler par une civilisation étrangère.

Je suis installé à l'hôtel que l'on considère comme le premier de la ville, l'hôtel Deko. Vermine et saleté y sont maîtres. On m'a donné, au premier étage, une très vaste chambre avec deux alcôves artificielles, l'une pour le lit, l'autre pour le vestiaire et la toilette; je paye deux roubles et demi (exactement 6 fr. 75) par jour. Les deux énormes fenêtres donnent sur la rue : si, par miracle, je parviens à en ouvrir une, il pénètre chez moi des flots de poussière que la femme de chambre se garde bien d'essuyer. Il me faut donc, ou bien suffoquer de chaleur, ou bien étouffer sous la poussière. Les fenêtres n'ont ni volets, ni rideaux opaques, et, durant plusieurs heures, le soleil y donne en plein. Les meubles sont boiteux, sales, tachés d'encre et de graisse, et pour comble, tellement remplis de vermine, qu'il suffit, pour se débarrasser d'un importun, de le faire asseoir dix minutes sur certain fauteuil ou sur le sofa.

Pour toilette, je possède l'instrument ordinaire des familles pauvres en Russie : un vase en cuivre percé à sa partie inférieure d'un orifice où passe une tige terminée par une boule. La boule s'adapte à l'orifice et empêche — ou à peu près — l'eau de s'écouler lorsque l'appareil est au repos. Mais, si l'on vient à soulever la boule en la renfonçant dans le vase, l'eau trouve un passage, et s'écoule comme elle peut le long de la tige. Pour se laver, la manœuvre est simple : on commence par les mains. Soulevant discrètement la tige, on utilise le filet d'eau qui s'écoule pour faire mousser le savon. L'eau salie retombe où elle peut, le plus généralement, d'ailleurs, dans un bassin de cuivre, large et plat, d'où elle rejaillit à loisir. Les mains une fois lavées, on les joint en forme d'écuelle,

et on les présente au filet d'eau qui coule le long de la tige soulevée; on les porte ensuite vivement à sa figure. On recommence, selon l'humeur, deux ou trois fois ce manège. Il ne reste plus alors qu'à s'essuyer les mains et le visage avec une serviette. C'est économique et rapide. Tel est l'instrument que j'ai à ma disposition : j'en sais, d'ailleurs, l'usage depuis bien des années, et ne m'en trouve pas trop incommodé.

En face du vestiaire-toilette, se trouve le réduit tendu de rideaux, où est installé mon lit. Sur ces rideaux, on voit, avec un peu d'attention, caracoler des punaises. Le lit est en fer — fort heureusement! La muraille est nue; le crépi en a été peint d'une teinte bleuâtre : çà et là, des trous y font tache noire : on reconnaît la trace de la bougie homicide dont un de mes prédécesseurs a poursuivi les insectes dans ces retraites profondes. En outre, les voyageurs qui m'ont précédé dans cette belle chambre ne se sont pas gênés pour cracher sur le mur, tandis qu'ils étaient au lit, ou pour se moucher dans la même direction. C'est abominable. Vous vous demandez comment je puis dormir dans ce taudis? Je prends soin, chaque soir, de semer autour de mon lit une petite barrière d'insecticide, et de me coucher dans de la poudre à punaises : je trouve encore, cependant, le matin, des hôtes imprévus nichés dans les replis de mon drap... Et l'hôtel Deko est le premier d'Irkoutsk!... Et j'y vais passer un mois!... Et je trouverai, à mon retour en France, des gens au teint fleuri pour me dire : « Ah! comme vous êtes heureux de voyager! »...

Irkoutsk est la résidence du Gouverneur général de la Sibérie orientale, un des trois vice-rois de la colonie.

C'est le général Gorémykine qui remplit actuellement ces fonctions. C'est un soldat, dans ses qualités comme dans ses défauts : il est, s'accorde-t-on à dire, à la fois rude et bon. Il adore la paperasserie, est capable de colères terribles, et de sensiblerie à la Sterne. On cite de lui plusieurs traits d'arbitraire, mais, d'un commun accord, tous ceux qui l'approchent ou le connaissent de longue date, apprécient en lui une nature honnête et droite. On l'a vu soutenir par pitié des fonctionnaires qui avaient failli; mais on ne dit pas qu'il ait jamais *sciemment* perdu un honnête homme. Il a, dit-on, refusé de laisser établir ici une blanchisserie à vapeur, mais c'était par crainte de ruiner « ces pauvres blanchisseuses ». Il me reste de tous ces on-dit et d'autres renseignements, d'ailleurs plus sérieux, l'impression d'un brave homme, un peu brusque et excessivement formaliste. J'ai d'autant plus de liberté pour faire cet éloge, que je n'ai causé avec le général que trois minutes environ, et d'une façon beaucoup plus officielle que cordiale.

2 juillet. — J'ai déjà fait ici des connaissances, et j'ai accepté un déjeuner chez Piotre Pétrovitch, un jeune fonctionnaire de haute intelligence, que, depuis l'an dernier, on m'avait recommandé de voir à Irkoutsk. Nous avons beaucoup causé de l'émigration, et peu à peu, j'ai compris quel genre de questions nouvelles ce problème soulevait en cette contrée envahie par la forêt vierge ou occupée par des colons bouriates. Quinze cents kilomètres, en ce pays, ne semblent pas une longue distance; pourtant, ils mettent entre deux villes comme Tomsk et Irkoutsk une différence extrêmement sensible. Non seulement le caractère du sol se modifie, mais surtout, les conditions de la vie

deviennent tout autres, et il faut quelque effort d'attention pour saisir nettement cette transformation. A Irkoutsk, nous nous trouvons sur le bord extrême de la Sibérie russe. Toute la région située au delà n'est guère exploitée que temporairement par les chercheurs d'or, et est surtout colonisée par des étrangers, des paysans d'origine mongole, des Bouriates. Durant tout le voyage à travers la Sibérie, on avance parallèlement à la frontière chinoise ; mais nulle part encore je n'avais vu comme ici les traces d'une pénétration jaune. Voilà précisément ce qui complique l'étude sérieuse de ce bizarre chaos de races qu'est l'Asie russe. Les touristes n'y voient qu'une exposition variée de types curieux : moujiks, Kirghizes, Ostiaks, Toungouzes, Bouriates, Chinois, Japonais, Ghiliaks, etc. ; ils passent sans s'y attarder. Mais, pour qui rêverait autre chose qu'une description superficielle, que de problèmes, insolubles pour la plupart, présenterait ce kaléidoscope de races ! Du moins, pour ne pas s'égarer ici, faut-il un plan net ; j'ai résolu, pour ma part, d'étudier quelque chose de l'infiltration slave dans cette partie de l'Asie que l'on croit à tort, chez nous, déserte et morte. Il me faut donc ici, d'une part résumer les observations que j'ai recueillies depuis l'Oural, et d'autre part, m'armer de renseignements sur les allogènes que je vais, dans la suite de mon voyage, rencontrer à chaque pas, mêlés au flot montant de l'émigration russe. Un mois suffira-t-il à ce travail ?...

Ce soir, le bruit s'est répandu que l'on a, en cours de route, volé au Ministre de la Justice, qui vient ici pour inaugurer le nouveau code, une malle contenant, entre autres effets, son grand uniforme chamarré d'or.

Le cas est amusant : si cela pouvait seulement servir de leçon et apprendre à un grand personnage que les routes ne sont pas sûres ici pour les modestes voyageurs!

3 juillet. — Je vais faire visite, sur la rive gauche de l'Angara, dans la verte banlieue de Glascow, à un jeune homme, M. Pétrof, fort au courant des questions qui m'intéressent. C'est samedi, aujourd'hui, et dans toute la ville, c'est comme un flux lent de femmes et d'hommes armés de petits balais en bouleau, et chargés de paquets. A mesure que mon fiacre approche du coude de la rivière, les passants deviennent plus nombreux; me voici enfin devant la maison blanche des Bains, et je vois qu'elle est le centre de tout ce mouvement de fourmilière. Sur un banc, devant une des portes, un chapelet de moujiks et de soldats, décrassés à neuf, les cheveux un peu humides encore, devisent et rient. Qu'ils ont l'air heureux, dans ce pays, après la lessive hebdomadaire du corps!

Un pont de bateaux relie à Irkoutsk le faubourg de Glascow, où sont logées les villas, et où le chemin de fer va passer. L'Angara, transparente et rapide, roule au bord de la berge montagneuse, et forme un courant d'air si froid qu'on est forcé de se couvrir ou de se boutonner en traversant le pont.

M. Pétrof est un tout jeune homme aux yeux noirs très vifs, aux traits fins, au profil romain. Il est — c'est une trouvaille pour moi! — un vrai Sibérien de Sibérie. Que d'anecdotes il a recueillies, que d'expérience il a pu amasser durant ses courses et ses stations dans les villages! A la veille de la grande enquête territoriale à laquelle M. Koulomzine va procéder

dans la Transbaïkalie, pour tâcher de faire une place aux colons russes parmi les envahissants Bouriates, M. Pétrof me montre, d'un côté la résignation assez facile des paysans sibériens détenteurs du sol, devant les empiétements des colons, et d'autre part, la ténacité rusée des Bouriates : ceux-ci sont toujours prêts à soutenir leurs droits par la discussion, par le procès : ils n'occupent pas un lopin de terre sans prétendre avoir des actes qui les y autorisent.

4 juillet. — Quelqu'un me parlait des difficultés d'application de la loi forestière. Jadis les paysans coupaient le bois à leur fantaisie, et saccageaient les forêts. Une fois la loi protectrice promulguée, ils se trouvèrent aux prises avec les forestiers, qui ne montrèrent pas toujours le tact désirable. Pour couper du bois dans la forêt prochaine, il fallait venir chercher un billet à Irkoutsk : le voyage était trop long parfois. C'est ainsi que tel village fut réduit à se chauffer avec le bois de ses ponts, faute de pouvoir, à temps, faire les démarches exigées par l'administration. Cela, sans doute, explique certains de ces incendies de forêts dont les paysans, par vengeance, se rendent coupables. Cela montre aussi que la Russie flexible est parfois aussi malheureuse dans l'application des lois nouvelles, que l'est quotidiennement notre pauvre chère France routinière et administrative...

Quand un voyageur pénètre à Irkoutsk, il a sûrement en poche l'adresse de Dmitri Ivanovitch Perchine, l'homme le plus affable, le plus obligeant, le plus accueillant et le plus modeste de toute la Sibérie. Nous avons, ce matin, lui et moi, fait connaissance à son bureau des contributions indirectes. C'est un gros homme qui, du premier coup d'œil, vous apparaît

comme pétri de bonté. Il m'accueille fraternellement, il m'enveloppe de sa conversation allègre et amusante, de ses avis précieux (c'est à lui que je dois le choix d'une partie de mon itinéraire ultérieur); en un mot, il me conquiert. Aussitôt qu'il est libre, il m'emmène visiter le très beau Musée historique et ethnographique que possède la Société de géographie [1]. Il est lui-même mongolisant, aussi se trouve-t-il mieux que personne en état de me faire apprécier les collections ethnographiques bouriates ou mongoles que possède le Musée. Il m'explique en détail les rapports du bouddhisme et du lamaïsme, et me décrit, en me montrant les objets du culte, la fameuse cérémonie du *Tsame*, qui a lieu chaque année au temple bouriate du Lac des Oies. Ensuite, il cède la parole à l'un de ses collaborateurs, qui me montre des collections iakoutes : des yourtes en peaux, des *narty* ou traîneaux légers qui permettent aux indigènes du cercle polaire, de transporter, durant l'été, des fardeaux à la surface de la *toundra*, l'immense marécage, gelé neuf mois sur douze, qui recouvre tout le nord de l'Asie. Voici des berceaux que l'on prendrait pour des chaises de malade; une petite gouttière, ménagée dans le bois, permet à la maman de ne pas changer son nourrisson plus souvent que son mari ne change la litière de ses bêtes. Voici des ustensiles de cuisine; on me décrit les cent manières de mourir de faim inventées par les pauvres sauvages, qui cherchent couramment, dans les feuilles ou dans le liber des arbres, des succédanés du pain! Bref, cette visite de plusieurs heures dans le Musée me fournit mille détails intéressants et m'ins-

1. Le Musée, d'ailleurs, est bien connu des voyageurs français : telle collection parisienne y a été préparée de toutes pièces.

pire le désir de revenir souvent examiner par le menu certaines vitrines.

5 juillet. — Aperçu, en passant dans une rue, cette suggestive enseigne : « Malles et cercueils, tout faits et sur commande. »

A Irkoutsk, par l'étouffante chaleur, ce n'est pas, comme on pourrait croire, le côté de l'ombre que recherchent les passants, mais le côté abrité du vent, car la poussière est telle qu'on n'y voit goutte si elle vous enveloppe.

J'entre, en habit, chez un coiffeur. Pour soustraire mon frac au douteux contact de ses serviettes imbibées de schampoing, je veux me mettre en bras de chemise. Horreur! le patron s'y oppose : « Ne faites pas cela! monsieur. S'il entrait une dame! » J'oubliais qu'en Russie, un homme en *bras* de chemise paraît beaucoup plus indécent que celui qui laisse flotter sa chemise sur son pantalon, et découvre le haut de sa poitrine. J'ai d'ailleurs fait observer à mon coiffeur que, cinquante mètres au delà de sa boutique, les pudibondes Sibériennes voyaient journellement, en traversant le pont, des messieurs qui se baignent dans l'appareil le plus paradisiaque. Le patron m'a trouvé fort inconvenant de discuter ses raisons; j'ai pensé, une fois de plus, que le sentiment de la pudeur est chose vraiment relative et toute de définition!

La ville est vide, endormie sous le soleil qui la couve; tout le monde est à la campagne. Mais, en vérité, je n'ai jamais nulle part, fût-ce à Tomsk ou à Bordeaux, vu autant de flâneurs et de désœuvrés. De plus, ici, quand on ne travaille pas, on s'enivre. La populace est d'aspect rébarbatif, antipathique.

J'ai passé l'après-midi avec Dmitri Ivanovitch; nous

sommes allés faire une promenade à pied sur la rive gauche de l'Angara, et nous avons gravi la montagne. De là-haut, le coup d'œil est féerique : on distingue tous les détails dans le panorama de la ville blanche qui sourit aux derniers rayons du couchant. Voici une église jaunâtre, puis une cathédrale café au lait, des toits verts et des toits gris, se détachant sur la blancheur des murailles, et, tout au fond, des montagnes bleues qui s'étagent dans la brume. Le fleuve glauque, la divine Angara, semble enserrer amoureusement la ville dans une large boucle, avant d'aller se perdre aux verdures du lointain. Je ne puis me lasser de cette merveilleuse contemplation.

6 juillet. — Devant moi, quelqu'un racontait la vie que l'on mène sur les confins de l'Asie, à Sredné-Kolymsk, le dernier cercle, et le plus terrible, de l'enfer sibérien. Ce sont surtout des exilés politiques qui sont envoyés là-bas[1] : il faut trois mois pour parvenir de Iakoutsk au village de déportation. Les habitants de Sredné-Kolymsk, au nombre de quatre cents environ, sont des Cosaques dégénérés, rongés par une maladie terrible, et par l'ivrognerie, incapables d'ailleurs de travail sérieux. Les exilés s'occupent à leur guise, les uns de pêche ou de chasse, d'autres, d'écritures, de lecture, de rêve. Ce désert glacé exerce sur eux une impression déprimante qui va parfois jusqu'à la folie. Plusieurs s'abandonnent, comme n'étant plus du monde, ne se coupent plus ni les cheveux ni la barbe, et ne se lavent même plus. La poste n'arrive que trois fois par an : alors, on arrache les sacs, on les vide sur le plancher, et, fiévreusement, on fait le

1. Le *Calendrier sibérien* de 1896 fournit de fort intéressants détails sur cette contrée.

triagé des correspondances et des imprimés passés au crible d'une triple censure. Quatre mois de journaux à lire! Quelques-uns les dévorent au hasard, nuit et jour : d'autres, plus rares, les lisent méthodiquement, dans l'ordre des dates, pour repasser ainsi par les mêmes émotions que les gens de là-bas, de là-bas où l'on vit...

On parlait aussi de l'évasion tentée, il y a une quinzaine d'années, par un écrivain aujourd'hui fort connu comme romancier et comme ethnographe, et par quelques compagnons parmi lesquels se trouvait un Français (?). Ils descendirent en barque la rivière Iana, tributaire de l'Océan Glacial; mais, pendant une escale, le Français s'égara en chassant, et ses compagnons, qui voulurent l'attendre, furent repris. C'est à cette époque que l'Américain Melvil, parti à la recherche de la *Jeannette*, se trouva en détresse sur la côte d'Asie, et, par un indigène, envoya une demande de secours aux autorités russes. L'autorité, là-bas, est représentée par un officier de police, l'*ispravnik* : or, l'*ispravnik* ne savait pas l'anglais. Melvil eût été perdu peut-être, sans un des exilés qui traduisit sa lettre, et put, avec ses amis, agir sur l'officier de police pour le déterminer à envoyer des secours. Melvil, sauvé, vint à Sredné-Kolymsk, et, plus tard, dans son livre, décrivit par le menu ce qu'il y avait vu et entendu. Après avoir manifesté l'étonnement qu'il avait éprouvé à se voir invité à dîner par des déportés politiques qui mangeaient sans assiettes et sans couverts, à même la table et avec leurs doigts, il fit un tel récit de leurs conversations, que plusieurs d'entre eux virent, de ce chef, leur peine augmentée de quelques années[1]...

1. Je ne me porte nullement garant de cette anecdote :

7 juillet. — J'ai fait connaissance avec le maire d'Irkoutsk, Vladimir Platonovitch Soukatchof. C'est un homme qui use noblement de sa grande fortune, et ne se lasse pas de contribuer à des fondations généreuses. Bien des Parisiens connaissent cet élégant Sibérien du boulevard ; mais bien peu, sans doute, ont visité la gracieuse villa où il abrite une des rares galeries de tableaux que possède la Sibérie. Cette galerie a été pour moi une joyeuse surprise, car lorsqu'on voyage dans un pays neuf, les émotions d'art sont rares. La galerie Soukatchof est presque entièrement russe : c'est la preuve d'un patriotisme que j'apprécie fort. Elle se compose surtout de paysages, de marines, et de vues de la Crimée, le pays charmant qui attire toujours ceux qui, en Russie, délayent des couleurs. L'impression dominante est celle d'une grande douceur de touche, de contours volontiers un peu flous, un peu embrumés, facilitant ces envolées de rêve auxquelles se livre si souvent l'habitant des grandes steppes ou de la forêt morne.

Nous visitons ensuite l'école que M. Soukatchof a construite dans un coin de son parc : c'est une coquette école de filles, admirablement propre (qualité rare en ce pays), ornée, çà et là, de tableaux, de dessins et de gravures. Elle peut contenir cent quarante enfants. Celles qui ont terminé leurs classes y trouvent toujours des livres mis à leur disposition dans la bibliothèque, et celles qui veulent continuer leurs applications de couture fine, trouvent là une

d'abord parce que je n'ai pas eu entre les mains le livre de Melvil, puis parce que je n'ai pu rien contrôler auprès des intéressés. Vraie ou fausse, l'anecdote circule à Irkoutsk : ne fût-ce qu'à ce titre, je l'aurais recueillie.

salle et des maîtresses. Comme tout cela est pratique! On se rend bien compte de l'influence que peut exercer sur tout un quartier d'une ville occupée de gains et de plaisirs grossiers, cet essaim de jeunes filles instruites modestement et pratiquement...

Cet après-midi, j'étais en visite dans une maison intelligente, et j'y ai pris le thé. L'aimable compagnon qui m'avait amené me montrait, me faisait valoir, déclarait mon goût pour le thé léger, empêchait qu'on ne me mît du sucre, se rejouissait de me voir servir un verre d'eau à peine teintée, et, comme je protestais en souriant, disant que, décidément, c'était un peu trop faible, il insistait : « Prenez, prenez, ne vous gênez pas! » Et il ajoutait, se tournant vers les hôtes : « Vous allez *le* voir : il va boire avec *prikouska* (un morceau de sucre aux dents, à la moujik). » Bref, on ne montre pas plus soigneusement un chien savant. La maîtresse de la maison, intelligente et gaie, me regardait comme on regarde un objet rare dans un musée, et m'interrogeait comme on fait un Papou à travers les grilles du Jardin d'acclimatation. Elle ne pouvait lever les yeux sur moi sans avoir un sourire un peu inquiet et ce regard interrogateur qui semble dire aux voisins : « Il ne mord pas, au moins? » — Je n'ai pas mordu!

8 juillet. — M. Soukatchof est venu me prendre ce matin pour me conduire à l'École d'Arts et Métiers. Cette institution a eu des débuts difficiles. Fondée par initiative privée, avec une subvention de la ville, elle fut presque entièrement détruite par le grand incendie de 1879. Après de laborieuses négociations, l'État promit son obole, si les particuliers s'inscrivaient pour 130 000 roubles. C'est alors que la tante du

maire actuel donna 150000 roubles, et M. Soukatchof lui-même, 50000 (400000 francs d'une part et 135000 d'autre part); l'École fut reconstruite sur une base plus large, et complétée peu après par l'adjonction d'une classe supérieure faite aux frais du Ministère.

L'École compte, en moyenne, deux cents élèves répartis en neuf classes : l'âge fixé pour l'admission est de dix à treize ans. Parmi les quinze ou seize élèves qui, chaque année, terminent leurs études avec le diplôme, la moitié environ essaient, au grand désespoir du directeur, d'entrer dans un Institut technologique (École centrale) à Pétersbourg ou à Kharkof : ils sortent de là ingénieurs, alors qu'à Irkoutsk, ils n'étaient que *techniciens*. La Sibérie a besoin des uns comme des autres, des seconds plus peut-être que des premiers, car, dans ce pays tout neuf, où l'on se trouve aux prises avec la nature brutale, l'homme pratique est plus précieux que le savant. Mais, comment empêcher, ici comme ailleurs, la poussée des jeunes gens vers la haute instruction? Ce que l'on appelle chez nous la crise du prolétariat intellectuel se retrouve en somme jusqu'en Sibérie. Comment, en effet, dire à l'enfant qu'on a instruit : « Tu n'iras pas plus loin! désormais, tu fermeras ton esprit à la science pure pour entrer dans la pratique? »

Je note ce fait assez curieux que, dans cette école d'Arts et Métiers, fraternisent des enfants nés dans des conditions très différentes : on voit ici, côte à côte, les fils d'un Gouverneur général, d'un millionnaire, d'un simple artisan, et... d'un ancien galérien. Aussi bien les Russes, avec leurs très nombreuses familles, n'ont-ils pas autant que nous la superstition des études classiques.

En somme, on le voit, une telle école est de première utilité pour la Sibérie; cependant, l'équilibre de son budget est difficile à maintenir, et la vente des travaux des élèves, fort recherchés dans ce pays qui manque d'artisans, est nécessaire pour qu'on puisse joindre les deux bouts. On trouve ici la preuve de l'abandon où l'État avait jusqu'ici laissé la belle colonie sibérienne. Qu'importait, jadis, aux hommes de Saint-Pétersbourg, que la ville d'Irkoutsk eût ou non des ouvriers d'art et de ces « techniciens » dont elle avait tant besoin pour transformer le riche, mais rude pays où elle régnait? On y envoyait des condamnés, et on en rapportait de l'or : on ne voyait guère plus loin. Aussi, lorsque la Russie étonnée s'est aperçue de la vitalité de la Sibérie, a-t-elle compris que, de toutes parts, il fallait créer, organiser, soutenir des enseignements nouveaux, et qu'elle avait tout à faire dans ce pays abandonné inhumainement à son climat de misère et à ses ferments de vice et de crime. Une transformation de cette sorte ne s'effectue malheureusement pas en quelques coups de baguette...

Je suis monté, cet après-midi, à l'observatoire magnétique, où j'ai reçu un charmant accueil de M. et Mme Voznécensky. Les observatoires du genre de celui-ci sont d'autant plus curieux à visiter que, instruits par les Allemands, les Russes apportent à leur installation un soin méticuleux que nous ne connaissons guère en pareil cas. Nos résultats, paraît-il, sont à peu près aussi bons, et cela me console. Aussi bien les variations magnétiques ont-elles, en ce point de la Sibérie, une fréquence et une intensité vraiment surprenantes. La déclinaison locale de l'aiguille

aimantée subit des écarts énormes à quelques lieues de distance.

Après que nous eûmes contemplé, du haut de la tourelle, le merveilleux panorama d'Irkoutsk, avec ses blancheurs éclatant parmi la verdure, et la nappe unie de l'Angara enflammée par le couchant, tout là-bas, une dame rappela devant moi ses souvenirs du grand incendie de 1879 qui a dévoré toute la ville. Le feu éclata sur plusieurs points à la fois, ce qui semble bien prouver qu'il avait été allumé volontairement. Comme toutes les maisons étaient construites en bois, l'incendie se propagea avec une rapidité inouïe. Les habitants n'eurent que le temps de saisir quelques effets et de s'enfuir. Par centaines, les familles se réunirent dans les cimetières, pour camper, en attendant qu'on pût rentrer dans la ville en cendres. Là, sans autres provisions qu'un peu de thé, souffrant de faim et de froid, navrés de la ruine subite, tous durent attendre que le feu eût consumé le dernier hangar. La situation de la plupart était affreuse, dans cette ville isolée, placée si loin des centres de production. Aussi n'a-t-on pas de peine à comprendre la réaction qui suivit. Irkoutsk avait été, avant l'incendie, une ville où l'on faisait la fête, dépensant l'or à pleines mains, buvant du champagne à quarante-cinq francs la bouteille, envoyant à Pétersbourg du linge à blanchir. Après le sinistre, ce fut pis encore. Un grand nombre de personnes avaient touché des primes d'assurances; avec cette rage de jouissance qui succède aux grandes émotions, on se rua sur les plaisirs. Ce fut, pendant quelques semaines, dans les rares édifices encore debout parmi les cendres fumantes, une délirante orgie.

Il paraît que, de temps à autre, lorsque la populace est mécontente du Gouverneur général, ce fonctionnaire reçoit des lettres qui le menacent d'un nouvel incendie. L'an dernier, même, ces bruits avaient si bien reçu créance, que plus d'une famille faisait camper des hommes sur le toit plat de sa maison, avec des tonneaux pleins d'eau, et que d'autres tenaient, jour et nuit, des chevaux attelés, pour être prêts à fuir à la première alerte. Vraie ou fausse, l'anecdote est bien typique et donne une impression singulièrement vive de la propagation foudroyante, terrifiante de l'incendie dans ces villes de bois.

9 juillet. — Dès onze heures du matin, je traversais en habit la ville empoussiérée sous le soleil brûlant, et, en compagnie du maire qui était venu me prendre dans sa voiture, j'allais, au delà de l'Ouchakovka, mince filet d'eau tout grouillant de baigneurs, assister à la distribution des prix de l'école professionnelle de Trapeznikof. Cette école a été installée grâce à un legs vraiment royal fait à la Ville par un de ses plus généreux millionnaires. Elle n'a pas encore son plein développement, à cause des procès et des compétitions soulevées par un héritage énorme. Mais, bientôt, elle sera reconstruite, le litige étant écarté, et pourra devenir un des centres les plus utiles pour la préparation méthodique de jeunes ouvriers serruriers, ébénistes, menuisiers, etc. Pour cette année, onze jeunes gens seulement reçoivent leur diplôme de sortie. On compte bientôt doubler, tripler ce chiffre, car les jeunes « sous-maîtres » trouvent à se placer avantageusement dès que leur apprentissage est terminé.

Nous passons ensuite à l'orphelinat de Mme Med-

viednikof. Cette institution, qui fut fondée, il y a une soixantaine d'années, avec une banque, d'abord très modeste, destinée à subvenir à ses dépenses, s'est peu à peu développée, grâce au succès de cette banque, devenue une des plus importantes de la région. Aujourd'hui, je ne saurais la comparer qu'à une brillante maison d'éducation française. Les bâtiments s'élèvent au milieu d'un parc et de jardins potagers. La propreté la plus stricte, et la plus coquette simplicité règnent partout, dans les dortoirs, les réfectoires, les salles d'étude, les salles de travaux manuels, les salles de récréation, etc. Deux cent cinquante jeunes filles, en uniforme clair, s'abritent dans cette maison de campagne (elles ont, en ville, une maison d'hiver), et tous ces visages gais et frais, penchés sur les cahiers ou sur la broderie, produisent une charmante impression. L'éducation que reçoivent ici les élèves a un caractère surtout pratique, ainsi qu'il convient à des femmes : ménage, cuisine, couture, broderie, jardinage, tout cela les occupe tour à tour. Le grand principe est de les habituer à ne reculer devant aucune besogne désagréable, à passer, sans transition et sans humeur, du tambour de la broderie, au balai du gros nettoyage. L'instruction n'est pas non plus oubliée, et, lorsque les jeunes filles sortent de l'Institut, elles sont vraiment accomplies en leur genre... Il fait grand soleil, il fait bon sous les arbres, au milieu de cette envolée de robes blanches... et je pose indiscrètement une question : Que deviennent ces jeunes filles, lorsque leur temps est fini?

— D'abord, un grand nombre se marient.

— Très bien, mais les autres? Elles n'ont pas un sou de fortune, puisque c'est la condition d'entrée :

elles n'ont plus de parents; que vont-elles devenir sur le pavé de la ville?

— Mon Dieu! elles entrent en service. Elles sont fort recherchées comme domestiques.

— On le serait à moins. Mais, croyez-vous que la transition ne soit pas cruelle, entre le charmant Institut et les rudesses d'un service de bonne ou de femme de chambre? Des maîtres bourrus, souvent inintelligents, jamais affectueux; la femme revêche, et, souvent, jalouse d'une domestique plus affinée, plus adroite qu'elle-même; le mari aimable à l'occasion, trop aimable même...

— Sans doute, sans doute. Mais enfin, l'Institut fait ce qu'il peut: il fait beaucoup déjà...

Il fait beaucoup, certes, mais ne nous trouvons-nous pas ici en face d'un des problèmes essentiels de la charité, celui qui cherche à en déterminer la mesure et l'à-propos? Je me demande si, au lieu d'aider ces jeunes filles à sortir de la misère et du vice, on ne les y précipite pas plus sûrement en les déclassant. Je me demande si la charité, au lieu d'être uniformément prodigue, ne doit pas être essentiellement relative, appropriée rigoureusement aux besoins et aux habitudes de ceux qui en sont l'objet. Je me croirais coupable si je prenais un pauvre homme, et, pendant un mois, le comblais de bonne chère et de bon vin, pour le laisser ensuite retomber dans la vie. — Et pourquoi, dira-t-on, les déshérités n'auraient-ils pas droit aux mêmes jouissances que vous-même? — Parce que le bonheur est tout relatif et que c'est augmenter leur souffrance que de leur révéler des joies inconnues d'où, demain, naîtront autant de regrets. De ces orphelines sans ressources, vous faites des jeunes

filles instruites comme si elles devaient entrer de plain-pied dans des familles riches. Ne leur préparez-vous pas là un avenir de souffrance et de désillusion? N'avez-vous pas considéré votre œuvre charitable comme une broderie que l'on fignole pour elle-même, sans se préoccuper de savoir si elle pourra servir? N'avez-vous pas, hélas! justifié ce mot cruel d'un de mes amis : « Heureusement que nous avons, à Irkoutsk, à côté de l'Orphelinat Medviednikof, l'Hospice d'enfants trouvés de Mme Bazanof... »

Nous avons accepté, pour finir la journée sur cette rive droite, ombreuse et fraîche, de l'Ouchakovka, de dîner chez un médecin, Victor Nicolaévitch D., qui passe ici, à la campagne, les mois d'été. Nombreuse famille, des enfants gais et remuants, avec lesquels, de suite, je noue une camaraderie. Ce sont des bonds, des courses, des expéditions dans le parc et sur la mince rivière, des confidences de petits bonshommes, des espiègleries de petites filles, des caresses d'une troupe de chiens. Les enfants simples n'ont pas le sentiment du grotesque : je ne suis donc pas gêné dans mes ébats par mon habit noir que je porte depuis le matin. Quel repos, après les visites, les distributions de prix, les conversations techniques! Je trouve même là une compatriote, professeur de français de tout ce petit monde turbulent : c'est une femme charmante et calme, adorée de tous, dans la paix indulgente de ses cheveux gris : je laisse à penser la joie qu'elle éprouve à parler de France avec un Français!... Lorsque, le soir, dans la fraîcheur piquante, après l'extinction d'un grand feu de joie que les enfants avaient allumé dans le parc, je suis parti sous le ciel blanc d'étoiles, je me sentais comme

imprégné de ce calme simple dont les familles russes savent si bien faire profiter les étrangers, et dont nous sommes si friands, nous autres Français, bien que nous ne sachions guère le répandre sur nos hôtes.

10 juillet. — Victor Nicolaévitch vient me faire aujourd'hui visite : qu'ils sont charmants, ces Russes de Sibérie! Vous dînez chez eux : vite, le lendemain ou le surlendemain, ils viennent vous rendre visite. Comme cela fait bien ressortir la grossièreté de notre coutume de la visite de « digestion » ! Mon hôte d'hier se réjouit lui aussi, lui millionième, de l'introduction d'un nouveau régime judiciaire en Sibérie, et il m'énumère les réformes qu'il en attend comme médecin... Mais, que vont-ils être, ces juges de qui tout un peuple espère tant de bienfaits? Ont-ils conscience d'être les Messies attendus, et de ce qu'il y a de splendide dans leur rôle de distributeurs de cette justice dont tout ce peuple a soif? J'en ai vu quelques-uns, en passant. Les difficultés de la route les ont exaspérés : ils ont vu passer devant eux de minces fonctionnaires, des sous-lieutenants, des policiers, qui ont pris à leur barbe les chevaux des relais; ils sont mécontents, désenchantés. Ils viennent, en outre, de s'apercevoir que, au prix où sont les vivres à Irkoutsk, leurs traitements seront insuffisants pour leur permettre de vivre honnêtement. Leur faudra-t-il donc vendre des acquittements, ou tendre la main, comme le faisaient avant eux tant de ces policiers qu'ils remplacent? Conscients, pour la plupart, de la beauté de leur mission, ils apportaient ici quelques idées nobles. Voici que la réalité leur apparaît tout autre : on serait triste avec moins de raisons. Cependant, le peuple espère en eux; il espère, ce peuple calme, qui

recourt à la justice contre l'arbitraire, qui, ayant depuis si longtemps sous les yeux des exemples de vénalité dans les arrêts, rêve encore, cependant, l'équité absolue, et compte l'obtenir demain! Il espère...

11 juillet. — M. Perchine racontait aujourd'hui quelques souvenirs de cette république d'aventuriers chercheurs d'or, forçats russes échappés, et bandits chinois, qui s'était formée, il y a dix ou quinze ans, sur un point de la frontière sibéro-chinoise : la Jeltchoukha. Le lavage du sable leur fournissait de l'or en quantité considérable, et le temps se passait pour eux en orgies de *vodka* et en nuits occupées à battre les cartes, avec des tas de sable d'or pour enjeux. A la fin, le Gouvernement chinois envoya, à la requête du Gouvernement russe, des soldats contre la « république » : les chercheurs d'or furent cernés et criblés de balles ; on écartela, on empala, on tortura du mieux qu'on put ceux que l'on prit vivants, et les soldats chinois, fiers d'un si bel exploit, s'en retournèrent...

12 juillet. — Une heure charmante passée à contempler l'Angara derrière le monastère. La berge, très calme, est peuplée de flâneurs et d'ivrognes : au loin, sur des chantiers, quelques taches rouges qui remuent : ce sont des ouvriers. L'eau de la rivière est pure comme celle d'une source, et rappelle certains petits lacs de Suisse. Elle a des teintes sombres qui se glacent de moires, au-dessus des remous que forme le courant terrible. Cette délicieuse eau glacée qui court si vite avec une puissance incomparable, m'impressionne ; je comprends l'affection tendre que lui vouent ses riverains [1].

1. L'énorme rivière Angara unit le lac Baïkal à l'Yénisséye :

... Un propriétaire de mines d'or m'a expliqué la crise que subissent ici les petites et les moyennes exploitations. Il se plaint surtout du manque de capitaux et du manque de bras. Les capitaux russes sont engagés ailleurs qu'en Sibérie, ou bien affluent aux grandes compagnies; quant aux ouvriers, c'est l'administration du Transsibérien qui les accapare. Les frais d'extraction du sable aurifère sont tellement considérables que l'on doit abandonner, comme insuffisamment rémunérateurs, des placers qui, dans tout autre pays, donneraient une fortune. D'ailleurs, comme on sait, le travail ne dure guère ici que quatre mois et demi : durant l'hiver, on creuse des galeries, d'où l'on extrait du sable dont on essaie chaque jour quelques échantillons : il faut attendre le dégel printanier pour en faire le lavage définitif.

En face de ces doléances fort sincères d'un propriétaire de mines d'or, j'ai plaisir à noter quelques renseignements que m'a donnés une personne qui connaît les mines de fort près. Il est toujours, en effet, extrêmement difficile de savoir ce qui s'y passe : si l'on s'adresse aux directeurs, on ne peut s'étonner d'être trompé; si l'on interroge l'*ispravnik* (officier de police), il n'a garde de vous renseigner sur des irrégularités qui lui rapportent un traitement de 70 000 francs [1]; si, enfin, l'on s'adresse aux employés

son cours est long de 1 800 kilomètres; à sa naissance, elle est déjà un cours d'eau imposant où se précipitent les eaux du lac.

1. Exactement 24 000 roubles, qui se répartissent en 6 000 roubles payés par l'Etat et 18 000 payés par les propriétaires de mines, c'est-à-dire par les administrés de l'*ispravnik*! Je dois ajouter d'ailleurs que, en raison du nouveau régime judiciaire, qui lui enlève l'instruction des affaires criminelles, son traitement officiel et officieux ne s'élèvera plus qu'à 18 500 roubles (exactement 50 000 francs). C'est encore assez coquet.

subalternes, ils mentent par crainte d'être découverts. Ajoutons enfin que les mines d'or sont, le plus souvent, situées dans des pays perdus que l'on ne peut guère visiter sans l'assentiment et sans l'aide des propriétaires eux-mêmes. Comment alors savoir la vérité? — On ne la sait pas. Pourtant, il se passe bien des irrégularités, bien des horreurs, dans la profondeur de la *taïga* gonflée de pépites. Les ouvriers sont liés par un contrat qu'ils ne sauraient rompre sous peine de prison : ils sont réduits à un état de servitude totale. Nul n'est là pour recevoir leurs réclamations, puisque tout se ligue contre eux, l'intérêt de leurs patrons et celui de la police. Mais, d'autre part, il ne faut pas ajouter foi à toutes leurs doléances : ils sont fort remuants, exigeants comme des enfants, insouciants de la parole donnée, incapables de résister seuls à l'attrait du renouveau qui les appelle dans la *taïga* fleurie. Souvent ils volent : quelques-uns commettent des meurtres. C'est un peuple difficile à tenir, et il faut se garder de mettre *a priori* tous les torts sur le compte des propriétaires de mines, bien que la cupidité de la plupart de ces derniers n'inspire à personne la moindre confiance ni la moindre sympathie.

On ne saurait, d'ailleurs, imaginer la variété des moyens qu'inventent les propriétaires pour gagner sur leurs ouvriers. Il y a bien des lois fort sévères qui régissent les placers; mais, au fond de la forêt vierge, il est aisé de tourner la loi. Voici un exemple entre cent. Un propriétaire de mines d'or me disait, il y a deux ou trois mois, ceci : « La loi nous oblige à fournir à nos ouvriers, pour leur entretien, une quantité déterminée de pain, de viande, de graisse, etc. Or, qu'arrivait-il? Les ouvriers, *trop grassement nourris*,

gaspillaient leur ordinaire et jetaient une partie de ce pain qui nous coûte si cher là-bas. Nous avons, *dans leur intérêt*, voulu remédier à cette imprévoyance. A la place des vivres, nous leur en donnons le prix, calculé sur les tarifs officiels affichés dans les boutiques d'approvisionnement qui entourent la mine. De la sorte, ils n'achètent plus que le strict nécessaire et ne gaspillent plus rien. » J'avais ici flairé un mensonge : le bon patron, soucieux de l'épargne de ses ouvriers, est trop rare en Sibérie pour qu'on ne se défie pas tout d'abord. Or, voici en réalité ce qui se passe : les ouvriers peuvent bien *officiellement* exiger qu'on leur vende les vivres au prix du tarif, mais rien ne détermine la qualité des vivres que doit contenir la boutique; c'est donc *telle* qualité qu'on leur *vendrait* à *tel* prix : par malheur, on n'a plus cette qualité; en revanche, on en a une *autre*, qui est seulement un peu plus chère : l'ouvrier doit donc prendre ce qu'on lui offre, et payer plus cher. En outre, les ouvriers, grands enfants sans volonté, sont incapables de garder l'argent qui leur est remis d'avance, ou de ménager le crédit qu'on leur ouvre. Ils dépensent, jusqu'au dernier sou et au delà, leur maigre provision, avant de songer à se nourrir solidement : c'est tout profit pour le propriétaire, qui possède la boutique en même temps que la mine, et encaisse d'un côté l'argent qu'il a dépensé de l'autre. D'ailleurs, si les ouvriers avaient, dans le cas présent, jeté du pain, ce n'était pas par insouciance, mais pour protester contre je ne sais plus quelle mesure arbitraire de leur patron. Autre exemple. Jadis, les ouvriers n'avaient droit qu'à deux jours de repos par mois : une loi nouvelle leur en accorda quatre. Que firent alors les propriétaires? Ils

refusèrent de nourrir leurs hommes durant ces quatre jours, réalisant, de ce chef, une sérieuse économie, et imposant des dépenses fort sensibles à ceux que la loi avait voulu protéger.

On citerait à l'infini des exemples de cette nature; mais on risquerait, en s'y complaisant trop, de ne pas laisser voir, en regard, les risques et les dépenses qu'occasionne aux patrons l'extraction de l'or. Sans doute, en effet, il est parmi eux des gens tarés, méprisables, usant sans ménagement les forces de leurs ouvriers; sans doute, il est des propriétaires pour qui l'exploitation d'un placer n'est qu'un prétexte à ouvrir là-bas des boutiques où ils écoulent à des prix fantastiques tous les manqués et tous les invendus du commerce urbain; mais, en revanche, il est aussi, parmi eux, des hommes qui exploitent normalement, et, sinon avec une générosité sentimentale, du moins avec sérieux et avec équité, les immenses champs d'or de l'Asie septentrionale.

C'est chez un propriétaire de ce dernier type que vivait l'employé qui me raconta un jour l'anecdote suivante. On sait que, aux yeux des ouvriers, l'or trouvé dans la terre appartient à qui le trouve : ils se font difficilement à l'idée qu'il faut le remettre au patron : voilà pourquoi les plus honnêtes d'entre eux volent des pépites quand ils le peuvent : ils ne sont pas les seuls. Les vols sont perpétuels sur les placers. Pour éviter la soustraction des pépites trouvées par les hommes en piochant, l'administration leur alloue un droit assez élevé, proportionnel au poids brut de ces pépites. Une caisse spéciale reçoit l'or ainsi recueilli. Or, dans la mine dont je vais parler, les deux employés chargés de cette petite caisse qui échappe

au contrôle officiel de la laverie, avaient laissé s'y accumuler 23 livres d'or (9 kilog. 407 grammes), au lieu de le verser, livre par livre, à la caisse centrale. Un beau jour, tous deux s'absentèrent pour assister à une fête; le soir, le trésor avait disparu. L'intendant, prévenu, accusa ses employés de négligence coupable, congédia l'un d'entre eux et envoya l'autre servir sur un placer éloigné. Vers la fin de l'hiver, un homme vint trouver à la ville, le représentant de la compagnie, et offrit, contre récompense, de faire retrouver l'or soustrait : on lui promit le tiers prévu par la loi en pareil cas, et il raconta que le trésor était caché près de la mine (à 1 000 kilomètres de la ville), dans le creux d'un arbre fraîchement coupé, où il reposait dans une enveloppe de cuir et dans une natte. « Le voleur, ajouta-t-il, est un vieillard qui va, en compagnie de ses deux neveux, faire partie cet hiver d'un convoi qui transporte là-bas du poisson; arrivé sur les lieux, il s'embauchera sur le placer. » A ce moment, la neige couvrait le sol, on ne pouvait faire de recherches. On attendit le printemps et le convoi de poisson. Les hommes indiqués arrivèrent et s'embauchèrent en effet dans l'équipe de la mine désignée d'avance. On plaça des gardes, on fit des fouilles; mais on s'aperçut alors que le trésor avait disparu du creux de l'arbre. Était-ce parce que le Cosaque chargé de la surveillance, était de connivence avec les voleurs? On ne savait. Au bout de quelque temps, le vieil ouvrier, simulant une maladie, voulut faire régler son compte. L'intendant lui dit alors : « Tu as raison, va-t'en au diable, nous n'avons que faire de voleurs! » Alors, le vieux, d'une voix brisée, s'écrie : « Ainsi, c'est donc toi qui l'as pris? » Interrogé après cet aveu

indirect, il avoua que l'or avait été primitivement volé par un des employés, qui l'avait enterré à un endroit qu'il désigna (on y retrouva en effet la boîte). Quelques ouvriers avaient vu l'opération : ils déterrèrent le trésor et l'enfouirent dans un arbre pour le voler à la saison prochaine. L'un d'eux, alors, voulant s'assurer sans peine le tiers légal, dénonça ses complices : il est probable qu'un troisième larron, plus gourmand encore, s'empara du trésor avant l'arrivée du convoi qui amenait les co-partageants.

On devine, à ces anecdotes, que, au fond de la *taïga*, une vie étrange, anormale, se développe, dans le conflit des intérêts et des cupidités sauvages. La surveillance complète est impossible, avec la meilleure volonté du monde, et l'on me citait l'exemple de ce caissier d'une grande compagnie minière, qui retenait aux ouvriers les centimes, et ne leur payait leurs gages qu'en chiffres ronds. Qu'importait au moujik, qui recevait plusieurs centaines ou milliers de francs, qu'on lui donnât ou non les 10, 20, 30, 50 copecks supplémentaires ? Quand l'indélicatesse de l'employé fut découverte, elle se poursuivait depuis trois ans et lui rapportait, bon an, mal an, une douzaine de mille francs !

En outre, il se manifeste, au cours de ce dur métier, une véritable déviation psychologique de ces esprits mal équilibrés que sont tant d'ouvriers. Parfois, sous l'influence d'une heure d'ennui, d'un regret, d'un rien, tel d'entre eux commet un crime. Un jour, deux ouvriers, marchant en sens inverse, se heurtèrent : « Je songeais, raconta ensuite le premier ; je pensais au pays. L'autre me cogne en passant : inconsciemment, je souris. Il me frappe alors, et

moi, je saisis mon couteau et le lui plonge dans le ventre. »

Ce qui surtout, au dire des personnes bien au courant, est fréquent aux mines d'or, c'est le déclassement. L'extraction et le contact du métal précieux rendent les ouvriers et les employés inaptes à tout autre métier : sur les premiers s'exerce directement la fascination de l'or; quant aux seconds, habitués à être défrayés de tout, ayant perdu la notion exacte de ce que vaut l'argent, dans ce milieu où l'on remue des centaines de mille francs gagnés sans peine, ils deviennent incapables, de leur aveu même, de se remettre à une vie régulière où il faut s'observer et équilibrer son budget. Puis, sans doute, l'amour de la forêt vierge se développe chez les uns comme chez les autres : qu'y a-t-il, en effet, de plus séduisant pour une de ces âmes slaves, indécises et inquiètes du plus loin, que le sourire printanier de la *taïga*? Aussi dit-on couramment en Sibérie, et c'est une amère vérité : « Quiconque a touché aux placers y retournera : c'est un homme perdu pour la charrue. »

14 juillet. — C'est aujourd'hui, par un grand soleil, que le Ministre de la Justice, M. Mouraviof, a inauguré le nouveau code qui va régir la Sibérie. Toute la ville officielle était en mouvement depuis le matin. Que d'uniformes, grand Dieu! La salle des fêtes était trop petite pour tout ce monde. Sur ces uniformes, il y a en général trop d'or, et, de plus, on sent trop que ceux qui les ont revêtus ne sont pas habitués à leurs entournures. Il manque à toutes ces tenues, un peu de cachet. Beaucoup de dames : la plupart, hélas! sont en blanc, plusieurs avec des robes à traîne. Le blanc ne va guère aux grosses personnes

qui approchent de la quarantaine, et il y a beaucoup de grosses personnes dans ce cas, à Irkoutsk. On le devine : bien des maris ont trop joué, et puis, les bonnes faiseuses sont trop loin...

On commence par des actions de grâces. Le ministre esquisse de petits signes de croix discrets qui révèlent le courtisan; à ses côtés, le Gouverneur général, raide dans son uniforme, se signe sans relâche, avec une bonne grosse dévotion, à grands coups de poing. Si l'on tentait, en Russie, la psychologie du signe de croix, que de découvertes on y ferait! Les discours commencèrent ensuite. Le Ministre de la Justice déclara : « Que, jusqu'à présent, la Sibérie était en proie au régime de l'arbitraire, et qu'on y voyait des exemples de révoltante iniquité. » Pour qu'un ministre tienne ce langage, il faut en vérité que le pays ait bien souffert. M. Mouraviof a ajouté que tout allait changer, et, sans partager de tous points sa confiance, j'ai, pourtant, senti frémir autour de moi, et surtout parmi la foule silencieuse massée en bas sur la place, cette espérance en la justice vraie qui soulève toute la Sibérie.

15 juillet. — La ville a offert au ministre un grand banquet, et, comme on m'a fait l'honneur de m'y convier, je suis arrivé, comme l'indiquait ma carte d'invitation, une heure à l'avance. Presque tous les convives sont en habit, chose rare, dans ce pays où tous les fonctionnaires civils ont un uniforme. La salle, très vaste, est ornée de branches de sapins entremêlées de drapeaux tricolores[1]. L'attente est longue. Le ministre arrive enfin, et passe entre les

1. On sait que le drapeau jaune avec l'aigle est celui du tsar. En Russie, on pavoise bleu, rouge, blanc.

deux longues tables avec des saluts et des poignées de mains. L'archevêque l'avait précédé, vêtu de sa soutane en velours (?) bleu, et cette bonne figure de Monseigneur Tikhon, avec ses cheveux blancs, me rappelle d'une façon frappante M. Himly, le doyen de la Faculté des Lettres de Paris. Le rapprochement, certes, est imprévu; mais M. Himly n'a pas gagné à se revêtir d'une soutane bleue : l'archevêque a une expression naïve que l'on chercherait en vain dans les yeux du malicieux doyen. J'observe le manège des salutations. Ceux qui connaissent Monseigneur s'approchent de lui, lui baisent la main, échangent avec lui trois baisers sur le coin des lèvres, et lui baisent la main une dernière fois. Cela se fait vite et proprement. C'est d'un curieux effet.

On sait que tout dîner russe bien servi commence par des hors-d'œuvre, que l'on consomme debout devant un buffet. Au signal donné, cette foule de deux cents personnes se précipite dans des salles adjacentes à celle du banquet, et, dans une cohue indescriptible, chacun cherche à s'emparer, qui d'une sardine, qui d'un morceau de hareng ou d'une tartine de caviar que l'on arrose de *vodka*. Cela ne peut s'appeler rompre la glace : c'est plutôt la briser. Plus que jamais j'aurais ici souhaité des dames, pour mettre un peu d'ordre et de tenue dans ces appétits. A table, on ne cause pas entre voisins, à moins de se connaître d'avance. Le menu est fort beau, le champagne n'est pas épargné, mais, ce que j'apprécie surtout, c'est l'attention de Piotre Pétrovitch, le fin, le discret ami, qui m'a fait placer à son côté, et me permet ainsi de passer une bonne soirée.

L'heure des toasts et des discours a sonné enfin :

Dieu! que d'éloquence! A son tour, le ministre prend la parole; quand il vient à prononcer le nom du souverain, il a un élancement, une extase, un ravissement, un épanouissement de toute sa face illuminée, un haussement de toute sa personne; il en soupire; pour un peu, il tomberait en pâmoison. Cela fait très bien...

Le soir, les rues sont illuminées de lampions : c'est la première fois qu'à Irkoutsk je puis circuler sans tâter mon chemin avec une canne!

17 juillet. — Irkoutsk, malgré ses voies larges et ses constructions de bois, est la ville de Sibérie qui m'a le moins paru avoir le cachet russe : on y entend, sur les trottoirs en bois, parler toutes les langues de l'Europe et une bonne partie des langues de l'Asie. Les Bouriates et les Chinois les plus laids et les plus invraisemblables peuvent circuler dans les rues sans faire même retourner un passant.

Il me semble, en revanche, que l'on observe ici plus nettement que dans les villes de l'ouest, le type sibérien ou bien, pour mieux dire, une sorte de type sibérien. Cela tient sans doute à ce que l'afflux d'une récente population a été moins rapide que dans les villes où pénètre déjà le Transsibérien. Les traits généraux qui me font reconnaître un Sibérien sont les sourcils froncés, l'air dur, la démarche dandinante, avec un port droit, hardi, et une expression du visage volontiers effrontée ou ironique. D'ailleurs, je ne prétends pas établir par là les signes infaillibles d'un type ethnique. Je ne crois pas me tromper une fois sur cent quand je désigne un Sibérien natif; cependant, mes remarques sont tout empiriques. Le costume des paysans ou des ouvriers est également

typique : la chemise-blouse (*roubajka*) se porte ici très longue; elle tombe jusqu'aux genoux, et, au lieu de la serrer coquettement à la ceinture, comme font les moujiks russes, les Sibériens la laissent flotter comme un ample chiffon, par-dessus leurs larges pantalons à plis : cela est affreux. Comme coiffure, ils portent un chapeau de feutre rond, à larges bords.

Irkoutsk, avec ses 250 000 roubles (700 000 francs) de budget, ne possède ni éclairage, ni pavage, ni canalisation d'eau. Il n'y a, en tout, que 600 lanternes à pétrole, bien que la ville soit très large et compte environ 50 000 habitants : encore n'allume-t-on pas, les soirs de lune et durant les nuits que l'on juge devoir être courtes. Les rues sont donc des casse-cou, avant d'être des coupe-gorge. D'ailleurs, la société intelligente est unanime ici pour déplorer l'ignorance épaisse d'un certain nombre de gros marchands qui forment la majorité dans le conseil municipal, et qui paralysent les efforts des quelques hommes intelligents et généreux qui défendent l'intérêt public. C'est de haute lutte qu'on a emporté l'autorisation d'établir sur l'Angara ce pont de bateaux si commode qui unit la ville à son élégant faubourg de Glascow et à la grande route de Sibérie. Pour l'éclairage électrique, pour les tramways, ils ne veulent rien faire, ces gros conseillers, incapables de s'élever au-dessus de leurs petits intérêts de marchands, et terrorisés par l'approche de ces instruments de progrès qui les empêcheront, à bref délai, de faire leurs bénéfices habituels de 150 à 200 pour 100.

On retrouve ainsi à Irkoutsk quelques vestiges de l'ancienne Sibérie, ignorante et gavée, que le Trans-

sibérien balaye sur son passage. La ville mériterait mieux : elle est si jolie, si bien douée de la nature, si souriante, dans l'amoureux repli dont l'entoure son fleuve charmant, l'Angara! Pourtant, elle subira sans doute, lorsque les rails l'atteindront, une rude concurrence, du côté du grand bourg de Toulouna, qui commande le marché de la Léna et de la région des mines d'or.

18 juillet. — Je déjeunais, vers midi, au restaurant de l'hôtel; tous les rideaux baissés, fraîcheur relative, essaim de mouches. La dame du buffet, une excellente personne très brune, qui a un peu l'air d'un homme déguisé, va et vient, et verse aux clients des petits verres sur son comptoir, tout en fumant sa cigarette. Un familier de la maison, un géant à l'air hébété, un corps énorme que secoue de temps à autre un rire qui ressemble à un hoquet d'éléphant, dévore son déjeuner, gloutonnement. Devant lui, un monsieur maigre casse une croûte, et, tous deux, très haut, causent en polonais. Je déjeune, moi aussi, en lisant un journal russe ouvert devant moi : on m'a servi une soupe froide, une *akrochka*, faite de morceaux de viande, de concombres et de toutes sortes de légumes; puis une gelinotte avec une salade à la crème (oh! tout cela n'est pas fameux!), et un sorbet. Entre un petit homme que je vois assez souvent ici. Il est vêtu, car c'est, je crois, dimanche, d'un complet fait d'une étoffe exactement copiée sur la classique toile à matelas : ses cheveux gris, qu'il porte longs, sont peignés à la photographe, et, j'en demande bien pardon à la confrérie, il a, en effet, vaguement l'air d'un photographe, bien qu'il soit en réalité comptable. Il porte une de ces chemises non empesées qui sont,

depuis quelques années, à la mode en Russie. Cette chemise est jaune soufre; elle est munie d'un col rabattu de dimensions colossales, un vrai col de comédie; et les bords de ce col, ainsi que ceux des manches, sont tuyautés au fer. En guise de cravate, le petit homme porte une cordelière de laine rose tendre. Cette apparition est si puissamment drôle que je ris de joie derrière mon journal : c'est une apparition qu'on jurerait tirée des contes d'Hoffmann; et, comme pour compléter la vraisemblance, le petit homme hoffmannesque parle l'allemand...

20 juillet. — J'ai fait visite à l'inspecteur des prisons du département d'Irkoutsk, M. Sipiaguine, auquel j'avais été présenté à Alexandrovsk. Il m'a reçu avec sa politesse plaisante et son ordinaire affectation de taquinerie. Il est difficile d'amener à une conversation sérieuse cet excellent apôtre pénitentiaire qui, à certains moments, a des larmes dans les yeux quand il parle de ses chers forçats. Il semble se défier extrêmement de moi, sans doute parce qu'il a deviné que je vérifierais dans des publications officielles quelques chiffres inexacts qu'il m'a donnés. Il a raison, car j'ai vérifié. Je lis dans les yeux du bon vieillard ceci : « Vous croyez, vous autres. étrangers, que nous sommes des barbares et que nous torturons nos forçats! Eh bien, il ferait beau voir comparer mon ancien domaine d'Alexandrovsk avec une colonie pénitentiaire européenne! » En réalité, je n'ai pas d'idées sur les bagnes sibériens, puisque je n'ai pas étudié la question; je crois d'ailleurs les Russes beaucoup plus humains avec leurs forçats qu'on ne pense d'ordinaire; il suffit de lire, pour s'en convaincre, les *Souvenirs de la Maison des Morts*. Mais M. Sipia-

guine ne pourrait croire sans doute qu'un étranger, assez avisé pour discuter des faits non prouvés, soit capable de dire franchement sa pensée, et il ne croit pas un mot de mes protestations. Il amène tout naturellement la conversation sur la Nouvelle Calédonie, et, comme j'avoue ne pas la connaître, il me prête l'article qu'un criminaliste russe éminent, M. Drill, a consacré à notre bagne[1].

J'ai lu cet article. Des détails que j'y ai trouvés sobrement, mais cruellement rapprochés, sans un mot de blâme ou de louange, il ressort une impression affreuse. Sous l'apparence d'un compte rendu impersonnel, c'est une impitoyable condamnation de notre système pénitentiaire. A-t-on lu cet article, chez nous, l'a-t-on lu entier, bien traduit? Certes, M. Drill y donne l'impression d'une parfaite sincérité; mais ce n'est pas ce qu'il dit qui me fait mal, c'est ce qu'il laisse entendre, ou plutôt, ce que ses lecteurs russes ne peuvent manquer de sous-entendre : cette idée que nous témoignons une cruauté foncière à l'égard de ceux qui ont failli. C'est si bien d'ailleurs l'opinion russe! Un de mes amis les plus chers ne me disait-il pas un jour, là-bas : « Chez nous, les femmes des villages traversés par les forçats vont porter des vivres à ces « malheureux », comme elles disent; chez vous, au contraire, du temps de la « chaîne », les paysans lançaient des injures, et, si c'était possible, des coups aux forçats qui passaient. » D'où pouvait-il tenir cet abominable mensonge, que réfutent les souvenirs de tous les vieillards qui, chez nous, ont vu passer la « chaîne »? Je ne sais. En tout cas, c'est

1. Revue du Ministère de la justice, 1897, en russe.

une impression analogue qui ressort de l'article de M. Drill, et il est bon de ne pas cacher ces choses.

Je le répète, je ne me suis jamais occupé de criminologie, et je ne suis pas venu en Sibérie pour étudier un système pénitentiaire que je ne pourrais comparer avec aucun de ceux des nations européennes. Voici, cependant, les réflexions qui me sont venues à la lecture de cet article, et que je communiquerai à M. Sipiaguine. M. Drill, sans le dire expressément, montre bien que, pour la majorité des Français, le criminel est un être à part, un tombé qui ne se relèvera plus, et pour qui il n'est guère utile de faire des frais d'éducation. Notre société moyenne a bien en effet, ce me semble, une opinion de ce genre. Les Russes veulent y voir le signe d'une grande dureté de cœur : ils se trompent. En réalité, cette opinion que nous avons des forçats tient à deux causes sociales : d'une part, la spécialisation à outrance de chacun de nous a pour effet de nous rendre indifférents à toutes les classes sociales en dehors de la nôtre; d'autre part, le degré élevé de notre civilisation fait que l'homme tombé par le vice ou par le crime est (ou paraît) beaucoup plus éloigné de l'homme normal et honnête que ce n'est le cas en Russie; il est donc (ou paraît) beaucoup plus irrémédiablement incorrigible. Cela ne veut pas dire que le niveau de la moralité soit plus élevé en France qu'il ne l'est en Russie, mais cela signifie que la dignité morale et que le sentiment de la responsabilité sont infiniment plus développés chez nous, dans les classes moyennes et profondes, que dans les couches correspondantes de la société russe. Ce qui fournit à M. Sipiaguine ce contingent de forçats cor-

rigibles dont il est si fier, ce sont surtout les classes inférieures de la société, les classes rurales ou celles du petit commerce, qui, restées, faute d'instruction, très près encore de la nature, commettent souvent des crimes que, chez nous, elles n'auraient pas commis. La plupart de ces bons forçats russes que l'on nous montre avec orgueil, n'auraient pas, chez nous, commis leur crime, ou bien, tout au moins, la loi Bérenger ou le jury le leur eussent presque pardonné : mon cocher d'Alexandrovsk, qui avait tué sa femme coupable, eût été, en France, acquitté à l'unanimité.

D'autre part, les Russes n'ont-ils pas, eux aussi, leurs forçats désespérés, leurs récidivistes, leurs bêtes brutes, contre lesquelles sévissent Sakhaline et les horreurs du cercle de Kolymsk? Il y a trois ans, on a exécuté à Irkoutsk *huit* forçats : étaient-ils donc des agneaux égarés, ces hommes que, dans un pays qui n'a plus la peine de mort, sauf en matière politique, on est cependant obligé de supprimer par la corde, parce qu'aucune prison n'arrête leurs fureurs? Certes, je ne défends pas le bagne français que je n'ai jamais vu, et qui, probablement (j'ai entière confiance en la véracité de M. Drill[1]), est soumis à un dur régime, mais je soutiens que ceux qui le peuplent ne seraient, pour la plupart, guère plus amendés par les Russes qu'ils ne le sont par nous. Je conclus que notre sévérité, qui semble ici à notre honte, ne prouve rien sur nos sentiments, et que, tout au contraire, le puissant

1. M. Drill traite aussi durement Sakhaline. Je tiens à rendre hommage à sa haute impartialité et à l'assurer que je ne le rends pas responsable de toutes les méchancetés que le public russe lit volontiers dans les pages qu'il nous a consacrées.

contingent des forçats russes corrigibles prouve l'infériorité de la culture dans un pays où tant de braves gens se laissent glisser au crime.

22 juillet. — M. Soukatchof m'a fait visiter un hôpital d'enfants installé dans son voisinage par la libéralité de Mme Bazanof. C'est un édifice coquet et pratique qui abrite en ce moment trente lits, mais pourrait certainement en contenir bien davantage. Le caractère qui me semble y dominer, c'est la propreté blanche, et, de plus, la douceur, l'air *pas hôpital.* L'aimable directeur, le Dr Goubkine, me fait visiter les salles en grand détail, et partout, au lieu de cette impression de boîte à mort que m'ont laissée tous les hôpitaux français que j'ai vus, je trouve ici l'impression d'une série de chambres de convalescence. Pas d'odeurs, pas de tristesses. En outre, les enfants disposent d'un arsenal de jouets, on leur montre la lanterne magique, et de temps à autre, on monte pour eux une boîte à musique. En ce moment, la plupart des petits malades jouent dans le jardin, à l'ombre. Qui donc, chez nous, aurait ainsi l'idée de dépouiller un hôpital de son air sinistre, pour y semer la gaîté du sourire et des fleurs? Dans un pavillon séparé, je vois un petit lépreux avec un visage hideux où brillent deux bons yeux fidèles. On voit qu'habitué aux bons traitements, jamais rudoyé par les médecins ni par les infirmières, il n'a pas conscience de sa hideur. Cela aussi est touchant.

26 juillet. — Je vais me séparer ici de Gavril Pétrovitch avec qui je viens encore, côte à côte, de passer ce mois à Irkoutsk, à qui je dois, ici comme partout, tant de renseignements, d'encouragements, de bons offices de sympathie affectueuse. Chaque jour, chez

lui ou chez moi, nous avons pris le thé du matin, et, presque chaque soir, nous nous sommes retrouvés pour partager, reviser, passer au crible les impressions et les renseignements recueillis. Une telle amitié m'a fortifié. Aujourd'hui, pourtant, il nous faut nous séparer : le temps me presse, car j'ai encore à visiter Kiakhta et des mines d'or, avant d'atteindre le fleuve Amour. Gavril Pétrovitch m'a procuré un tarentass léger : deux haridelles y sont attelées, mes bagages y sont descendus; il est trois heures après midi : il faut partir. Nous nous reverrons sans doute à Tchita. De nouveau je suis seul sur la grande route de Sibérie.

VI

Le royaume du thé.

LE LAC BAÏKAL. — KIAKHTA. — LA FRONTIÈRE CHINOISE. — UNE MINE D'OR.

Après avoir roulé, durant sept ou huit heures, au trot résigné de deux chevaux maigres, sur une route fraîche qui côtoie l'Angara, j'atteignis à la tombée de la nuit l'endroit où l'immense rivière prend naissance dans le lac Baïkal. Le chemin, depuis Irkoutsk, avait été un peu monotone; mais, lorsque le jour déclina, le paysage sembla grandir en se parant d'ombre et de brouillard. Bientôt, devant moi apparurent de mystérieuses montagnes noyées dans une brume que la lune argentait, et l'eau d'opale, subitement gonflée, sembla reculer vers la gauche jusqu'à l'horizon vague. C'était le lac Baïkal, « la Mer », comme le peuple le nomme ici, et j'arrivais sur la grève où les lames, à peine bercées par une brise insensible, déferlaient avec un clapotis rude et fréquent, comme essoufflées. J'eus grand peine à trouver un gîte pour ma voiture et pour moi; j'y parvins cependant, et, m'entourant de mes bagages, je m'endormis sur le plancher d'une chambrette nue, où j'avais allongé ma pelisse.

Le village de Listvinnitchnaya, où je venais d'arriver, doit son importance au lac Baïkal; ses habitants vivent du poisson qu'ils y pêchent et des gains que leur rapporte le passage des voyageurs et des marchandises. C'est en effet ici que l'on s'embarque pour traverser le lac, et même, depuis quelques années, c'est ici qu'a été transporté le bureau de douane destiné à molester les voyageurs qui arrivent de l'est. Ce bureau douanier est assez curieux : au sortir du grand village, il est embusqué sur un côté de la route, qu'il barre au moyen d'un arbre mobile. Les voyageurs qui viennent de traverser le lac sont arrêtés à cet endroit : ils voient leurs bagages fouillés, retournés, bouleversés, par des mains grossières, et ils ont l'insigne déplaisir de retrouver, au fond du désert sibérien, cette vilaine formalité douanière qui empoisonne tant les voyages, et dont savent si bien se dispenser les gens qui réellement se livrent à une large contrebande. Il va sans dire, en effet, que tous ceux qui ont intérêt à transporter en Sibérie une charge de thé, de tabac ou de soieries, se gardent bien de passer ici par la grande route. Certains se glissent tout simplement, la nuit, par un sentier qui contourne la douane; d'autres, et ce sont les plus nombreux, passent en barque, par les nuits brumeuses, à la barbe des douaniers qui sont embusqués aux bouches de la rivière, large, à cet endroit, de cinq ou six cents mètres. Il est même quelques intrépides qui passent par des sentiers de montagne; mais, ceux-là sont simplement des amateurs de sport, car tant de précautions sont superflues, et rien n'est, paraît-il, aisé comme la contrebande par le Baïkal. Comme je tiens ces détails d'un excellent douanier, on ne pourra

soupçonner que je serve d'écho à la vantardise d'un paysan [1].

J'avais une journée à passer au village : je l'ai employée à diverses excursions. La première me conduisit de nouveau sur la route que j'avais suivie la veille; elle était maintenant éclairée par un soleil radieux, et je pus jouir enfin de ce merveilleux paysage que la nuit m'avait seulement permis de deviner. La route côtoie constamment la rive droite de la rivière, et offre sur la rive gauche, abrupte et boisée, un coup d'œil admirable : on y reconnaît la voie du chemin de fer en construction, cette voie mince qui se faufile, comme un ruban, le long de la pente qu'elle incise à peine, et qui semble suspendue au-dessus de la rivière glaciale. Je songe, en la contemplant, aux futurs voyageurs qui passeront par ici en wagon, et qui, après avoir vu, sans interruption, défiler sous leurs yeux les infinis paysages de la steppe, puis la *taïga* robuste, arriveront ici aux Alpes baïkaliennes : auront-ils encore, après ce long voyage, la force d'admirer ce sublime horizon?... Car le lac est, en vérité, l'un des plus beaux que je connaisse au monde. Ses rives, fort escarpées déjà sur la côte occidentale, où nous sommes, sont constituées à l'est, par de colossales murailles rocheuses qui tombent à pic sur ses eaux et ne s'ouvrent que de temps à autre pour livrer passage à quelque rivière. Au delà de cette ligne grandiose, se dressent des montagnes couvertes de neige, dont on voit d'ici scintiller les pics. Dans l'intervalle, l'eau bleue qui moutonne à

1. Il paraît que le Ministère veut reporter la douane à Kiakhta ou à Troïtskosavsk : ce serait une faute insigne, car la contrebande est encore plus aisée là-bas que sur le Baïkal.

perte de vue m'a donné, à certains moments, des impressions analogues à celles de la Méditerranée. Mais, surtout, à chaque nouveau tournant, et comme involontairement, mes yeux se reportaient à l'horizon vaporeux, à cette brumeuse dentelle, à cet ébouriffement grisâtre des montagnes qui, vers l'est, encerclent cette mer intérieure de l'Asie.

Jusqu'à l'an dernier, le lac Baïkal était mal connu. Le Gouvernement a envoyé pour l'explorer une expédition hydrographique commandée par un officier de marine aussi aimable qu'intelligent, Féodor Kirillovitch Drijenko. J'avais eu la bonne fortune de le rencontrer à Irkoutsk : aussi mon désappointement fut-il sensible, lorsque j'appris qu'il n'en était pas revenu, et dus reconnaître qu'à bord de son vapeur, l'*Innokenty*, personne ne pouvait ou ne voulait se mettre à ma disposition pour compléter les renseignements dont j'avais besoin. Il y avait là un officier de marine trop occupé de la récente capture d'un jeune cygne, pour pouvoir causer sérieusement.

L'expédition hydrographique a d'abord pris pour tâche de tracer la carte du Lac. On s'est aperçu que les cartes précédentes, tout en lui conservant ses contours généraux, le faisaient s'allonger d'environ trois quarts de degré dans la direction du nord-est. On a ensuite entrepris des sondages sur différents points, et, notamment, sur la ligne où passent les paquebots, entre Listvinnitchnaya et Mouisovaya. Ces sondages ont révélé l'existence, au fond du lac, d'une véritable chaîne de montagnes qui se détache brusquement de profondeurs énormes, car, en plusieurs endroits, la sonde est descendue à environ 2000 mètres, sans pouvoir trouver le fond. Cette année,

l'*Innokenty*, après une croisière vers le nord, va explorer la partie méridionale du Baïkal. Il s'agit, en effet, de savoir si la muraille rocheuse qui forme la rive, tombe brusquement sur de grands fonds d'eau, ou bien si, au contraire, elle permet l'établissement, soit à flanc de rocher, soit sur un remblai, d'une voie de chemin de fer. On ne sait pas encore de quelle façon le Transsibérien passera d'Irkoutsk en Transbaïkalie. Le plus simple serait de lui faire gagner directement, depuis Irkoutsk, la pointe méridionale du lac; mais ce tracé nécessiterait plusieurs travaux d'art, des tunnels surtout, dont le coût serait assez élevé; les ingénieurs de cette ligne semblent d'ailleurs vouloir à tout prix éviter la montagne. Un autre projet consiste à faire passer les trains au travers du Baïkal au moyen d'un *ferry-boat*; mais, comme on ne sait pas quel sera le résultat de cette hardie tentative, on a cru bon de présenter, à tout hasard, un troisième projet, celui de diriger la ligne le long de la rive du lac, depuis Listvinnitchnaya jusqu'à Mouisovaya. Ce dernier projet, que vont éclairer les études de l'expédition Drijenko, est celui qui, certes, présente les plus grandes chances de succès, si la rive se prête à l'établissement d'une voie.

Le fameux *ferry-boat*, dont on a tant parlé, et que la presse européenne considère déjà comme à peu près terminé, se construit à trois ou quatre kilomètres de mon auberge, à l'autre bout du village. Grâce à l'obligeante conduite d'un des ingénieurs, j'ai pu en visiter les chantiers. Tout d'abord, on ne voit qu'un amas extraordinaire de poutres assemblées sur plusieurs rangs parallèles. Puis, peu à peu, on découvre dans la cour des pièces de métal, des ailes d'hélice, des

arbres de couche, et l'on apprend que ces tourelles en poutres énormes sont la base même du *ferry-boat*. Ce bateau qui doit mesurer, si j'ai bonne mémoire, 70 ou 80 mètres de long, sur 26 mètres de large, se construit en plusieurs sections. Tout l'effort des ingénieurs porte sur la lutte qu'il faudra soutenir contre l'hiver : le *ferry-boat* devra briser la glace, lorsqu'il en sera besoin, non pas en la fendant au moyen d'une étrave, mais en l'écrasant par son propre poids. A cet effet, il contiendra des réservoirs qui, selon les besoins de la marche, pourront être remplis d'eau ou bien vidés. Quant à la machine, elle a été commandée en Angleterre. Outre les hélices destinées à la propulsion, elle sera munie de deux hélices latérales disposées perpendiculairement à l'axe de la marche. Ces hélices auront pour but de retirer l'eau de dessous la glace, tandis que le bateau soulevé fera pression sur cette même glace privée de son élastique appui. Je ne sais si mon explication est très exacte, car je n'ai pas vu les plans du bateau; je puis dire, du moins, que les constructeurs ne doutent pas un instant du succès. Il est bon d'ajouter qu'en Sibérie, ils sont, à ma connaissance, les seuls à partager cette confiance. C'est qu'en effet le Baïkal est, durant sept mois, emprisonné sous une énorme croûte de glace. Les défenseurs du *ferry-boat* affirment que le chenal sera toujours libre, en raison du fréquent passage des bateaux porte-trains. Ils oublient que, si la glace n'a pas le temps de se reformer bien épaisse sur ce chenal de trente mètres, du moins, sous l'influence des vents et de la dilatation, cette trouée éphémère sera, en quelques secondes, obstruée par les glaçons avoisinants. Ce chenal, ni plus ni moins qu'une de ces crevasses qui

sillonnent le lac durant l'hiver, se bouchera ou s'entr'ouvrira à l'improviste. Malheur au train qu'une banquise de plusieurs centaines de kilomètres saisira dans son colossal étau ! Souhaitons tout au moins de nous tromper; mais, avant de nous réjouir, attendons les premières expériences...

28 juillet. — Au matin, je m'installe sur un vapeur qui doit me transporter sur la rive orientale du lac, où je remonterai dans ma voiture, qui m'accompagne, amarrée sur le pont. Le public des premières est fort peu nombreux : quelques dames, un ingénieur qui regagne Tchita, et prend plaisir à soutenir dans le salon des paradoxes opiniâtres, et enfin, un marchand d'Irkoutsk, avec lequel je cause longuement de ce pays qu'il connaît bien. Je tiens de lui une anecdote assez caractéristique. Un jour, deux commerçants de la ville, les frères X., furent accusés d'avoir commencé, sans l'autorisation légale, à exploiter une mine d'or. Ils furent condamnés : comme ils se trouvaient déjà en Sibérie orientale, on ne les exila pas très loin, mais seulement dans un village perdu, afin qu'ils ne pussent ni commercer, ni faire instruire leurs enfants. Au bout de deux années, les pauvres gens obtinrent la permission de rentrer à Irkoutsk. Ils y vivaient depuis quelques mois, lorsque le général Gorémykine s'aperçut de leur présence : il n'en pouvait croire ses yeux. Comment, lui qui aime tant la paperasserie, il avait pu laisser passer, et signer sans la lire, une supplique des condamnés? Non! c'était impossible; il y avait, pensa-t-il, quelque intrigue sous cette affaire. Qu'eussiez-vous fait à la place du Gouverneur général? Il avait deux partis logiques à prendre : ou bien fermer les yeux, ou bien

faire une enquête et punir, s'il y avait lieu, le fonctionnaire qui l'avait trompé. Le général ne ferma pas les yeux et ne fit pas d'enquête : il prit un troisième parti ! Admettant, sans discussion, qu'il y avait fraude, il se garda bien de s'en prendre aux vrais coupables : il exila de nouveau les malheureux marchands : « Cela leur apprendra, dit-il, à corrompre mes fonctionnaires ! » Où trouver une plus vive peinture de ce caractère candide et fantasque, très bon au fond, mais si rude dans la forme? Il est bon d'ajouter que les frères X. furent acquittés par le Sénat...

L'eau du lac Baïkal, comme celle de l'Angara, est d'une incroyable transparence. On y voit les cailloux du fond par quinze mètres d'eau et plus. Cette pureté de ses eaux a si bien frappé les riverains du lac qu'ils l'ont enjolivée de légendes : ils affirment que le Baïkal ne peut supporter aucune impureté, et que, lorsque, par exemple, un homme ou un animal vient à s'y noyer, il rejette bien vite le cadavre sur la rive la plus prochaine. Pour ma part, l'eau si merveilleusement pure, à travers laquelle on ne voit pas un poisson [1], cette eau glaciale et vierge, ne m'est pas sympathique, elle me semble morte, à moi qui aime tant la mer.... Pour la troisième ou la quatrième fois, je dois subir, en contemplant le lac par-dessus le bordage, l'histoire du « marchand avare ». Le pauvre homme, ayant payé passage pour sa voiture et ce qu'elle contenait, refusa de prendre pour lui-même un billet, affirmant qu'il ne devait rien, à condition de ne pas quitter son tarentass. La discussion prit

1. Le Baïkal, sans être très poissonneux, alimente cependant des pêcheries. L'*omoule*, que l'on y capture, est fort prisée et remplace le hareng des *zakouskis* russes.

un caractère aigre-doux, mais le marchand conserva le dernier. Or, il arriva par malheur que, dans un formidable coup de roulis, la voiture, mal calée, glissa dans l'eau, et s'y enfonça avec son propriétaire. Je suppose, entre nous, que c'est la compagnie de navigation qui fait circuler cette édifiante histoire, pour effrayer les passagers trop économes!

Sur l'avant du bateau, des prisonniers sont parqués, gardés par des soldats plus sales qu'eux-mêmes : ce sont des forçats que l'on conduit au bagne. Les hommes ont la moitié de la tête rasée, et les jambes entravées par les *kandaly*, des chaînes qui relient leurs chevilles à une ceinture de fer. Les femmes sont libres; mais, comme les hommes, elles portent la houppelande du bagne, en grossier drap gris, avec un losange découpé dans le dos, et remplacé par du drap jaune. Une toute jeune fille est là, jolie en vérité : quel crime ont donc commis ses yeux qui semblent maintenant voilés d'indifférence? Une femme d'un type oriental, une Caucasienne, qui accompagne son mari au bagne, pleure silencieusement, en regardant cette « Mer » qui la sépare si bien, pour si longtemps, de là-bas. Une autre femme soigne avec une touchante sollicitude ses deux enfants, un garçon et une fillette de cinq et sept ans tout au plus : elle les enveloppe dans son châle, car il fait frais, et elle leur partage un morceau de pain blanc qu'un passager vient de lui tendre. Une dame lui demande, en montrant les enfants : « Ils suivent leur papa? » Et la femme répond avec une simplicité grosse de regret pénitent et résigné : « Non! c'est moi qu'ils suivent »... Ce spectacle est bien triste.

Longtemps, un épais brouillard nous emprisonne,

mais enfin, il se dissipe et nous permet d'apercevoir la côte ; nous avons parcouru une soixantaine de kilomètres, et nous arrivons à la station de Mouisovaya. Sifflets, coups de cloche; enfin nous accostons la jetée au milieu d'un grand brouhaha de voitures remuées, de chevaux qui piétinent le bois et font tinter leurs clochettes, d'hommes qui causent et qui s'interpellent. Nous sommes en Transbaïkalie, et il fait très chaud.

Pour me rendre à Kiakhta, j'ai le choix entre deux routes : l'une suit la vallée de la Sélenga, en contournant la pointe orientale des monts Khamar Dabane qui la séparent du lac; l'autre s'engage directement dans la montagne : cette dernière est plus courte et plus pittoresque; c'est, naturellement, celle que je choisis. Cette route qu'on appelle le « *tract* des marchands » a été construite par les marchands de thé de Kiakhta, désireux de gagner cent ou cent cinquante kilomètres en évitant à leurs rouliers le détour de Verkhné-Oudinsk : elle est charmante, et elle repose des monotonies de la steppe occidentale. Les hauteurs entre lesquelles monte la piste poussiéreuse, sont couvertes de pins, de cèdres et d'arbres à feuillage; elles sont extrêmement riches en minerai de fer, et voici que déjà une usine s'y installe. A nos côtés roule un gave écumant et joyeux, et les éboulis de rochers sur lesquels il sautille, les pins accrochés sur la pente, l'horizon qui, peu à peu, se dégage sur des lointains violets, tout cela me donne des impressions de vallée pyrénéenne. Nous montons toujours; la route, patiemment, s'élève le long des cimes en les contournant, et, malgré l'accablante chaleur, j'éprouve une surprise joyeuse à me retrouver, si

loin, comme dans un paysage connu, presque familier. Le lac, un instant, apparaît, bleu pâle, dans une buée, puis tout à coup, l'eau bondissante, qui depuis quelque temps nous avait quittés, se montre de nouveau, et je m'aperçois qu'elle glisse sur un autre versant. Sur les sommets que la route côtoie, j'aperçois, à certaines clairières, des buissons où les passants bouriates ont, en guise de prière, attaché aux menues brindilles des chiffons multicolores. Une descente, au soleil déclinant, vers la vallée qui s'assombrit dans la fraîcheur croissante, une descente au grand trot, au grand galop, folle par endroits, une descente délicieuse et grisante, m'amène à la station d'Oudounga où je me décide à passer la nuit, afin de ne pas arriver trop tôt chez un riche Bouriate auquel je dois rendre visite demain. Le maître de poste lui-même me conseille de ne pas m'étendre sur un banc de sa maison : « Il y a tant de vermine, dit-il, que nous avons failli en perdre notre petit enfant, dont le corps n'est qu'une plaie ! » Reconnaissant du conseil, je passe la nuit dans ma voiture, ma bonne petite voiture tapissée de foin.

29 juillet. — Une journée pénible, occupée à de lentes pérégrinations, par une atroce chaleur, à travers des *oulousses* ou campements bouriates. Ces rusés indigènes profitent de mon ignorance de la langue mongole pour me jouer, pour m'exploiter, et pour modifier contre mon gré mon itinéraire. Ils conduisent lentement mon tarentass, de village en village, à travers une longue vallée sans arbres et sans eau. Aux stations, je pénètre çà et là dans leurs demeures, et j'y trouve chaque fois, dans la pièce d'apparat, l'étagère sacrée où reposent les statuettes

des dieux, quelques livres saints, des amulettes, et une dizaine de coupes contenant des céréales. Ces Bouriates me font parfois une sinistre impression. Je vois encore un vieillard énorme, nu jusqu'à la ceinture; à mon arrivée, il ricanait sur le pas de sa porte en causant avec deux ou trois compatriotes accroupis sur leurs jarrets, et je crus un instant me trouver en face d'un conciliabule de sauvages.

Le soir enfin, mon tarentass pénétrait dans une sorte de vaste plaine entourée de montagnes, et toute tapissée de plantes aquatiques, comme si elle constituait le fond d'un lac récemment desséché : bientôt j'apercevais le fameux lac des Oies, et faisais mon entrée dans le village sacré qui s'étale sur ses rives plates.

Le grand prêtre, ou *Khambo lama*, du monastère bouriate (*Datzane*) du lac des Oies, met à la disposition des visiteurs une grande maison, espèce d'hôtellerie confortable à la russe. Deux aspirants lamas m'en ouvrent les portes et transportent mes bagages dans la salle à manger, qui doit me servir de chambre, tandis que le salon est réservé au Prince Oukhtomski, attendu dans quelques heures. Le prince revient de Chine, où il a porté au Fils du Ciel les présents du Tsar. A peine installé, je vois entrer chez moi un lama très obséquieux, très sale et très corpulent : il parle russe et m'annonce qu'il est envoyé par le grand prêtre, dont il est le secrétaire, pour régler les détails de la visite que je dois lui faire demain. L'excellent homme est bavard : comme, aux frais de son maître, on m'offre un dîner précédé de *vodka*, je lui abandonne mon apéritif, et, de suite, nous sommes les meilleurs amis du monde. Il me donne sur toute la

société de copieux détails, et quand il me quitte, je suis au courant de la vie qu'on mène dans la sainte bourgade.

Le lendemain, levé dès l'aube, je fais toilette, et j'attends la visite du *Chérétouï*. Le grand prêtre est en effet absent; malade, il se repose dans un couvent moins assiégé de visiteurs que n'est celui-ci. C'est le *Chérétouï* qui le remplace : or, pour des raisons que j'ignore, probablement à cause des préparatifs nécessités par l'arrivée du prince Oukhtomski, il préfère me rendre visite à l'hôtel, plutôt que de me recevoir dans ses appartements. Vers neuf heures, le cortège fait son entrée. Le *Chérétouï*, Baldanichi Djordjiévitch Djorjief, est un petit vieux, un peu voûté, au visage très large, avec un nez écrasé, et des yeux si minces qu'ils se réduisent à une ligne transversale. De toute sa petite personne saluante et souriante se dégage une impression de bonhomie futée. Bien qu'il soit, après le grand prêtre, le plus haut dignitaire de la confrérie, je ne distingue guère dans son vêtement les signes de ses fonctions élevées : il est vêtu, comme tous les lamas de sa suite, d'une robe en soie jaune où sont brochées des images du Bouddha. En bandoulière, il porte, comme eux, une sorte d'écharpe libre en soie rouge, très longue et très large, drapée comme une toge : c'est le symbole des vœux monastiques. Il ignore, ou bien feint d'ignorer le russe, et nous causons par l'intermédiaire d'un lama qui écorche misérablement cette langue. La conversation est peu animée, on le comprend. Nous échangeons des politesses, des souhaits, quelques questions. Les petits yeux du *Chérétouï* observent sur ma figure l'effet de ses paroles tandis qu'on me les traduit, et, dans ce

regard souriant et inquisiteur du prêtre bouriate, je ne sais trop ce qui domine le plus : la bonhomie, la moquerie ou l'astuce. J'obtiens de lui la permission de visiter les curiosités du temple, et nous nous séparons après avoir échangé des cadeaux : je lui offre une pièce légère d'argenterie russe; il me remet une grande écharpe en soie bleue, où sont brochées des images du Bouddha, et une petite statuette en plâtre de Çakia-Mouni. Nous sommes satisfaits l'un de l'autre.

Le temple, que je m'empresse de visiter, est un édifice en bois, constitué par trois étages superposés qui vont en diminuant, et qui se terminent par un toit aux angles retroussés, à la chinoise. La grande salle d'en bas est tout encombrée de colonnes grêles; en outre, d'innombrables bandes d'étoffe y sont suspendues de très haut, et s'agitent au moindre vent. Les bancs sont perpendiculaires à la muraille dans laquelle s'ouvre la porte d'entrée; en ce moment, une trentaine de fidèles psalmodient des prières à la mesure donnée par un gong, et dans un rythme de plus en plus rapide qui finit par devenir presque affolant. En face de l'entrée, au fond de la salle, court une balustrade, derrière laquelle sont des armoires vitrées qui contiennent des statues de dieux : un Bouddha, un dieu de la fécondation, des dieux hideux et des dieux paisibles, puis enfin, une statue en cuivre représentant une déesse, *Nohon Hédékhé*, toute charmante, avec une taille mince, une poitrine et un cou gracieux, et une attitude paisiblement hiératique, qui fait comprendre et permet d'accepter sans répugnance le troisième œil qu'elle porte perpendiculairement au milieu du front. Je ne sais si c'est un véritable lama qui a

sculpté cette œuvre : en tout cas, pour posséder une telle connaissance de la femme, il a dû prendre son temps, avant de prononcer ses vœux monastiques.

Au premier étage, nouvelle salle et nouvelles armoires, avec de nouveaux dieux plus sombres, plus terribles. C'est là aussi que l'on conserve les oripeaux, les déguisements grotesques et les masques hideux qui servent aux lamas pour célébrer la grande fête du *Tsame*, avec ses danses et ses processions symboliques.

Enfin, une dernière échelle de bois m'amène au deuxième étage, où, dans deux petits réduits qui se font face, reposent, à droite, un dieu clair, à gauche, un dieu sombre, monstre horrible et terrifiant. Les Bouriates n'ont pas multiplié dans leur temple les figures de dieux, mais ils les ont soigneusement choisies!... Une petite échelle encore à grimper en compagnie de mon lama empêtré de sa robe jaune, et je débouche sur la terrasse qui domine le temple. Les dieux dorés et les dieux noirs s'oublient brusquement dans cette lumière splendide. A nos pieds s'étalent les toits symétriques du village saint, habité uniquement par des lamas et par des aspirants à cette fonction; c'est une bourgade tranquille, toute en bois, avec des clôtures de planches enfermant des cours nues. Du gazon pousse dans les rues, où se promènent lentement, pieusement, en robes multicolores, les prêtres bouddhiques. Sur la gauche, on aperçoit des collines pierreuses, dénudées, désolées; mais, dès que le regard s'en détache, il erre librement sur le lac bleu, dont les rives sont si basses, et l'eau si paisible, qu'on ne distingue plus, par endroits, la ligne qui les sépare. Je reste longtemps à regarder

ce petit village de planches écrasé par la chaleur, sur la plaine sablonneuse et nue, et mon guide ne sait trop pourquoi je prolonge ainsi ma méditation. Je songe que les Russes, si jeunes encore de civilisation, ont instinctivement trouvé le moyen de s'assimiler les peuples. Si nous avions la Mecque en notre possession, nous y enverrions des képis galonnés, des pantalons rouges, quelques bouteilles d'absinthe, et toute une série de fonctionnaires : les Russes, dans cette Mecque en miniature, n'ont pas un *tchinovnik* : leur seul représentant ici, est, il est vrai, un rusé compère, mais il n'est que loueur de chevaux, et ne fait pas de propagande...

Je continue à visiter des temples. L'un d'eux n'est qu'une sorte d'énorme hangar dans lequel loge à l'ombre et au sec une gigantesque statue de Bouddha. On me fait ensuite visiter l'imprimerie rudimentaire où l'on tire à la main des épreuves sur planches en bois gravées. Enfin, ma promenade se termine chez un vieux prêtre, frère de l'ancien *Khambo-lama* : partout, dans les appartements meublés seulement de nattes épaisses et de rares étagères sacrées, partout règne la propreté scrupuleuse à laquelle tient si opiniâtrément une partie de l'Extrême-Orient. On m'offre du thé préparé à la façon bouriate : du thé en briques bouilli, cuisiné avec du lait aigre et divers ingrédients.

Cependant, tout le monastère est en émoi. Le prince Oukhtomski, que l'on attendait le matin, ne doit arriver que dans l'après-midi, et l'on se prépare à le recevoir. Tous les lamas de distinction ont revêtu leurs plus belles robes d'apparat, et, depuis une heure, ils sont debout dans la cour de l'hôtel, tandis que

des guetteurs, perchés au haut du temple, scrutent l'horizon. Deux fois, tout ce monde est sorti comme appelé par une alerte; mais, pourvu d'une jumelle à prismes extrêmement puissante, je les ai détrompés. Le soleil, impitoyablement, nous grille. De ma fenêtre, je puis examiner à loisir les costumes qu'ont revêtus mes hôtes. Les uns sont en robes jaunes, les autres en grenat, et je ne puis m'empêcher de les comparer à une assemblée de professeurs de Faculté. Mais les coiffures bizarres des lamas déconcertent quelque peu mon imagination : les uns portent de grands panaches jaunes, les autres des bonnets jaunes, de forme pyramidale, agrémentés de rubans verts; d'autres, enfin, ont la tête couverte d'une coiffure énorme, toute plate, jaune, bien entendu, qui jure singulièrement avec les hautains couvre-chefs de leurs collègues. Tous ces hommes bizarrement accoutrés se promènent de long en large en plein soleil, interrogent l'horizon, échangent entre eux des réflexions que je ne comprends pas, puis des rires brefs... Lassé d'attendre, je pars enfin.

31 juillet. — Je suis arrivé vers midi, par une chaleur abominable, dans la bourgade de Kiakhta, but de mon excursion, et je bénis le ciel qui me délivre pour quelques jours des tortures du voyage par les traîtresses ornières de la plaine sablonneuse, ou sur les bords infestés de moustiques de la rivière Sélenga. Je suis arrivé muni seulement de trois lignes de recommandation pour une famille qui, de suite, s'est ouverte à moi, et, depuis une demi-heure, je suis l'hôte de MM. Touflef et Voronine, que je ne connaissais pas ce matin !

J'ai fait aujourd'hui visite à Maïmatchine, la

ville chinoise. Sa muraille d'enceinte n'est pas éloignée de cent mètres de la dernière maison de Kiakhta. Les deux villes se touchent pour ainsi dire, malgré le poteau qui indique entre elles la ligne de la frontière russo-chinoise. Le mur d'enceinte est fait de terre glaise, de paille hachée et de lattes en bois léger : elle s'écaille par endroits, ailleurs, elle s'effrite à son sommet : elle est pour moi, dès le premier coup d'œil, comme un symbole de la Chine qui se désagrège. A l'entrée des poternes sont postés des flâneurs en haillons; et, quand on pénètre dans la rue qu'ils semblent garder, on est d'abord incommodé par les senteurs qui s'en dégagent : des mauvaises odeurs de toute sorte, provenant des négligences de la voirie, et, par-dessus tout, une odeur indéfinissable, fade et pénétrante, écœurante au premier abord, l'odeur du Chinois. Les rues sont extrêmement étroites : c'est tout juste si l'on a de quoi s'y ranger d'un chariot qui passe : elles sont vaguement pavées de dalles et de pierres disjointes. Chose étrange, les vastes portes cochères des magasins entre lesquels on circule, sont en général propres, bien soignées, ornées d'un auvent festonné et gaufré. Lorsqu'on pénètre dans les cours ainsi défendues, et qu'on parvient à faire taire les petits chiens à nez camus qui se jettent à votre rencontre, on est surpris du contraste que présente avec la rue bruyante et sale, l'intérieur des maisons de commerce. La cour est en général égayée d'étagères où sont posés des pots de fleurs joliment soignées : on y voit des lauriers-roses, des géraniums, des fleurettes de toute sorte. Puis encore on aperçoit, pendues aux murs de la cour, de petites cages rondes contenant des oiseaux

du genre des cailles. Le magasin s'ouvre mystérieusement devant vous, et vous pénétrez dans une pièce sombre, fraîche, soigneusement tenue. Le fond du magasin est généralement occupé par une espèce d'estrade basse, qui recouvre la caisse d'un grand poêle : c'est là que les personnages principaux de la maison s'allongent, côte à côte, perpendiculairement à la cloison, comme des soldats dans un corps de garde, sur des feutres épais enveloppés d'étoffes multicolores. La paroi qui ouvre sur la cour est constituée par des châssis mobiles en baguettes de bambou offrant des dessins capricieux ; les vitres y sont rares : on les remplace le plus souvent par du papier huilé ou par de l'étoffe. Tout est si bien rangé, si propre, dans cette pièce, que l'on a peine à croire que la rue chinoise soit si proche. Les meubles, sans être des pièces de musée, sont cependant, pour la plupart, élégants ; ils sont en bois verni agrémenté de quelques cuivres. Voici, par exemple, une haute armoire en bois de couleur sombre, sans une corniche, sans une ciselure, mais avec quatre petites pièces de cuivre incrustées : cela est d'un goût sévère, d'un goût sûr qui me fait plaisir. Je m'enquiers de la destination de ce joli meuble : un jeune garçon s'avance, saisit des poignées dissimulées dans les cuivres, et ouvre les deux battants : l'armoire est tout simplement destinée à cacher un minuscule escalier qui sert à atteindre, au haut de la pièce, l'ouverture où se loge le couvercle du calorifère ! Le fond de la pièce est occupé par des vitrines. Les marchands, avec de bienveillants sourires, sortent de là cent bibelots : de la faïence commune, de menus ustensiles de ménage, des bouliers-compteurs, des baguettes à manger, des

tasses à thé avec leur couvercle, des soucoupes en métal, en forme de fleur épanouie, des aiguières en métal pour verser le vin bouillant, des godets de faïence destinés à recevoir ce vin, en un mot les mille petites choses nécessaires à la vie courante. Puis, voici que du fond de placards sombres, on sort devant nous des paquets enveloppés de papier de soie et ficelés avec soin : un à un, avec une adresse et une prestesse singulière de leurs longs doigts effilés, les commis ouvrent ces paquets, en font voir le contenu, puis, en un tour de mains, les ficellent de nouveau : cette fois, ce sont des bibelots rares : des dieux en bronze doré, des soieries, des foulards, des pièces d'étoffe, des mouchoirs brodés en couleur, des thés, des livres de prière et des livres obscènes, des images... Les maîtres de la maison se montrent très aimables, très accessibles à ma curiosité d'Européen. Ils se laissent questionner sur mille détails, et annoncent leurs prix tranquillement, sans faire l'article.

Toutefois, le magasin n'absorbe pas la maison tout entière. On aperçoit des pièces dans lesquelles nul ne vous invite à pénétrer, des pièces intimes, je pense, avec un autel domestique. Ailleurs, voici des ateliers. Près d'une fenêtre, un artiste accroupi grave patiemment des caractères sur une planche. Plus loin, des commis, leurs larges manches retroussées, comptent de l'argent russe, des billets, qu'ils feuillettent de leurs doigts maigres. D'autres causent et rient à tout instant, subitement, sans qu'un sourire préalable m'ait fait deviner qu'ils plaisantaient. Un grave Chinois, étendu sur un banc, lit un livre imprimé de haut en bas; près de lui, deux jeunes garçons s'exercent à écrire : le regard attentif, la main droit

à demi tendue, et les doigts recourbés en dedans, ils tiennent le pinceau fin et s'exercent à des pleins et à des déliés savants. Il fait si frais, dans ces maisons chinoises, jalousement closes, que ce doit être, par cette chaleur, une vraie joie que d'y travailler...

L'escorte mongole qui a eu mission d'accompagner depuis Ourga jusqu'à la frontière russe le prince Oukhtomski et sa suite, est encore arrêtée aux portes de Maïmatchine. C'est une rare occasion pour moi d'observer un campement exotique. Mes hôtes m'y ont conduit, après dîner, à la fraîcheur. Les tentes sont dressées sur un épaulement de terrain auquel la ville s'appuie vers le sud-ouest. En ce moment, tout ce monde dîne ou cuisine. Les soldats mongols n'ont pas des figures bien rassurantes : je préférerais, ce me semble, voyager seul plutôt que de les avoir à mes trousses. Ils sont vêtus de misérables chemises de coton, et chaussés de bottes lâches. L'un d'eux, qui passe près de nous complètement nu, me fait involontairement reculer, comme un sauvage de mes souvenirs d'enfant. Dans des trous creusés en terre, les feux sont allumés; les poêles sont posées sur le gazon qui leur sert de trépied, et les cuisiniers y font frire, dans une huile abominable, des choses sans nom; j'aperçois pourtant des crêpes : le Vatel chinois les retourne en les saisissant, à même la poêle, de ses longs doigts, et il les remue de cette même fourchette naturelle, dont la trace y reste imprimée en noir. Assis sur un tabouret, devant un petit banc, un officier chinois, gras et jovial, fait la dînette avec ses deux baguettes en os. Il absorbe prestement le contenu des petits bols qu'on lui présente, et, quand il a fini, il entre avec nous en con-

versation, au moyen de ce *sabir* russo-chinois qui sert ici aux relations de frontière. Il est tout heureux de nous faire voir une montre en argent qu'il a reçue en cadeau du prince Oukhtomski, tandis qu'un de ses collègues mongols, un vieux à bonne figure bronzée, cherche à nous vendre un cendrier en forme de tête de chien qui lui a été offert à la même occasion, et dont il n'a que faire, bien entendu, dans la steppe. Un soldat, arrêté près de nous, écoute, la bouche entr'ouverte, cette conversation à laquelle il n'entend rien, et continue machinalement à gratter, comme ferait un singe, son corps nu jusqu'à la ceinture. Ces hommes sont accueillants, familiers sans transition, et, dans leur misère et leur saleté, contents sans doute de leur vie vagabonde; ils n'ont pas l'air trop malheureux.

Pour revenir à Kiakhta, nous sommes passés près des jardins que cultivent les maraîchers de Maïmatchine. Les légumes de toute espèce s'y pressent comme chez un jardinier de nos pays : la terre, dans ces petits enclos, semble d'une fertilité remarquable; on en comprend la raison, lorsque l'odorat vous avertit du genre d'engrais que l'on y emploie. Ces maraîchers produisent à très bas prix des légumes de première qualité, dont se nourrissent presque exclusivement leurs compatriotes, et que leurs colporteurs vont offrir de maison en maison, sur leur longue balance, à Kiakhta et à Troïtskosavsk. En vérité, rien n'est plus frappant que la différence que l'on observe des deux côtés de cette frontière : ici, le Russe dont la maison s'étale largement, avec des cours, des hangars, des dépendances, un terrain énorme perdu en pure perte, sans profit pour lui-même ni pour son

exploitation; là-bas, au contraire, le Chinois économe et industrieux, content de peu, patient et tenace, qui, sur un espace de terre grand comme la main, entasse du travail et des produits utiles. Il semblerait, à première vue, que le grand voisin, qui aime ses aises et vit au large, soit bien près de devenir tributaire du patient Asiatique : est-ce par un singulier caprice que l'histoire a décidé que le contraire seul se réaliserait de nos jours? Ou bien faut-il voir la raison de cette apparente anomalie dans ce fait que, dans la Russie moderne qui prend son essor, la volonté ferme et la hardiesse d'entreprise sont surtout en haut et dirigent un peuple docile et malléable — tandis que, dans cette Chine qui se désagrège, le labeur patient, la volonté de lutter se retrouvent seulement dans les couches moyennes de la population, et qu'un gouvernement faible et incertain ne sait pas les utiliser?

2 août. — J'ai passé une partie de la journée à visiter le *Gastinny dvor*; c'est l'hôtel des thés de Kiakhta. C'est dans cet énorme bâtiment blanc que passent et séjournent tous les ballots de thé qui traversent la Mongolie pour venir en Russie. Depuis que la Russie possède les grands paquebots de la *Flotte volontaire* qui établissent des communications directes entre les ports de l'Extrême-Orient et ceux de la Mer Noire, la plus grande partie du thé qu'elle consomme lui est apportée directement par mer de Han-K'éou à Odessa. Ce mode de transport est naturellement beaucoup moins dispendieux que le traînage ou le roulage par les routes et par les déserts du continent asiatique. Aussi le thé ne prendrait-il plus ce dernier chemin, si, d'une part, l'on n'avait établi

une douane différentielle grâce à laquelle les thés de Kiakhta ne payent que 325 francs par 100 kilogrammes, tandis que ceux d'Odessa payent 525 francs, et si, d'autre part, la Sibérie n'avait elle-même besoin de thé. C'est, en réalité, cette dernière raison qui prévaut : la Sibérie, en effet, ne consomme guère de ce thé en feuilles que nous connaissons, mais beaucoup plutôt du thé en briques, presque inconnu en Europe. C'est surtout celui-ci qui pénètre à Kiakhta et dont s'occupe le *Gastinny Dvor*[1]. Aussi bien le thé en feuilles ou *baïkhovy* ne donne-t-il ici que peu de souci. Comme il est de qualité supérieure, les expéditeurs russes ou chinois se donnent la peine de l'empaqueter avec grand soin. On se contente ici de vérifier le contenu de quelques caisses prises au hasard dans chaque envoi : c'est cette vérification qui sert de base à la déclaration douanière. La douane d'Irkoutsk se contente, elle aussi, de faire ouvrir trois caisses prises au hasard, et établit, sur la moyenne du poids constaté, le bordereau de paiement.

Les briques de thé donnent beaucoup plus de travail. Qu'est-ce, d'abord, qu'une brique de thé? Elle présente l'aspect d'une tablette en bois noirâtre, longue de 0,25 à 0,35 centimètres, large de 0,18 et épaisse de 0,2 centimètres. On la fabrique en soumettant à une forte pression les feuilles de thé préparées d'une façon spéciale. Pour l'employer, on en casse un morceau, que l'on met infuser comme du thé ordinaire : tous les indigènes de la Sibérie, et tous les paysans, se contentent de ce thé en briques,

1. Le thé en briques paye 525 fr. de douane par 100 kilog. à Odessa, et 62 fr. 50 seulement à Irkoutsk.

très bon marché, peu encombrant et facile à transporter. En raison même de leur relatif bon marché, les briques sont emballées avec peu de soin : elles arrivent à Kiakhta dans des corbeilles en nattes tressées, et formées de deux moitiés égales qui s'emboîtent l'une dans l'autre. Chaque brique, marquée au nom du fabricant, est enveloppée de papier, et la corbeille qui les contient est elle-même empaquetée dans une espèce de tapis de laine rude; mais ces précautions sont loin d'être suffisantes, et les caisses parviennent à Kiakhta dans un état lamentable. Transportées en barques, à dos de chameau, et sur des chariots traînés par des bœufs, manipulées par cent mains différentes, toutes plus grossières les unes que les autres, oubliées dans des coins, abandonnées sans abri, à même la terre et sous la pluie, jetées brutalement les unes contre les autres dans les transbordements, soumises, en un mot, à toutes les aventures et à tous les dangers d'un voyage de plusieurs mois à travers la Chine et le désert mongol, ces caisses présentent, à leur arrivée ici, un bien piteux aspect. Souvent aussi l'intérieur en est gâté comme l'extérieur : des briques sont cassées, effritées, mouillées; d'autres manquent à l'appel. Il faut donc constater toutes ces différences et remédier à tous ces dégâts dont, il faut l'ajouter, les charretiers mongols sont responsables. Ce sont eux, en effet, qui volent ou laissent voler le contenu des caisses, et qui, surtout, enlèvent les tapis d'enveloppe et les cordes, ces dernières de préférence, car elles sont un des objets d'échange le plus courant dans la steppe de Mongolie. Quand, par exemple, un charretier veut, à Ourga, se procurer du pain, il donne au

boulanger quelques-unes des cordes qui se trouvent dans son chargement, et laisse ensuite, sans murmurer, le marchand de Kiakhta déduire de son salaire la valeur de ce précieux article [1]. Grâce à tous ces désordres, les dégâts causés par le transport sont si considérables que j'ai pu voir un envoi de 150 caisses dont 130 étaient avariées.

Les briques, une fois parvenues dans le *Gastinny Dvor*, sont reprises une à une, brossées avec soin et triées. On forme alors, avec les vieux emballages, de nouvelles caisses que l'on transporte au cousage.

Le cousage est une spécialité de Kiakhta : il s'applique également au thé en briques et en feuilles. Le thé, en effet, tant qu'il n'a pas acquitté les droits de douane, est une marchandise de valeur moyenne : les avaries qu'il peut subir sont des pertes, sans doute, mais des pertes peu considérables, en regard de celles que constitue l'avarie d'une caisse lorsqu'elle a franchi la frontière douanière. Or, les risques du transport à travers la Sibérie sont considérables, — ou l'étaient, du moins, avant l'établissement du chemin de fer. Lentement, sur des chariots découverts, les transports s'acheminent en longues files vers le port fluvial le plus prochain : ce sont des milliers de kilomètres qu'il faut franchir au pas, dans la boue, dans les fondrières, dans la neige, sous la pluie qui fait rage, et à travers une humidité que ne connaît pas la Mongolie. Des mois et des mois s'écoulent, avant que le thé parvienne à destination : il faut, de toute nécessité, l'assurer contre les dangers de ce voyage. Pour y parvenir, on coud les caisses dans

1. Son salaire lui est payé en grosses briques de thé de qualité inférieure.

des peaux de bœuf préalablement désinfectées au moyen d'un bain chimique, d'où elles sortent aussi molles que de la peau de chamois. Les couseurs entrent alors en scène. Ce sont des ouvriers adroits qui reçoivent 20 copecs (0 fr. 55) par caisse, et sont capables d'en coudre de quinze à vingt par jour. Ils sont armés d'une aiguille de quinze centimètres environ, légèrement recourbée, plate, mais munie, près de la pointe, d'une palette dont les côtés sont tranchants. Avec cet instrument sans apparence, ils sont capables de fendre une peau dans toute sa longueur. Voici comment ils travaillent : la peau une fois étendue par terre, poil en dedans, l'ouvrier y mesure la largeur de la caisse, et fend rapidement ce qui dépasse à droite et à gauche. Il réunit les deux extrémités par un surjet fait avec une lanière molle. Il se sert ensuite des débris de peau pour couvrir les deux côtés restés libres. Ces ouvriers travaillent avec une rapidité fébrile : incessamment, les débris volent autour d'eux, tranchés par la palette de leur aiguille, et la caisse, en un tour de main, se trouve recouverte de la peau qui, en séchant, l'étreindra et lui servira d'imperméable bouclier. Désormais, on pourra la manier brutalement ou l'oublier sous la pluie, elle ne craint plus rien : son emballage la rend à la fois élastique, et insensible aux intempéries. Malheureusement, la couture des caisses de thé revient assez cher : on en estime les frais à 2 rb. 35 en moyenne pour le thé en briques, et à 3 rb. 25 pour le thé en feuilles (6 fr. 35 et 8 fr. 75), et ces frais ne sont rendus nécessaires que par le transport lent usité en Sibérie; dès qu'il sera possible d'utiliser le chemin de fer ou des paquebots, le cousage deviendra inutile, et la

différence sera sensible pour ceux des commerçants qui expédient, bon an mal an, 20000, 50000, 80000 ou 100000 caisses de thé!

Une fois cousues, les caisses sont livrées à un entrepreneur qui se charge de les faire transporter jusqu'à leur lieu de destination, qui est le plus souvent Nijni-Novgorod, ou bien Irbit, où se tient, au mois de février, la grande foire de Sibérie [1].

Toutefois, avant de quitter le *Gastinny Dvor*, chaque caisse de thé est soumise à un impôt local qui s'élève, pour le thé en briques, à 16 + 2 copecs, et pour le thé en feuilles, à 35 + 3 copecs. Cet impôt, appelé *akcidensia*, est employé, fort judicieusement, à des entreprises d'utilité publique : ces 2 et ces 3 copecs supplémentaires vont au lycée de filles, à l'école réale, et à l'école municipale. Quant au reste des fonds, il sert, par exemple, à l'entretien des routes, et c'est en partie grâce à cet argent que l'on a établi le *tract des marchands*.

En somme, on le voit, Kiakhta ne subsiste que pour

1. Au mois de septembre 1898, le chemin de fer ayant atteint Irkoutsk, les conditions de transport vont sans doute changer. L'administration fait aux marchands de thé des conditions très avantageuses : 2 r. 41 par *poud*, depuis Irkoutsk jusqu'à Moscou. Dès lors, il suffira de faire transporter les caisses de Kiakhta à Irkoutsk (par eau, par terre, ou sur la glace), ce qui, selon la saison, coûte de 2 à 4 roubles. Le grand entrepreneur de Tomsk, M. Koukhtérine se chargera seulement alors d'assurer la manipulation des caisses durant leur trajet par voie ferrée, d'exécuter les chargements et les transbordements, le tout au prix de 1 r. 25 ou 1 r. 50 par caisse. Il y aura donc à la fois une sérieuse diminution des frais actuels du transport, et en même temps, une accélération considérable dans la longue traversée. Qu'arrivera-t-il alors? le Gouvernement augmentera d'autant les droits de la douane d'Irkoutsk, et, une fois de plus, dans cette Sibérie colossale qui sert de champ d'expérience à toutes les fantaisies de ses ministres, il tuera une industrie qui allait renaître en se modifiant.

remédier au mode défectueux du transport des thés à travers la Chine et la Mongolie; le cousage, lui aussi, n'est nécessaire que pour remédier aux dangers du transport sibérien. Le cousage sera peut-être abandonné demain; quant à Kiakhta, son avenir ne semble pas non plus très brillant. Les transports directs et à bonne vitesse rendront inutiles les travaux qu'on exécute dans son entrepôt : elle ne sera plus alors qu'une station frontière sur la route des caravanes...

Par le soleil brûlant, je suis retourné à Maïmatchine. J'ai passé quelque temps à bavarder chez le brave Syn-taï-loun. Il nous a offert, dans sa boutique fraîche, du thé et cent petites friandises nouvelles pour moi : des fruits secs dont le noyau est sucré, des bonbons au poivre, des lamelles de pommes séchées, une espèce de flan à base de confitures sèches; et enfin même, une pipe et un narghilé. La pipe minuscule se fume en deux bouffées; quant au narghilé tout petit, tout mince et gracieux, sa fumée fraîche n'est pas désagréable.

En continuant ma promenade, j'ai vu la prison, un petit bâtiment en terre glaise et en lattes, bas, sordide, funèbre : l'intérieur, vide en ce moment, en est meublé de poêles et de planches de corps de garde. Près de là, dans un coin, voici la potence. Un groupe de Chinois pauvres et de Mongols, accroupis sur leurs talons, causent et rient bruyamment. L'un d'eux a prié un camarade de lui gratter le dos, et, pour que l'opération soit plus efficace, l'obligeant ami a relevé la robe pour atteindre la peau nue... et il gratte... je me revois au palais des singes!...

Le temple de Maïmatchine fait, du dehors, une jolie impression. Il est logé au fond d'une vaste cour toute

ornée de fleurs et d'arbustes en caisses, et dont la partie antérieure est occupée par un théâtre. A l'intérieur, c'est à peine si l'on peut circuler, tant est grand l'encombrement des statues. C'est une salle très ornée, très sombre, avec des vases, des sculptures, et d'énormes statues de dieux ventrus et hideux, dont quelques-uns sont revêtus de robes de soie.

Hors des portes de la ville, sous le soleil et dans la poussière, s'étale un marché grouillant d'Asiatiques : Mongols, Chinois et Bouriates, de toutes les formes et de toutes les couleurs, depuis le blanc jusqu'au noir, en passant par le jaune citron et le bronze clair; avec cela, les costumes et les coiffures les plus variés, les plus disparates : guerriers en robe jaune et en bonnet conique à bords retroussés; Chinois en robe bleue; portefaix en haillons indéfinissables, coiffés d'un chapeau champignon tout blanc, avec un gland rouge; désœuvrés de toute espèce; mendiants, acheteurs. Ceux-ci errent en flânant d'étalage en étalage; ceux-là font la cuisine en plein vent; un troisième, accroupi devant un petit banc, déjeune à grands coups de baguettes. Un flâneur qui, sous un auvent en toile, allongé par terre, cause avec un marchand, a relevé, pour avoir plus frais, sa robe bleue jusqu'aux épaules. Qui donc, d'ailleurs, s'offenserait de la nudité qu'il étale, puisque les femmes n'ont pas le droit de s'approcher de la frontière? Des marchands, accroupis devant des étalages de bric-à-brac ou de produits alimentaires, attendent paisiblement la pratique; des artisans patients travaillent à leur métier, presque dans la rue; des hommes empoussiérés conduisent de longues files de chariots attelés de bœufs trapus; de temps à autre, un haquet bien propre débouche de la ville au

petit trot d'un cheval : deux Chinois rieurs et bien tenus y sont assis; où vont-ils? A Ourga, la ville sainte, ou bien à Oulane Bourgasse, le village où l'on s'amuse?... Puis, enfin, des cavaliers mongols, presque debout sur leurs petits chevaux vifs et trotte-menu, passent à toute vitesse, faisant écarter la foule par de gutturales exclamations. C'est un remue-ménage, un grouillement, un brouhaha, une saleté, une infection, un imprévu vraiment extraordinaires, sous ce soleil aveuglant et brûlant, et parmi cette poussière...

3 août. — M. Sidorof, qui, l'autre jour, m'a invité à la campagne, m'a fait inviter aujourd'hui à un dîner chinois. Lui et mes hôtes ont déjà expédié chez Tâtchouan-hue, marchand de thé, deux canards, deux poulets, un cochon de lait, du sel et du vin. Le reste des victuailles nous sera offert par le marchand lui-même. J'avoue qu'à l'avance ma curiosité est si fort excitée, que je me sens nerveux comme à l'approche d'un grave événement. Depuis quelques jours, je m'exerce à tenir entre le pouce, l'index et le médium les deux baguettes chinoises, et à les manier sans contrainte. C'est aujourd'hui qu'aura lieu l'examen : serai-je capable de me tirer d'affaire, ou bien aurai-je la honte de recourir à une fourchette?

... Nous sommes enfin au complet dans la belle salle de notre amphitryon : nous nous asseyons, une dizaine de Russes et moi. Les Chinois ne se mettent pas à table avec nous : ils se contentent de surveiller le service et de donner des ordres, tout en plaisantant avec nous, tandis qu'une nuée de commis transformés en maîtres d'hôtel s'empressent autour de nous.

La table est littéralement couverte de faïences,

soucoupes ou tasses, dont les plus grandes, qui servent de soupières, sont des bols, et les plus petites, qui sont les verres à liqueur, ont la taille d'une deminoix. Devant chacun de nous est placée une soucoupe contenant du vinaigre de soya, très épais et très noir. Les Chinois d'ici y trempent infailliblement la moindre de leurs bouchées. Ajoutons deux baguettes en bois noir (car nous sommes chez des gens simples, et les baguettes d'ivoire sont un luxe qu'ils ne connaissent pas) et, enfin, des cuillères minuscules en faïence.

Les hors-d'œuvre encombrent la table : il m'est impossible, tant ils sont nombreux, tant on les change vite, et tant je suis occupé de mes baguettes, de les noter tous au passage. Cependant, je retiens : des espèces de crevettes (ou de vers) très croquantes; — des lamelles de chou de mer mélangées à des lamelles de concombres; — des oreilles de porc mélangées à des lamelles de concombres; — des oreilles de porc débitées en lamelles; — des lamelles de viande; — des œufs durs tout noirs débités en petits ronds comme du saucisson, et servis avec de la gelée; — quelques autres végétaux mal définis.

Nous sommes, je le répète, chez des gens simples, représentants de grandes maisons de commerce chinoises. On nous sert donc sans cérémonie : nous avons un bol pour deux ou pour trois. Nous y pêchons à tour de rôle, qui avec sa fourchette, qui avec ses baguettes, et nous trempons dans notre soucoupe de vinaigre la bouchée ainsi obtenue. Mon attention est fortement captivée par le décor nouveau; néanmoins, je mange, sans sourciller, de tous les mets.

Paraissent ensuite des potages. Chacun de nous

prend un peu de vinaigre dans le creux de sa cuillère en faïence, et puise au bol commun. Je distingue : une soupe aux herbes vertes émincées ; — une soupe végétale faite avec une herbe odoriférante; — une soupe au poulet; — une soupe inconnue.

Voici encore (d'ailleurs je ne garantis pas l'ordre d'apparition des mets) des haricots verts émincés et des choux en lanières dans une espèce de sauce; — des cubes de graisse de mouton (*sa-râ-na*) qui, positivement, fondent dans la bouche; — des boulettes de hachis, grosses comme des noix, et fortement rissolées; — une espèce de sauce ou de soupe où nagent des morceaux d'ail sauvage; — de petits morceaux rissolés d'excellente viande de mouton; — du *Kou-chô* ou espèce de galette épaisse, large comme la paume de la main, et faite à base d'ail sauvage : à la grande joie de nos amphitryons, mes compagnons s'en régalent et en redemandent...

Puis encore : une soupe au canard ; — une soupe d'holothuries; — un melon farci; — une soupe de graisse de porc; — une soupe de graisse de mouton; — des boulettes de hachis bouillies; — du hachis enveloppé dans de la pâte fade (analogue aux *pêle-mêne* russes); — une soupe au macaroni transparent; — un cochon de lait fendu par le milieu, aplati comme une galette, et fortement rissolé dans cette position : c'est un des triomphes des cuisiniers de Maïmatchine; — puis encore, un vase en cuivre, analogue à un samovar sans robinet, et dans lequel bouillent, mélangés ensemble sans distinction, des restes de tous les plats qui ont paru sur la table; c'est assez fade; — enfin, pour clôturer, un bol de riz sans sel et sans eau, indiquant la fin du repas. L'hôte veut marquer par là que,

après avoir épuisé toutes les ressources de son cuisinier, il n'a plus à offrir à ses invités que le mets le plus vulgaire, le riz; les invités doivent répondre à cette politesse en refusant le riz, pour marquer qu'ils n'ont plus faim. Malheureusement, tous les Européens ne sont pas au courant de ce symbole, et, soit par politesse, soit par goût, ils dévorent souvent le riz final, au grand désespoir de l'amphitryon [1]. En sortant de table, on nous offre, enfin, du thé et des fruits secs. N'oublions pas que, durant tout le déjeuner, on nous servait, dans les minuscules tasses de poupée, une espèce d'alcool de riz, appelé *maï-go-lon* : on le verse brûlant et il faut le boire immédiatement d'un trait; si j'ajoute que, la tassette à peine vide, on vous la remplit de nouveau, et que cet alcool monte très vite à la tête, on comprendra que j'aie dû commettre l'impolitesse de le laisser fréquemment refroidir, pour demeurer en état de noter le menu!

On fume beaucoup d'opium à Maïmatchine : cela s'explique par la vie anormale que l'on y mène. La loi refuse en effet aux femmes chinoises le droit de séjourner près de la frontière : les habitants de Maïmatchine sont donc célibataires, ou, du moins, ils sont momentanément séparés de leur famille. En général, les commis s'engagent pour trois ans. Durant ce laps de temps, il leur est impossible de mener la vie de famille, et les passagères distractions qu'ils peuvent trouver à Troïtskosavsk ou à Oulane-Bourgasse ne sont pas suffisantes pour adoucir leur exil. De là vient

1. J'ai dîné chez un autre Chinois, Si-fâ-youn; il fit servir, avant le riz final sans assaisonnement, un bol de riz sucré et mélangé de raisin de Corinthe : il avait souvent affaire à des Européens et sauvait ainsi la situation. D'ailleurs, son dîner, assez court, était sensiblement moins chinois que le premier.

Vue générale d'une mine d'or (p. 311)

Un convoi de condamnés dans la steppe, près de Tchita (p. 319)

sans doute que presque tous ceux qui en ont le moyen fument de l'opium. A ma prière, on me donna l'adresse d'un fumeur émérite, et j'allai lui rendre visite. Très aimable, le Chinois se prête à la démonstration. Il sort d'un placard la longue pipe à fourneau énorme, puis, sur une aiguille, il prend une boulette d'opium qu'il présente à une flamme : la boulette se gonfle, durcit, cuit : il la manie de ses longs doigts, et enfin, il la pose sur le fourneau de sa pipe : « Voulez-vous goûter? » me dit-il en souriant. La tentation est forte, je l'avoue, mais je suis retenu au dernier moment par la crainte des nausées consécutives à l'expérience. Le Chinois ne fait aucune difficulté pour aspirer les délicieuses vapeurs : il s'étend sur le côté, et, à coups précipités, fume, fume... « Cela est très bon! » conclut-il, lorsque je prends congé.

4 août. — Mes hôtes m'ont mené, en voiture, à Oulane Bourgasse; c'est une sorte de *Yochiwara* mongol à l'usage des Chinois, un lieu de plaisir où les Célestes se rendent en cachette du préfet de Maïmatchine, très sévère gardien de la vertu de ses administrés. Nous filons au grand trot sur la piste inégale qui coupe la steppe mongole : une herbe touffue recouvre le sable, et çà et là, des ruminants y paissent. A l'horizon bleuissent des montagnes, et dans tout l'intervalle, si loin que la vue s'étende, tout est nu et désolé. A mi-chemin, nous nous arrêtons pour photographier une yourte de Mongols pauvres, et l'on nous invite à y prendre le thé. La yourte est formée de feutres tendus sur un bâti de branches : des hommes y sont accroupis, et, quand nous y arrivons, à notre rencontre s'avance un enfant tout nu, et chaussé de grandes bottes. La maîtresse du logis est fort accueil-

lante : assez jeune encore, elle n'est point laide, mais sa coiffure est bizarre : ses cheveux, collés comme une coque de Japonaise, s'écartent de sa tête en l'encadrant de deux gigantesques oreilles. Au centre de la yourte est un fourneau surmonté d'un chaudron où bout un liquide noirâtre; on nous le sert comme du thé, dans des tasses en bois, après l'avoir filtré tant bien que mal au moyen d'un petit balai de bouleau, et y avoir mélangé du lait aigre.

Nous arrivons enfin à Oulane Bourgasse. C'est un village de yourtes mongoles, aussi mal habité que mal fréquenté. En nous y promenant, malgré les efforts de quelques indigènes pour nous écarter, nous apercevons... la voiture peinte, à carreaux multicolores, dont se sert le Tjur-gou-tchèye, le préfet de Maïmatchine! Le vertueux fonctionnaire est plus sévère pour ses administrés que pour lui-même... Des femmes en robes de soie de couleurs éclatantes apparaissent de temps à autre, sous la conduite d'un domestique sordide : en nous voyant, elles se hâtent, et détournent leur visage peinturluré, qu'encadrent les coques monumentales de leur coiffure. Partout, on voit des vieilles femmes ridées, ratatinées, des Mongols malpropres, des enfants et des chiens : c'est un bien laid village, un village sinistre de yourtes basses.

7 août. — J'ai quitté avant-hier la petite ville, et après trente kilomètres de voiture par les lentes ondulations de la steppe mongole, je suis arrivé chez un des grands marchands de thé de Kiakhta, A. M. Louchnikof. Nous sommes à Oust-Kérane, une petite localité où, à grands frais, les principaux marchands de Kiakhta se sont créé, porte à porte, de belles mai-

sons de campagne. On éprouve une grande surprise à voir surgir de la steppe nue une oasis de verdure; j'en ai éprouvé une plus grande encore à trouver réunie dans une maison aussi confortable une société aussi nombreuse et aussi brillante. Alexis Mikhaïlovitch, qui souffre de rhumatismes, ne quitte pas son fauteuil roulant; c'est un homme d'une rare intelligence, et la maladie, qu'il supporte stoïquement, sans une plainte, sans une allusion, comme s'il l'ignorait, n'a pas éteint la vivacité de son esprit, ni voilé la malice de sa conversation de pince-sans-rire. Il a encore onze enfants vivants, six filles et cinq garçons, partagés entre des occupations diverses, depuis le commerce jusqu'aux arts plastiques, en passant par le journalisme et l'armée. Il aime la vie large, et, condamné lui-même à l'immobilité, trouve sa joie dans un mouvement incessant d'invités qui se pressent dans sa maison. Je ne sais pas au juste combien nous sommes ici : trente personnes, au bas mot. La famille d'abord, non pas complète, certes, mais nombreuse pourtant, puis les invités des parents, les amis des enfants, des visiteurs de passage que l'on voit seulement à un repas, et qui disparaissent; d'autres, au contraire, qui ont leur chambre et qui visiblement — comme moi, je l'avoue — se plaisent et s'oublieraient volontiers dans cette fraîcheur et dans ce milieu choisi.

Notre vie est des plus simples : le matin, un bain glacé dans la petite rivière, puis des promenades à pied dans la prairie, en voiture ou à cheval dans la forêt lointaine, en canot sur la rivière bordée de saules; le reste du temps, on cause, on lit, on travaille à sa guise, avec la plus entière indépendance. Je me

sens reposé, rafraîchi, par la sympathie rencontrée partout dans cette hospitalière maison, par cette accueillante sympathie qui vous enveloppe sans gêner vos mouvements, et vous caresse sans minauderie. C'est là une véritable hospitalité russe, et un véritable accueil de braves gens. Toute cette société variée, marchands, officiers, ingénieurs, littérateurs, flâneurs, touristes, va et vient sans gêne autour du maître de la maison cloué sur son fauteuil roulant. Alexis Mikhaïlovitch, qui joue volontiers avec sa chaîne de montre, une longue chaîne de cou, ornée d'un gros diamant, fait rouler son fauteuil de groupe en groupe, dissimulant sa souffrance, ne troublant pas par une seule plainte cette jeunesse active, lançant à l'un et à l'autre des remarques plaisantes ou caustiques, animant cette société qu'à lui seul il soutient par son incessant labeur.

J'ai trouvé ici le directeur de l'excellent journal d'Irkoutsk, la *Revue orientale* (*Vostotchnoyé Obozrèniyé*) : Ivan Ivanovitch Popof, gendre de M. Louchnikof. C'est un homme tout jeune encore, fort intelligent, d'un abord captivant; il est très au courant des affaires de la Sibérie orientale, sur lesquelles son journal est le mieux informé. C'est avec lui surtout ou bien avec Véra Alexèevna, sa femme, que je cause longuement de ces questions sibériennes que je suis venu étudier. Ils me mettent au courant de la vie intime de leur journal, plus âgé, plus compact que le *Stepnoye Kraye* d'Omsk, et de toutes les difficultés qu'il leur faut surmonter pour lui conserver son caractère de feuille honnête et courageuse. Ces braves amis me captivent, et les heures, en leur compagnie, passent vite. Malheureusement, j'ai peu de temps à

moi : les renseignements, d'ailleurs fort utiles, que j'ai recueillis ici sur le commerce du thé ne justifient pas un long séjour à Oust-Kérane, et, d'autre part, mon enquête précise est terminée à Kiakhta. J'étais, jusqu'à ce soir, incertain encore de la route que je suivrais pour atteindre Tchita : reprendre le grand *tract* en passant par Verkhné-Oudinsk ne me souriait guère; d'autre part, les renseignements directs que l'on m'avait donnés ici m'avaient contraint à abandonner mon projet de passage par la vallée du Chilok, et de visite aux eaux de Yamarovka. Sur ces entrefaites, sont arrivés ici deux ingénieurs : l'un, Nicolaï Siméonovitch Bogolioubski, est directeur du district minier du gouvernement d'Irkoutsk : il a le titre d'Excellence, mais il est, malgré ce titre, parfaitement simple et bon. Une visite rapide que je lui avais faite à Irkoutsk m'avait laissé cette impression qui s'est bien vite confirmée ici. Avec lui voyagent : son fils, Vikenti, un bavard et charmant bambin de onze ans, et un ingénieur de district, Antone Antonovitch Lévitzki, un homme d'apparence distraite, rêveuse, timide. Or, voici qu'en causant, le *général* (c.-à.-d. l'Excellence) m'a proposé d'aller, en sa compagnie, visiter une petite mine d'or qu'il doit inspecter avant de rentrer à la capitale. C'est pour moi un grand détour, car il me faut, si j'accepte, revenir jusqu'au sud du lac Baïkal; mais l'occasion est trop belle pour que je la refuse. Nous partons demain.

8 août. — J'ai grand peine à me séparer de mes braves hôtes de Kiakhta et de toute cette société accueillante. Cependant, je dois partir. Un dîner chinois, chez Si-Fâ-youn, est offert à M. Bogolioubski, et la virtuosité que j'ai acquise dans le maniement

des deux baguettes m'amuse assez pour me distraire de ces pensées et de cet énervement du départ qui sont une des tortures du grand voyage. Une dernière tasse de thé exquis, et nous nous séparons. M. Touflef tient à m'accompagner dans sa voiture jusqu'à Troïtskosavsk, et de là, les ingénieurs et moi, nous partons, chacun dans notre équipage. Mes pensées ne sont pas gaies : je sens si bien que le temps presse! Il ne me reste que trois mois de congé, et j'ai à traverser des étendues immenses en Sibérie, avant d'atteindre le Japon, où je voudrais faire un pèlerinage artistique, après tant d'impressions rudes.

9 août. — Nous roulons depuis trente heures, de station en station; nous avons traversé la Sélenga, la nuit, dans des ténèbres profondes, avec du vent et des appels incompréhensibles des bateliers sur le bac; puis nous avons atteint la vallée de la Djida que nous ne devons plus quitter. La plaine cultivée par des Bouriates, s'est monotonement déroulée devant nous : ce soir, enfin, énervés, lassés, maussades, nous avons fait halte au village de Kharatsaïka, tant pour laisser reposer Vikenti que pour aller aux informations.

10 août. — La route a atteint les montagnes, et ce sont maintenant, de temps à autre, des défilés difficiles ou même dangereux, dont nous récompensent seulement les échappées de vue sur les hauteurs arrondies, sur l'horizon fin et les bleus délicats des lointaines vallées. Des pentes effrayantes nous obligent, sur l'invitation des cochers, à descendre de voiture : des montées leur succèdent, qui sont si escarpées, que l'on doit caler les tarentass avec une barre de fer *ad hoc*, pour les empêcher de rouler en

arrière et d'entraîner les chevaux. Les villages que nous traversons sont peuplés de Cosaques, et, je dois le dire, je les ai abordés avec une prévention de sympathie, réaction innocente contre tout le mal qu'on dit des Cosaques en Sibérie. Mon indulgence a été punie. Nulle part, en ce pays où l'homme est si volontiers hostile à l'homme, je n'avais encore rencontré autant de grossièreté, d'impudence, de paresse, de ruse cauteleuse, non pas envers moi seul, puisque je ne suis rien ici, mais envers le personnage que j'accompagne. Les Cosaques de la Djida méritent hautement la détestable réputation qu'ont acquise leurs frères dans le reste de la Sibérie. J'en suis au point de leur préférer jusqu'aux Bouriates!... Nous sommes enfin arrivés au village de Tsékir, où nous laisserons nos équipages, pour monter dans ceux que le propriétaire de la mine d'or (un de nos voisins, à Oust-Kérane) doit envoyer à notre rencontre.

12 août. — La route de montagne qui mène au placer est abominable : elle est tournante, capricieuse, boueuse, creusée de fondrières, vaguement réparée au moyen de troncs d'arbres non fixés, sur lesquels les chevaux glissent et trébuchent, tandis que la voiture bondit follement sur ses ressorts. Nous mettons plus de quatre heures à franchir 25 verstes. Mais tout a une fin : nous sommes parvenus sains et saufs à la mine Glafirovski où l'intendant, en redingote et cravate blanche, a reçu avec de grands saluts Son Excellence monsieur l'inspecteur, et, ce qui était pour nous quatre infiniment touchant, nous a offert un substantiel déjeuner. Après deux jours passés à examiner, soit seul, soit en compagnie d'un ingénieur,

les installations du placer et de la mine voisine, Nikolski, voici l'essentiel de ce que j'ai vu de l'exploitation.

Les placers se trouvent à cinq ou six kilomètres de la frontière chinoise, dans le fond de vallées larges, traversées par un mince filet d'eau. Le sable aurifère est ici presque à fleur de terre, et l'on comprend combien cette circonstance est avantageuse : il est transporté, sur de petits haquets à un cheval, jusqu'au bâtiment central auquel on accède au moyen d'un plan incliné ; à une hauteur de 7 ou 8 mètres, se trouve une plate-forme munie d'un trou béant dans lequel on verse le contenu du haquet. Cette ouverture communique avec un cylindre creux, percé de trous de grandeur décroissante, traversé d'un courant d'eau, et animé d'un mouvement de rotation. La force centrifuge chasse les gros cailloux qui s'échappent (parfois en compagnie de grosses pépites) d'un côté, tandis que les terres et les sables légers sont entraînés par le courant d'eau, en cascade lente, sur un plan incliné à échelles, muni de feutres, et se rétrécissant de plus en plus. De la sorte, un premier dépôt d'or impalpable se fait sur les feutres ; quant à la boue, généralement assez lourde, qui se retrouve tout en bas des échelles, on la recueille précieusement, et on l'apporte sur un autre tout petit plan incliné où coule un mince filet d'eau, et que surveille un grand Cosaque. Armé d'une palette, le Cosaque délaie lentement la boue dans l'eau glissante. Son œil exercé ne laisse échapper qu'après examen les minces petites pierres et les parcelles de terre. Peu à peu, la boue s'éclaircit, se lave, diminue. Il ne reste plus qu'un tout petit tas qui s'agite au frémissement de l'eau. L'ouvrier y verse

alors du mercure, et, après l'avoir agité quelques minutes, il laisse échapper au fil de l'eau tout ce que le mercure n'a pas englobé. Il ne reste plus alors qu'à verser, séance tenante, dans un creuset, l'amalgame sans apparence que l'on a ainsi obtenu, et à soumettre ce creuset à l'action de la chaleur. Le mercure, vite évaporé, laisse derrière lui un métal jaunâtre, poreux, laid, très lourd : c'est de l'or...

Mais, patience, cet or n'appartient pas encore au propriétaire pour le compte duquel on l'a extrait. Il faut que celui-ci vende sa récolte de métal précieux, et qu'il la vende à l'État. Non seulement, il fait des dépenses très importantes pour organiser son exploitation, subit des tracasseries sans nombre, des impôts directs énormes [1], et des impôts indirects considérables; mais encore, il lui faut payer, nourrir tout son personnel, et attendre lui-même, pour rentrer dans ses fonds, que soient remplies les formalités draconiennes qu'exige la loi russe...

J'ai visité avec intérêt les bâtiments annexes, l'infirmerie, devant laquelle, enchaînée à un pieu, se démène une louve, Maroussia, folâtre et caressante, malgré l'inconsciente menace de sa formidable mâchoire; les dortoirs enfin, ou casernes des ouvriers. Ce sont des hangars noirs, humides, d'une saleté indescriptible. Les hommes sont là, sales, déchirés, fatigués. Certes, ils constituent, en leur genre, une espèce d'écume de la population sibérienne, mais comment oublier que ce sont des hommes, quand on sait que ces ouvriers sont esclaves d'un contrat qui les lie durement sans que, sous aucun prétexte, ils le

1. 5 0/0 sur une quantité de 1 à 3 pouds (16-48 kgr.); — 10 0/0 de 4 à 5 pouds; — 15 0/0 à partir de 6 pouds (96 kgr.).

puissent rompre? Certes, la loi russe a fait beaucoup pour assurer leur bien-être; mais, quel est l'*ispravnik* qui assure dans les placers l'exécution de la loi, quand il se voit payé à la fois (et officiellement) par l'État et par les propriétaires? Se plaindre? à qui les mineurs se plaindraient-ils? Tous les intérêts sont ici ligués contre eux, et, demain, quand ils seront libres, qui donc à la ville, située à 1 000 ou 1 200 kilomètres de la mine, qui donc se souciera de leur plainte? Certes, ce que je dis ne s'applique pas spécialement aux mines de la Djida : je parle en général (et sur la foi de renseignements nombreux) des mines répandues dans les profondeurs de la Sibérie. Je me dis, d'ailleurs, que ces tristesses sont inévitables. Le propriétaire d'un placer ne peut guère, autour de lui, semer la charité ni créer le bien : le travail auquel il se livre est hors de proportion avec ce qu'il en retire, gain ou perte : c'est un jeu qui le peut ruiner, comme aussi l'enrichir tout à coup : l'argent du jeu est rarement bienfaisant. La besogne des chercheurs d'or a quelque chose de fiévreux, d'anormal, qui en fera toujours une exception funeste parmi les travaux de la grande industrie.

13 août. — Comblés de provisions et d'amabilités par l'intendant, à qui le départ de l'inspecteur enlevait sans doute un grand poids, nous sommes repartis par notre route épouvantable, à la fraîcheur du soleil levant. La route, malgré ses invraisemblables cahots, est fort jolie : elle traverse des forêts de cèdres et de mélèzes de dimensions colossales, des verdures étranges, çà et là rehaussées par l'argent des bouleaux, des ruisselets murmurants et limpides, des vallées qui s'étalent, innocentes sous la rosée, mais

dont le fond herbeux est plein d'or. De Tsékir, où nous avons repris nos équipages, nous avons refait au soleil une partie de la route qui, dans l'obscurité, nous avait, à l'aller, paru si périlleuse. La nuit arrivée, le clair de lune nous est venu en aide, et c'est, cette fois, sans émotion, que nous avons retraversé les chemins raides de la montagne. Tous les villages où nous passons depuis deux jours sont situés au milieu de ravissantes montagnes boisées qui me font souvent penser aux Vosges, et entre lesquelles, parmi des rochers abrupts et des éboulis de pierres coupantes, la Djida, patiemment, avec d'infinis méandres, se faufile en murmurant. Il y a là des sites admirables, mais, décidément, la vie leur manque, et ce perpétuel désert fatigue. Peu à peu, la vallée s'élargit et semble montrer comme le fond d'un lac desséché, où les grands villages étalés voient, à la moindre pluie, leurs rues transformées en marécages. Dans ces villages, je suis frappé par la rareté du verre à vitres : tantôt, il est remplacé par du papier huilé ou par de l'étoffe, tantôt, la vitre est composée d'une infinité de petits éclats de verre habilement soudés les uns aux autres au moyen de bandes en écorce de bouleau, qui, placées en dedans et en dehors, et cousues ensemble avec du fil blanc, forment comme une rainure profonde où les morceaux de verre, sur lesquels elles débordent, sont retenus assez solidement. Ces bandes d'écorce qui suivent les arêtes du verre cassé, arrivent à former des dessins capricieux que je recommande aux collectionneurs.

14 août. — Nous roulons, ce matin, au grand trot, sur un chemin creusé en corniche au flanc de hautes collines, et qui passe par des prés touffus semés d'une

floraison dont la richesse et la variété sont incomparables. Je remarque d'étranges marguerites violet pâle, au cœur jaune, les fleurs lilas de l'ail sauvage, les grosses boules bleues des innombrables chardons, des fleurettes blanches, jaunes, roses, et enfin, des fleurs en étoiles d'un bleu si foncé qu'on les croirait teintes : quelle joie pour l'œil que ce sourire de la Sibérie rude, au seuil même de l'automne qui la guette !

Nous repassons par les mêmes villages qu'à l'aller : nous y trouvons les mêmes hôtesses, les mêmes œufs durs, les mêmes concombres ! Puis, au lieu de continuer notre route vers l'est, nous obliquons au nord-est pour gagner Verkhné-Oudinsk. Cette fois, les *oulousses* bouriates, où nous prenons des chevaux, me font meilleure impression qu'il y a quinze jours : le grade de M. Bogolioubski fait merveille parmi ces Jaunes cauteleux. Il me reste même, au milieu de ma fatigue, une délicate impression. Ce soir, nous nous étions arrêtés, Antone Antonovitch et moi, pour prendre le thé dans une yourte, tandis qu'on préparait nos chevaux. Une femme était là, accroupie sur ses talons, devant le fourneau qui occupait le centre de la pièce : elle nous servit du thé bouriate dans des tasses de bois, puis, consciente de l'admiration discrète que nous inspiraient son délicieux visage bronzé et ses formes pleines, elle resta près de nous, à demi souriante, s'attifant ingénument d'un châle, avec une coquetterie de sauvage cent fois plus visible, mais plus charmante aussi, que celle d'une civilisée.

15-16 août. — Me voici de nouveau sur le bord du lac des Oies : de nouveau, je traverse les marécages

où s'ébattent sans défiance grues, hérons, cigognes, vanneaux, canards; de nouveau, je gravis l'interminable montagne désolée qui mène à Sélenguisk, et me fait penser à la montagne des pierres parlantes dans les *Mille et une Nuits*. Cet après-midi, enfin, j'ai pris congé de M. Bogolioubski et de son charmant petit garçon Vikenti. Mais, auparavant, nous avons visité ensemble, au nord du lac des Oïes, les travaux de prospection de la couche carbonifère. La houille est ici partout, mais elle est de mauvaise qualité, circonstance fâcheuse, car elle eût été fort utile au chemin de fer, dans ces parages où le bois fait défaut.

Je n'ai pas parlé encore d'Antone Antonovitch Lévitzki; je n'ai pas dit combien il est bon et intelligent. C'est un de ces hommes qu'on n'apprécie bien qu'à la longue, à l'user. On pourrait passer à ses côtés sans le remarquer, tant il s'efface, ou sans désirer le connaître, tant il se renferme. Mais, quand on l'approche vraiment, quand il sent qu'il peut s'ouvrir, être prévenant sans éveiller de défiance, et affectueux sans provoquer d'indiscrétions, quel délicieux compagnon de voyage, quel ami on trouve en lui! Hier soir, à peine seuls, il m'a forcé à monter dans son tarentass, tandis que le mien, avec mes bagages, filait devant nous. J'ai passé à ses côtés, sur le matelas qui tapisse son équipage, une nuit délicieuse. Il faut dire que je suis sensible à ce détail, car, depuis Kiakhta, je n'ai jamais cessé de passer la nuit dans ma voiture, même quand nous avons fait station durant la nuit. Ce matin même, qu'aurais-je fait sans Antone Antonovitch? Lorsque nous sommes arrivés en face de Verkhné-Oudinsk, sur la rive gauche de la Sélenga, nous avons trouvé la grosse rivière débordée, comme

VII

Le bassin de l'Amour.

TCHITA. — EN RADEAU. — LE FLEUVE AMOUR. — KHABAROVSK
VLADIVOSTOK

On peut croire que, succédant à cette grande fatigue, Tchita qui m'apparaissait comme la délivrance du tarentass, m'a fait dès l'abord une délicieuse impression. Il faut dire aussi que c'est une des rares villes de Sibérie, je dirai même la seule, qui possède un hôtel digne de l'Europe par son élégance et sa propreté, l'hôtel Badmayef. Il a été construit par un étrange aventurier bouriate dont l'histoire mérite d'être contée, fût-ce brièvement. Badmayef avait appris la médecine thibétaine : il eut l'idée géniale de venir à Pétersbourg pour l'exercer ! Il avait un extérieur agréable et infiniment d'aplomb : il réussit admirablement dans le monde. De protectrice en protecteur, il parvint jusqu'à Alexandre III, auquel il sut faire valoir les services réels que rendrait à la Russie l'action adroite que pourrait exercer sur ses compatriotes un Bouriate dévoué à la maison des Romanof. Il représenta surtout au tsar les services qu'il pouvait rendre, soit en aidant à la conversion des Bouriates, soit en assurant, en cas de mobilisation, leur aide

Essayage des sables aurifères (p. 312)

« Notre radeau était vraiment princier... » (p. 329)

personnelle et leur concours en qualité de fournisseurs des troupes en campagne. L'empereur finit par lui donner une somme considérable, pour cette œuvre si utile, et aussi l'autorisation de fonder un journal libre de toute censure : *la Vie sur les confins orientaux*, et de correspondre directement avec lui, c'est-à-dire en lui donnant une complète indépendance vis-à-vis des autorités locales, Gouverneur et Gouverneur général. Badmayef, sûr de sa force, dépensa sans compter; il fonda un bel hôtel, une imprimerie, une ferme modèle, que sais-je encore? et vécut largement sur les subsides impériaux. Mais, au lieu de ménager les autorités locales, il les brava, ne les craignant pas : elles minèrent sourdement son influence. Aujourd'hui, à la suite de différentes affaires très obscures et très compliquées, auxquelles il a essayé de mêler la Chine, son influence est ruinée. Son hôtel, par bonheur pour moi, subsiste encore!

Tchita, vue de loin, est fort jolie. Cette ville, âgée à peine de cinquante ans, est logée au fond d'un cirque de montagnes boisées : elle y rappelle un peu, à distance, Stuttgart en plus sauvage, ou bien encore un peu Zlatooust, en moins abrupt. De près, elle est moins attrayante. Bâtie en échiquier, sur du sable, elle est si large et si vide qu'on s'y sent mal à l'aise. C'est en ce moment une ville morte, écrasée sous la chaleur; ses innombrables chiens, assis sur le pas des portes, s'ennuient et bâillent de n'avoir pas même une occasion d'aboyer aux passants : ils n'ont même plus le passe-temps de mordre leurs puces, car il semble bien qu'ils les aient toutes passées aux hommes.

En ce moment, une récente calamité publique, l'inondation, ajoute encore à l'aspect désolé de

Tchita. Toute la Transbaïkalie en a souffert : à la suite d'une pluie incessante de plusieurs jours, les tributaires supérieurs du fleuve Amour : l'Ingoda, la Chilka et l'Argoun, se sont gonflés, et la vague dévastatrice a roulé, détruisant tout sur son passage, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le vaste fleuve où elle s'est perdue. Non seulement la route de Tchita à Strétensk est rendue impraticable en plusieurs points, non seulement l'inondation a causé d'énormes ravages le long de la voie du chemin de fer en construction, brisant les ponts, engloutissant des magasins à Mitrophane et à Strétensk, tordant les rails déjà posés, faisant ébouler ailleurs des remblais, et atteignant en certaines places les godets des fils télégraphiques, — mais encore, ici même, elle a enlevé tout le bois préparé pour le flottage, et pour le chauffage de cet hiver, ainsi que toutes les meules de foin amoncelées dans les prairies. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu semblable inondation en ce pays qui, pourtant, s'y connaît en pareille matière. Les conséquences pour la province et pour la Russie en sont incalculables : il va falloir, entre autres mesures de défense, rehausser la substructure du chemin de fer sur plusieurs centaines de kilomètres, pour mettre la voie à l'abri de pareils accidents. Plus spécialement, le contre-coup de cette calamité est sensible pour Tchita où, n'ayant plus de foin, on est contraint de vendre ou d'abattre beaucoup de chevaux, et où, n'ayant plus de bois préparé, on aura à peine le temps de se mettre en mesure d'affronter l'hiver.

20 août. — Avant de recueillir ici des renseignements sur la province, j'ai tenu à m'enquérir de la façon dont je continuerais mon voyage. Deux routes

s'offrent à moi : la voie de terre et la voie fluviale, également mauvaises l'une et l'autre. La route de Strétensk est ravagée par l'inondation, et le service de la poste n'y est assuré qu'à grand peine : je suis peu tenté de l'adopter. D'autre part, l'Ingoda, affluent de la Chilka, tributaire lui-même de l'Amour, n'est pas navigable jusqu'à Tchita : les paquebots ne dépassent pas Strétensk, sauf de rares occasions où, par les grandes eaux, ils s'aventurent jusqu'à Mitrophane. Pour descendre la rivière, on n'a donc que le choix entre une barque et un radeau. Or, une barque est très difficile à trouver ici, car les habitants de Tchita n'en fabriquent que pour leur usage. Le radeau est, au contraire, le mode de locomotion le plus fréquemment employé, parce qu'il offre le double avantage de porter un lot de marchandises, et de se vendre un très bon prix à Strétensk, où les belles poutres sont rares. Malheureusement, l'inondation a enlevé tout ce qui se trouvait sur les bords du fleuve : les poutres sont devenues hors de prix à Tchita, et ont perdu toute valeur de revente, car, à Strétensk, on a repêché une partie de celles que la dérive avait amenées. Ma situation n'a donc rien d'enviable, et je ne sais quel parti prendre. J'ai trouvé à l'hôtel deux ou trois Anglais et un jeune Russe qui ont fait prix avec un industriel : celui-ci, pour 150 roubles (400 fr.) leur a cédé, sur un radeau couvert de marchandises, une petite place, sur laquelle ils ont fait poser un parquet les isolant des poutres et de l'eau, et une tente pour dormir à l'abri. Ils partent demain matin, et je suis allé ce soir examiner leur installation.

Dans un décor de nuit splendide qui se préparait, j'ai vu, au pied des collines, un spectacle inattendu.

Sur la berge escarpée, tout humide encore de l'inondation qui la couvrait hier, grouille une foule paisible. Partout apparaissent des ballots, des femmes, des enfants : des feux sont allumés, on soupe et l'on boit du thé. Tous ces gens campent ici depuis deux jours, attendant patiemment le départ du radeau sur lequel ils passeront, les pieds presque dans l'eau, quatre ou cinq jours encore. Certes, la perspective de les imiter et d'observer de près, lentement, les rives qu'on dit si pittoresques de l'Ingoda et de la Chilka, me séduit vivement; mais, d'autre part, les rhumatismes que je risque à cette aventure me sourient moins. Nous descendons, un de mes compagnons d'hôtel et moi, pour visiter ce radeau composé de trois trains de poutres. Par malheur, trompé par l'obscurité, je mets le pied, non pas sur les poutres qui font saillie, mais dans l'intervalle qui sépare deux de ces trains : je m'enfonce dans l'eau glacée; cependant, je parviens à saisir une poutre, à laquelle je reste suspendu, incapable, à cause du poids de mes habits, de faire un rétablissement pour me sortir de l'eau. Une dizaine de personnes sont témoins du fait : ah! les bons Sibériens, que ma situation leur paraît donc comique! de quel cœur ils rient à voir mes efforts vains! Quelle joie, sans doute, pour eux, de voir sans bourse délier un homme qui pourra se noyer s'il faiblit et disparaît sous le train, qui sera broyé entre les deux radeaux, si le courant les déplace, ou bien qui, pour le moins, souffrira longtemps de ce bain glacé! Oh! les bonnes âmes! Nul ne bouge pour me tendre la main, et je reste là jusqu'à ce que mon compagnon, un homme excellent et gai, M. Elgasse, vienne me tirer d'affaire. Vite en voiture, et, trois quarts d'heure après, j'étais

dans ma chambre d'hôtel : une fois déshabillé, je me frottai vigoureusement de *vodka*, avec l'aide de mon si aimable compagnon, et, la circulation rétablie, j'allai dîner. Ce bain, je l'avoue, a un peu refroidi mon enthousiasme pour les radeaux...

22 août. — Mon temps s'est passé en visites auprès d'ingénieurs et de fonctionnaires. Les ingénieurs m'ont indiqué le tracé probable de la ligne de Mandchourie, et m'ont renseigné sur ce qu'ils savaient des dégâts causés par l'inondation. Il se trouve par bonheur que, en ne se conformant pas exactement à des ordres venus de Saint-Pétersbourg, l'un d'entre eux a tenu la voie plus élevée qu'on n'exigeait : il a par là sauvé beaucoup de matériel. Il est impossible de ne pas songer avec tristesse pour la Russie à l'audace de certains fonctionnaires qui, depuis la capitale, décident des questions de détail pour des travaux exécutés à des milliers de lieues. C'est un ingénieur inspecteur qui a, sur le canal de l'Obi à l'Yénisséye, fait établir une écluse plus étroite de 0,70 centimètres, que les onze autres écluses du système. C'est un de ses collègues, sans doute, qui avait décidé qu'on ne tiendrait la voie du chemin de fer qu'à un mètre au-dessus du niveau atteint par la grande inondation de 1863 : par une heureuse désobéissance, on a doublé ce chiffre, et, en bien des endroits, il a été trop faible encore !

Les fonctionnaires m'ont entretenu des travaux préparatoires à l'installation d'émigrants, que l'on a poursuivis dans la province. Il a fallu pour cela étudier une à une les fermes des paysans russes et des Bouriates, et soixante personnes ont, cet été, collaboré à cette tâche. Malheureusement, les renseigne-

ments qu'ils ont recueillis se trouvent, dit-on, çà et là entachés d'erreur, surtout en ce qui concerne les Bouriates, les plus retors des habitants de la Sibérie. J'ai même entendu dire que ces rusés indigènes ont tenu des assemblées dans lesquelles ils ont arrêté les termes des fausses déclarations qu'ils feraient. Ce n'est pas, sans doute, en quelques mois et sans une parfaite connaissance préalable du pays que des enquêtes impeccables peuvent être poursuivies parmi les indigènes; toutefois, je suis loin de partager la défiance de quelques-uns à l'égard du travail monumental des enquêteurs. J'y vois, pour le moins, une magistrale compréhension de la besogne. Les chiffres pourront y être inexacts, peut-être, en bien des cas; du moins, la vive intelligence et le zèle de tels de ces fonctionnaires que je connais personnellement me sont garants d'une œuvre fortement intéressante, pénétrante, juste dans ses lignes générales et, aussi, dans une grande partie de ses conclusions... Oh! je sens bien qu'en écrivant cette dernière ligne, je plaide un peu *pro domo mea* [1].

Tchita possède un musée ethnographique, cela va sans dire, puisqu'il y en a partout en Sibérie [2]; mais, et cela est plus rare, ce musée, fort riche, est remarquablement classé. Il est aux mains de A. K. Kouznetsof, un ancien exilé politique et un homme fort

1. Je viens de recevoir ce magnifique ouvrage en 16 volumes, et j'ai pu voir, en les feuilletant, que je ne m'étais pas trompé. Il s'y trouve, entre autres, sur la vie et le mode d'exploitation des paysans bouriates, des pages singulièrement captivantes. J'y reviendrai, d'ailleurs, dans un autre ouvrage.

2. A Kiakhta, j'aurais pu parler d'un établissement analogue, où j'ai surtout remarqué une belle collection, absolument complète, de dessins coloriés représentant les mille et quelques dieux (bourkhâny) de l'Olympe bouriate.

intelligent, très fier de sa méthode de classement qui permet de comprendre rapidement le développement de la contrée. D'abord, les produits naturels (minéraux, végétaux, animaux) et la paléontologie; puis l'homme (ethnographie locale, histoire des cultes, archéologie); enfin l'industrie provinciale et l'industrie domestique (*koustarny*). Ce petit musée me plaît vivement; la faune et la flore locales y sont richement représentées, et les objets du culte bouriate y forment une collection fort curieuse. J'y ai remarqué aussi une vitrine consacrée aux produits de l'industrie de l'or; il y manque ces modèles de machines qui sont si richement représentés à Yénisséisk, mais il s'y trouve un coin curieux consacré aux « trucs » du vol et de la falsification. Voici, par exemple, une magnifique pépite, grosse comme un poing d'enfant, et fort lourde : elle est fausse. Celui qui l'a fabriquée a volé un voleur : il l'a en effet vendue pour 450 roubles (1200 fr.) à un pope oublieux de la loi[1]; elle ne vaut que le travail d'imitation, qui révèle, d'ailleurs, une adresse considérable, et 25 grammes d'or qui ont servi à la dorer!

Toujours préoccupé de mon départ, j'ai encore visité le port d'embarquement des radeaux. Près de là, des Cosaques sont occupés à ajuster un palais de bois sur un radeau que la ville a fait construire pour transporter le Gouverneur général des provinces d'Amour et du Littoral, qui revient de l'ouest. Toujours la même animation sur la rive : on charge des ballots de marchandises sur un grand radeau, et peut-être pourrai-je y prendre place, moi aussi, si je ne trouve pas mieux, d'ici deux ou trois jours. J'ai beau

1. Il est interdit aux particuliers d'acheter de l'or, sinon à l'État.

chercher des poutres : il n'y en a plus sur le marché.

Cependant, aux abords de la ville, la foule s'agite : des ouvriers réparent la route que l'inondation a défoncée; on attend ce soir le Gouverneur général, et ces ouvriers sont des prisonniers, sans doute réquisitionnés pour cette haute circonstance. Des Cosaques paresseux les gardent, le regard dur et indifférent, fumant, ou grignotant des noix de cèdre, vautrés à plat ventre dans l'herbe, près de leurs fusils en faisceaux[1]. En voyant tout ce mouvement inusité, je me rappelle une circulaire que j'ai lue en venant ici, dans une maison de poste, et dans laquelle les autorités faisaient savoir que le Gouverneur allait passer : « Il faudra recevoir Son Excellence avec amabilité, sans cris, sans zèle indiscret. On aura soin de tenir tout prêts du lait frais, des œufs, du lait caillé, des fleurs, un samovar, de la crème », etc. Malgré moi, je pense au Chat Botté : « Manants, si vous ne dites... vous serez tous hachés menu comme chair à pâté »...

23 août. — Ce matin, le Gouverneur général m'a donné audience et m'a fait un accueil paternel. Le général Serge Mikhaïlovitch Doukhovskoï est un vieillard à moustaches blanches, aux traits fins, aux manières délicates, à la parole lente et douce. Nous causons longuement de l'avenir de sa province ; il me dit ses efforts pour établir des relations commerciales suivies entre l'Europe, et spécialement la France, et Vladivostok. Puis, au moment où je prends congé, il me dit à l'improviste : « J'ai appris que vous voulez continuer votre route : si vous pouvez vous contenter d'une banquette dans la salle à manger de mon

1. Ce jour même, trois de ces prisonniers si mal gardés se sont enfuis.

radeau, je vais ordonner de l'adapter. » Cette offre, acceptée avec une reconnaissance inexprimable, est une des grandes joies que j'aie reçues depuis longtemps. Le général y met le comble en m'invitant à un déjeuner où il célèbre, par un toast vraiment touchant, l'arrivée de M. Félix Faure à Saint-Pétersbourg. Ce n'est pas tout encore : par-dessus toutes ces joies, j'ai eu celle si profonde et si douce d'embrasser mon vieil ami Gavril Pétrovitch, arrivé ce soir d'Irkoutsk après un voyage très tourmenté. Je marquerai ce jour d'une croix rouge.

24 août. — Nous sommes partis après midi. Si j'en avais eu le temps, je n'aurais certes pas abandonné ici Gavril Pétrovitch; j'ai gros cœur de le quitter, cette fois pour longtemps, et il me semble qu'en m'éloignant de lui, je quitte le bon génie de ce voyage, et que je m'en vais être moralement seul, pour accomplir sur les grands fleuves et les grands paquebots indifférents mon pèlerinage de retour. Jamais je n'ai senti aussi profondément qu'aujourd'hui combien peuvent vous lier des aventures communes, des aspirations parallèles, et un même amour du vrai, dans un pays où le mensonge a ses autels et ses grands prêtres...

... Le radeau vraiment princier du Gouverneur général est double. Sur la moitié antérieure, se trouve une construction comprenant quatre pièces séparées par un corridor central. L'autre moitié comprend la cuisine, dont le toit sert de poste de vigie au timonier, et deux réduits, l'un pour l'équipage, l'autre pour nous — on n'a rien oublié ! Le personnel se compose du général Doukhovskoï, du Gouverneur de Tchita et de la province transbaïkalienne, le Général E. O. Matsievski,

et de trois fonctionnaires de Serge Mikhaïlovitch : M. P. Cherbina, son chef de cabinet ; le lieutenant-colonel P. A. Donaourof, son aide de camp ; enfin, son secrétaire. Nous avons huit Cosaques pour manœuvrer les énormes rames d'avant et d'arrière, et un sous-officier pour les commander ; puis encore un vieux pilote, ivrogne et bavard, toujours perché sur le toit de la cuisine ; enfin, le cuisinier et le valet de chambre de Serge Mikhaïlovitch.

Adieu vat! nous partons emportés par un courant qui fait de huit à dix kilomètres à l'heure. Les rives filent avec une étonnante rapidité : elles sont rongées, ravagées par l'épouvantable inondation d'il y a dix jours. Quant à la rivière, l'Ingoda, elle est fort pittoresque. Avec d'infinis méandres, elle s'allonge entre des rives boisées, le plus souvent montagneuses, sur lesquelles on voit perpétuellement, au-dessus de la berge ou à flanc de montagne, tantôt la route de Strétensk, tantôt la voie future du chemin de fer, à laquelle on travaille sans relâche. A tout instant, on aperçoit des feux, des fumées, ici une nuée de mouches rouges qui sont des moujiks, là des Chinois que l'on distingue à la jumelle, plus loin, des Italiens, et aussi, m'assure-t-on, des Japonais et des Coréens.

Au crépuscule tombant, nous faisons halte au village cosaque de Kroutchina fort éprouvé par l'inondation. Huit maisons sur dix s'en sont allées au fil de l'eau, et, en outre, les jardins potagers, qui étaient placés en bordure de la rivière, ont été recouverts d'un mètre de sable, durant les quelques heures où l'Ingoda s'est créé un lit temporaire. Enfin, le pont en bois de la grande route a été enlevé par les eaux, transporté à plus d'un kilomètre en aval et déposé

au milieu des champs. C'est une effrayante image de dévastation brutale et instantanée. J'ai honte pourtant de dire que ces Cosaques, écumeurs légaux du *tract*, où ils font payer des prix exorbitants aux voyageurs et aux cochers de passage, ne m'intéressent que médiocrement, malgré leur misère. Ils ont un faux air content qui me déplaît. En somme, leurs *isbas* enlevées, ils en construiront d'autres, et ce sera tout bénéfice, car ils se placeront juste à côté du chemin de fer qui s'écartera ici quelque peu de la route.

25 août. — Nous nous sommes éveillés ce matin en plein brouillard, et l'on n'a pas osé lancer le radeau dans une aventure. Longtemps nous avons épié une éclaircie : nous sommes tous si impatients d'arriver! Enfin, la brise s'est levée et nous avons largué nos amarres. Nous glissons toujours, dans la paix du courant qui nous entraîne, dans le silence que troublent à peine, de temps à autre, le clapotis d'un tourbillon et les ordres brefs du pilote. La rivière, toujours aussi rapide (une dizaine de kilomètres à l'heure), continue à présenter le même aspect : des collines boisées, des rives rocheuses qui la contiennent, et toujours encore, à flanc de rocher, la voie du chemin de fer à laquelle des ouvriers sont occupés. En vérité, sur cette voie, que depuis Kansk on côtoie perpétuellement, cette continuité de travail et d'effort est belle et imposante. Nous accostons quelques villages éprouvés par l'inondation, puis nous repartons après avoir noté le nombre des maisons enlevées, et avoir promis des secours. Vers six heures du soir, l'un d'entre nous croit tout à coup remarquer une fumée dans le lointain, entre les arbres : on la jurerait semblable au panache d'un paquebot, si l'on ne savait que les pa-

quebots ne peuvent remonter jusqu'ici. Après quelques détours, une perspective droite s'ouvre à nous, et, tout là-bas, nous apercevons en effet la coque d'un bateau à vapeur : les commentaires vont leur train. Ce paquebot qui nous atteint enfin, s'appelle la *Zéia*. Il appartient à un riche marchand de Blagoviéschensk dont la femme et le fils se rendent à Irkoutsk. Désirant leur épargner quelques centaines de kilomètres en tarentass, ce père et cet époux modèle a choisi son plus vieux paquebot, celui dont la perte lui serait le moins sensible, et a permis au capitaine de le risquer sur les eaux de l'Ingoda. La dame connaît justement le Gouverneur général : c'est pour elle une belle occasion de demander une feuille de recommandation qui lui facilitera l'obtention des chevaux de poste; elle offre, en échange, le passage sur son paquebot aux généraux et à leur suite. Certes, le radeau nous plaisait fort, par sa nouveauté, par sa relative commodité, par la douceur paisible de sa marche, et nous avons tous grand peine à nous en séparer; mais la raison l'emporte enfin : nous sommes pressés, et la *Zéia*, à la descente, fait 25 kilomètres à l'heure. Demain matin, un peu plus bas en rivière, nous passerons à bord du paquebot.

26 août. — Vers dix heures, à un tournant où le courant nous entraînait avec une belle rapidité, nous avons aperçu des hommes qui, d'un îlot, nous ont fait des signes d'appel. Le général Doukhovskoï a exigé que l'on stoppât pour s'informer : malgré la résistance du capitaine, peu soucieux de perdre son temps pour des particuliers, nous sommes revenus en arrière, nous avons jeté l'ancre, et nous avons opéré le transbordement d'une vingtaine de naufragés. Ils

avaient pris place sur ce grand radeau de marchandises sur lequel, à tout hasard, je serais parti, sans l'invitation gracieuse de Son Excellence : après deux jours de voyage paisible, la force du courant avait séparé deux des tronçons de ce long radeau, et jeté les passagers sur un îlot, tandis que les marchandises allaient s'échouer, deux kilomètres plus bas, sur la rive droite. Les malheureux n'avaient pas de barque, ils n'avaient pas non plus une seule amarre que, malgré la violence du courant, quelqu'un d'entre eux, peut-être, eût portée à la nage sur la rive voisine. Ils étaient là prisonniers, dans un lieu désert, à la merci du hasard. Un radeau qui les avait dépassés n'avait pas pu — ou voulu — leur porter secours, et ils seraient sans doute restés là bien longtemps, sans la rencontre inespérée, inouïe, du premier paquebot qui, depuis trente-cinq ans, ait osé se risquer dans ces parages! Une fois en sûreté à notre bord, les naufragés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs dames, ont pris une attitude nouvelle : la joie chez eux était si bruyante, si naïve, que, à table, on eût dit une troupe de collégiens en vacances. Mais, a bien ri qui a ri le dernier! Le capitaine, en homme avisé, leur a fait prendre des billets de passage!

La journée s'écoule monotone. Partout, nous constatons des dégâts causés par les eaux : de Galkino à Mitrofane, le chemin de fer fonctionnait sur une distance d'environ 60 verstes! l'inondation l'a ravagé. A la seconde de ces stations, les bâtiments de service sont éventrés, les baraques sont déplacées, une locomotive est à demi enfoncée dans l'eau. Cependant, à Mitrofane, le paquebot *Atamane* attend le Gouverneur général. Ce paquebot appartient aux Cosaques de

l'Amour que commande S. M. Doukhovskoï; ils le mettent à la disposition de leur chef pour tous ses déplacements. Ce petit vapeur est très coquet, tout blanc, tout pimpant, un peu défiguré seulement par les grilles qui protègent les vitres du rouf. Je suis invité à y prendre passage, et j'accepte d'autant plus volontiers que, tous ici payant leur place au profit de la caisse des Cosaques, il me sera possible de m'acquitter d'une partie de mes obligations autrement que par des pourboires. D'ailleurs, comment résister à l'exquise amabilité du général Doukhovskoï? Il sait si bien le monde, et devine si bien qu'un mot déplacé peut profondément blesser! En outre, il comprend fort bien le sens de mon travail, et l'utilité que présente pour ces pays perdus la visite du plus humble des voyageurs qui les décrira.

27 août. — Ce matin, nous avons atteint Strétensk, le point extrême où s'arrête, à la remonte, la navigation de l'Amour et de la Chilka. La ville a beaucoup souffert de l'inondation qui a détruit le môle et plusieurs entrepôts de marchandises. L'hôtel *Voxal*, situé sur la berge, repose lamentablement sur des étais, une partie du sol qui le portait ayant été minée par les eaux furieuses. Après quelques visites d'affaires, je rentre à bord où déjeune avec nous un célèbre pianiste polonais, Konski. Il a jadis reçu, en qualité d'enfant prodige, quelques indications de Beethoven — on le dit du moins : en tout cas, la Russie l'estime beaucoup, et il a quatre-vingt-un ans sonnés. C'est un petit homme à impériale blanche, avec des moustaches cirées, et l'apparence générale d'un vieux grognard du second Empire; il a de petits yeux, un front déprimé, une rosette multicolore

grosse comme une noix; au doigt, une énorme améthyste d'archevêque; avec celà, une bonne humeur vaniteuse et bavarde vraiment surprenante chez un homme de cet âge. Puis aussi, quelle énergie! En compagnie de sa femme, il vient d'entreprendre une tournée autour de l'Asie, et il la termine par la Sibérie, sans s'effrayer de 2000 kilomètres de tarentass!

28 août. — Hier soir, par grande pluie, et dans l'obscurité la plus profonde, nous avons abordé à Oust Kara, un village sans grand intérêt, il est vrai, mais situé à quelques verstes des célèbres mines de Kara, où tant de forçats politiques ont été internés. C'est avec une vive curiosité que j'ai, ce matin, interrogé du regard les croupes boisées derrière lesquelles se cache la *katorga* (bagne) illustre; mais la pluie embrumait l'horizon et rendait la berge presque impraticable. Aussi bien, de l'ancien bagne, ne reste-t-il plus que des souvenirs : ici, un bâtiment de prison désaffectée; là-bas, des bâtiments vides, une fabrique de cuir, et six exilés que gardent deux geôliers et un surveillant. L'un des prisonniers est fou, et les autres s'occupent surtout d'agriculture. La raison qui a fait déserter Kara, est la crise de l'argent. L'administration des Domaines n'a plus trouvé ici son compte à l'exploitation du métal blanc, et elle s'en est peu à peu désintéressée. Pour les condamnés, on a trouvé d'ailleurs des lieux plus sûrs, à deux ou trois mille kilomètres vers le nord.

A Oust Kara, l'inondation a fait de terribles ravages : on en voit les traces jusque sur l'autel d'une église qui, placée dans un creux, a été inondée; des *isbas* ont été emportées au fil de l'eau, et, à quelques kilomètres

plus bas, les habitants d'un village cosaque respecté par les eaux, loin de porter secours à leurs voisins, se sont au contraire élancés dans des barques pour piller le contenu des *isbas* qui descendaient au fil de l'eau. Ce n'est pas là un conte, une calomnie, sans doute, car le fait m'est rapporté par le pope, un jeune homme grand, gras, brun, avec des yeux bridés, et une mince moustache qui semble dessinée au fusain autour de la petite bouche ronde qui troue son visage en pleine lune.

Nous repartons par l'admirable Chilka, et, jusqu'au soir, se succèdent sans interruption des paysages surprenants de beauté sauvage : une double ligne ondulée et boisée de rochers abrupts, de montagnes, de collines, offrant des tournants imprévus qui barrent l'horizon, et qui se résolvent par de subits changements de décor. Je ne crois pas avoir vu encore de rivière aussi sûrement et continûment pittoresque : certes, je préfère, pour ma part, la Kiète ou le Kasse, mais, à la Chilka, il ne manque que l'homme et les châteaux du Rhin pour en faire un lieu de grand tourisme international. Mais, actuellement, la solitude perpétuelle des montagnes y est fatigante. Nous nous trouvons dans une partie de la Transbaïkalie qui n'offre de communication que par le fleuve, et qui se trouve complètement isolée du monde au moment des premières gelées et à celui de la débâcle. Qui donc croirait à cette vie perdue, en voyant passer ici ces fréquents paquebots à deux étages, qui, mus par une roue à leur arrière, remontent les eaux impétueuses?

29 août. — Arrivés ce matin à la station de Pakrovka où la Chilka, en s'unissant à l'Argoûn, donne naissance

au fleuve énorme qui porte le nom de fleuve Amour, nous parvenons à trois heures à la station d'Ignachina en face de laquelle, sur la rive chinoise, est situé un poste chinois, nommé Mokho, centre de surveillance et d'administration d'importantes mines d'or situées à peu de distance. Ce poste compte environ 500 soldats. Le général Djao-Mian qui commande Mokho, a invité à déjeuner le général Doukhovskoï, et celui-ci a accepté. Nous traversons le fleuve, et, quand nous approchons de la rive chinoise, nous y voyons rangées des troupes : soldats mandchous en blanc, et soldats chinois enturbanés de noir, vêtus d'une tunique bleue bordée d'une raie rouge, et ornée, par devant et par derrière, d'une lune blanche chargée d'inscriptions. Ils portent des fusils très longs dont ils tirent des feux de salve, tandis que sur les flancs de leur ligne, des mortiers saluent le débarquement du général russe. Certains soldats sont armés de hallebardes comme on en voit à l'Opéra-Comique : d'autres ont des tridents... sont-ce des armes de guerre, ou bien des harpons à esturgeons?

Les troupes se forment en haie et nous précèdent dans la direction du village. Nous traversons une série de cours, puis une chapelle où se trouve un autel domestique, et nous pénétrons enfin dans les appartements du général, qui était venu attendre son invité au débarcadère. Djao-Mian est un homme de trente-cinq à quarante ans, aux traits extrêmement fins et jolis, aux grands yeux noirs très doux, volontiers souriants : c'est un magnifique type d'homme, et il a bien peu l'air chinois. On le dit extrêmement riche : il est visible, en tout cas, qu'il est remarquablement intelligent. Quelle déception de ne pouvoir

causer dans sa langue avec un homme si peu commun, et de passer peut-être à côté d'une belle intelligence sans la pouvoir pénétrer autrement que par l'éclair des yeux!

Tandis qu'on prépare le dîner, nous nous asseyons autour de tables où sont servis des verres de thé, des cigares, des cigarettes. Les généraux causent au moyen d'un interprète chinois. Cependant, le général russe s'impatiente; ordre est donné de hâter le dîner et de réduire le nombre des plats. Nous passons enfin dans la salle à manger, où j'ai la déception de voir un mélange de couverts chinois et européens. Évidemment, c'est par délicatesse que notre amphitryon a fait couvrir la table selon nos habitudes; mais comme je regrette la couleur locale! Djao-Mian, lui-même, mange avec une fourchette. Je demande à un servant de m'apporter des baguettes : c'est le seul mot chinois que j'aie retenu de Kiakhta — encore ne le comprend-on pas ici! Interprètes et officiants se le répètent interrogativement; tout à coup, un domestique qui entre entend ce conciliabule et donne une explication : les baguettes ont ici un nom tout différent de là-bas; j'oubliais que les Chinois ne se comprennent pas de province à province, et que parfois, à l'étranger, deux d'entre eux, ravis de se rencontrer, en sont réduits à converser par signes... ou en anglais! On m'apporte deux charmantes baguettes d'ivoire, et, sûr de mon effet, je les manie avec aisance, à la grande joie des Chinois présents. Aussitôt, cela devient un jeu : tous les Européens veulent avoir des baguettes et s'essayer à les tenir entre le pouce, l'index et le médium. On s'amuse beaucoup. Le dîner est évidemment très riche, très recherché, mais j'avoue,

à ma honte, que je le trouve sinon moins chinois, cependant moins nourrissant que ceux de Maïmatchine. Par malheur, l'interprète ne sait pas lui-même toujours le nom des mets qu'on nous offre : je suis donc obligé de nommer au hasard, et de souvenir, ce que j'ai retenu :

D'abord, des hors-d'œuvre sans fin, très étranges çà et là, et le plus souvent indéfinissables : des pâtes de fruits; — des poissons séchés débités en lamelles minces comme du papier; — du poisson doré; — des noix marinées dans du vinaigre; — des noix sèches; — des amandes; — du chou de mer; — que sais-je encore? Puis, des œufs noirâtres; — des soupes variées; — du macaroni transparent; — de ces mauviettes minuscules que l'on capture sur les rizières et que l'on expédie à grands frais; — du mouton rissolé; — des holothuries; — des ouïes de requin, croquantes et sans goût; — des champignons noirs; — des vers; — un liquide sans apparence dont on me dit qu'il est fait à base de nids d'hirondelles; — des cartilages d'esturgeon, sans goût et croquants; — des pousses de jeune bambou, en guise d'asperges; — puis, des pâtes sucrées, très variées; — puis, subitement, encore des soupes, entre autres, une soupe aux petits pois; — enfin, le bol de riz traditionnel. J'oublie cent choses, mais, le moyen de tout retenir[1]!

L'amphitryon souriant mange, cause, et écoute à la fois les deux traductions de l'interprète : il est coiffé d'une toque ornée d'une crinière raide qui

1. Le dîner n'ayant pu être servi tout entier, vu l'impatience du général russe, on nous a cependant remis un beau menu calligraphié sur du papier rouge. Un savant l'a traduit à Khabarovsk, en nous expliquant que chaque plat inscrit est lui-même l'indication de toute une série de plats dont le détail n'est pas

saillit en arrière, et d'un bouton de cristal bleu. Son vêtement, tout neuf, est des plus simples; les soies dont sont faites ses tuniques, sont de couleurs neutres, modestes, de très bon goût. A ses côtés, un vieux colonel à lunettes s'empiffre sans dire mot et sans lever la tête : c'est plaisir de voir manœuvrer ses mâchoires...

Le dîner fini, on nous reconduit avec le même cérémonial que pour l'arrivée, et, par une enfantine gentillesse que mes compagnons russes ne semblent pas tous comprendre ainsi, un officier vient apporter à notre bord un plat de je ne sais quel dessert dont nous avions tous mangé avec plaisir...

31 août. — Tous les soirs, lorsque le général s'est retiré dans sa cabine, le capitaine de l'*Atamane* commence à raconter des anecdotes et à faire des imitations. Il est tout jeune encore, charmant compagnon, bien né et bien doué, tout pénétré de goûts artistiques légers : il chante des opérettes, barbouille des aquarelles et esquisse des nouvelles. C'est un de ces Russes extrêmement bien préparés à la production, et qui pourtant sèment leur vie et leurs dons

donné ici. Je transcris ici la traduction française de la traduction russe de ce menu chinois :

Nids d'hirondelles
Porc rôti
Ouïes de requin
Mouton rôti
Holothuries
Cartilages de poissons
Petits oiseaux cuits aux fleurs de nénuphar
Pousses de bambou
Œufs de poule avec des haricots verts
Précieuses plaques parfumées???
Huit mets précieux???
Racine de pommier sauvage
Hors-d'œuvre
Beurre avec de l'aromate de sabot de cheval
Beurre de Formose

sans compter, avec la résignation de l'au-jour-le-jour, avec l'insouciance qu'imposent les horizons sans fin; un de ces Russes trop nombreux pour qui demain n'existe pas, et qui rêvent parfois d'escalader la mystérieuse colline, mais n'ont jamais *voulu* sérieusement s'y risquer. Quoi qu'il en soit, Dmitri Afanasiévitch L. est un homme avec qui les heures coulent vite. Fort gai, doué d'une mémoire singulière, et d'une extraordinaire faculté d'imitation, il est également apte à reproduire des cris d'animaux, des drôleries d'accent et des langues vivantes; il prononce à merveille l'anglais qu'il parle fort bien, ainsi que l'allemand et le français : enfin, il est irrésistible lorsqu'il imite un Bouriate, un Chinois, un Juif, ou un Allemand, parlant russe.

Ces innocents passe-temps font couler les heures que me laissent libres mon travail ou les entretiens du général; désireux, en effet, de me mettre à même de comprendre les renseignements que je recueillerai sur la province, le Gouverneur général me prend chaque jour à part pour m'exposer quelque nouveau détail d'organisation. Il insiste aussi avec prédilection sur les avantages qui sont offerts à ceux de nos compatriotes qui établiraient à Vladivostok ou dans l'intérieur du pays, des comptoirs d'importation directe...

Les paysages grandioses et vides, les rochers sombres se succèdent sur les bords du grand fleuve où nous glissons. L'un de nos compagnons de voyage, le colonel V. F. Pétrof, qui escorte le général, m'explique comment on chasse le tigre dans les forêts qui bordent la rive chinoise. Le tigre est en effet très commun dans ces parages, et il étend ses

déprédations presque jusqu'au Pacifique, tout au moins jusqu'au-delà de l'Oussouri. C'est un tigre énorme, le plus grand, dit-on, qui existe au monde, et, en hiver, sa fourrure, qui devient longue et touffue, est particulièrement appréciée. Le colonel me dit qu'il a dans son service deux sous-officiers cosaques dont l'un a déjà tué 6 tigres, et dont l'autre en a abattu 13. Voici, dit-il, comment ils s'y prennent. Ils s'enfoncent dans la forêt vierge tout seuls, avec leur carabine et leur chien. Si celui-ci évente le tigre, on a chance de tirer sans être surpris; si au contraire le fauve prévient le chien, c'est cette pauvre bête qu'il choisit toujours pour victime, de préférence à l'homme. Dans les deux cas, on a chance de tuer le tigre, si l'on a le sang-froid de lui tirer une balle derrière l'oreille, l'endroit qui, chez lui, est vulnérable par excellence.

1er septembre. — Nous approchons de Blagoveschensk. Tout à l'heure, un paquebot de service nous a accostés et a déposé à notre bord le général K. N. Gribski, le sympathique Gouverneur de la province, et quelques officiers, parmi lesquels, remarquable par sa modestie, son attitude énergique et son énorme carrure, se trouve le colonel Gromtchevski, le célèbre explorateur du Pamir et de l'Asie centrale. Il vient précisément de diriger une exploration sur la rivière Soungari, le grand affluent chinois de l'Amour, et d'y déterminer, au prix de bien des fatigues et de véritables dangers, des points de repère pour les futures expéditions en Mandchourie.

Blagoveschensk est une ville moderne bâtie à l'américaine, au cordeau, sur la rive gauche du fleuve Amour, près de son confluent avec son puissant tri-

butaire septentrional, la Zéia. Les rues s'étendent infiniment, et sont si larges qu'elles paraissent vides. Sous la conduite d'un officier de police chargé de me guider en ville, et qui ne me quitte pas d'une semelle, je fais d'abord la connaissance d'un savant local, Alexandre Vasiliévitch Kirillof, professeur de latin au lycée, géographe et statisticien passionné. C'est un des plus fins connaisseurs du pays, et en outre, ce qui ne gâte rien, c'est un homme profondément serviable et cordial. Il me comble de prévenances, me donne des livres, des brochures sur cent questions curieuses, et m'offre aussi le précieux dictionnaire géographique dans lequel il a versé la somme de ses connaissances sur la province. Ah! l'aimable savant, et qu'il a peu de cette raideur que communique parfois l'érudition! Le bon et souriant latiniste! Il trouve encore, malgré sa multiple vie intellectuelle, le temps de cultiver son verger : il m'offre de succulentes mirabelles — qui sont pour moi les premiers fruits de cette année! — poussées sous ses fenêtres, et me fait apprécier certaines confitures faites avec des framboises que l'on a cueillies tout auprès. Comme on aime, dans une vie pressée, marquer au passage le profil d'un si aimable homme!

Outre les visites relatives à l'émigration et au service des mines d'or, j'en dois noter une curieuse, celle que j'ai faite à un jeune Français, M. Gay, établi depuis deux ans à Blagoveschensk. M. Gay, auquel font visite, désormais, tous ceux de nos compatriotes qui montent ou descendent le fleuve Amour, a fait connaissance avec la Sibérie à la suite d'une expédition scientifique à laquelle il s'était trouvé adjoint. Fort intelligent, entreprenant, sérieux de bonne heure, ce

Lyonnais reconnut vite que, dans ce pays neuf, on pouvait trouver des occupations plus intéressantes que celles qui avaient retenu ses compagnons de route à Irkoutsk durant l'hiver 1895. Avec un de ses amis, il s'établit à Blagoveschensk; là, tout en étudiant quelques entreprises de grande envergure qui ne sont pas mûres encore, ils s'occupent ensemble de constructions et d'importation. Sûrs de voir présider à la disposition des immeubles quelque chose du goût français, et, à l'emploi des fonds, une honnêteté occidentale, les particuliers et la municipalité accablent nos jeunes gens de commandes. MM. Gay et Mangini viennent, à l'admiration générale, de construire en soixante-douze jours un coquet Palais de justice où s'installeront les nouveaux juges, et déjà plusieurs maisons particulières qu'ils vont élever leur sont louées sur plan. Ils profitent, et c'est justice, de cette fièvre du bâtiment à laquelle sont en proie quelques villes de l'Extrême Orient sibérien, depuis que le monde est rempli du bruit répandu sur la richesse fabuleuse de leurs districts miniers.

En outre, M. Gay et ses associés s'occupent d'importer des articles français qu'ils revendent au demi-gros, à des bénéfices tellement rémunérateurs qu'ils peuvent supporter les dépenses et les risques du fret, placé tout entier aux mains des Allemands. Vladivostok, Nicolaevsk et toute la Transbaïkalie sont encore à cette heure exempts de douane. Seuls, les alcools, vins, liqueurs, sucres et tabacs, acquittent à l'entrée des droits d'accise égaux à ceux que payent les fabricants russes. Dans ces conditions, le prélèvement d'un bénéfice net considérable permet encore aux importateurs de fournir des produits à des prix

que l'on considère là-bas comme très peu élevés.

J'ai fait une excursion par les magasins de la ville; j'ai vu ceux d'un Américain naturalisé, M. Émeri, qui importe des machines agricoles, ceux d'un Russe, M. Tchourine, qui importe de très médiocres articles moscovites, et, enfin, la succursale de la puissante maison Kunst et Albers de Hambourg, où l'on trouve, à des prix exorbitants, presque tous les produits de l'exportation camelote de l'industrie allemande. Il y a certes là beaucoup à faire pour nos compatriotes.

En somme, Blagoveschensk laisse l'impression d'une ville qui se développe : à causer avec ses commerçants, ses administrateurs, ses rentiers, on reçoit l'impression d'un mouvement rapide d'ascension et d'entreprise. Il semble même qu'à voir dans cette ville russe le grouillement inaccoutumé d'une foule chinoise et de tout un peuple de jonques mêlées aux barges et aux paquebots, on saisisse sur le vif ce mouvement confus, et que l'on devine l'endroit où la fourmilière va se creuser.

3 septembre. — Reparti sur l'*Atamane*, je me suis levé au point du jour pour voir, sous les reflets verdâtres et laiteux de l'aurore, se dérouler l'énorme embouchure de la Zéia dans le fleuve Amour : c'est une mer calme, un lac sans rives. Au loin, des feux marins qui brillent encore; au ciel, des étoiles très hautes qui pâlissent... Et bientôt, l'énorme fleuve est pris d'un roulis qui complète l'illusion marine. Tout le jour, le vent nous a secoués sur ses eaux immenses élargies encore par l'inondation, et nous avons marché vers l'est dans un paysage plat et attristant. Sur le soir, dans un village cosaque, des hommes se sont plaints de ce que, depuis quelques années, les Chinois de

l'autre rive ne leur afferment plus leurs meilleures terres : « Mais patience, ont-ils ajouté, la bête de fonte (la locomotive) viendra, et nous les prendrons, ces terres... »

4 septembre. — Le défilé des monts Petit Khine-Ghâne que nous avons traversé ce matin, est une des curiosités de l'Amour moyen : deux énormes éperons rocheux, subitement rapprochés, tiennent prisonnier le fleuve colossal étalé hier sur deux kilomètres de largeur. Ces montagnes boisées, devenues brusquement si proches que l'on y reconnaît sur la pente les essences d'arbres, sont vraiment imposantes. Il règne, dans ces défilés longs de vingt-cinq lieues, une paix sombre et comme religieuse : on dirait que le fleuve paresseux, mais remuant, s'est recueilli pour passer par cette longue épreuve.

En ce moment, il est onze heures du soir ou minuit; la nuit est très sombre, et nous sommes à l'ancre au milieu d'un bras inconnu du fleuve débordé. L'eau, qui monte toujours, bruit et clapote sous notre quille, avec une violence inquiétante. Après nous avoir laissé marcher longtemps sous un rayon de lune projeté en travers des flots, notre pilote s'est égaré, et nous avons failli échouer. Au loin, à perte de vue, dans l'obscurité que les regards finissent par percer, le fleuve, plutôt deviné qu'aperçu, s'étale dans un paysage plat, froid, un vrai paysage de mort. Et je sens remonter en moi des souvenirs du printemps passé, de l'Obi boueux, de la Kiète ferrugineuse, de la *taïga* sombre où les premières caresses de juin faisaient éclater les bourgeons des bouleaux. Est-ce la seule différence entre le printemps et l'automne qui me fait éprouver aujourd'hui des sensations si différentes de celles d'alors?

Est-ce plutôt la fatigue, l'énervement d'un voyage pressé? je ne sais. En tout cas, sur ce versant du Pacifique, je me sens envahi d'appréhensions, de froid humide, de détresse noire, et je comprends les émigrants qui, malgré tous les efforts du Gouvernement, sont si prompts à déserter ces terres, fertiles, il est vrai, mais marécageuses et lugubres...

7 septembre. — Je viens de passer trois jours à Khabarovsk, la capitale de cette immense province priamourienne. Il m'en reste quelques impressions vives. D'abord, l'aspect général de la ville, admirablement située sur des épaulements ondulés qui forment la rive droite de l'Amour et de l'Oussouri, son puissant affluent. Sa position est magistrale, en face de l'immense horizon où se mêlent les eaux gonflées des deux énormes fleuves. Les maisons sont en bois, pour la plupart, mais les bouquets de verdure qui les séparent leur donnent une apparence riante, malgré la poussière, et ôtent à la cité ce caractère de grand village qu'offrent encore tant de villes sibériennes.

Khabarovsk est une ville toute récente, et, comme telle, pourvue de nombreux établissements d'utilité publique. La politique russe a depuis longtemps caressé l'espoir d'établir dans cette contrée un centre solide d'influence russe, en face de la Chine, que l'on guette, et du Japon, dont on redoute les forces naissantes et la concurrence. Peut-être l'idée primitive du Transsibérien est-elle due en partie à des considérations de cet ordre : en tout cas, elles sont clairement exprimées dans le rapport du Gouverneur général à l'Empereur, pour l'année 1896, rapport qui se trouve dans la salle de lecture de la bibliothèque publique. Or, pour créer une influence russe dans ces

parages, il faut d'abord y amener des hommes : de là le développement de l'émigration officielle sur l'Amour et l'Oussouri, et les avantages accordés aux colons volontaires. Il faut, ensuite, développer dans la province le grand commerce : on y a tâché par la suppression des droits de douane, et, comme on craignait de voir la contrée prise d'assaut par les étrangers forts de leurs capitaux, on a d'abord, par une loi, d'ailleurs récemment rapportée, interdit à toute personne qui n'était pas sujet russe, d'acquérir des biens-fonds dans la Priamourie. On a enfin tenté d'octroyer aux villes quelques-unes des commodités occidentales. C'est évidemment pour cette raison que Khabarovsk, médiocre village il y a quelques années, a été élevée au rang de capitale de gouvernement, et pourvue d'une foule d'institutions civiles et militaires. Je n'en ai pas fait, certes, une étude approfondie, et j'avoue même n'avoir porté sérieusement mon attention que, d'une part, sur la bibliothèque, riche de 40 000 volumes, et le musée ethnographique, et d'autre part sur le champ d'essai.

Le musée est fort joli. Outre les collections obligées de la faune et de la flore locales, il possède une magnifique collection d'idoles (*bourkhany*) du culte bouriate, la plus riche et la plus élégante de celles que j'ai vues en ce genre en Sibérie.

Le champ d'essai, dont l'institution rappelle celui qui fonctionne à Barnaoul, dans l'Altaï, est destiné, d'une part à faire des essais d'acclimatation de plantes nouvelles avantageuses pour les cultivateurs, et, d'autre part, à fournir à ces derniers des semences irréprochables et des plants d'arbres fruitiers. Il y est adjoint un rucher dont les paniers sont distribués

gratuitement aux paysans ou aux colons qui en font la demande, à la seule condition de transmettre eux-mêmes des ruches à leurs voisins, au moment de la séparation des essaims.

Toutes ces tentatives sont intéressantes, et la contrée mérite certes mieux qu'un arrêt de trois jours; mais, en raison des difficultés que présentent les communications, c'est deux ou trois mois qu'il m'y faudrait passer pour l'étudier dans le détail : cela m'est impossible. Il a donc fallu prendre congé de l'homme excellent dont j'ai été l'hôte durant près de quinze jours, le général Doukhovskoï[1]. Une station encore doit me retenir sur le sol russe, et mon travail préparatoire sera clos...

J'écris ces lignes dans une petite station du chemin de fer oussourien, perdue dans la forêt, la station Doukhovskaya, près de laquelle, dans trois jours, doit se faire la réunion officielle des rails qui établiront le passage définitif entre Khabarovsk et Vladivostok. J'écris dans le bureau d'un très aimable ingénieur, Vasili Vasiliévitch Persianof. La nuit est splendide, sous le clair de lune. Dans le bureau, une pendule bat à coups pressés, et le télégraphe ticote sans se lasser sur une table voisine de la mienne; le jeune cuisinier chinois de Vasili Vasiliévitch va et vient doucement, sans bruit, comme un chat, et met le couvert, tandis que, sur le lit, derrière un paravent, ronfle discrètement, à paisibles intervalles, mon guide charmant, A. M. Tchernof. M. Tchernof m'a piloté dans Khabarovsk, m'a reçu avec insistance dans sa famille, et, en fin de compte, m'a accompagné jus-

1. Nommé depuis Gouverneur du Turkestan russe.

qu'ici pour me faire voir des villages d'émigrants. Arrivés ici il y a deux heures, nous avons dîné de provisions qu'il avait apportées, entre autres, d'une succulente boîte de conserves militaires contenant de la soupe aux choux avec du sarrasin (*chtchi ckâchoye*)... Mais il est temps de noter le détail de cette journée.

Nous avons quitté Khabarovsk en *drézina*. J'ignore le nom français de cet instrument que je ne saurais mieux désigner que par le surnom de cycle sur rails. La *drézina* se compose d'un siège posé sur quatre roues de wagon. En arrière de ce siège se trouve une manivelle double actionnant, au moyen d'une chaîne de bicyclette, deux pignons à multiplication. Deux ouvriers, debout sur un marchepied, tournent cette manivelle, et la machine s'élance sur les rails... On éprouve d'abord un sentiment très étrange. Je ne suis pas habitué à circuler si près des rails, et à en remarquer ainsi les inégalités. Ces petits rails sibériens, tout minces, tout chétifs, sont déjà bossués et tordus; en outre, tous les dix ou quinze mètres, des bâtons, destinés à marquer le futur niveau du ballast, font saillie entre les traverses. Faute d'habitude, il semble à chaque instant que ces bâtons, sur lesquels on arrive rapidement, vont arrêter la *drézina* et la culbuter. Puis, ce sont les courbes, puis les descentes, puis les côtes qui vous inquiètent; j'éprouve, durant le premier quart d'heure, une appréhension délicieuse qui me fait courir dans le dos de petits frissons de joie enfantine. Puis, je m'habitue à ces inégalités de la voie comme on s'habitue, sur une bicyclette, aux accidents de la route : la jouissance du voyage est alors complète. La vitesse moyenne que les hommes, fréquemment

relayés, impriment au véhicule, est d'environ 15 à 16 kilomètres à l'heure : on irait aisément beaucoup plus vite, mais la prudence le défend sur une voie non encore achevée. Nous passons ainsi entre des bois vierges, parmi l'herbe haute que nous effleurons, entre des tranchées et sur des remblais qui peu à peu nous font contourner une série de hauteurs qui semblaient barrer l'horizon. Tout le long de la ligne, des ouvriers travaillent; les uns élargissent la voie en excavant le rocher; d'autres achèvent des remblais, ou construisent des tours qui seront des réservoirs d'eau.

Ces ouvriers sont de toute espèce : soldats licenciés et galériens de Sakhaline, hâlés, vêtus de blanc sale; puis, des Jaunes, Chinois en bleu, Coréens en blanc, Japonais. Presque tous ces Jaunes travaillent le torse nu, un torse de bronze aux bras grêles; ils travaillent sans hâte, mais sans arrêt. C'est un étrange mélange de peuples, ces Blancs de toutes les catégories sociales, ces Jaunes à cheveux noirs, avec leur tresse, ou leur chignon, et leur inséparable pipe en métal. Tout cela se croise, se mêle. Quelques soldats et des gardes-chiourme maintiennent l'ordre; des contremaîtres dirigent le travail; et, de toutes ces forces combinées, de ces forces vulgaires, obscures ou malsaines, croît le ruban de fer porteur de ce que nous appelons la civilisation : il s'allonge sans relâche à travers l'impénétrable *taïga* et la prairie marécageuse où le tigre, de temps à autre, prend une victime; il s'allonge, fluet, bossué, il enjambe des ravins secs qui, demain, seront des rivières, et des rivières dormantes qui, demain, seront des fleuves impétueux; il va toujours, infatigable, admi-

rable de ténacité, il va ainsi sans hâte, et il ne s'arrêtera plus qu'à l'Océan...

Cependant, nous roulons toujours dans notre *drézina*, et nous arrivons enfin au bout des rails posés, ayant fait ainsi 60 kilomètres en quatre heures. Nous nous arrêtons chez un surveillant de forçats, un grand gaillard brun et doux. Sa femme, une forte personne bien en chair, accueillante et souriante, se plaint, tandis que nous prenons le thé, d'être obligée de retourner bientôt dans l'île de Sakhaline, bien que, « après tout, on y puisse vivre gentiment, entre soi, dans cette île des forçats, où l'on a pour cuisinière une empoisonneuse, pour cocher un assassin, et pour portier un vagabond de Sibérie ». On nous procure enfin une voiture défoncée et un mauvais cheval, et nous partons. La route est abominable, surtout lorsque nous nous dirigeons du village vers la station sous le clair de lune enchanteur qui semble narguer notre misère... Lorsque nous sommes arrivés ici, tout à l'heure, j'avais bien gagné la soupe aux choux au sarrasin !...

9 septembre. — Depuis deux jours, nous glissons en train spécial sur la voie encombrée d'ouvriers. Mais, le moyen de s'ennuyer avec des hôtes si prévenants et si cultivés? D'abord, Nicolaï Serguiévitch Krouguelikof, constructeur de la ligne Oussouri-Nord; puis Dmitri Léonidovitch Khorvat, directeur de la ligne Oussouri-Sud; enfin, Féodor Ivanovitch Knorring, directeur de la traction. Nous causons beaucoup des questions techniques relatives au chemin de fer qui nous emporte. J'apprends, par exemple, que l'immense plaine marécageuse, que nous traversons en ce moment, et où les inondations d'automn

sont si fréquentes, est formée d'un sous-sol de glaise imperméable et d'une mince couche d'excellente terre noire. Il en résulte que l'eau des pluies estivales séjourne en lacs sur la prairie, au point que, parfois, des kilomètres entiers de voie ferrée, détachés de terre, flottent, soutenus par les innombrables traverses. Mais il suffit, pour assainir la plaine et les vallées, de creuser des canaux de dérivation : c'est ce que font les rares colons intelligents qui sont installés le long de la voie. Cette plaine est une steppe impénétrable où alternent des plateaux marécageux et des mares d'eau stagnante; mais elle est recouverte d'une végétation si touffue qu'on n'y peut atteindre le sol, et si haute que, par endroits, les vaches qui paissent n'y sont plus visibles. Dans cette splendide végétation, des fleurs sont semées par milliers : je remarque en particulier des œillets roses que je crois cueillir au jardin. Quant à la forêt, elle est de toute beauté : on n'y compte pas moins de 22 espèces d'arbres, dont quelques exemplaires ont de royales allures.

Cependant, à mesure que nous avançons vers le sud, la plaine se déboise et les villages apparaissent plus nombreux, alignés en longs chapelets sur les éminences. Ils sont habités surtout par des émigrants petits-russiens, qui vivent maintenant dans l'abondance. Je visite un de ces villages : j'y vois d'admirables jardins potagers : ce sont, naturellement, des Chinois ou des Coréens qui les ont loués aux paysans, et qui les cultivent de leurs mains. La culture des paysans russes ne brille pas, à côté de celle de leurs fermiers. Dans toute cette partie de la Sibérie, toutes les fois que l'on voit un jardin maraî-

cher et potager dans un florissant état, on peut être sûr que le Russe n'y a pas mis les mains, sinon pour y cueillir des fruits et des légumes, et que les jardiniers jaunes y ont tout fait. Les Russes se consolent en disant : « Bah! un beau jour, nous chasserons les *Manzis* (sobriquet des Chinois). » Mais cela ne sera pas si aisé, peut-être...

Nous avançons toujours. De la plaine herbeuse se lèvent, au passage du train, des faisans et des canards sauvages, et leurs vols sont les seuls à moucheter l'horizon désert. Nous entrons enfin dans la région des fruits : raisins, melons, melons d'eau, abondent aux stations où notre train fait halte. Le sud approche rapidement : voici Nicolskoyé où sera le raccord du transmandchourien; dans quelques heures, sans doute, nous atteindrons l'Océan, nous serons à Vladivostok, au bout de l'Asie...

10 septembre. — Nous sommes arrivés dans la nuit et nous avons achevé notre somme en gare. A mon réveil, je me trouve sur le port : à gauche, des collines se dressent avec des étages de belles maisons blanches, et, devant moi, se développe une baie splendide, où de gros cuirassés gris fer dorment à l'ancre; de toutes parts, j'aperçois des navires, des embarcations qui circulent, des jonques chinoises qui lèvent leur voilure quadrillée, et s'en vont doucement, portées par la brise, vers le large, au long des collines vert sombre. Je ne puis me rassasier de ce spectacle, contemplé à la vitre de mon wagon. La mer, cette grande baie, cette Corne d'or, comme on l'appelle, est pour moi la délivrance, le trait d'union, et, en même temps, le but d'arrivée. Sur la gare, je lis une plaque innocemment orgueilleuse :

« Vladivostok, depuis Saint-Pétersbourg, 9877 verstes 10 558 kilomètres) », et je songe que, ces milliers de kilomètres, je les ai parcourus lentement, sans presque y songer.

La ville est pleine de monde : les hôtels sont pris d'assaut ; ils sont d'ailleurs tous plus exécrables les uns que les autres, et c'est après de longues négociations que j'obtiens à l'auberge allemande *La Corne d'or*, un mauvais coin de chambre où m'abriter.

Vladivostok, il faut le répéter, est une ville charmante d'aspect, la plus jolie, certes, de toute la Sibérie, avec ses collines où les maisons blanches s'abritent dans la verdure, et avec sa belle rade qui s'allonge toute bleue entre des montagnes. En outre, c'est un port de mer très animé, dans lequel se remarque pardessus tout l'indolente cohue des Jaunes. Les Chinois et les Coréens se voient partout, couvrent tous les chantiers de construction, encombrent les carrefours et l'embrasure des portes cochères ; ils sont presque toujours mal vêtus, les Coréens de vêtements amples en toile blanche, les Chinois, de coton bleu ; souvent, ils sont déguenillés, ou circulent le torse nu. Rien ne donne plus vivement l'image de la pauvreté tenace à vivre : à les voir, on comprend l'invasion dont ils nous menacent. Tout ce mouvement de la rue est nouveau pour celui qui vient de passer six mois dans la Sibérie sommeillante. J'y prends plaisir, et j'en détaille les éléments. Je m'amuse à voir ici des Chinois employés à tout faire, et aussi, des Japonais aux cheveux rudes, au visage bien lavé, aux petits yeux noirs très mobiles, et avec cela, dans leurs vêtements européens, l'air de valets de chambre qui auraient hier ciré vos bottes, et viendraient, ce matin, d'hériter d'un gros lot.

Nous avons des compatriotes à Vladivostok : d'abord, un ingénieur, M. Lebrun, qui a servi la Russie durant trente-neuf ans, et qui, par une fierté admirable, n'a jamais voulu, au prix d'une pension, se faire naturaliser Russe. Notre pays, qu'il sert indirectement par sa noble attitude, saura-t-il, au bon moment, faire quelque chose pour lui, et le brave marchand de bois qui va devenir notre agent commercial saura-t-il attirer sur ce vieillard l'attention de notre ambassadeur?

Après M. Lebrun, il faut citer M. Monset qui fait, à une lieue de la ville, le commerce du bois; puis M. Ménard, qui, naturalisé Russe, fait de l'élevage dans une île, et s'occupe très intelligemment, en ville, d'en écouler les produits.

11 septembre. — C'est jour de fête pour les Jaunes, et on ne voit plus qu'eux dans la rue, Chinois nattés et rasés de frais, Coréens à l'air brute, Japonais, Japonaises menues trottinant sur leurs socques de bois. Un peu en dehors de la ville, voici un champ de fête chinois. J'y aperçois un temple près duquel brûle un four dans lequel on jette des feuilles de papier où sont imprimées des prières. Des pétards crépitent non loin de là, je ne sais pourquoi. Un théâtre en plein vent amuse vivement ses spectateurs, qui restent debout ou bien accroupis sur leurs talons. Enfin, une multitude de marchands forains étalent des chatteries que la foule énorme et désœuvrée achète sans relâche.

12-13 septembre. — Tous mes repas sont retenus par l'un ou par l'autre : jusqu'au bout, l'hospitalité russe semble m'étreindre. Ce sont d'abord mes compagnons de chemin de fer, puis M. de Traubenberg, l'homme

le plus connu de Vladivostok, puis l'un, l'autre, jusqu'à un très aimable officier de marine qui me fait visiter en rade le cuirassé : *Pâmiate Azova*. Bref, on s'ingénie de toutes parts à me fournir des renseignements, à me ménager des impressions, à me laisser de ces dernières heures sibériennes un souvenir doux. Cependant, qui donc, parmi les habitants de cette jolie ville, ne se plaint de son climat funeste, des vents terribles qui y règnent l'hiver, de son humidité, et, par-dessus tout cela, de la difficulté matérielle qu'on éprouve à y vivre, même avec des appointements coloniaux? Vladivostok est un port franc de douane, mais tout y est hors de prix, parce que tout y vient de l'étranger, et que les importateurs, trop peu nombreux, sont sans scrupules. Une bouteille de bière coûte 1 fr. 50 à l'hôtel — c'est de la bière japonaise. La maison Kunst et Albers de Hambourg, qui réunit dans ses redoutables tentacules tous les commerces imaginables, y compris le change, la banque et le fret maritime, vend à des prix fabuleux de la camelote allemande — et le public s'en déclare presque satisfait. Une bouteille d'eau de Cologne *allemande*, qu'ils ont apportée sur leurs bateaux *allemands*, et pour laquelle ils n'ont acquitté que des droits d'entrée minimes, vaut au détail, 0 fr. 70 en Allemagne : ils la vendent ici 2 fr. 75. Ainsi de tout le reste. Nos compatriotes comprendront-ils qu'ils ont intérêt à travailler dans ce pays, et se laisseront-ils longtemps lier les mains par l'entêtement des Messageries maritimes, qui ne veulent pas pousser une ligne annexe du Japon à Vladivostok? Laisserons-nous, nous autres Français que l'on appelle ici, tout le profit tomber aux mains des Allemands plus tenaces, des Japonais plus rusés et des Améri-

cains plus hardis, qui, non contents de fournir déjà des traverses à la ligne de Mandchourie et des machines agricoles aux colons, vont ouvrir un service de paquebots entre un port californien et la rive sibérienne du Pacifique, faisant ainsi concurrence à la compagnie japonaise Nippon-Youchen-Kaïcha[1]?...

Vladivostok, en somme, laisse l'impression d'une de ces villes qui sont charmantes au premier coup d'œil, mais dans lesquelles on ne reste que par intérêt. La moitié de sa population est composée de fonctionnaires, et si l'on veut avoir une idée nette de ce qu'il y a d'incertain dans cette population, il suffit de considérer que les femmes n'y entrent que dans la proportion de 18 pour 100! Une telle prédominance de la population masculine indique nettement qu'on ne vient pas ici pour son plaisir ni pour un long établissement. Malgré tous les efforts du Gouvernement russe pour y attirer des habitants, la ville ne sera longtemps encore, sans doute, qu'un camp volant. On peut même ajouter que, quand poursuivant jusqu'au bout cette déplorable politique douanière qui consiste à frapper de droits excessifs les nouvelles voies de pénétration qu'il faudrait au contraire encourager, le ministère se décidera à enlever aux ports sibériens du Pacifique la franchise de douane, Vladivostok tombera rapidement au-dessous de ce qu'elle est aujourd'hui[2]. La vie matérielle y

1. J'ai tant insisté sur cette idée dans des conférences publiques, que j'ai peur d'y revenir ici trop longuement. Je dois dire cependant que, l'hiver dernier, deux de nos compatriotes sont partis pour Vladivostok, et que la compagnie de paquebots, *Nord maritime*, s'organise pour établir des relations directes entre Pétersbourg, les ports français, nos ports d'Extrême-Orient, la Chine et Vladivostok.

2. Si mes renseignements de 1898 sont exacts, cette suppres-

est déjà extrêmement coûteuse : que sera-ce, lorsque l'on sera réduit à passer par toutes les exigences des marchands russes, délivrés désormais d'une concurrence étrangère sinon bien dangereuse, du moins un peu gênante? Cependant, c'est dans deux ou trois ans que cette mesure sera prise, mesure orgueilleuse, qui veut à tout prix développer l'exportation lointaine d'un pays qui, pourtant, déjà se suffit à peine à lui-même dans l'intérieur de ses colossales frontières européennes. A Saint-Pétersbourg, on sait exactement le nombre des soldats échelonnés ici depuis Nicolskoyé jusqu'aux forts qui dominent la rade et le goulet, mais, en revanche, on ignore le prix d'une livre de viande, d'un litre de pétrole, et d'une charge de bois, à Vladivostok. On favorisera sans y prendre garde deux ou trois fabricants russes, au détriment de quinze ou vingt mille pauvres hères pour qui la vie deviendra ici presque impossible...

Ces réflexions viennent d'être interrompues par un brouhaha sous ma fenêtre : information prise, ce sont des prisonniers chinois que l'on mène dans la rue : ils passent en effet, déguenillés, sales, leur tresse roulée autour du crâne, l'air sinistre et gouailleur, entre un piquet de soldats et la foule qui les regarde. On vient de les capturer d'étrange façon. Un avocat de la ville, étant allé avec des amis chasser dans une île voisine une espèce de cerf dont les bois se vendent fort cher en Chine, fut, durant la journée, assassiné dans la forêt. Ses amis retrouvèrent son corps, et

sion de franchise est décidée. La Transbaïkalie sera bientôt également soumise à des droits de douane. Cela paraît tellement surprenant qu'il faut supposer que les Russes y trouvent un avantage que nous ignorons.

le Gouverneur informé envoya un détachement de trois cents soldats battre l'île boisée, pour rechercher les assassins, tandis qu'une canonnière croisait alentour pour empêcher, de leur côté, toute tentative de fuite. Ces traqueurs d'hommes ont travaillé plusieurs jours, et leur chasse vient de se terminer par la capture de cinq brigands chinois. En vérité, ce pays est plein de surprises.

15 septembre. — En mer. — Depuis hier matin, je fais route vers le Japon, à bord d'un grand paquebot de la *Flotte volontaire*, le *Péterbourg*. La plupart de mes compagnons de voyage ne se rendent qu'à Nagasaki ou à Chang-Haï. Ceux qui continuent leur route vers l'Europe passeront à bord d'un bateau français, au risque d'un double transbordement. La mer est bleue, la mer est verte; elle est unie comme un lac à peine ridé de brise. Nous avons laissé derrière nous les vertes collines qui protègent la rade de Vladivostok, et voici déjà qu'après vingt-quatre heures nous venons d'apercevoir l'île de Matsu-Sima : le Japon est proche...

Ainsi donc, j'ai quitté la Sibérie, le pays mystérieux dont jadis j'ai tant rêvé! J'ai quitté cette énorme terre qui pour moi s'est désormais diversifiée, séparée en provinces, en villes, en villages, en sites hostiles ou sympathiques, en coins aimés. J'ai quitté la Sibérie féconde, la Sibérie souriante, la Sibérie triste. Je viens de lui donner de longs mois, d'essayer de la pénétrer intellectuellement et moralement. Je l'aimais d'avance, d'instinct, comme j'aime les horizons tristes de la Russie : j'y ai maintenant trop travaillé, j'y ai ressenti trop d'émotions diverses, pour que cette sympathie n'ait pas jeté en moi des racines profondes, et ne soit

pas devenue consciente et raisonnée. Sans doute, j'ai, vers la fin, perdu quelque chose de mes premiers enthousiasmes. Mais, pour bien connaître les défauts et les faiblesses irrémédiables de la terre aux hivers cruels, je ne lui laisse pas moins dans mon affection une place de choix. J'y retournerai, je l'espère, pour étudier en détail certaines questions que j'ai seulement effleurées, et, n'y étant pas tombé par hasard, comme un touriste, je ne l'oublierai pas demain, comme on fait d'une connaissance de voyage. Est-ce à dire que je regrette de la quitter? Non certes! depuis Verkhné Oudinsk, j'ai été trop pressé pour ressentir de ces émotions douces, dont se tisse le regret sentimental. J'ai besoin de repos physique, en même temps que de réveil, après le désert ensommeillé; j'ai besoin de sensations d'art, après les impressions de nature brutale; j'ai besoin de rire, enfin, après la traversée du lugubre bassin de l'Amour : la visite que je vais faire en passant au Japon, m'apparaît d'avance comme une folie de mi-carême...

VIII

Flânerie de retour.

IMPRESSIONS JAPONAISES

Le mois fort court que j'ai passé au Japon m'a déridé, a détendu mon esprit en amusant mes yeux. Ne connaissant pas un mot de la langue du pays, et ne possédant malheureusement ni le pinceau d'un écrivain descriptif, ni la belle confiance d'un enquêteur pressé, je n'ai pas la prétention d'avoir rien découvert dans les îles Jaunes. J'y ai certes tenu beaucoup de conversations, mais toujours en anglais, à moins que ce ne fût par signes : ces moyens d'investigation sont trop insuffisants à mes yeux pour que j'y attache quelque importance. J'ai suivi, le *Murray* en main, et un guide à mes côtés, la route classique des touristes, et j'ai vu les temples qu'il faut voir. Mais, à quoi bon les décrire en prose pâle, lorsque Murray nous en transcrit fidèlement l'histoire et les dimensions, et que Pierre Loti, qui les a vus comme au travers d'une lunette grossissante, nous en donne une description lyrique, sentimentale, délicieuse? C'est tout juste si quelques-unes de mes sensations et de mes réflexions n'auront pas le caractère du « déjà dit » : en tout cas, elles seront brèves.

NAGASAKI

Arrivée par une après-midi splendide en rade de Nagasaki. La baie célèbre s'allonge à l'intérieur des terres, et l'on éprouve presque une déception à voir fumer des usines si près de la colline où chantent les cigales et où grimpait Madame Chrysanthème. On la découvre tout au fond de la rade, cette jolie ville : mais elle est si modestement tapie dans la verdure et dans l'ombre des cèdres capricieux, que d'ici, on la distingue à peine.

Aux beuglements de la sirène, des sampans sont accourus. Ce sont des bateaux plats, allongés, surmontés en général d'une petite cabine, comme une gondole vénitienne; un homme les manœuvre au moyen d'une très longue godille; il est le plus souvent vêtu d'un pagne blanc, si tant est qu'on puisse donner le nom ambitieux de pagne à cette mince bande de toile qui serpente autour de ses reins bronzés. D'autres bateliers, plus coquets, ont revêtu leur chemise : elle descend à peu près jusqu'à la ceinture. Ils sont très vifs et très adroits, ces bateliers, et ils sont laids, grand Dieu! Voici déjà des Japonais à bord. Un monsieur à lunettes, vêtu d'un *kimono*, et l'air fort respectable, m'accoste; je prête l'oreille poliment : horreur! il me dit en russe de très vilaines choses! Il est cocher, déclare-t-il avec un engageant sourire, ses jambes sont xcellentes, et il connaît à fond la ville. Et moi qui avais pris pour un fonctionnaire!

Me voici descendu en ville. La traversée dans un ampan, secoué par le balancement de la godille, a été harmante. Et quelle adresse a le batelier! Comme il

sait se glisser parmi les centaines d'embarcations qui encombrent la rade et les quais! Vite, un cocher, un *djin-rik-cha*, un *pousse-pousse*. Mais, comment choisir entre tous ces drôles à demi nus qui m'interpellent et m'assiègent, tirant tous, des deux mains, leur élégante petite brouette? En voici un qui sait un peu d'anglais : je le prends et nous partons pour visiter la ville. Tout m'amuse ici par la nouveauté. La coiffure aux grandes coques, la ceinture bouffante des femmes, puis, le *kimono*. C'est un manteau très long, à manches pagode; il croise très loin sur la poitrine, laissant libre un losange sur le cou. On le fixe par une ceinture. Ce vêtement, commode et simple, est fort élégant; mais il a l'inconvénient de ne pas couvrir les jambes; aussi, quand un monsieur marche devant vous, voit-on à chaque pas apparaître ses mollets nus. Aux pieds, on porte des chaussettes de coton blanc, avec le pouce détaché, comme dans une mitaine; cela permet de saisir la corde au moyen de laquelle on retient et manœuvre les sandales plates ou les socques de bois sur lesquels on marche au Japon. Les hommes du peuple vont tous la tête nue : leurs cheveux noirs et rudes, coupés court, semblent s'accommoder malaisément d'une raie ou d'une indication quelconque donnée par le peigne. Les personnes bien mises semblent tenir à honneur de porter une coiffure; je crois, cependant, remarquer que le genre de chapeau ou de casquette leur est indifférent : chapeau de paille, chapeau melo, casquette de jockey ou de touriste, tout leur e bon. C'est qu'ils ne s'inquiètent pas, sans doute, o se protéger la tête, mais seulement de se distingu de la foule : le chapeau semble, dans leur vie, ten

une place analogue à celle des gants de peau chez nous.

Mon *djin-rik-cha* m'entraîne par de toutes petites rues montantes, et je considère avec une joie curieuse toutes les boutiques dont elles sont bordées. Ces magasins sont minuscules. Ils s'ouvrent directement sur la rue, sans devanture. Le plancher en est surélevé de 0 m. 80 environ, et, comme il est couvert de nattes, on s'y assied ou bien on s'y accroupit. On a bien soin, en entrant, de laisser ses sandales au pied de l'estrade : c'est fait en un petit mouvement d'orteil. Comme cela est commode! pas besoin de balayer, de frotter, de cirer! tout reste propre, malgré la pluie fréquente. Tous ces magasins sont occupés par des personnages gravement assis par terre, ou accroupis sur leurs talons. De temps à autre, un client s'avance, se déchausse, monte sur l'estrade : ce sont alors des révérences, des sourires, des bavardages sans fin. Outre les magasins, on voit également s'ouvrir sur la rue des ateliers, dans lesquels, assis par terre, accroupis ou à genoux, des hommes à moitié ou complètement nus travaillent à mille métiers de patience : sculpture sur écaille ou sur ivoire, broderie fine, laquage, etc. Des lampes à pétrole les éclairent, et, sans distraction, bien que l'heure soit tardive, ils travaillent. Combien gagnent-ils, ces pauvres hères si aisément contents de peu? A les voir ainsi appliqués, à circuler dans cette ville fourmilière où, à part les étrangers, nul n'a l'air de flâner, j'éprouve un véritable sentiment de plaisir : après l'apathie et la paresse du Sibérien, l'activité japonaise est réconfortante. Sans doute, je m'amuse aux détails de la rue, mais je ne puis m'empêcher de songer à la puissance

que tient en réserve un peuple où le travail est si intense. Dès la première journée, je suis moins frappé du Japon joujou et du Japon rieur, que du Japon concurrent futur de l'Europe.

KOBÉ

Kobé, une bien jolie ville aussi, entre la mer et la montagne, et si propre! Après une journée de courses, me voici au milieu de la gare, vers six heures du soir. Avec la funeste habitude contractée en Russie, je suis encombré de bagage à mains, et personne ne s'offre à me le porter; par cette lourde chaleur de septembre, j'étouffe sous un gros pardessus : je suis perdu au milieu d'une foule japonaise qui attend le train de Kioto. Elle donne l'impression d'une foule revenant des courses, à Auteuil. Je suis seul, avec des bagages, et j'ignore la langue! Un Anglais, fort à propos, m'empêche de monter dans le train du sud, d'où il descendait : instinctivement on se fait bonne mine entre Européens. Enfin, me voilà casé dans un wagon de seconde, et, faute de place, je m'assieds sur ma valise.

Le wagon ressemble à l'intérieur d'un tramway : il a des bancs latéraux qui se font face : il est d'ailleurs assez petit. A mon grand étonnement, le train file fort vite, il fait bien 65 ou 70 kilomètres à l'heure. Je regarde mes compagnons de voyage avec une certaine admiration. A part quelques petites femmes drôlettes avec leurs yeux rieurs, avec les coques noires de leur coiffure, et leur grosse ceinture bouffante, je vois surtout des hommes très graves, serrés dans leur *kimono*, qui prend des airs de draperie antique, d

toge, pourrait-on dire. Avec leur visage imberbe ou rasé, ils me font un peu l'effet de Romains en voyage, tant ils sont dignes et silencieux, quelques-uns surtout, qui sont restés debout faute de place. Oui, en vérité, ce sont bien des Romains au teint mat : voici le masque de Cicéron; voici un vieux Caton avec des lunettes, des lunettes énormes, évidemment exhumées d'une fouille antique. Seulement, Cicéron a, sur la tête, un panama, et Caton une casquette de jockey. Ils sont très beaux.

Après une heure de route, nous voici à Osaka, une ville énorme, de 300 000 habitants, commerçante et manufacturière. Dans mon wagon, tout le monde se lève, et beaucoup s'en vont. Voici donc enfin un peu de place : pas beaucoup certes, mais du moins, chacun de nous peut maintenant s'asseoir. J'examine longuement le va-et-vient de la gare. Bientôt, le train part et je me retourne... Dieu! qu'aperçois-je! Sous la longue banquette d'en face, au lieu des jambes nues de mes Romains qui y pendaient tout à l'heure, je ne vois plus que des paires de sandales et de socques à hauts talons! Qu'est-il donc arrivé? où sont les tibias?... Hélas! mes Romains, étaient fatigués de tant de dignité: lorsqu'ils ont eu un peu de place, la nature a repris ses droits : crac! leurs jambes nues sont remontées sur la banquette, et voilà maintenant tout ce monde accroupi en tailleurs. Tous accroupis, tous, enfants, mousmés, mamans frêles, papas bronzés, Caton et Cicéron! Au bout d'une seconde, je trouve cela irrésistiblement drôle, cette dignité perdue brusquement, cette fausse attitude de Romains, et j'en ris intérieurement de tout mon cœur.

En face de moi, une petite fille et un petit garçon

se sont endormis à genoux sur la banquette, la tête appuyée au rebord de la fenêtre : la petite fille a une grande ceinture de dame et les cheveux collés en coques monumentales; son petit frère est en soldat! Au bout d'un quart d'heure, leur maman a imité leur exemple : elle a tourné le dos au public et s'est endormie appuyée contre la fenêtre; puis une autre femme a été gagnée par la contagion, puis une autre encore, puis toutes s'assoupissent dans la même position enfantine... Un peu plus loin, deux jeunes gens, leurs jambes nues ramenées sous eux, causent, et, c'est sans doute très drôle, leur conversation, car ils rient sans cesse, et gesticulent, et se trémoussent... Au bout de quelque temps, un voyageur s'est levé, a chaussé ses socques, et, bruyamment, a gagné le petit réduit mystérieux ménagé au fond du wagon; l'idée a été tout de suite trouvée excellente; et maintenant, on y va à tour de rôle, là-bas, au bout du wagon-tramway. Une petite mousmé, qui est sans doute embarrassée, revient pour demander l'aide de sa maman. Un peu après, l'un des deux jeunes gens demande quelque chose à son ami, et celui-ci tire de cette manche qui sert de poche au *kimono*, le rouleau de papier dont les Japonais ne savent point se priver... Tout se passe en famille, positivement, sans gêne aucune, et tout cela paraît fort drôle à tout ce petit monde.

Voici enfin Kioto, une petite gare et beaucoup de monde : un *rik-cha* enlève mes bagages, et je le suis dans une autre voiture. Nous voilà partis au petit trot allongé des coureurs, et cette course en pleine nuit à travers la ville sainte est délicieuse. Certes, le tramway électrique gâte un peu la couleur locale;

mais il existe encore assez de rues étroites pour amuser les yeux. Ce sont des ruelles pour mieux dire : elles sont bordées de maisonnettes frêles, interminablement. Des lanternes en papier huilé y sont suspendues, et toutes sortes de choses sont tracées en noir sur ces lanternes. Ce grimoire japonais, que ma curiosité ne peut comprendre, m'inquiète un peu ; je remarque, tout en passant, comment l'écriture lente et isolée des Chinois passe peu à peu, chez les Japonais, à une écriture cursive, avec des lettres liées entre elles et déformées par la rapidité. Je n'ai jamais vu un Chinois, même se hâtant, cesser de dessiner, quand il écrivait : un Japonais pressé griffonne.

Dans ces ruelles circule la foule. C'est une foule calme, qui n'a pas de hâte, une foule en chaussettes, qui fait claquer ses sandales ou ses socques, et qui traîne ses amples *kimonos*, en découvrant des mollets nus. Des femmes toutes minces nous croisent, trottant menu, très étonnées, toujours, de voir passer un étranger. Dans les ruelles plus sombres, les gens marchent en portant des lanternes, et, par derrière, on ne voit rien dans l'ombre, sinon leurs mollets nus éclairés par intervalles. Cela est très bouffon, en vérité, cet éclairage par en-dessous, et ce langage des tibias charnus ou maigres, flâneurs ou pressés !... Toujours des ruelles, des tournants, des recoins sombres, où mes cochers poussent des *haou! haou!* qui font ranger les passants. Nous courons longtemps, puis tout à oup, voici des lampes électriques : nous sommes à ioto-Hôtel. On m'y donne une grande chambre ien propre, et recouverte d'une natte moelleuse : our un peu, par habitude sibérienne, je m'y étendrais ar terre.

KIOTO

Un marché se trouve sur la route d'un temple; je m'y arrête. Il est constitué par une ruelle couverte d'une claire-voie en bambous. J'y vois étalés, crus, cuits, vivants, morts, salés ou grillés, les poissons les plus divers et les moins affriolants. Puis, voici des légumes, des dizaines de choses que j'ignore, tout cela bien soigneusement, bien proprement rangé. Je vois que le bambou, ici, sert à tous les usages : on le pèle pour en tresser l'écorce; on l'assemble pour en faire des nattes; on en fait des grilles, des clôtures, des chevaux de frise, des perches de toute sorte, et des manches à balai...

Voici la pluie : dans la rue, tous les passants, grands et petits, sont juchés sur des socques hauts de dix centimètres; on entend incessamment ce bruit de sabots trotte-menu, et l'on voit les corps penchés en avant se déhancher à chaque pas pour traîner l'incommode chaussure. Puis, les parapluies s'ouvrent, des parapluies en papier, grands, rigides, clairs, multicolores, semblables, de loin, à de gigantesques immortelles.

Le guide m'a proposé hier de commander des danseuses; j'ai consenti. Nous entrons, ce soir, dans une maison de thé : on me fait enlever mes bottines, et, par des escaliers très propres, très secs, très frêles, qui craquent sous mon poids, on me conduit à une grande salle, où il me faut m'accroupir en tailleur ou m'allonger en odalisque. Autour de la salle brûlent dans de grands flambeaux posés à même le sol, des bougies de cire. On nous sert du thé dan-

des théières de poupée, des boulettes de pâtisserie, du *saki* (vin de riz), et une espèce de pâté au poisson. Alors, paraissent les trois danseuses : Kikou (chrysanthème), Narouko et Komyo : ce sont des fillettes de douze et de treize ans, étranges, mais gentilles, poudrées à blanc sur leurs petites joues fardées, coiffées de grandes coques noires très savantes, et vêtues d'une étoffe rouge damassée, à ramages. Deux femmes mûres, des joueuses de *biouâ*, une sorte de longue cithare, sont accroupies à côté de nous, et la danse commence. Les musiciennes pincent des accords faux, aigrelets, qui rappellent étrangement les couacs du jaloux dans les *Meistersinger*; en outre, ces femmes chantent quelque chose de vague et de très aigu. Les enfants dansent d'abord séparément. Voici d'abord une danse lascive, à ce qu'il semble : la fillette se remue, avance, recule, avec des pas étudiés, très lents, et des gestes d'amour. Puis, c'est une danse gaie, comique; puis, une autre, puis toutes les trois se mêlent dans une mimique savante. Dans les entr'actes, les petites viennent s'asseoir près de moi, et picorer quelque friandise, ou engloutir d'énormes morceaux de pâté au poisson. Elles ont l'air de petites chattes très fardées; leur petit rire est à la fois naïf et perverti : mais qui donc le comprendrait au juste? qui donc d'entre nous sait deviner ce qui se passe dans ces petites cervelles jaunes? Du moins, la présence de ces danseuses finit par devenir positivement insupportable.

Je suis allé voir l'école de danse. On y enseigne aux petites élèves un peu de tout : écriture, couture, musique, chant et danse mimée. Voici justement une leçon de mimique. Sur une petite estrade, une élève

est debout; en face d'elle, la maîtresse est accroupie sur le plancher : les camarades font cercle. La maîtresse détaille les gestes de la scène qu'elle veut mimer, et, de son mieux, la petite élève reproduit ces gestes compliqués. La maîtresse a trente ans, peut-être, c'est-à-dire qu'en ce pays, elle est vieille et déjà fanée; mais son talent est admirable; je n'ai jamais vu mimer avec tant d'art, avec des gestes si sobres et si justes, et des mouvements d'yeux si discrets, la jouissance d'aimer.

Toutes ces petites Japonaises, parmi lesquelles je reconnais mes danseuses d'hier (c'étaient donc, excusez du peu! des élèves du Conservatoire!) qui me font des signes, toutes ces enfants s'amusent de voir l'étranger, et sourient. Quelques-unes sont charmantes, mais vraiment charmantes. Elles le savent, malheureusement.

Par les rues, on voit, dans l'après-midi surtout dans certains quartiers, pulluler les petits enfants. Les tout petits sont horribles, avec leur crâne rasé sur le front et sur la nuque. Mais, ceux qui marchent déjà seuls sont impayables, avec leur mine sérieuse, et la tranquillité avec laquelle ils portent, attaché sur leur dos, leur petit frère ou leur petite sœur, à peine plus mignons qu'eux-mêmes. Un gamin, ainsi affublé d'un précieux petit frère endormi sur son dos, s'est accroupi sur ses talons, en pleine rue, et joue aux billes, sans plus penser au bébé gênant dont la tête ballotte....

Pour gagner Yokohama, j'ai pris un billet de pre mière classe : je m'y attendais, cette classe est infini ment moins intéressante que la deuxième. Longtemp

je suis seul avec un couple : le mari, un gros lourdaud lippu qui a l'air d'un mulâtre, et la femme, distinguée, frêle, jolie à force de tenue et de mise simple et élégante. Chose curieuse, elle est aux petits soins avec son mari ; elle donne l'impression d'une esclave s'empressant autour de son maître. Le gros lourdaud se laisse faire et sourit[1].

Dans le wagon de 3e classe accroché à la suite du nôtre, je vois, par la porte grande ouverte, que l'on est fort serré. De là-bas, on me regarde beaucoup : villageois et mousmés s'intéressent au moindre de mes gestes. Arrive un beau soldat, un cavalier, en bottes, culotte de gros drap garance, dolman bleu sombre à brandebourgs jaunes, et une tête bestiale de singe. A peine assis, il enlève ses bottes, puis, quand il achète son dîner à la station prochaine, ses voisines s'empressent autour de lui pour faciliter sa dînette.

Le train s'arrête à peu près à toutes les stations, bien que ce soit un train rapide : pour deux ou trois milles, il se lance ensuite avec la vitesse d'un express européen, puis il s'arrête tout court. On dirait un jeu d'enfants. Cependant, on arrive aux gares à l'heure indiquée, et, malgré 55 stations, le train fait 500 kilomètres en quatorze heures.

Aux stations, on vend de la bière, de l'eau minérale, du *saki*, des fruits, du thé dans de petites théières en terre qui deviennent la propriété du voyageur, des déjeuners contenus dans deux boîtes en bois, l'une pleine de riz, l'autre remplie de cent petites choses

1. En feuilletant les albums désopilants et si cruellement vrais dessinés par M. Bigot (édités à Yokohama), j'ai vu souligner cette attitude humble des femmes de la bonne société : elle est donc générale.

végétales, sucrées ou salées, franchement détestables à mon goût.

Le paysage est fort joli. Après les déserts de la Sibérie, je ne sais rien de plus gracieux et de plus réjouissant pour l'œil que l'aspect des champs cultivés entre lesquels notre train circule maintenant. Où que l'on passe, soit par la plaine où s'étale le lit d'un large fleuve à sec en ce moment; soit au bord de la mer qui monte au loin, à l'horizon, toute bleue et pointillée de barques noires; soit entre les défilés des montagnes que, de temps à autre, perce un tunnel; soit enfin au pied des falaises sablonneuses, — partout, dans tous les coins, la terre est cultivée avec le soin qu'on donne chez nous à un jardin potager. Beaucoup de rizières, avec leurs bords surélevés pour contenir l'eau; pas un pouce de terrain n'est perdu : sur les pentes les plus ingrates, on a rapporté de la terre, et on la soutient par des terrasses. Comment ne pas admirer la continuité de travail, l'ordre et la volonté fixe de ce peuple qu'on nomme le Japon rieur? Quelle différence, à quelques centaines de milles, avec la Sibérie apathique, endormie dans ses vastes plaines! Et, si réellement l'Empire russe doit longtemps protéger l'Europe contre l'invasion jaune, comment ne pas ressentir un frisson, en constatant la supériorité de ce peuple de singes sur les populations de l'énorme Russie d'Asie?

YOKOHAMA ET TOKIO

Yokohama est une grande et belle ville, qui possède une magnifique concession européenne : elle sert de port à Tokio, la capitale administrative du Japon,

où l'on se rend en vingt minutes par chemin de fer.

Tokio est énorme; elle contient des coins merveilleux, des temples remplis de meubles et de bibelots admirables, des parcs aux arbres gigantesques, des quartiers étranges; mais tout cela, depuis les sanctuaires de Shiba jusqu'au monstrueux Yochiwara, a été décrit par Pierre Loti avec cette précision fleurie, et cette discrétion savante qui lui permettent de tout effleurer sans inquiéter personne. Cependant, à côté des monuments sacrés et des marchés humains, il est bien des coins curieux encore.

Voici, par exemple, le musée de la guerre : il est tout neuf, à peine rangé : il s'y étale, avec une naïveté surprenante, l'orgueil de la jeune victoire. Près de là, un musée industriel : des étoffes et quelques vases de toute beauté y captivent mon attention, et, tout à coup, quelques touches d'un pinceau noir représentant un butor sur un paravent de soie, me font éprouver cette émotion de joie que vous cause l'art souverain...

Le quartier Asakusa contient une sorte de vaste parc clairsemé, où s'étale une grande foire permanente installée parmi les temples. C'est un des coins les plus curieux de Tokio. Les dévots japonais circulent dans les temples, faisant leurs prières, leurs gestes pieux, frottant l'épaule ou le nez d'une statue de dieu en bois, et se frottant ensuite la partie correspondante du corps. Ils ne s'inquiètent pas de la fête qui bourdonne autour d'eux, et les gens qui s'amusent ne sont guère, eux non plus, troublés par la vue des temples. Il y a là des marchands forains de toute espèce qui vendent mille bibelots dont je renonce à comprendre la nature ou l'emploi. Une gaîté tranquille, un calme

parfait de désœuvrement règnent dans cette foule, où je vois des milliers d'enfants, ahuris de toutes les merveilles étalées.

Je suis entré dans une baraque de saltimbanque : les premières places coûtent 2 *sen* (1 sou). Je remarque, entre autres, un enfant qui promet : il est équilibriste sur fil de fer, et je le trouve de première force. Il y a quelques bancs à l'usage du public, mais surtout des nattes où l'on peut s'accroupir. Devant moi, précisément, un monsieur en casquette de soie grise et en sandales est assis en tailleur. Il est très grave, très laid, et porte des lunettes. Tout à coup, il tire de sa manche gauche l'inévitable rouleau de papier de soie, en détache une feuille, s'y mouche soigneusement, la plie en huit, et la remet paisiblement dans sa manche. Puis, du même réduit, il extrait un thermomètre, il le secoue, l'examine, le place avec soin sous son aisselle, et, tranquillement, tandis que s'inscrit sa température, il se remet à considérer le spectacle....

*
* *

Tous les jours s'écoulent ainsi, en promenades lentes et curieuses par les rues et dans les boutiques, maintenant que j'ai achevé le tour de ce qu'il faut voir dans la ville. Il y a trop d'étrangers à Tokio pour que nous y attirions beaucoup l'attention, et il ne me semble pas que, même dans les quartiers populeux, on m'injurie autant qu'on le faisait récemment dans les villages de la côte. Chose curieuse, venu au Japon pour me détendre l'esprit, avec la ferme intention de ne m'y appliquer à rien, sinon à regarder de jolies choses et des choses curieuses, je me sens pourtant

comme entraîné malgré moi à réfléchir au développement de ce peuple. Est-il aussi superficiel et antipathique que le disent ceux qui passent pour le bien connaître? A-t-il autant d'avenir que semble l'indiquer sa fébrile agitation industrielle? Cette volonté de travail que je remarque à tous les étages de la population, au fond des ateliers et des minces boutiques, comme parmi les étudiants que j'ai pu apercevoir, cette étonnante application au métier, est-elle une nécessité vitale, ou bien un précieux instinct? Le Japonais sait-il mettre en réserve ce qu'il a su acquérir? Ce peuple qui ne connaît pas l'alcoolisme, qui semble à peu près ignorer la paresse, et auquel ses adversaires ne savent guère reprocher que sa vie dissolue, son manque de conviction religieuse, sa mobilité, son orgueil et son aversion pour l'étranger, ce peuple est-il capable d'un grand effort qui sèmera un levain d'action dans toute l'énorme Asie jaune? Dans un rapport officiel, le Gouverneur général de la Priamourie entretient le tsar d'un projet de chemin de fer transasiatique conçu un instant par les jeunes vainqueurs de la Chine : y aurait-il donc réellement, dans ces cervelles, une vue d'avenir grande et hardie?...

Mais comment résoudre ces problèmes qui me hantent dans mes courses désœuvrées? Les Européens que je rencontre ici, sauf trois ou quatre, sont butés à la haine du Japonais : ils ne savent pas sa langue et dédaignent sa faculté d'assimilation : ils ne peuvent me renseigner...

Je ne sais si jamais je reviendrai visiter ces fourmilières jaunes, et rêver sous les cerisiers fleuris, au bord des étangs couverts de lotus bleus; en tout cas,

j'ai conscience du problème inquiétant qui se pose ici aux Occidentaux, quand ils ne songent pas exclusivement aux bibelots rares et aux plaisirs faciles. Il me semble que toute une face de la question sibérienne s'éclaire de ces préoccupations japonaises. Nous aurons beau, nous autres gens d'Europe, nous partager la Chine : il est certain que notre civilisation pénétrera plus efficacement chez ce colosse endormi, par l'intermédiaire des petits hommes jaunes, que par celui de nos commissionnaires en thé, en soieries ou en armes. Or, lorsque cette pénétration sera réelle, qu'adviendra-t-il de ce morceau de Sibérie, désert limoneux et triste, que baigne le fleuve Amour, et dans lequel, jusqu'à présent, les seules cultures sérieuses sont faites par des Chinois ou par des Coréens? Voilà certes une conclusion très inattendue de mes vacances japonaises, et une matière à méditer longuement, tandis que mon paquebot voguera vers San Francisco à travers les déserts du Pacifique; tandis que mon *Pullman car* glissera, sans se hâter, de la Californie à New-York, à travers l'Amérique entrevue; tandis, enfin, que je passerai, aux mugissements lugubres de la sirène, par les brumes de l'Atlantique, au bout desquelles la patrie m'attend, avec les mesquineries absorbantes de la vie quotidienne...

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Aka 224
Allemand (un savant)..... 201
Altaï..... 50
Aminof (Bᵒᵃ B. A.)..... 75
Amour (le fleuve)..... XI, 337
Angara..... 187, 227, 252, 270, 273
Anglais (sur l'Yénisséye)..... 197
Apiculture 141, 348
Argoun (l')..... 337
Arkhipof (P. P.)..... .. 6, 31
Artésiens (forages)..... 30

B

Bac..... ..... 27, 197, 215
Bagne modèle (un)..... 228
Baïkal (le lac)..... XII, 271, 273, 278
Balchoïé ozéro 158
Barnaoul 50
Berzka 7, 104
Blagoveschensk..... 342
Bobienski (E. A.)..... 205, 209
Bogalioubski (N. S.)..... 309
Bouchers (les)..... 64
Bouriates..... ..... 281, 316, 326

C

Cabinet (Terres du)..... 51
Canal (le) de l'Obi à l'Yénisséye..... 75, 127, 145, 149, 158, 184
Chasse (la).. 135, 140, 146, 148, 151 154, 163, 178, 359
Chasseur (un)..... 89, 110
Chilka (la)..... 336
Chinois (les)..... 288, 299, 337, 353 355, 359
Chirokovo 136
Chostak (M. A.)..... 86
Commerce (le) avec la France. 341 357
Conférence (une) publique à Tomsk..... 123
Cosaques (les) 26, 311, 331, 335
Cuisine..... 2, 41, 45, 104, 251, 264 301, 338

D

Débâcle (la) de la Tome..... 109
Dégel (le)..... 52, 65, 67, 85, 106
Djida (la)..... . 310
Douane..... 197, 272, 294, 298, 357
Doukhovskoï (Gᵃˡ S. M.).... 328, 349
Dourof (A. V.)..... 83
Drézina (la) ou Cycle sur rails. 350
Drijenko (F. K.)..... 274
Drill (D. A.)..... 266

E

Ecoles.... VI, 71, 242, 243, 247, 248
Emigrants... V, XII, 5, 83, 177, 205, 221, 325, 353
Epizooties..... XII
Etape (maisons d')..... 191, 193, 219
Exilés de droit commun..... 27
Exilés politiques..... 27, 96

F

Famine..... 32, 176
Femmes russes..... 76
Ferry-boat..... 275
Fialkovski (A. S.)..... 94, 100
Fleurs (les)..... 189, 216, 220, 353
Florinski (V. M.)..... 68
Forçats..... 190, 266, 279
Forêts (régime des)..... 237
Froid (un grand)..... 163

G

Gares..... 2, 20, 26, 62, 87, 224
Gavrilo (le cocher)... 146, 151, 154
Gay 343
Glavny stane..... 147
Gorémykine (Gᵃˡ)..... 234, 277
Gribski (Gᵃˡ K. N.)..... 342
Gromtchevski (Cᵉˡ)..... 342
Guéliof (V. M.)..... 139, 165, 168

H

Hôpital (un) d'enfants..... 269
Hospitalité..... 64, 287, 307

Hôtels..... 3, 80, 232
Houille..... 91, 317

I

Iégor Trofimovitch..... 169, 174
Incendies..... 105, 162, 177, 246
Ingoda (l')..... 323
Inondation. 116, 321, 330, 335, 346, 353
Irkoutsk..... 230-270
Irtyche (l')..... 44
Ivrognerie..... 182

J

Jbikovski (S. A.)..... 148, 153
Journaux..... 36, 81, 308
Juges..... 251
Justice..... 198, 251, 259

K

K. (Gavril Pétrovitch). 12, 121, 269
329
Kansk..... 202
Kara..... 335
Kasse (le Gd)..... 164
Kasse (le Pl)..... 159
Khabarovsk..... 347
Khine-Ghâne (les Monts)..... 346
Khorvat (D. L.)..... 93, 352
Kiakhta..... 287
Kiète (la)..... 130
Kioto..... 370
Kirghizes (les)..... 22, 23, 54
Kirillof (A. V.)..... 343
Klioutchi..... 212
Kobé..... 366
Kolpachévo..... 130
Koulomzine (le Secrétaire d'Etat A. N.)..... 205
Kouznetsof (S. K.)..... 78, 101, 107
Krasnoïarsk..... 195
Kravtsof (I. P.)..... 27, 30
Krivochokovo..... 58, 196
Krouguelikof (N. S.)..... 352
Kroutovski (V. M.)..... 199

L

Lamaserie (la) du Lac des Oies. 282
Laveuses..... 119, 234
Lévitzki (A. A.)..... 309, 316
Lomatchevski (Gal A. A.)..... 66
Louchnikof (A. M.)..... 306

M

Macouchine (P. I.)..... 81
Maïmatchine (la ville chinoise). 288
299
Mammouth (un)..... 107
Maximkiniar..... 140
Méjéninof (N. P.)..... 119, 203
Mokho (le poste chinois)..... 337
Moustiques (les)..... 183, 211
Musées (les). Omsk, 33. — Yénisséisk, 186. — Minousinsk, 199. — Irkoutsk, 238. — Soukatchof, 242. — Tchita, 326. — Khabarovsk, 348.

N

Nagasaki..... 363
Neige (la)..... 17, 56
Nicolaï (le vapeur). 118, 125, 129, 146
157, 161, 166, 179, 188
Nijné-Oudinsk..... 220

O

Obi (l')..... 46, 130
Observatoire (un) magnétique. 245
Omsk..... 24-46
Or et Placers..... 87, 252, 253, 311
Orphelinat (un)..... 248
Ostiaks (paysans)..... 141
Oulane Bourgasse..... 305
Ours..... 140
Oust Kara..... 335
Oust Kérane..... 306
Oussouri (l')..... 347
Oziornaya (l')..... 145

P

Panovo..... 133
Pêche (la)..... 157, 159, 171, 173
Perchine (D. I.)..... 237, 252
Piotre Pétrovitch..... 234, 261
Police (officiers de). 222, 225, 253, 343
Polonais (les)..... 94, 115
Pommes (les) gelées..... 59
Ponts. — Irtyche, 24. — Obi, 58. — Yénisséye, 197. — Angara, 236
Popof (I. I)..... 308
Poukhovo..... VI

R

Radeaux..... 323, 327, 329, 332

S

Sacha (le matelot). 129, 132, 173, 179
Sakhaline (la vie à)..... 352
Sapojnikof (V. V.)..... 107
Semaine (la) sainte..... 101
Sibériens (types de). IX, 57, 100, 128
132, 133, 135, 152, 155, 156, 218, 223
225, 236, 262
Sidorof (A. I.)..... 301
Sipiaguine (A. P.)..... 265
Société d'instruct. primaire. 73, 123
Soudjenka..... 91
Soukatchof (V. P.)..... 242
Soukovatka..... 167
Sredné Kolymsk..... 240
Stankévitch (A. A.)..... 31
Stations postales.. 49, 203, 214, 318

Stoïlof (V. I.)..... 129, 172
Strétensk..... 334

T

Taïga (la) ou forêt vierge. 127, 140, 143, 146, 159, 164, 166
Taïga (station de)..... 87
Tarentass (en). 189-195, 213, 280, 310, 315, 318
Tchéliabinsk 3
Tchita 320
Tchoulyme (la)..... 130, 141
Thé (le)..... 293
Théâtre (un)..... 79
Tigre (le)..... 341
Tioumen..... v, vi
Tokio..... 374
Tomsk..... 63-126
Touflef (I. F.)..... 287, 310
Toulouna..... 221
Toungouzes (les)..... 136, 162, 201
Tract (le) ou grande route.... 217
Traîneaux 48, 56-58
Transsibérien (le). viii, 4, 11, 95, 200, 209, 218, 275, 325, 330, 333, 349, 350, 353

U

Université (l') de Tomsk..... 108

V

Vierkhné Oudinsk..... 318
Vieux-Croyants..... 54, 141
Vladivostok..... 354
Vols..... 21
Voronine (K. B.)..... 287

Y

Yadrinetsef (N. M.)..... 200
Yénisséisk..... 183
Yénisséye (l'). 167, 168, 179, 196, 197
Yokohama..... 374

Z

Zacharie (le matelot)..... 175
Zéia (la)..... 345

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V

I

Tchéliabinsk.

Les émigrants. — Le chemin de fer. — Omsk. — Barnaoul 1

II

Tomsk 6

III

La Taïga.

Le canal de l'Obi à l'Yénisséye 127

IV

La Sibérie souriante.

De Krasnoiarsk à Irkoutsk 196

V

Irkoutsk-la-Blanche 231

VI

Le Royaume du thé.

Le lac Baïkal. — Kiakhta. — La frontière chinoise. — Une mine d'or 271

VII

Le bassin de l'Amour.

Tchita. — En radeau. — Le fleuve Amour. — Khabarovsk. — Vladivostok..... 320

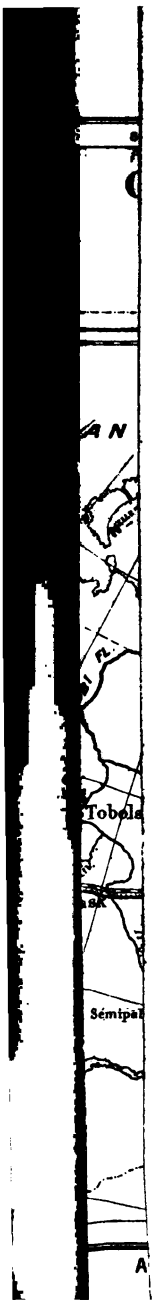
VIII

Flânerie de retour.

Impressions japonaises..... 362

INDEX ALPHABÉTIQUE..... 379

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 997-98.


Tobolsk
Sémipal

Armand COLIN et Cie, Éditeurs, 5, rue de Mézières, Paris.

Au Pays russe, par M. Jules Legras. 1 vol. in-18 jésus, broché 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société de Géographie commerciale de Paris

---

Impressions d'Égypte, par M. Louis Malosse. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Dahomé, Niger, Touareg, Récit de voyage, par M. le Commandant Toutée. 1 vol. in-18 jésus, avec une carte, broché. . . . . 4 »

Une Mission française en Abyssinie, par M. Sylvain Vignéras, rédacteur au Ministère des Colonies. 1 vol. in-18 jésus, avec 60 gravures hors texte, d'après les photographies de l'auteur, broché. . . . . 4 »

L'Islam, impressions et études, par M. le comte Henry de Castries. 1 vol. in-18 jésus, broché . . . . . 4 »

Sur les routes d'Asie, par M. Gaston Deschamps. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Choses d'Amérique, par M. Max Leclerc. 1 vol. in-18 jésus, broché 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Montyon)

Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie, 2, 4, et 4 bis, rue de Damiette.

DEC 7 1899
FEB 18 1904
MAY 2 1905
DUE DEC 13 47